A L'ÉCOLE SAINT-IGNACE DE LOYOLA

LA PENSÉE DIRECTRICE
DES
EXERCICES

par HARDY SCHILGEN, S. J.



PARIS (VIe)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10 RUE CASSETTE, 10

A L'ÉCOLE SAINT-IGNACE DE LOYOLA

LA PENSÉE DIRECTRICE DES EXERCICES

L'édition originale en langue allemande " IN DER SCHULE LOYOLAS" a été publiée par Herder et Cie, éditeur à Fribourg-en-Brisgau, en 1934.

A L'ÉCOLE SAINT-IGNACE DE LOYOLA

LA PENSÉE DIRECTRICE DES EXERCICES

par HARDY SCHILGEN, S. J.

Traduction par l'Abbé Ph. MAZOYER

avec le concours de Pères de la Compagnie de Jésus



PARIS (VI^{E})

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, Rue Cassette, 10

1936

Imprimi potest

Coloniæ, die 31 Augusti 1933.

W. Klein, S. J.
Præp. Prov. Germ. inf.

Imprimatur

Friburgi Brisgoviæ, die 6 Februarii 1934.

Röçsh, vic. gen.

Et c'est la Vie éternelle
de vous connaître, vous, le seul Dieu véritable.,
et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ.

(JEAN, XVII, 3).

PRÉFACE

Depuis quatre cents ans, le petit livre des *Exercices spirituels* de saint Ignace ne cesse d'opérer une action salutaire sur les âmes. « Sans parler, — disait Sa Sainteté le Pape Pie XI dans la Constitution apostolique du 25 juillet 1922, — du témoignage de tant d'hommes célèbres par leur sainteté, qui, appartenant à l'Ordre de saint Ignace, ont expressément déclaré avoir puisé à cette source, le principe et la méthode de leur vertu, l'efficacité de cette méthode ignatienne et l'extrême utilité de ces *Exercices* sont attestées, comme l'affirmait notre prédécesseur Léon XIII, par l'expérience de trois siècles... et par le témoignage de tous les hommes qui, durant ce temps, se sont révélés éminents soit par la science de l'ascétisme, soit surtout par la sainteté de leur vie ». Et Sa Sainteté le Pape Pie XI ajoute : « Les Pontifes romains ont donc, dès sa première publication, solennellement approuvé ce livre, bien petit en apparence, mais si « admirable » par le contenu (Benoît XV). Ils en ont fait l'éloge, lui ont donné l'appui de leur autorité apostolique et n'ont point cessé d'en conseiller l'usage. »

On a dit, il est vrai, que les *Exercices* de saint Ignace ne répondent plus aux exigences de l'époque moderne. Ils ont vieilli; il faut les remplacer par

autre chose. Le Pape, persuadé que « les maux de notre temps viennent en très grande partie de ce que « nul ne réfléchit en son cœur », répond : « Nous désirons très vivement que l'usage de ces *Exercices spirtuels* se propage de plus en plus, que se multiplient et prospèrent ces maisons pieuses où... l'on se retire afin de s'y former comme à une école de la vie chrétienne ». Aussi proclame-t-il saint Ignace « protecteur céleste de tous les *Exercices spirituels*, patron de toutes les maisons, institutions, sodalités, sociétés de tout genre, dont le but est de venir en aide à ceux qui s'adonnent aux *Exercices spirituels* ». C'est bien s'affirmer convaincu « que ces *Exercices* faits selon la méthode de saint Ignace sont d'une extrême efficacité pour vaincre les très grandes difficultés avec lesquelles la société humaine se trouve aux prises aujourd'hui ».

Le Pape Pie XI fait de plus remarquer que saint Ignace a composé le petit livre des *Exercices*, « alors qu'il était encore ignorant des lettres ». Après une jeunesse consacrée aux armes, sans aucune formation littéraire ou scientifique, Ignace, de lui-même, avec ses seules connaissances, était absolument incapable de composer ce livre. Il faut donc penser qu'il reçut alors des lumières surnaturelles, comme d'ailleurs le saint en fait lui-même l'aveu. On s'explique ainsi pourquoi le livre des *Exercices* a, durant quatre siècles, agi si efficacement sur les âmes ; on comprend pourquoi, aujourd'hui encore, loin de perdre son utilité, il répond aux besoins de notre époque, à ceux de toutes les époques.

Pour assurer l'heureux effet des *Exercices spi-*

rituels, il importe extrêmement qu'ils soient donnés tels que saint Ignace les présente. (Cette remarque et celles qui suivent, s'appliquent évidemment aux « grands *Exercices* » de trente jours et aux retraites de six à huit jours ; pour des *Exercices* d'une durée moindre, elles n'ont pas la même importance.) Les modifier en quelque point essentiel, soit dans leur structure, soit dans telle ou telle méditation ou contemplation, serait en compromettre le résultat, montrer qu'on ne comprend pas la merveilleuse logique, l'étonnante psychologie de la disposition adoptée par le Saint, et qu'on n'a point suffisamment reconnu les richesses du livre. Qui penserait ainsi les améliorer obtiendrait un effet exactement contraire.

La tâche du Directeur est difficile. Saint Ignace ne nous donne pas des méditations développées, mais le plus souvent de simples esquisses, parfois même des canevas assez sommaires. Rien n'indique le rapport des diverses méditations avec le plan, ni leur importance à ce point de vue. Ce petit livre exige donc une longue et pénétrante étude. Tout en traitant les sujets que présente le texte, on court le risque de les développer d'après son goût personnel et dans un sens qui non seulement n'est pas le sens voulu, mais encore le dénature et le contrarie. Saint Ignace n'a pas l'intention de surcharger pour ainsi dire les *Exercices* en multipliant les idées et les réflexions au point de dissiper l'attention en lui faisant perdre de vue la pensée fondamentale. On ne doit pas, non plus, user des *Exercices* pour mettre en avant ses propres idées, de beaux aperçus ou traiter des questions soi-disant

modernes. Il ne faut jamais oublier que saint Ignace se propose un *but très précis* et qu'il y tend à l'exclusion de tout autre. Il veut uniquement préciser *l'attitude fondamentale de l'homme à l'égard de Dieu, à son propre égard, à l'égard du monde qui l'entoure.* Il n'a pas d'autre but. Il voudrait saisir l'homme au plus intime de lui-même, dans les profondeurs de son être et de sa volonté, et le rendre apte à toute mission que Dieu lui assigne. De même qu'il édifie les *Exercices spirituels* sur le « Fondement », ainsi les *Exercices* eux-mêmes doivent, à leur tour, devenir le fondement de tous les rapports moraux de l'homme avec Dieu. Il ne suffit donc point de connaître d'une façon superficielle ces vérités fondamentales ; il faut en être entièrement pénétré, de sorte que la vie tout entière en devienne l'expression. Dès lors saint Ignace n'aime pas la multiplicité : il veut une seule chose, mais il la veut à fond.

Et c'est là, pour notre époque, un point particulièrement important. Très préoccupés par la poursuite de buts terrestres, les hommes sont facilement exposés à s'égarer au point de ne plus comprendre leur mission propre, de se donner tout entiers à ces intérêts terrestres et de se perdre parce que leur jugement est faussé. Qu'ils sont nombreux ceux qui ont laissé s'abolir en leur conscience la pensée qu'ils ont été créés uniquement pour glorifier Dieu ! Ils vivent comme si leur existence n'avait d'autre but que le bonheur sur cette terre et une mission toute terrestre à remplir. Trop souvent des âmes d'ailleurs bien disposées tombent dans cette erreur. Il leur manque la conviction pro-

fonde des vérités fondamentales de notre sainte foi, conviction qui leur permettrait de régler entièrement leur vie d'après ces vérités. Ces âmes donnent la première place à des pratiques extérieures de piété, au concours apporté à quantité d'excellentes initiatives... et elles négligent la véritable formation du cœur, l'intime assimilation de la foi et de la vie chrétienne. Ce n'est pas, pour elles, « la vie de la foi » (*Rom.*, I, 19), c'est la vie dans l'activité extérieure.

S'agit-il, en outre, de répondre au désir pressant du Saint-Père appelant les catholiques à s'intéresser en grand nombre à l' « Action catholique », il faut tout d'abord remplir une condition indispensable pour atteindre le but : il faut être bien pénétré des vérités de notre foi et créer ainsi en soi-même l'ardeur du zèle qui entraîne les âmes à l'apostolat. — Et, là encore, pour disposer les âmes à cette résolution, à cette conformité à la vie de la foi, les *Exercices* de saint Ignace sont le meilleur moyen. Dans la solitude, à l'abri des affaires et des distractions du monde, nous réfléchissons en examinant le sens et l'importance de notre existence terrestre, nous comprenons comment nous devons régler notre vie d'après la volonté de Dieu.

De l'aveu de tous, on se heurte aux plus grandes difficultés lorsqu'on veut exposer le « Fondement » des *Exercices* d'une manière intéressante et lumineuse. C'est en vain que, pendant des années, j'ai tenté de résoudre ce problème comme je l'aurais souhaité. Puis un livre du Dr Albert Stöckl m'est tombé entre les mains (*Das Opfer*, Mayence, 1861. Franz Kirchheim). Dans le chapitre où l'auteur

établit ses principes, il étudie le but de la création avec la prolixité habituelle aux écrivains de l'époque et il en vient à cette conclusion que sur cette terre et du côté de l'homme, ce but est atteint dans la glorification de Dieu par *le sacrifice qui est le don de soi-même à Dieu.* Je m'emparai de cette pensée parce qu'elle me semblait traduire excellemment le sens le plus profond du but que saint Ignace se propose. Plus je la méditais, plus je la trouvais propre non seulement à exposer d'une façon saisissante les vérités du Fondement, mais à devenir elle-même, sans en forcer le sens, la pensée directrice dans toutes les méditations et considérations. J'étais vraiment surpris de constater à quel point elle pouvait entrer dans le plan total des *Exercices* et quelle lumière elle jette sur l'interprétation des méditations les plus importantes. A s'attacher à cette seule pensée, à la creuser toujours davantage, on saisit mieux l'unité des *Exercices* et la cohésion des méditations entre elles, alors qu'on entend souvent des lecteurs se plaindre de l'absence de liaison, parce que, indépendantes les unes des autres, les méditations ne permettraient pas de voir leur rapport avec les vérités déjà examinées. Désormais, il n'est plus à craindre qu'on perde de vue la grande idée qui doit tout dominer et que l'attention se disperse. L'unité assure ainsi l'efficacité des *Exercices* et leur communique une force incomparable.

Dans mes divers travaux, — écrits, conférences, instructions, — je me suis dès lors attaché à cette idée fondamentale du sacrifice et je me suis convaincu que j'étais dans l'erreur lorsque, au début, je craignais de lasser ou de fatiguer lecteurs et audi-

teurs en revenant toujours sur la même pensée. Tout au contraire, ils voient mieux l'unité et l'enchaînement des méditations ramenées à un seul et même but, mis ainsi en pleine lumière. Souvent, ceux-là mêmes qui avaient, à plusieurs reprises, fait les grands *Exercices*, m'ont déclaré qu'ils les comprenaient maintenant pour la première fois.

Je me suis décidé à faire ce même travail pour les méditations les plus importantes et à le publier. Je n'ai eu nullement l'intention de présenter une explication proprement dite du livre de saint Ignace ou un directoire auquel on doive se conformer. Ce livre est simplement destiné à montrer le processus de la pensée dans les *Exercices* et à offrir la matière d'une série de méditations, sans diviser cette matière en points séparés. De même que le livre des *Exercices*, le présent ouvrage ne s'adresse pas à telle classe de lecteurs : il peut être utile à tous. Voilà pourquoi, dans l'exposé du sujet à méditer, j'ai choisi une forme que chacun peut s'approprier.

Il sera utile à plusieurs points de vue. Tout d'abord il aidera le Directeur des retraites à remplir sa tâche en lui montrant la pensée maîtresse des *Exercices*, et le sens des diverses méditations. Naturellement, le Directeur devra étudier lui-même ; et, dans ce but, d'ailleurs, il est absolument nécessaire de connaître la méthode de méditer et les diverses indications données par saint Ignace. — Ceux qui font une retraite de quelques jours, trouveront ici le moyen commode de compléter le sujet proposé, de l'approfondir, de conserver ou de renouveler en leur âme l'esprit ou les dispositions qui sont les fruits de la retraite. — Ceux qui

n'ont pas l'occasion de suivre les *Exercices* pourront du moins, grâce à ce livre, réfléchir aux grandes vérités et faire un retour sur eux-mêmes afin de s'en pénétrer. — Les prédicateurs puiseront dans ces pages ample et riche matière en vue d'exposer aux fidèles les précieuses vérités des *Exercices* et de former leurs collaborateurs laïques. — Enfin, ceux qui ont entendu parler des *Exercices* de saint Ignace, mais en ignorent l'objet et le but, pourront ici se renseigner utilement.

Pour juger les *Exercices*, il faut ne rien négliger. Pour les comprendre, il ne suffit pas de lire tel ou tel livre. Pour les apprécier à leur valeur, il faut les *faire*, c'est-à-dire y appliquer son intelligence et sa volonté, ou, mieux encore, les étudier dans la prière. La simple lecture du livre peut, de même que n'importe quelle lecture spirituelle, avoir son utilité; mais elle est bien loin d'égaler l'utilité qu'on retire de la pratique sérieuse des *Exercices*.

Peut-être quelques lecteurs trouveront-ils étrange que je revienne si fréquemment sur la même pensée et s'étonneront-ils de ces répétitions. Ce procédé a son principe dans les *Exercices* eux-mêmes. Les *Exercices* ne sont point une dissertation scientifique dans laquelle on va toujours de l'avant dès qu'on a obtenu un résultat. Leur but premier n'est même point d'enseigner, mais bien plutôt de former la vie tout entière, de donner une direction à l'esprit et à la volonté, et, souvent, de produire une réforme complète. Tâche d'autant plus difficile qu'il s'agit surtout de vérités surnaturelles

qui nous apparaissent si lointaines, tandis que nous subissons très vivement les impressions sensibles. Il faut triompher des nombreux obstacles que nous oppose la nature inférieure. Il ne suffit donc pas de connaître superficiellement une vérité. Il ne faut pas seulement scruter cette vérité jusque dans ses dernières conclusions par rapport à notre vie personnelle, mais il faut encore que la volonté prenne des résolutions conformes à ces conclusions. C'est pourquoi saint Ignace ne veut pas que nous nous hâtions de passer d'une vérité à l'autre : il prescrit des répétitions. Chaque jour, l'après-midi et le soir, il faut revenir sur la méditation du matin. Parfois même, il veut quatre répétitions.

En outre, les *Exercices* constituant un organisme, il est nécessaire, pour en comprendre l'ensemble, de se demander, avant d'aller plus loin, où l'on en est, quel résultat est déjà acquis, comment ce qui suit se rattache à ce qui précède et en dépend. Étant donné le but des *Exercices*, un bref retour sur une pensée ou sur une vérité dont on a été frappé est plus utile qu'une lecture entrecoupée d'indications ou de remarques fatigantes. L'expérience me l'a appris : pour ceux-là mêmes qui ont l'habitude du travail intellectuel, le fréquent retour sur une pensée fondamentale est le seul moyen d'arriver progressivement à la comprendre jusque dans ses dernières conséquences.

En ce volume, j'ai, par principe, laissé de côté tout commentaire. Je n'avais pas à me préoccuper de recueillir ce qui se trouve déjà en d'autres livres ;

je devais, avec une entière indépendance, m'attacher à la pensée du sacrifice et en déduire toutes les conclusions. On ne trouvera donc, ici, aucune référence à d'autres explications du livre des *Exercices*. — Puisque j'entreprenais ce travail surtout pour mon usage personnel, j'ai omis d'indiquer régulièrement lorsque je prenais ailleurs une pensée ou une phrase. Citer maintenant des sources qui ne me sont plus présentes, serait un procédé contraire au caractère spécial de ce livre. Qu'il me suffise de dire qu'en traitant du Fondement, j'ai emprunté plusieurs pensées au livre déjà cité du Dr Stöckl et reproduit plus ou moins littéralement quelques-unes de ses phrases. Il en est de même pour la méditation *Le Créateur*, par rapport à Otto Zimmermann *(Ohne Grenzen und Enden)*. Quant aux mystères de la Vie de Jésus, j'ai utilisé surtout Grimm *(Das Leben Jesu)* et les explications de Loch et de Reischl. Pour les textes latins, afin d'en faciliter l'intelligence, j'ai choisi une méthode qui puisse, en notre langue, rendre le mieux possible le sens du texte. Pour les textes de la Sainte Écriture, j'ai recouru librement à Loch, et Reischl, à Rösch, à Terwelp et à Rembold.

Malheureusement, les difficultés économiques présentes ont contraint l'éditeur à me demander de réduire d'un quart mon manuscrit, afin que le volume soit moins gros et moins coûteux. Retrancher une série de méditations m'a été un sacrifice très pénible. On comprendra ainsi que j'aie traité quelques-uns seulement des mystères de la Vie de Jésus et abrégé la quatrième semaine. — Peut-être

sera-t-il possible, plus tard, de donner l'ouvrage dans son entier.

Puisse ce livre contribuer à raviver en de nombreuses âmes le souvenir pratique des grandes vérités qui doivent régler la vie, en leur rappelant quelle place Dieu doit occuper en cette vie qu'il leur a donnée uniquement pour sa propre glorification.

Bonifaciushaus, près Emmerich, 5 juillet 1933.

L'Auteur.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE SECTION

I. — Le Fondement

II. — Les méditations de la Première Semaine

DEUXIÈME SECTION

TROISIÈME SECTION

QUATRIÈME SECTION

PREMIÈRE SECTION

CHAPITRE PREMIER

1. — Le Fondement

Le Créateur

« *J'ai été créé par Dieu* » : telle est la vérité fondamentale de ma vie.

En d'autres termes : « Je ne me suis point donné l'existence à moi-même ; je n'y suis pour rien, je n'en ai rien su ; un long temps s'est écoulé avant que j'aie connu mon existence ».

Mes parents m'ont simplement communiqué l'existence. Ils lui ont, pour ainsi dire, donné l'impulsion. Alors, je me suis développé selon des lois supérieures, indépendantes de leur volonté. A leur tour, les parents doivent l'existence à leurs parents et il en est ainsi en remontant jusqu'au couple dont le Livre Historique, racontant l'origine du monde, nous dit que Dieu a créé Adam et Ève. Alors Dieu, pour ainsi dire, plantait l'arbre de l'Humanité et je suis simplement un fruit de cet arbre. Ce fruit appartient à celui auquel appartient l'arbre.

Les éléments dont se compose mon corps, ont été l'œuvre de Dieu. Longtemps avant que l'être me fût donné, ils existaient sous une forme différente. Je n'ai fait que me les approprier. Un jour, mon corps se décomposera en ces mêmes éléments.

Ce qu'il y a en moi de plus important, ce qui fait de moi un homme, — l'âme, — ne pouvait m'être donné par mes parents. Cette âme fut créée par Dieu et insufflée en moi à l'instant où je reçus l'existence.

Intrinséquement et au fond le plus intime de moi-même, je suis une créature de Dieu.

De cette vérité : « *Je suis une créature de Dieu* », je ne puis faire abstraction. Puis-je, devant le rayon du soleil, m'imaginer qu'il ne vient pas du soleil ? Qu'on retire au rayon ce qu'il tient du soleil, il ne reste rien. De même, pour moi, si l'on m'enlevait ce que je tiens de Dieu. Ce nom même de « rayon » indique déjà qu'il vient du soleil, qu'il lui doit tout. Quant à nous, si le mot « homme » n'exprime point par lui-même que nous venons de Dieu et que nous lui devons tout, cette conclusion n'en découle pas moins de notre nature. « Homme » signifie « être créé par Dieu ».

Créer, pour Dieu, c'est tirer du néant. Pour l'homme, il n'en est pas de même. L'homme a toujours besoin d'une matière et d'instruments. D'un bloc de pierre, l'artiste peut bien façonner une figure présente à sa pensée ; mais il lui faut nécessairement ce bloc, un ciseau, un marteau, sans lesquels il ne peut rien faire. Pour élever une grande construction, il faut de nombreux matériaux et de puissants échafaudages.

Pour créer, Dieu n'a besoin de rien ; il ne lui faut ni matériaux ni instruments. Il crée du néant, il puise dans le néant et il en tire un être qui, auparavant, n'existait d'aucune façon.

En outre, Dieu crée en un instant, tandis que, pour l'homme, des semaines et des mois s'écoulent jusqu'à ce que l'œuvre soit achevée. De plus, il faut que Dieu ne cesse pas de me conserver l'existence, sans quoi je retomberais dans le néant, comme un rayon de soleil, lorsqu'il est détaché du soleil.

Donc, je suis *tout entier* de Dieu — et *uniquement* de Dieu — et *toujours* de Dieu. S'il ne m'avait pas tiré du néant, je n'existerais pas et je n'aurais jamais existé. Je suis lié à Dieu inséparablement, indissolublement, indispensablement. Tout en moi porte le sceau d'une origine divine.

Si nous voulons scruter plus à fond le sens et la portée de cette vérité, cherchons à nous faire de Dieu, autant que nous le pouvons, une idée aussi claire que possible.

a) Dieu est l'Être qui existe nécessairement

A tout être, il faut une raison de son existence. — Cette raison peut se trouver ou bien en dehors de lui ou bien en lui-même.

La raison pour laquelle je suis n'est pas en moi. Il n'y avait aucune raison exigeant que l'existence me fût donnée. De même que durant toute une éternité je n'existais pas, de même j'aurais pu n'exister jamais. Dieu n'avait nul besoin de me créer.

Lorsqu'il créa l'humanité, il vit des millions d'hommes qui pouvaient recevoir l'existence. Et parmi ces innombrables possibilités, il vit aussi celle à laquelle, moi, je dois l'être. Et cette possibilité, Dieu l'a choisie librement, de même qu'il aurait pu également en choisir une autre. Alors, je n'étais pas et je n'aurais jamais été ; de même que ceux qu'il n'a pas choisis, ne sont pas et ne seront jamais. Par exemple, si l'un de mes ancêtres s'était marié autrement, sa descendance ne serait pas actuellement ce qu'elle est. Je n'existerais pas. Je n'aurais manqué à personne. Nul au monde n'aurait même soupçonné que, peut-être, je pouvais exister, de même que, de mon côté, je ne sens pas l'absence et n'ai aucune idée de ceux qui pouvaient exister, mais n'ont jamais existé. — C'est donc d'une manière contingente que j'ai reçu l'existence. Assurément Dieu l'a voulu ainsi, mais il l'a voulu par un libre choix. Il n'était nullement nécessaire qu'il me choisît.

Et le reste — cette terre, ce monde, ces anges — n'existe pas non plus nécessairement. On conçoit aisément que d'autres puissent exister à leur place, ou même qu'ils puissent tout simplement ne pas exister.

Mais on ne peut admettre que Dieu n'existe point. Il est parce qu'il y a pour qu'il existe une nécessité qui s'impose : il porte en lui-même la raison de son existence. Indépendamment de toute condition, de toute supposition, il est et il faut qu'il soit. Dieu, et Dieu seul existe d'une nécessité absolue.

b) Dieu est de toute éternité et il reste éternel

L'éternité de Dieu est une conséquence de la nécessité intrinsèque de son existence. Cette nécessité s'est toujours imposée et elle s'impose éternellement. Je n'existe que depuis quelques années ou quelques dizaines d'années. Auparavant, je n'étais pas. L'âge de l'humanité se compte par des siècles. La terre est beaucoup plus ancienne encore. Mais il y eut un moment où elle commença à exister. Et avant que la terre et le monde et les anges fussent, en dehors de Dieu il n'y avait rien. Que ma pensée interroge le passé le plus lointain, au delà de tous les temps et de l'histoire : Dieu est là. Si je veux parler exactement, je ne puis dire : Dieu était là ; je dois dire : Dieu est là. « Je suis avant qu'Abraham fût », dit le Sauveur. Dieu dit à Moïse : « *Ego sum qui sum* » (*ὁ ὤν*), (d'après le texte origi-« nal, le étant »). Pour lui, il n'y a ni passé ni futur: Il est.

c) Dieu est l'Être infiniment parfait

Parce que Dieu possède la plénitude de l'être, parce qu'il épuise toute possibilité d'être, il possède aussi toute perfection imaginable à un degré qui exclut toute possibilité d'augmentation. Il ne lui manque rien de ce que nous pouvons concevoir dans l'ordre du beau et du bien. Il est aussi beau et aussi bon qu'il est intrinsèquement possible d'être. Pour lui, il n'y a aucune borne, aucune

limite. Il ne peut y avoir en lui ni imperfection, ni manque, ni caducité, ni défaillance, ni obscurité. C'est pourquoi il n'y a en Dieu aucun progrès, car le progrès présuppose un manque. Pour lui, aucune possibilité de devenir plus grand, plus sage, plus beau. En lui tout est infini et parfait.

Dieu est infiniment grand. Si je voulais mesurer sa grandeur, j'aurais beau aller toujours plus avant, je verrais toujours les bornes reculer devant moi. Quand je marcherais d'un pas qui, chaque fois, laisserait derrière moi non point un mètre, non point un mille, mais l'espace entier que parcourt en une année le plus rapide des astres, et que je marcherais ainsi jour et nuit pendant mille ans, à quoi arriverais-je ? Je trouverais toujours l'infini devant moi. — Une légende suisse raconte que les esprits de la montagne ne permettaient pas aux hommes de sonder la profondeur de certains lacs. Un jour, on voulut en faire l'expérience pour l'un de ces lacs appelé « Egelsee » ; mais la barque commença tout d'un coup à s'enfoncer dans les eaux et une voix, partie du flanc de la montagne, enjoignit aux téméraires de se retirer immédiatement. La même chose nous arrive lorsque nous essayons de sonder l'infini de Dieu. Le vertige nous saisit, nous sentons qu'il nous faut cesser ; la force nous manque. Nous ne pouvons de la main étreindre le globe terrestre : notre esprit ne peut pas davantage étreindre Dieu.

Dieu est tout-puissant. Sa puissance n'a pas d'autre limite que la possibilité. Et même, ici, il est préférable de dire que l'impossible n'existe pas, plutôt

que de dire : Dieu ne peut pas le créer. La remarque est de saint Thomas. Quel que soit le nombre des mondes que Dieu crée, on ne peut dire d'aucun qu'il est le dernier possible.

Dieu est omniscient et infiniment sage. Seul, il se connaît pleinement et sonde les profondeurs de la divinité. Il voit et sait tout. Rien ne lui est caché. Le nombre des étoiles, des fleurs, des herbes lui est connu. Rien ne lui échappe, ni le frémissement d'une feuille dans les forêts, ni les plus secrètes pensées de l'homme. Pour lui, il n'est point d'énigme, point de question insoluble, point de problème difficile.

Dieu est infiniment beau. Quel empressement mettent les hommes à contempler la beauté sous ses formes diverses : — un magnifique paysage, la majesté des Alpes ou de la mer, un chef-d'œuvre de l'art ! Ils ne trouvent aucun mot pour exprimer leur admiration, leur enthousiasme. Ils recherchent passionnément tout ce qui leur promet jouissance, satisfaction, bonheur. — Lorsque Dieu créa ces beautés, il se contemplait lui-même afin de conférer aux créatures un petit reflet de sa propre beauté. — Sans doute, il vous est arrivé, quelque soir, d'apercevoir soudain au loin un reflet lumineux. C'était le soleil qui reflétait son éclat sur les vitres d'une maison. Si nous n'avions que ce reflet, pourrions-nous jamais nous faire une idée exacte de la grandeur, de l'éclat et de la magnificence du soleil ? — Toutes les beautés que nous avons ici-bas, ne sont elles-mêmes qu'un reflet de Dieu. Il possède en une mesure infinie tout ce que nous

pouvons imaginer, toutes les beautés capables de nous charmer, de nous enthousiasmer, toutes les magnificences.

Ainsi, je ne peux, même approximativement, me représenter Dieu. Nous ne pouvons nous figurer un pur esprit, un ange ; bien moins encore nous est-il possible de nous représenter Dieu. Quelque mode de représentation que je tente, quelles que soient les expressions que j'emploie, il me faut toujours dire : Cela n'est pas Dieu. Quels que soient mes efforts pour grouper et fondre ensemble tout ce qui est grand, sublime, magnifique, sage, bon, ravissant, au-dessus et bien au-dessus de cette création de mon imagination, il est une majesté, une grandeur, inaccessibles à mon imagination, — c'est Dieu.

Afin de nous donner une petite idée de sa grandeur, Dieu a créé le monde des astres. Nous les voyons souvent, mais sans nous rappeler suffisamment cette parole : « *Cœli enarrant gloriam Dei.* Les cieux racontent la gloire du Seigneur. » C'est attester déjà ce fait que le monde des astres a pour but principal de nous donner une idée de la grandeur du Créateur. C'est dans ce but que Dieu a créé les astres.

Cherchons donc à nous faire une idée de la grandeur de ce monde et, de même qu'on représente sur une carte géographique une partie de la terre, représentons-nous, en des proportions bien réduites, la distance et l'étendue de l'univers. On a toujours soin d'indiquer sur les cartes géographiques d'après quelle échelle elles sont dressées : par exemple : 1/1.000.000 ; cela veut dire qu'un centimètre sur

la carte représente 1 million de centimètres ou 10 kilomètres de la réalité. Pour l'univers prenons cette échelle : 1/100 milliards : c'est-à-dire 1 centimètre représente 1 million de kilomètres. Alors, nous devrions regarder le soleil comme un petit globe ayant pour diamètre 1/4 centimètre ; la terre en serait à une distance de 1 mètre ½. Sa grandeur ne peut être représentée ; elle est de 1/8 de millimètre. Où marquerons-nous l'étoile fixe la plus rapprochée ? à une distance de 412 kilomètres ½ ! Et, de tous côtés, jusqu'à cette distance, — rien ! D'après cette échelle, le diamètre de la plus grande étoile fixe serait de 6 mètres, donc quatre fois la distance de la terre au soleil ! Notre soleil, étant donné ce rapport, aurait l'éclat de 124.000 bougies. Sirius a un éclat 80 fois plus grand. — Les astronomes portent à quelques milliards le nombre des étoiles fixes que nous pouvons découvrir à l'aide du télescope. — Quelle puissance il a fallu pour créer ces astres et leur tracer leur route ! — Et que suis-je, moi, sur ce grain de poussière dont le diamètre est 1/8 de millimètre ?

Supposons un radio-émetteur assez puissant pour que les ondes pénètrent sans limites l'espace et traversent ainsi cet univers avec la même vitesse que l'air sur la terre. Alors, nous entendrions aussitôt deux fois, coup sur coup, le signe indicateur du temps requis ; car les ondes n'auraient pas besoin d'une seconde pour faire le tour de la terre. Et, dans le soleil, quand le signe indicateur serait-il entendu ? Après 8 minutes environ. Et dans l'étoile fixe la plus proche ? après 4 ans ½. Dans la nébuleuse Andromède, la plus éloignée qu'on

ait aperçue jusqu'ici ? Il faudrait environ un million d'années.

Et maintenant regardez le ciel des astres, cherchez à mesurer ces distances gigantesques ; songez que les astres que vous croyez voisins l'un de l'autre sont distants entre eux plus que la terre n'est distante du plus rapproché ; regardez à droite et à gauche, en avant et en arrière ; rappelez-vous que sur tous les points de la terre, un tableau semblable se présente aux regards. Si votre intelligence est accablée, si vous êtes dans l'impossibilité de comprendre davantage, songez alors que, devant Dieu, cet univers est plus petit encore qu'un grain de sable devant vous. — Alors, qu'êtes-vous vous-même devant Dieu ?

Cherchons un autre moyen de reconnaître la grandeur de Dieu et notre propre petitesse, en interrogeant le microcosme. Prenons, par exemple, le gaz hydrogène. Les molécules dont il se compose sont continuellement en mouvement et, dès lors, se heurtent les unes aux autres. Leur diamètre est le quart d'un millionième de millimètre. Elles se meuvent à une vitesse de 1 kilomètre 7 à la seconde et, entre chaque rencontre de l'une avec l'autre, l'intervalle est 1/12 de millionième de millimètre. Le nombre de rencontres entre deux molécules dépasse à la seconde, quinze milliards. Il y en a, dans un gramme, 605.000 trillions. Pour nous faire une idée de ce nombre, supposons que nous puissions disposer d'un milliard d'hommes, dont chacun compterait par seconde jusqu'à dix, sans cesser ni le jour ni la nuit. Il leur faudrait environ deux mil-

lions d'années pour compter les 605.000 trillions.

Chaque molécule de ce gaz se compose de deux atomes. Et voici que les physiciens nous parlent maintenant du système planétaire des atomes. Au milieu de chaque atome se trouve un point central autour duquel tournent les électrons : leur distance de ce point central est proportionnellement supérieure à la distance de la terre au soleil. Supposons maintenant qu'un de ces électrons soit habité comme la terre. Que seraient devant vous ces êtres sur l'un de ces électrons qui se trouvent dans l'un des deux atomes des 605.000 trillions de molécules contenus en un gramme ? Oui ! que seraient-ils devant vous, ces êtres ? — Et vous, devant Dieu, vous êtes plus petit encore.

Il fut donné à l'apôtre saint Jean de voir Dieu. Il tomba à terre et sembla mort. Il essaya d'écrire ce qu'il avait vu ; mais on sent que les mots lui manquent et que la tentative dépasse tous les concepts, toutes les représentations humaines. « Je vis un trône dressé dans le ciel, et quelqu'un assis sur ce trône. Celui qui était assis *(Dieu le Père, le Saint, le Juste)* paraissait semblable à une pierre de jaspe et de sardoine. Et il y avait autour de ce trône un arc-en-ciel (symbole de la grâce) qui paraissait semblable à une émeraude. Autour de ce même trône, il y en avait vingt-quatre autres, sur lesquels étaient assis vingt-quatre vieillards, vêtus de robes blanches, avec des couronnes d'or sur leurs têtes. Du trône sortaient des éclairs, des tonnerres et des voix : et il y avait devant le trône sept lampes allumées, images des sept esprits de Dieu... Au milieu de la base du trône et autour

il y avait quatre animaux, quatre chérubins gardiens et hérauts de la majesté divine... et ils ne cessaient jour et nuit de dire : Saint, saint, saint est le Dieu tout puissant qui était, qui est et qui doit venir... Et les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône et disaient : Seul, vous êtes digne, ô Seigneur, notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que c'est vous qui avez créé toutes choses et que c'est par votre volonté qu'elles subsistent et qu'elles ont été créées. » (*Apoc.*, IV.) Qu'est-il donc ce Dieu, et quelle n'est pas sa grandeur, puisque dans le ciel, les êtres les plus élevés, contemplant sa majesté, ne peuvent que lui rendre hommage et lui répéter : Saint, saint, saint !

Et l'homme, conscient de sa petitesse devant Dieu, ne s'écriera-t-il pas avec le Psalmiste : « Iahvé, notre Maître, que ton nom est glorieux par toute la terre ! Toi, dont la majesté réside dans les cieux ! Par la bouche des enfants et des nourrissons, tu fais triompher ta puissance... Quand je contemple les cieux, œuvre de tes mains, la lune et les étoiles que tu as faites (je me demande, tout étonné) : Qu'est un mortel pour que tu penses à lui, un fils de l'homme pour que tu en aies souci ! » (*Ps.* VIII.)

Nous nous sommes formé de la grandeur de Dieu une idée aussi complète que possible : nous pouvons, rentrant en nous-mêmes, comprendre les conclusions qui s'imposent à nous.

Le plan de la création

Dieu est mon créateur. Je lui dois l'existence. — *Pourquoi* m'a-t-il créé ? — *Quel but* se proposait-il dans la création ? — Voilà ce que maintenant je dois examiner.

Il est évident que, dans la création, Dieu s'est proposé un but. Chez un être intelligent, tout acte est précisé et dirigé par la raison. Pour la sagesse divine il ne peut être question d'agir sans raison, aveuglément. — Or, tout acte intelligent suppose un but que l'on veut atteindre par cet acte et vers lequel, dès lors, on dirige cet acte.

Il est clair aussi que ce but doit être digne de Dieu. En effet, Dieu ne peut rien se proposer qui ne réponde à son infinie perfection. Un but de peu d'importance ne mérite point qu'il y applique sa sagesse et sa toute-puissance. Les grands artistes s'estiment déshonorés lorsqu'on leur propose d'entreprendre une œuvre qui ne répond point à leur dignité. Et Dieu n'aurait pas le même soin de la sienne ? — Mais Dieu seul est digne de Dieu. Par conséquent, le but que Dieu se propose dans la création, ne peut être que Dieu lui-même. Tout autre but serait infiniment inférieur à sa dignité.

De toute nécessité, en créant, Dieu se fait lui-même le but de la création, mais cela ne veut pas dire qu'il ait besoin de la création. Il se suffit à lui-même. Son bonheur ne peut s'accroître. Il est infiniment parfait. De toute éternité, les trois personnes divines jouissent d'une félicité parfaite. — Par conséquent, dire que le but que Dieu doit se

proposer dans la création ne peut être que Dieu lui-même, c'est dire que ce but doit se rapporter à lui.

Comment, maintenant, pouvons-nous reconnaître ce but ?

Veut-on savoir quel est le but d'une chose, on examine comment cette chose est faite. En effet, en créant une chose, on cherche à la disposer, à l'établir conformément au but qu'on se propose. Dieu, omniscient, tout puissant, devait conformer chaque créature de manière à ce qu'elle répondît à son but.

La conformation, la disposition d'une œuvre se reconnaissent surtout au plan d'après lequel elle est faite. Avant de créer, il faut savoir ce que l'on veut et l'on trace en sa pensée le plan d'après lequel l'œuvre sera exécutée.

Mais Dieu, où pouvait-il prendre le plan de sa création ? — En lui seul, car il renferme en lui-même toutes les possibilités de l'être. On ne peut concevoir, en dehors de Dieu, que des êtres qui de quelque façon soient ses images. C'est en cela que consiste l'être le plus intime de toute créature : elle est un reflet de Dieu dont elle manifeste, d'une manière ou d'une autre, les perfections.

Puisque telle est la nature propre de la créature, tel doit être également son but : elle doit manifester Dieu, être un témoignage de sa grandeur, de sa sagesse, de sa puissance, de sa sainteté, de sa bonté, en d'autres termes, elle doit glorifier Dieu. Voilà la signification, la valeur de toute créature : — *elle doit glorifier Dieu.* En dehors de ce but, on ne peut concevoir aucune créature. Sur

cette première vérité fondamentale s'appuient toutes les autres notions.

Si Dieu, puisqu'il se révèle dans la création, doit être glorifié, il y a donc des êtres auxquels cette révélation est destinée. Mais Dieu n'en a aucun besoin : il est pleinement conscient de ses attributs. Se révéler dans le monde n'ajoute rien à la connaissance qu'il a de lui-même, ni à son bonheur. — Il doit, dès lors, y avoir des êtres auxquels cette révélation s'adresse.

Ces êtres ne peuvent être que les hommes : l'homme seul a, sur cette terre, une intelligence qui le rende capable de comprendre la révélation que Dieu fait de lui-même dans le monde. — Comme toute autre créature, l'homme est, lui aussi, une révélation de Dieu ; il en est même la révélation la plus haute, parce que, étant doué de la raison, il n'est plus seulement un reflet de Dieu, mais un être créé à son image et à sa ressemblance et, donc, à ce titre, il révèle davantage les perfections de Dieu. En même temps, il est lui-même l'être auquel s'adresse la révélation de Dieu.

Mais cette révélation de Dieu à l'homme ne peut être le but dernier de la création. Le but de la création doit se rapporter à Dieu. Ce but n'est donc pas encore atteint si l'homme connaît Dieu par la création et découvre ainsi ses perfections. Dieu doit se proposer encore un autre but, plus élevé, qui se rapporte à lui-même. — La nature spéciale de l'homme nous précise ce but. Puisque l'homme comprend la révélation de Dieu par le monde créé, le Créateur par la création, il doit, être doué de raison, tirer les conclusions de cette

connaissance et reconnaître Dieu en tant que Créateur.

Voyons maintenant ce que doit être, pour les hommes, *cette connaissance* de Dieu le Créateur.

Pour que la révélation soit une révélation de Dieu et le glorifie, il faut que dans cette création règne un ordre très marqué qui assigne à chaque chose sa place dans le tout et règle son rôle. Dans le désordre, dans le pêle-mêle, la sagesse de Dieu, sa sainteté, son amour, sa puissance, ne pourraient se manifester. Cet ordre doit être régi par des lois établies par Dieu qui, seul, connaît la mission destinée par lui à toute créature et, seul, a le droit de l'imposer à la créature.

Mais l'ordre du monde n'est pas réglé une fois pour toutes ; il va évoluant. Comme cette évolution est dirigée par la Providence divine, la volonté de Dieu se révèle également dans les éventualités permises par lui. — Pour que le but de la création, qui est la glorification de Dieu, soit réalisé, il faut que la loi impérative de Dieu et les dispositions de sa Providence s'accomplissent. — Cela revient à dire : il faut que la volonté de Dieu soit accomplie. — Or, nous l'avons vu : c'est par l'homme seulement que le but dernier de l'œuvre créatrice peut être atteint parce que, seul, il est en état de reconnaître Dieu dans la création et de le reconnaître comme Créateur. Donc, l'homme doit accomplir la volonté de Dieu : le but dernier de la création est alors atteint.

En accomplissant la volonté de Dieu, il devient d'abord lui-même une image de plus en plus magnifique de Dieu. En effet, le Créateur ne peut rien

lui prescrire qui ne convienne à sa nature, et n'ait pour résultat, en mettant en une lumière toujours plus vive les traits de sa divine ressemblance, de refléter plus glorieusement les perfections de Dieu. Et l'homme devient ainsi une révélation de Dieu toujours plus belle. — En même temps, l'accomplissement de la volonté divine par l'homme, est en lui-même un acte qui contribue singulièrement à la plus haute glorification de Dieu par la création. L'homme est libre. Il peut décider s'il veut ou ne veut pas se soumettre à la volonté de Dieu. Pour que le but dernier de la création soit atteint, il faut donc que l'homme subordonne pleinement sa volonté propre à la volonté divine. Il doit tendre à vouloir uniquement ce que veut Dieu lui-même. La loi de Dieu doit être l'unique Règle de sa vie entière, il doit s'en remettre sans réserve à la Providence divine. Sa vie entière, ses pensées, ses actes, doivent s'inspirer de cet esprit du don de soi-même à Dieu, sans tenir le moindre compte de ses propres désirs, de ses propres tendances qui seraient contraires à la volonté divine.

Or, ce don offert à Dieu sans réserve n'est pas autre chose que le *Sacrifice.* Par ce mot, nous n'entendons pas le sacrifice extérieur, ni le renoncement, mais *le don intérieur que la créature fait d'elle-même à Dieu, la reconnaissance de la souveraineté de Dieu,* par une soumission totale à sa volonté sainte. Et parce que le but dernier de la création ne peut être atteint que grâce à ce don, il s'ensuit que *c'est en vue de ce don que Dieu a créé le monde.* C'est donc le sacrifice qui est le centre des intentions de Dieu. Le sacrifice est le but dernier que Dieu

pouvait se proposer dans la création. La création ne pouvait lui offrir rien qui fût meilleur, plus grand, plus digne de lui. L'homme, la plus noble des créatures sur cette terre, se soumettant totalement à la souveraineté divine, — pouvait-il y avoir pour Dieu une gloire plus grande ? Par sa parole, par ses actes, l'homme, chef et couronnement de la création, atteste que Dieu seul mérite que la création entière s'incline devant lui : on ne peut concevoir une plus grande glorification de Dieu par la création.

La glorification de Dieu par le don que l'homme fait de lui-même à Dieu, voilà donc le but que le Créateur se proposait et devait se proposer.

Cependant nous n'avons pas encore tout dit sur ce but. Cette glorification de Dieu par l'homme ne peut rien lui offrir qui ajoute à son bonheur. Toute la gloire que des millions et des millions d'hommes peuvent lui rendre, reste bien loin de celle qui lui appartient de droit. Elle ne peut pas non plus contribuer à lui donner conscience de sa grandeur, de son excellence, car il connaît parfaitement, il contemple cette grandeur, cette majesté.

Pour plus de clarté, recourons à une comparaison. Supposons que les fourmis soient, comme nous, douées d'intelligence et de volonté. Vous possédez dans un bois une colonie de 100.000 fourmis. Vous leur avez tracé des règles qu'elles doivent observer. Vous recevriez quotidiennement le compte rendu de ce que chacune de ces fourmis a fait le jour précédent. Liriez-vous ce rapport ? Seriez-vous

plus heureux si les fourmis vous avaient obéi, ou malheureux si plusieurs avaient enfreint vos règlements, si elles s'étaient révoltées, si elles avaient proclamé votre déchéance ? — Devant Dieu, nous sommes bien plus petits ! — Comparons-nous aux infusoires que contient une goutte d'eau : devant Dieu, nous sommes plus petits encore. On peut calculer les rapports de grandeur entre nous, les fourmis et les infusoires : les fourmis sont des centaines de fois plus petites que nous ; les infusoires, des milliers de fois. Ce n'est pas des milliers, des millions, des milliards de fois que nous sommes plus petits que Dieu, — c'est un nombre de fois infini. — On peut aussi supposer un homme qui, n'ayant aucune joie, trouverait son plaisir dans l'obéissance de ces fourmis ou de ces infusoires. — Mais Dieu jouit d'une béatitude parfaite, qui ne peut s'accroître. Par conséquent Dieu ne peut retirer aucun avantage de la glorification que nous lui rendons.

Alors, pourquoi a-t-il créé, s'il n'en retire rien ? Il faut cependant qu'il ait eu un motif pour créer plutôt que de ne pas créer. Pour répondre, nous devons, dans la mesure où nous en sommes capables, interroger les profondeurs de la divinité : « Dieu est amour », nous dit saint Jean (I Jean, iv, 16).

Si la création doit révéler les perfections de Dieu et le glorifier, il s'agit surtout de son amour. Et l'intention de Dieu, dans la création, est bien celle-ci : la création sera une révélation de son amour et de sa bonté infinies. Et comme le but de la création ne peut être atteint que par l'homme,

nous sommes appelés à révéler et à glorifier l'amour de Dieu et ici-bas et dans toute l'éternité. — Considérons comment cela doit se faire.

L'amour est une inclination qui se manifeste extérieurement par la bienveillance et la bienfaisance. Plus ses bienfaits sont grands, plus l'amour est grand. — Le premier acte de l'amour de Dieu est celui-ci : Il nous a créés afin de pouvoir nous accorder ses autres bienfaits. En outre, il nous a créés, en nous faisant à son image. Nos facultés spirituelles ressemblent à ses attributs et nous procurent, à nous seuls sur cette terre, la joie, c'est-à-dire la possibilité d'avoir conscience de notre bonheur. Nous sommes le couronnement de la création visible.

La règle que Dieu nous prescrit, s'inspire de son amour et de sa sagesse. Elle nous interdit seulement ce qui nous est nuisible, et elle doit nous conduire à développer de plus en plus en nous l'image et la ressemblance divines. Nous ne pouvons que gagner en nous attachant à cette règle.

Pour la gloire que nous rendons à Dieu en entrant dans ses intentions et en nous soumettant entièrement à sa souveraineté, Dieu pouvait nous récompenser et nous placer dans un paradis où toutes nos capacités seraient pleinement satisfaites, où nous trouverions toutes les joies, toutes les jouissances les plus nobles, où rien ne pourrait troubler notre bonheur. En outre cette félicité pouvait durer éternellement.

Mais nous devions être des témoignages vivants de l'amour infini de Dieu, de cet amour qui ne

s'arrête qu'aux limites de la possibilité. Et Dieu se demandait, — nous parlons ainsi le langage humain, afin de pénétrer en quelque mesure les intentions divines, — Dieu se demandait : « Ne puis-je accorder à l'homme un bonheur encore plus grand ? Ne puis-je l'associer à ma propre félicité ? »

Réfléchissons au sens de ces mots : participer au bonheur de Dieu ! aux joies, à la béatitude dont Dieu jouit éternellement ! Au-dessus de ce bonheur, l'infinie sagesse de Dieu ne peut rien trouver, la toute-puissance de Dieu ne peut rien créer.

Mais Dieu voyait que nous manquons des capacités nécessaires pour avoir part à ce bonheur. Un être créé ne peut agir que dans le domaine de ses aptitudes. Un arbre peut croître, produire des fleurs, des feuilles et des fruits, mais il ne peut ni voir, ni sentir, ni se mouvoir ; l'animal le peut, mais il ne peut ni penser, ni par suite se réjouir ; cette faculté lui manque. L'homme peut dresser l'animal, c'est-à-dire former les facultés qu'il possède, mais il ne peut lui en donner de nouvelles, et dès lors, l'animal n'est jamais en état de jouir du bonheur comme nous pouvons le faire. A notre tour, nous ne pouvons jouir du bonheur comme Dieu, parce que cela dépasse infiniment nos facultés humaines. Contempler Dieu, jouir des merveilles de sa beauté incréée, infinie, participer à son infini bonheur, nos facultés humaines ne le permettent point. Pour tous les êtres créés, Dieu habite dans « une lumière inaccessible » naturellement (*Tim.*, VI, 16).

Dieu se demandait alors : Ne puis-je accorder à l'homme des facultés qui le mettent en état de

me contempler et de participer ainsi à mon bonheur? — Dans sa sagesse, Dieu trouvait un moyen, mais il voyait aussi qu'en l'employant, il recourait aux suprêmes ressources de sa toute-puissance. Lorsque Dieu crée un monde, il n'a rien dépensé de sa toute-puissance. Il peut, un instant après, créer un monde nouveau, et ainsi de suite durant l'éternité entière. La terre, après des milliers de printemps et des millions de fleurs, voit toujours des printemps nouveaux et produit de nouvelles fleurs ; de même, Dieu peut toujours appeler à l'existence des mondes nouveaux, plus grands et plus beaux que celui que nous habitons. Mais, s'il voulait nous associer à son propre bonheur, il fallait un appel à sa toute-puissance tel que la création de milliers des mondes les plus magnifiques ne saurait en exiger. Il fallait élever l'homme au-dessus de l'ordre auquel il appartient par sa nature, au-dessus de la condition naturelle des anges, au-dessus des Chérubins et des Séraphins, toujours plus haut, jusqu'à ce que lui-même, le Dieu tout-puissant, ne puisse l'élever davantage, jusqu'à l'être divin et incréé. Il fallait nous communiquer une vie toute nouvelle avec des facultés surnaturelles, qui nous rendît capables de contempler Dieu face à face et de participer à ses joies et à sa béatitude. Et cet appel à sa toute-puissance, il fallait le répéter pour chacun des hommes en particulier.

Ne peut-on admettre que Dieu se dirait : « C'est une récompense trop grande ! Pourquoi introduire dans mon ciel ces hommes si petits, si distants de moi dans l'abîme de leur petitesse ? pourquoi partager éternellement avec eux mon bonheur ? S'ils

se soumettent à moi et m'obéissent, ils ne font que leur devoir, et si je leur accorde pour cette raison une récompense éternelle, en les rendant aussi heureux que des hommes peuvent l'être, ils doivent chaque jour me remercier à genoux de les avoir créés, en les appelant à ce bonheur ! »

Dieu a-t-il pensé de la sorte ? — Non. La création devait être la révélation de son amour infini qui va aussi loin qu'il est possible. Il résolut donc, pour nous récompenser de la gloire que nous lui rendons en reconnaissant sa grandeur et sa souveraineté, de nous associer à sa propre excellence et de nous donner dans ce but une vie nouvelle, surnaturelle, dotée de facultés divines, nous mettant en état de le contempler et de participer à sa béatitude. Cette vie nouvelle, surnaturelle de l'âme, nous l'appelons la grâce sanctifiante, qui nous transforme à tel point que nous devenons semblables à des dieux plutôt qu'à des hommes : — ainsi parle l'Église.

Le plan dernier de la création est donc celui-ci : Nous devons glorifier Dieu, — ici-bas, sur la terre, par le sacrifice du don de nous-mêmes, en reconnaissant sa souveraineté ; — puis nous devons, durant toute l'éternité, révéler et louer l'amour infini de Dieu, en tant que nous attestons cet amour infini.

Par conséquent, Dieu se propose un seul but dans la création : sa glorification. — Pour nous, hommes, on peut distinguer deux buts : nous devons glorifier Dieu et, par là, opérer notre salut. Notre salut est la conséquence nécessaire de l'accomplissement de notre mission terrestre — de

notre devoir de reconnaître la souveraineté de Dieu. Nous n'avons qu'à nous appliquer à glorifier Dieu par le don aussi entier que possible de nous-mêmes, et notre bonheur en découle de lui-même.

Le devoir de l'homme

Nous avons étudié le plan de la création, et nous avons reconnu que Dieu ne pouvait créer qu'en vue d'être glorifié. — Nous avons vu également, d'une manière générale, comment l'homme doit atteindre ce but. Étudions maintenant plus en détail la mission, le devoir qui sont les nôtres sur cette terre.

En examinant de plus près le texte de saint Ignace, il peut arriver qu'on soit surpris de le voir parler une fois seulement et comme accessoirement du salut de l'âme. On a l'impression qu'il manque quelque chose et l'on estime qu'il faut insister davantage sur cette question du salut de l'âme. On ajoute alors une méditation : « Sauvez votre âme ! » et l'on revient fréquemment sur cette pensée fondamentale. Au lieu d'insister sur le but suprême — la glorification de Dieu — on met toujours en première ligne le salut, la nécessité d'acquérir le ciel et de nous assurer des mérites. On le dit, on le répète. On fait ainsi du salut de l'âme le premier devoir de l'homme sur la terre. — Au point de vue personnel, en rapportant toutes choses à notre propre avantage, cette manière de voir est exacte. Mais cette conception étroite, mesquine, égoïste, n'est point la pensée de saint

Ignace. Et nous voyons ici sa largeur d'esprit. Il connaissait la grandeur et la majesté infinies de Dieu. Il l'avait bien compris : Dieu ne pouvait créer qu'en vue d'être glorifié ; cette glorification, elle est l'affaire importante entre toutes, le but grandiose qui s'impose ; tout le reste n'a de valeur que dans la mesure où il se subordonne à ce but ; ce qui ne sert point à l'atteindre est tellement insignifiant, qu'il ne mérite pas l'attention. Saint Ignace est profondément convaincu que, vis-à-vis de Dieu, nous sommes des êtres complètement accessoires, et que, dès lors, nos intérêts comparés aux intérêts de Dieu n'entrent pas en considération et ne peuvent donc jamais devenir chose capitale ; il est profondément convaincu que nous n'avons quelque valeur ou quelque importance que dans la mesure où nous glorifions Dieu ; il est profondément convaincu que, même dans le ciel, notre bonheur est chose secondaire et que, là encore, ce qui importe, c'est Dieu dont nous révélerons alors et louerons la bonté et l'amour sans limites. Notre bonheur ne peut être le but suprême que Dieu s'est proposé dans la création. C'est Dieu qui doit être ce but, et ce but consiste en ceci, que, dans l'autre vie, nous serons des preuves de son amour infini. Nous le glorifierons ainsi, en révélant par notre bonheur même, sa bonté infinie, que nous célébrons dans nos louanges et dont nous le remercions.

Donc, dans la pensée de saint Ignace, Dieu et sa glorification viennent toujours en tout premier lieu, et ce double but commande tous les autres. C'est montrer que nous opérons notre salut lorsque

nous glorifions Dieu par le sacrifice du don de nous-mêmes. C'est nous inviter aussi à méditer ce qui nous attend si nous refusons à Dieu ce sacrifice. C'est encore nous conseiller de nous bien pénétrer de cette conviction que nous ne pouvons rien faire qui nous soit plus avantageux que le don le plus parfait possible de nous-mêmes à Dieu. Les objections que nous oppose la nature inférieure, les difficultés qu'elle peut présenter, étant ainsi écartées, notre volonté peut plus facilement s'attacher à ce noble but et s'éprendre de sa beauté. Mais jamais, en aucune circonstance, saint Ignace ne permet que la pensée de notre propre avantage prenne la première place ou une importance telle que la glorification de Dieu par le sacrifice du don de nous-mêmes devienne un simple moyen d'atteindre notre glorification dans l'autre vie. Par suite, si nous songeons en outre que loin de perdre quelque chose par cette donation complète, nous y gagnons immensément, parce que Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité, nous n'en resterons pas là, mais cette pensée nous sera un moyen de nous oublier le plus possible nous-mêmes, ainsi que nos désirs, nos intérêts, nos sollicitudes, et de voir uniquement dans la glorification de Dieu notre devoir essentiel ici-bas, devoir dont l'accomplissement assure de lui-même notre bonheur dans l'autre vie, sans que nous ayons besoin d'y songer spécialement. Saint Ignace veut ainsi arriver à nous affranchir de tout retour sur nous-mêmes, pour chercher exclusivement les intérêts de Dieu.

Saint Ignace n'a qu'une seule pensée, une seule idée, qui inspire et commande en lui l'intelligence

et l'action : — la *gloire de Dieu.* La plus grande gloire de Dieu. De là, sa devise : *Ad majorem Dei gloriam !* Tout pour la plus grande gloire de Dieu ! Il ne pense qu'à cette gloire et à ce qui peut la procurer. A ses yeux, tout le reste ne mérite pas qu'on en tienne compte. C'est la conclusion dernière où conduit la reconnaissance de Dieu et de son plan dans la création.

Telle est donc notre mission sur terre, tel notre véritable devoir, dont l'accomplissement nous conduit, par le fait même, à notre bonheur éternel : glorifier Dieu par le sacrifice de nous-mêmes, par la soumission sans réserve à sa sainte volonté, par la reconnaissance de sa souveraineté. Nous comprenons alors la parole inscrite par Dieu, en tête de ses dix Commandements : « *Je* suis le *Seigneur ! ! !* ton *Dieu !* »

— Et cette parole, nous la traduisons en nous inclinant sous la volonté sainte de Dieu.

Dieu ne peut pas renoncer à cette glorification ; elle est l'unique but qu'il pouvait se proposer dans la création. Sans cette gloire qui résulte du sacrifice de notre donation, le monde n'aurait pour lui aucune valeur. Il n'aurait pu le créer. Sa sainteté, sa sagesse, sa justice demandent donc impérieusement que ce but soit atteint. Nous ne pouvons donc nous pénétrer jamais trop profondément de cette vérité, que notre existence n'a d'autre but que cette glorification de Dieu, que l'accomplissement de ce devoir est notre seule raison d'être. Telle est aussi la nature essentielle de la piété ; elle est le don sans réserve de soi-même à Dieu

comme à notre maître souverain. La piété consiste donc moins en des exercices de dévotion, beaucoup moins encore en des pratiques extérieures, que dans l'orientation de notre intérieur vers Dieu à qui nous devons nous soumettre entièrement. Les pratiques de dévotion et les bonnes œuvres n'ont de valeur que dans la mesure où elles sont l'expression de cette disposition intérieure.

Ce que Dieu demande de nous, c'est à lui seul de le préciser. Il est le Seigneur ! Soit que nous agissions dans le silence et l'obscurité, soit que l'éclat de nos exploits éblouisse le monde, peu importe ! L'important est que nos actes soient l'expression de notre soumission à la volonté de Dieu. Pour avoir quelque valeur, un acte doit, pour ainsi dire, porter le sceau du don de soi-même à Dieu. Ce sceau manque-t-il, un acte n'a plus aucune importance devant Dieu, alors même qu'il étonnerait les hommes, que la T. S. F., que les journaux l'annonceraient au monde entier, et qu'il serait inscrit en bonne place dans l'histoire ! Au contraire, s'il porte ce sceau, il prend une valeur pour l'éternité, alors même que personne sur la terre n'en aurait connaissance. De tels actes sont les vrais, les seuls vrais exploits de l'homme. Notre valeur ne dépend donc point de la situation que nous occupons sur cette terre, mais de notre situation devant Dieu. Nous ne pouvons assez comprendre qu'une seule chose compte pour nous : glorifier Dieu par la reconnaissance pratique de sa souveraineté.

Le don de nous-mêmes à Dieu est donc noter

devoir capital, ou plutôt notre unique devoir : il renferme toutes nos obligations envers Dieu, et il en est, en même temps, la plus complète expression. Il saisit l'homme tout entier, avec tout ce qu'il est, tout ce qu'il a.

En premier lieu, nous l'avons dit, ce don de nous-mêmes à Dieu est un acte *interne*, un acte de la volonté et il ramène à lui tous les actes que nous devons rapporter à Dieu.

Ce don parfait ne peut s'imaginer si nous ne croyons pas fermement en Dieu et il ne saurait être un vivant *acte de foi*, si, par le sacrifice du don de nous-mêmes, nous ne reconnaissions pas Dieu comme Créateur et souverain Seigneur. — Il est en même temps l'expression d'une absolue confiance en Dieu, parce que nous remettons entre ses mains et nous-mêmes et tout ce qui est nôtre, avec la ferme *espérance* qu'il prendra soin de nous et de tous nos intérêts. — Il est une preuve du plus profond *amour* pour Dieu, il atteste que nous l'aimons plus que toutes choses et que nous nous livrons entièrement à Lui. — Il est l'*adoration* la plus touchante, puisque nous offrons à Dieu un hommage qui n'appartient qu'à lui. — Il est l'expression sincère de l'*action de grâces*, puisque nous le reconnaissons pour notre Créateur, affirmant ainsi que nous lui devons tout, et qu'en échange nous lui offrons ce que nous avons de plus précieux, notre volonté propre. — Mais nous ne sommes pas capables par nous-mêmes de remplir notre devoir, il faut que Dieu nous vienne en aide. Nous devons donc lui demander de nous secourir. Pouvons-nous le faire mieux et plus ardemment

qu'en protestant que nous nous abandonnons à lui ? Si Dieu voit que, de notre côté, nous faisons tout pour le glorifier, il ne manque pas, dans son amour et sa fidélité, de nous secourir. — Enfin, ce don de nous-mêmes est la plus efficace *demande de pardon* pour nos péchés et nos défaillances. Nous tombons dans une faute, lorsque notre volonté se détourne de Dieu et se tourne vers les créatures. — Dès que nous dirigeons de nouveau notre volonté vers Dieu et prenons la résolution de nous donner à lui, nous réparons de notre côté notre faute autant que nous le pouvons. Ainsi le don de nous-mêmes ne peut se concevoir sans la *contrition* de nos péchés et il renferme en même temps le *ferme propos* de ne plus pécher.

Foi, espérance, charité, adoration, actions de grâces, prière, contrition, ferme propos, — trouvent dans le don de nous-mêmes leur expression la plus frappante. Sans lui, ces actes ne sont pas possibles ou restent sans valeur.

Il est dans la nature de l'homme de chercher à exprimer par des paroles ce qu'il sent et éprouve en lui-même. Plus ces impressions intimes sont puissantes, plus elles mettent d'ardeur à se traduire au dehors.

Nous avons appris à connaître Dieu dans sa grandeur, dans sa beauté, dans sa majesté infinies. Il nous a créés par pur amour, afin qu'ici-bas nous reconnaissions sa souveraineté et que nous puissions ainsi le glorifier éternellement en attestant son amour. — Nous avons vu comment la création entière chante inconsciemment les louanges de

Dieu, et publie sa puissance, sa sagesse, sa magnificence ; comment notre devoir est de faire de même consciemment en le reconnaissant pour notre souverain Seigneur, en lui rendant hommage comme à notre Dieu. Cela n'est point suffisant, si nous nous bornons à le faire intérieurement : nous devons traduire par des mots ce que nous éprouvons. Si nous comprenions bien ce qu'est Dieu, quelle est notre véritable mission, quel est notre devoir essentiel, les mots se presseraient sur nos lèvres pour le louer, lui rendre hommage, le reconnaître comme notre Dieu et notre Seigneur, pour nous donner à lui.

Comment nous le pouvons et le devons, le Bréviaire tout d'abord nous l'apprend. L'Église le commence toujours par des prières solennelles, où elle demande à Dieu son assistance pour le louer dignement. Alors, elle entonne l'*Invitatoire*, c'est-à-dire l'invitation à adorer Dieu. L'*Invitatoire* varie suivant les semaines et les fêtes. C'est parfois : « Adorons le Roi des apôtres (des martyrs, des confesseurs, des vierges). Parfois : « Adorons le Seigneur qui nous a créés (Dieu, le Seigneur, ou le Grand Roi, notre Dieu) ». Vient ensuite le magnifique Psaume LXXXIV, dont les versets se succèdent en alternant avec l'invitation ci-dessus : « Venez, célébrons Jahvé, chantons le rocher de notre salut. Accourons à lui avec des louanges et, dans nos hymnes, acclamons-le ! Car c'est un Grand Dieu que Jahvé, un Grand Roi au-dessus de tous les dieux. Il a dans sa main les fondements de la terre et les sommets des montagnes sont à lui. A lui la mer, car il l'a faite, et le continent que ses mains

ont formé ! Venez ! prosternons-nous, adorons, tombons à genoux devant Jahvé, notre Créateur, car il est notre Dieu, et nous, le peuple de son pâturage, le troupeau de sa main. » — De même, en d'autres Psaumes, revient toujours l'invitation à célébrer Dieu, à chanter ses louanges, à lui rendre hommage par des chants.

Le *Te Deum* est, lui aussi, une magnifique louange de Dieu. « Nous vous louons, ô Dieu, nous vous reconnaissons pour le Souverain Seigneur. Père éternel, la terre entière vous révère. Tous les anges, les cieux et toutes les puissances célestes, les chérubins et les séraphins redisent éternellement : Saint, Saint, Saint, le Dieu des armées. — Les cieux et la terre sont remplis de la Majesté de votre gloire. Les Chœurs glorieux des apôtres, la troupe vénérable des prophètes, l'éclatante armée des martyrs chantent vos louanges. Dans toute l'étendue de l'univers, l'Église vous adore, ô Père, dont la Majesté est infinie, et votre vrai et unique Fils, digne de toute adoration, et le Saint-Esprit consolateur. » — Le *Cantique du Soleil* de saint François d'Assise ne commence-t-il pas ainsi : « Très haut, tout-puissant et bon Seigneur, à vous appartiennent les louanges, la gloire et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous et nul homme n'est digne de vous nommer. » Et alors François invite toutes les créatures à louer le Seigneur et à célébrer sa gloire.

La plupart des hommes oublient ce devoir de confesser Dieu dans la prière, de se prosterner devant lui dans l'adoration, de lui rendre hommage comme au souverain Seigneur, et ils se contentent trop souvent de la prière de demande. Ils ne sont

point intimement pénétrés de la grandeur et de la souveraineté de Dieu, de leur situation à l'égard de leur Créateur et Seigneur. Pour offrir à Dieu du fond du cœur cette reconnaissance complète de sa Majesté, il faut une âme qui vit des vérités fondamentales de notre existence.

Cependant, ce n'est pas seulement par la parole que l'homme cherche à exprimer ses pensées ; il le fait aussi par ses diverses attitudes. Nombreuses sont les manières auxquelles nous recourons afin d'honorer ceux que nous tenons en haute considération pour un motif quelconque, chefs d'États, personnages importants, etc... On leur prépare une réception solennelle, on les acclame et celui qui a l'honneur de leur parler, cherche toutes les manières de leur manifester son respect. Quels témoignages d'honneur ne devons-nous pas alors à Dieu ? Combien la majesté d'un Dieu l'emporte sur toutes les grandeurs humaines ! A lui appartiennent toute gloire, toute louange, tout honneur. Il arrive, parfois, disent les guides, que des touristes contemplant des sommets élevés la majesté des montagnes, et vaincus par le sentiment de la grandeur de Dieu dont ils reconnaissent ainsi une faible image, se découvrent et s'agenouillent. Notre devoir demande que nous fassions de même, mais non pas en telle ou telle occasion et accidentellement ; c'est par principe, par un besoin intime que nous devons honorer Dieu, rendre hommage à Dieu en tant que Dieu.

Avec l'Évangile, accompagnez les Rois mages à Bethléem. Ce récit est instructif. Pourquoi entre-

prennent-ils ce long voyage en Judée ? Ils le disent eux-mêmes : « Nous sommes venus pour l'adorer. » Et lorsqu'ils trouvent l'Enfant de Bethléem, ils se prosternent et ils l'adorent. Voilà pourquoi ils ont fait ce voyage de plusieurs semaines, alors difficile et coûteux ; ils l'ont fait uniquement pour cette courte visite : pour adorer Dieu dont ils ont vu l'étoile !

Par l'intermédiaire de Moïse, Dieu avait prescrit au peuple israélite que tout homme appartenant à ce peuple, eût à paraître trois fois chaque année en sa présence, — c'est-à-dire au lieu où se trouvait l'Arche d'alliance, pour le reconnaître et l'adorer comme son Seigneur et son Dieu.

Le sacrifice intérieur du don de soi-même, qui est la reconnaissance absolue de Dieu, trouve son symbole le mieux approprié dans le *sacrifice extérieur*. L'homme prend un don visible, il l'offre à Dieu et, pour attester sa majesté et son absolu souveraineté sur la vie et sur la mort, il fait de cette offrande un symbole, en la consacrant au service de Dieu. C'est ainsi que, sous l'ancienne alliance, les animaux offerts en sacrifice étaient immolés ; leur sang était répandu autour de l'autel, leur corps partagé en morceaux et brûlé. Par cet acte, l'homme signifiait qu'il se donnait à Dieu pour se vouer à son service, de même qu'il lui consacrait et abandonnait à sa possession la victime immolée.

C'est donc à l'oblation du sacrifice extérieur que conduit, en définitive, le devoir imposé à l'homme comme chef et roi de la création. Cette création, l'homme la fait servir à la gloire de Dieu en prenant d'elle le don offert par lui, en la consacrant au

Seigneur, en la mettant à son service. Il agit en qualité de prêtre du monde visible qui, inconsciemment, publie les louanges de Dieu. Il assume ce rôle en tant que la création lui révèle Dieu et alors, consciemment et librement, il porte jusqu'au trône du souverain Seigneur l'hommage de la création entière. Tel est l'acte le plus parfait que l'on puisse imaginer pour honorer Dieu; tel est, en même temps, l'hommage réservé à Dieu et que les hommes réservaient en effet à Dieu seul ou à ceux qu'ils regardaient comme des dieux en leur offrant des sacrifices.

Évidemment, le sacrifice extérieur doit représenter le sacrifice intérieur, il doit être réellement l'expression des sentiments de celui qui l'offre. Sans le sacrifice du don de soi-même, l'oblation extérieure n'aurait aucun prix, puisque cela même qu'il doit figurer n'existe pas. Ce serait un symbole qui ne représenterait rien. — Dieu a le droit de préciser par qui et comment le sacrifice extérieur doit être offert.

Tels sont les sentiments avec lesquels nous devons, surtout le dimanche, offrir le sacrifice de l'Alliance nouvelle, la sainte Messe. Le dimanche est le *jour du Seigneur*, c'est-à-dire le jour où nous devons, d'une manière spéciale, reconnaître Dieu comme notre souverain Seigneur et Maître. Nous devons aller à l'église avec l'intention de rendre hommage à Dieu par le sacrifice, de reconnaître ainsi sa souveraineté, de renouveler en nous la résolution de nous donner entièrement à son service. A l'offertoire, le prêtre prend l'hostie et la présente à Dieu en disant : « Recevez, ô Père saint, Dieu éternel et

tout-puissant, cette hostie sans tache que je vous offre, tout indigne que je suis de ce ministère. Je vous l'offre pour vous rendre hommage, comme à mon Dieu vivant et véritable. » — Alors les fidèles doivent s'associer au sacrifice et s'unir au prêtre. Tel est pour l'homme le *devoir le plus important* quand il assiste à la sainte messe : l'intention de reconnaître par le sacrifice Dieu comme le souverain Seigneur.

Bien entendu, on peut et l'on doit aussi offrir la sainte messe comme un sacrifice d'action de grâces, d'impétration et de satisfaction pour les péchés. Ce caractère d'expiation est inséparable du sacrifice offert sur la croix par Jésus-Christ, sacrifice central dont, après le péché, tous les autres reçoivent leur valeur et leur signification. Jésus-Christ n'a pas voulu seulement réparer l'honneur du Père outragé par la désobéissance de nos premiers parents ; il a voulu en même temps offrir satisfaction pour leurs péchés et ceux de tous les hommes. C'est pourquoi la sainte messe commence toujours par la confession des fautes, et le prêtre affirme qu'il offre le sacrifice pour ses nombreux péchés, pour ses fautes et ses négligences. Mais l'essence du sacrifice reste toujours la même : nous voulons par là reconnaître Dieu comme notre souverain Seigneur, que nous avons offensé par nos péchés, auquel nous rendons grâces, dont nous sollicitons les bienfaits.

Remarquons-le : dans la sainte messe, la merveille n'est pas en cette offrande du pain et du vin. Nos dons sont changés et deviennent le corps et le sang

de Jésus-Christ. Après la consécration, l'offrande est celle-là même que le Christ a présentée sur la Croix à son Père. Ce n'est plus nous, maintenant, qui offrons des dons, Jésus-Christ les offre pour nous. Et ainsi, dans la sainte messe, nous offrons à Dieu un sacrifice d'une valeur littéralement infinie.

Si donc notre devoir atteint ici-bas sa perfection dans l'oblation du sacrifice extérieur, la sainte messe est le comble de toute glorification de Dieu, puisqu'elle renouvelle le sacrifice le plus parfait de la création. Et s'il est vrai que Dieu a créé le monde en vue du sacrifice, ce but a été atteint dans le sacrifice de la croix, et il l'est maintenant dans la sainte messe, avec une plénitude qui ne peut être plus entière.

L'homme, cependant, n'a pas encore rempli tout son devoir, en se donnant intérieurement à Dieu et en lui rendant hommage, — comme à son souverain Seigneur, par la parole et par le sacrifice extérieur. Ainsi est exactement manifestée la situation de l'homme à l'égard de Dieu et sa résolution de reconnaître la souveraineté de Dieu. Cette résolution a trouvé son expression dans le sacrifice extérieur. — Il s'agit maintenant de la traduire pratiquement dans sa vie, de manière à ce que tout, en lui, pensée, action, etc..., soit inspiré par cette absolue soumission à la volonté de Dieu.

Nous allons voir comment cela doit se faire.

L'homme et le monde.

Un grand nombre d'hommes agissent comme si leurs rapports avec Dieu étaient à peu près les mêmes que leurs rapports avec l'État. A l'égard de ce dernier, on s'inquiète d'une seule chose : il ne faut point violer la loi. Pour le reste, on peut agir à son gré. L'État n'a rien à y voir. — Et ces hommes ne se comportent pas autrement dans leurs rapports avec Dieu. Prier le matin et le soir, avant et après les repas ; assister à la sainte messe le dimanche, s'approcher des sacrements de temps à autre ; observer les prescriptions de l'Église ; pratiquer peut-être d'autres exercices de piété, prendre part à des pèlerinages, à des missions, etc..., faire quelque bien à l'occasion — et voilà ! — On a rempli tous ses devoirs envers Dieu. Le reste regarde la terre, et ne concerne en rien l'honneur dû à Dieu; on peut agir à sa guise : il faut seulement veiller à ne transgresser aucun commandement. Ce sont affaires privées et Dieu n'a rien à y dire.

Cette conception de la vie est fausse, foncièrement fausse. Dans notre vie, il n'est rien, absolument rien, en quoi il nous soit permis d'agir indépendamment de Dieu et sans nous soucier de sa volonté. En toutes choses, nous devons reconnaître la souveraineté de Dieu ; tout doit exprimer notre soumission à sa volonté, et, dès lors, être un hommage rendu à Dieu.

Il nous faut donc considérer le reste de la création et voir quels principes déterminent sur ce point la situation de l'homme.

Tandis que Dieu a créé les anges d'un seul acte de sa volonté, en exigeant une fois pour toutes leur soumission à son autorité, il a, dans sa sagesse, résolu que les hommes entreraient successivement en ce monde et y séjourneraient un certain nombre d'années. Pour ce séjour plus ou moins long, ici-bas, nous avons besoin d'une demeure, de vêtements, de nourriture, de repos. Tout cela, nous le trouvons, mais non tout préparé ; nous avons à nous le procurer par nos soins. Avec une admirable sagesse, Dieu a déposé dans la nature des ressources merveilleuses que nous devons découvrir et mettre à profit. La réunion d'un si grand nombre d'hommes les conduit à se grouper en sociétés, en États qui, à leur tour, leur créent des devoirs plus nombreux. En outre, l'homme doit coopérer à la propagation et à la conservation de l'espèce humaine ; et ainsi nous avons le mariage, la famille. L'homme est un petit enfant lorsqu'il entre en ce monde, et il lui faut bien des choses, pour qu'il se forme physiquement et intellectuellement.

Tout cela, Dieu l'a prévu et voulu. Tous les devoirs imposés par l'État, la commune, la famille, l'éducation, et en outre, le travail de la terre, le commerce, l'industrie, le métier, les relations sociales, les arts, la science, etc..., tout cela rentre dans le plan providentiel de Dieu, et sa volonté est que chacun des hommes coopère, pour sa part, aux devoirs de l'humanité. Ainsi Dieu a prévu également cette évolution avec ses découvertes et ses inventions. Supposer que les hommes auraient, sans la prescience de Dieu ou contre sa volonté, surpris ses mystères, serait une grosse erreur. C'est

seulement dans l'éternité que nous verrons que, devant Dieu, notre science n'est rien.

Quelles sont pour l'homme, la valeur, l'importance, la destination de toutes ces choses ?

Elles ont été créées pour les hommes, pour leur rendre possible la vie sur la terre, et leur offrir jusqu'au dernier jour du travail et une occupation. En même temps, tout doit servir à l'homme pour reconnaître la souveraineté de Dieu.

Insistons d'abord sur cette vérité : « *Tout a été créé pour l'homme.* » — L'homme est l'être important : tout le reste est secondaire. Cela ressort déjà du fait que toute la création terrestre, à l'exception de l'homme, cessera avec la fin du monde. En elle-même, elle n'a aucune valeur, elle est insignifiante. Elle devient superflue dès que l'homme ne l'utilise plus. Dieu la laisse se consumer dans les flammes. Si notable, si grande, si importante qu'une chose paraisse, elle n'a de valeur que dans la mesure où elle est utile à l'homme pour glorifier Dieu. Donc jamais un bien terrestre, un intérêt terrestre, une idée ou un désir terrestres quelconques, ne peuvent s'imposer au point que l'homme doive s'y subordonner. L'homme n'est pas créé pour une affaire ou une entreprise, pour un domaine ou une propriété, ni même pour la société ou l'État ; au contraire, entreprise, affaire, domaine ou propriété, société ou État, sont pour lui. Le soldat, par exemple, le médecin, un capitaine de vaisseau, doivent exposer leur vie, non dans l'intérêt d'une chose, mais pour leurs semblables. L'homme ne doit pas s'abaisser en se faisant le serviteur d'une chose, comme si elle était plus importante que lui.

Seul sur la terre, il a sa valeur en lui-même : tout le reste n'a aucun prix en soi, mais seulement par son rapport avec l'homme.

Il en est de même de l'État. Son rôle est de veiller au bien des citoyens. Sa valeur ne va pas plus haut. Toute forme d'État est donc justifiée, dès lors qu'elle remplit cette mission. Toutes les lois, ordonnances, réglementations du Gouvernement doivent donc tendre à cette fin, et tous les citoyens sont obligés en conscience à s'y conformer et à collaborer, dans leur degré, au bien public. Par conséquent, l'État est pour les citoyens, et non inversement. Il n'est pas lui-même son but, il n'a pas en lui-même sa valeur. Un Gouvernement n'a donc pas le droit de compromettre les intérêts légitimes d'un autre peuple pour servir un but simplement politique, pour donner à l'État plus de gloire, plus d'importance ou d'influence. L'amour de la patrie cache souvent l'ambition et l'égoïsme Le véritable amour de la patrie est avant tout l'amour du peuple, le désir de son bien : il se traduit non point par la poursuite de buts politiques dont la réalisation procure à celui-ci la satisfaction de son ambition personnelle et à celui-là les avantages de ses intérêts privés ; il se traduit par les travaux entrepris et par les sacrifices acceptés pour le bien des autres.

La création entière se rapporte donc à l'homme. En elle-même, elle est sans valeur. Mais sa mission ne se borne pas à être une condition pour l'existence de l'homme, ou à l'occasion une occupation pour lui : *Tout doit servir à l'homme pour glorifier Dieu.* C'est là la seconde grande vérité. Et cette

deuxième vérité découle déjà des réflexions précédentes qui nous ont montré que Dieu ne pouvait créer qu'en vue de sa gloire. Puisque la création visible et les êtres qui ne sont pas doués de raison ne sont pas en état de réaliser par eux-mêmes ce but, ils ne peuvent l'atteindre que par le moyen de l'homme.

Nous avons vu déjà l'unique manière dont la création peut remplir ce rôle. *Elle doit révéler Dieu à l'homme.* De l'ordre merveilleux qui règne dans la nature, de la grandeur de l'univers, de la caducité de toutes les choses terrestres destinées à changer et à disparaître, nous devons conclure à l'existence d'un Créateur infiniment sage, tout-puissant, éternel, et la contemplation des beautés créées doit nous révéler leur source. Quand donc comprendrons-nous le langage que les choses de ce monde nous tiennent en d'innombrables occasions ? La contemplation des choses de ce monde doit élever notre intelligence et notre cœur, et nous conduire de la créature à Dieu. Quelle tristesse et quelle honte ! La splendeur d'un ciel étoilé reste pour tant d'hommes la simple annonce d'un beau temps ! Ils admirent la beauté de la nature et ne songent même point à élever leur pensée jusqu'à Dieu dont la nature a reçu cette beauté ! La véritable sagesse ne s'arrête pas à une vue superficielle des choses ; elle s'efforce d'en pénétrer le sens et les enseignements.

Le ciel étoilé devrait nous rappeler sans cesse la grandeur de Dieu et notre petitesse devant lui ; l'ordre admirable que nous voyons dans la nature,

dans ses forces et dans les lois qui la gouvernent, devrait nous attester la sagesse éternelle du Créateur ; la magnificence du printemps, avec la parure qu'il donne aux champs, l'éclat et le parfum des fleurs, les ravissants paysages, les nobles jouissances de la musique et des beaux-arts, les joies permises des repas, les belles habitations et tant d'autres satisfactions devraient nous être comme un avant-goût des joies et de la félicité célestes. Que dire alors de l'homme, la plus glorieuse révélation de Dieu ? Nous nous sentons attirés vers les âmes charitables, nobles et pures ; nous admirons une intelligence largement ouverte, un caractère énergique, le génie ; nous aimons nos proches, ceux qui nous veulent du bien. Voyons là autant de reflets, autant d'images de la bonté de Dieu, de son intelligence, de son amabilité !

En s'habituant à contempler toutes choses de cette manière, on arrive peu à peu à marcher en la présence de Dieu, que nous rencontrons partout, dont nous retrouvons sans cesse les traces. Notre pensée dès lors, ne reste plus continuellement tournée vers la terre ; elle s'élève jusqu'aux lumineux sommets de la véritable intelligence du monde ; nous comprenons le mystérieux langage dont les fortes leçons demeurent inintelligibles pour tant d'hommes qui ne connaissent pas cette manière de contempler les choses ; nous reconnaissons clairement la signification et le rôle de tout ce qui est créé.

Cette façon de voir nous conduit aisément à garder l'attitude qui doit être la nôtre à l'égard de toutes choses. *Nous devons partout et en tout*

reconnaître la souveraineté de Dieu et nous incliner devant lui.

Cette règle s'applique d'abord à l'*usage des biens terrestres*, en tant qu'ils sont à notre disposition. Nous ne sommes pas des propriétaires. Tout appartient à Dieu qui a tout créé. Ses droits de propriété sont de nature spéciale. Ils s'étendent à tout et ils sont souverains au point de ne pouvoir jamais cesser. Il ne peut y renoncer. Il est le *Seigneur*, le seul qui mérite ce titre sans réserves ni limites. Il ne peut rien aliéner, car alors la chose ne lui appartiendrait plus. On ne saurait imaginer une chose qui ne soit point sa propriété exclusive.

Dès lors, nous ne pouvons être que des gérants, des usufruitiers et nous devrons un jour rendre compte de l'usage que nous aurons fait de ces biens. Même ce que nous avons acquis par le travail de nos mains ou de toute autre manière ne nous appartient point, pas plus que n'appartient à l'ouvrier ce qu'il a produit dans la fabrique ou l'atelier d'un autre avec les machines ou les outils d'un autre. Il ne peut prétendre qu'à un salaire, et non à l'objet même produit de son travail. — Nos mains et nos facultés ne nous appartiennent point, elles appartiennent à Dieu, et par conséquent, le produit de notre travail lui appartient également. Un jour, il nous donnera la récompense de tout ce que nous aurons fait à son service. Il nous en laisse provisoirement les fruits, mais seulement afin de les employer à son service. A l'égard de Dieu, il ne peut être question pour nous de propriété. Il est et reste le seul Maître, le Seigneur unique !

Comment pouvons-nous et devons-nous *employer au service de Dieu* ce qui est à notre disposition ? — Nous devons prendre la vie telle que Dieu l'a voulue. Nous devons *user* de ce qui nous est nécessaire et utile pour l'habitation, le vêtement, la nourriture, la formation physique et intellectuelle, dans la mesure où ces ressources sont à notre disposition. C'est dans ce but que Dieu nous les a données, et lorsque nous les employons ainsi, nous vivons dans l'obéissance à sa sainte volonté. Nous devons, aux mêmes conditions, veiller à notre santé et à l'hygiène. Nous avons également besoin de joie, de diversions, de délassements. La vie en commun demande la sociabilité, l'affabilité. Nous devons de même célébrer les fêtes ecclésiastiques, les fêtes de la famille. Dieu nous a créés ainsi une fois pour toutes ; dès lors, tout le reste, se rapportant aux besoins raisonnables de la vie, est sa volonté sainte. Évidemment, nous devons nous conduire conformément à la raison, et garder en tout une sage mesure. D'autre part, on irait directement contre la volonté de Dieu, si, ne tenant pas compte des lois de la vie, on voulait aller de l'avant, d'après ses propres caprices.

Il est d'une extrême importance de bien comprendre cette vérité : tout ce que suppose la conduite raisonnable de la vie, fidélité à sa vocation, collaboration au devoir de l'humanité en toute situation honnête, la vie chrétienne de la famille avec ses joies et ses fêtes, tout cela est la volonté de Dieu. Si nous comprenons ainsi la vie et restons fidèles à ses justes exigences, nous servons Dieu en nous soumettant à ses ordonnances. Notre vie devient

par là un continuel service de Dieu : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » (*I Cor.*, x, 31.) — Nous avons, de ce sentiment, une belle traduction dans une coutume de l'Église primitive, la coutume de commencer une œuvre quelconque par le signe de la Croix, fait sur le travail et sur nous-mêmes. En vivant de la sorte, nous ne pouvons faire rien de plus agréable à Dieu. Rappelons-nous aussi la belle et caractéristique réponse de saint Louis de Gonzague : au cours d'une récréation prescrite par le règlement, on lui demandait ce qu'il ferait s'il devait mourir dans une demi-heure : « Je continuerais à prendre part à la récréation », dit-il. En effet, pour le moment et dans la circonstance, telle était bien la volonté de Dieu, et Louis de Gonzague ne pouvait être plus agréable à Dieu qu'en se conformant à cette volonté.

Négliger ses devoirs d'état pour se donner à diverses pratiques de piété, se rendre incapable de remplir ces mêmes devoirs ou compromettre sa santé, ce ne serait point faire le bon plaisir de Dieu : ce serait tout au contraire faire sa volonté propre. Accomplir chaque jour fidèlement et avec joie son devoir agréable ou désagréable ; recevoir avec reconnaissance de la main paternelle de Dieu tout bien qui nous arrive, et sans tristesse, au milieu des difficultés et des échecs, faire toujours ce qu'il convient de faire avec la conviction que Dieu le veut ainsi, c'est persévérer dans le service de Dieu. Loin de nous être un obstacle dans la vie quotidienne, la piété nous apporte courage, force et aisance pour

faire notre devoir tout entier en restant fidèles au poste qui est le nôtre.

Les choses laissées à notre disposition ne doivent pas servir seulement à notre utilité, nous devons encore les employer à faire le bien. Toutes ces choses que nous appelons « nôtres », Dieu nous les a prêtées pour que nous en fassions usage selon sa volonté. Nous devons donc, dans la mesure où nous le pouvons, et selon les circonstances, chercher à venir en aide à ceux qui sont dans le besoin. Nous ne pouvons regarder et traiter les biens terrestres comme un but à atteindre, ni en user pour y ajouter sans cesse : ils ne peuvent être qu'un moyen qui offre d'abord à nous-mêmes et aux nôtres, puis à d'autres, la possibilité de vivre une vie digne de l'homme.

Mais il se trouve — et il en est de même pour tout homme — que je suis bien loin d'avoir à ma disposition tout ce que je désirerais. Quantité de choses me seraient agréables ou utiles, voire même nécessaires en quelque sorte, et je ne les ai point, et je ne puis me les procurer, qu'il s'agisse d'un emploi ou d'un poste, d'une carrière, d'une maison ou d'un revenu plus important, d'un salaire, d'une bonne réussite, d'un plaisir, de la santé, etc., etc... *Je dois m'en passer.* Il peut être dur et amer de voir d'autres hommes posséder tout en abondance et jusqu'au superflu, alors que tant de choses me manquent. Ils peuvent s'offrir tout ce que nous désirons et qui, peut-être, nous sera pour toujours refusé. Il nous faut reconnaître, là encore, la souverai-

neté de Dieu qui a permis cet état de choses. Il est le Maître ! Nous devons nous incliner. Nous pouvons certes travailler et faire de légitimes efforts pour améliorer notre situation, mais nous devons en confier à Dieu le résultat et ne point permettre à la jalousie, à l'envie, au mécontentement, de s'implanter en nous.

Nous devons de plus *supporter avec patience* bien des choses qui ne nous plaisent point. Souvent tout va de travers ! Le temps n'est pas favorable, le travail ne nous dit rien ; de tous côtés, des échecs et des déceptions ; tous ces règlements nous incommodent, la société de nos semblables nous pèse, la vie peut nous devenir un sujet de réel dégoût, etc., etc. Dieu le permet ainsi : ce sont autant d'occasions de nous incliner devant sa sainte volonté, de reconnaître sa souveraineté. Il est le Seigneur ! — Ici encore, nous pouvons, dans une juste mesure, chercher un remède, un soulagement ; mais ce qui ne saurait être changé ni modifié, nous devons le supporter sans discuter avec Dieu, sans résister à sa sainte volonté. Il a le droit d'ordonner, notre devoir est de nous soumettre.

Il est enfin nombre de choses qui éveillent en nous le désir, et elles ne nous sont pas permises ; je ne puis tout faire, tout voir, tout entendre, tout lire, tout manger, jouir de tout ce qui me plaît. Je dois *m'abstenir*, si dure que soit cette abstention. Là encore, c'est reconnaître la souveraineté de Dieu qui a porté cette interdiction. Il est le Seigneur ! Il n'est rien, absolument rien, qui m'autorise à agir contre un ordre de Dieu. Il n'est pas d'avantage si grand, de désir si pressant, de renoncement si

pénible, qui me donne le droit de ne point tenir compte de la volonté de Dieu.

En toutes choses, grandes ou petites, la question qui doit régler notre conduite est donc celle-ci : quelle est la volonté de Dieu ? Nous avons été créés précisément pour glorifier Dieu, par notre soumission à sa souveraineté. Telle est notre mission, tel notre devoir sur cette terre, telle notre seule raison d'être. Nous ne saurions le répéter avec assez d'insistance ! Nous-mêmes, avec tous nos désirs et nos projets, avec tous nos intérêts et toutes nos espérances, avec tous nos travaux, tous nos efforts et toutes nos préoccupations, nos joies et nos souffrances, etc., nous sommes devant Dieu choses secondaires. Ce qui importe exclusivement, c'est Dieu que nous devons glorifier.

Nous devons toujours avoir présente à l'esprit cette parole : « *Je suis le Seigneur, ton Dieu !* » — Et nous devons être toujours prêts à répondre : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Aussitôt que nous reconnaissons qu'une chose est conforme à la volonté divine, nous devons la faire avec le plus grand empressement et le soin le plus attentif, mais nous devons également nous abstenir résolument de tout ce qui est contraire à la volonté de Dieu. C'est ainsi que notre vie devient une continuelle glorification de Dieu dont nous devons reconnaître et attester en toutes choses la souveraineté. Alors, nous avons le droit de dire et de chanter : « Tout à la gloire de Dieu ! »

Nous voyons plus clairement quelle est ici-bas la mission de l'homme, si nous examinons l'attitude

qui doit, conformément à la volonté de Dieu, être la sienne à l'égard de ses semblables. Jusqu'ici, nous avons à peine effleuré cette question. La nature même de l'homme nous donne la réponse. L'homme est l'image de Dieu ; il doit donc tendre à ressembler autant que possible à l'image divine, à en reproduire toujours mieux les traits en lui-même. Or, nous l'avons vu, la création entière est en définitive une révélation et une glorification de l'amour infini de Dieu, qui se plaît, dans sa pure bonté, à nous rendre incommensurablement heureux. Telle doit être également la mission de l'homme, image de Dieu ; il doit répandre le bonheur et donner des témoignages, des preuves de son amour.

Pour atteindre ce but, chacun devra donc tout d'abord, selon sa situation et sa vocation, collaborer aux devoirs de l'humanité, témoigner à tous ses semblables une cordiale bienveillance, leur venir en aide, chercher à leur être utile et à leur donner de la joie. — Mais dans sa bonté, Dieu a permis à l'homme de lui ressembler avec plus de magnificence encore ; il lui permet de s'associer en quelque sorte à sa puissance créatrice et à sa joie de Créateur, en lui donnant la faculté de communiquer l'être à des enfants, qui, autrement, n'auraient jamais existé et qui, désormais, seront, pour toute l'éternité, des témoignages de l'amour divin. C'est à cette lumière qu'il faut considérer le mariage et en user. La mission par excellence des parents est donc de faire de leurs enfants des hommes au noble caractère et craignant Dieu. — Enfin, l'amour par excellence du prochain consiste surtout à aider les autres, par la parole, par l'exemple et par sa propre conduite, à remplir

le devoir essentiel de leur vie, le devoir de glorifier Dieu et de s'assurer par cela même un bonheur éternel.

L'extrême importance de ce devoir, Dieu nous l'enseigne expressément, dans le second précepte du Décalogue : « Tu aimeras le prochain comme toi-même. » Précepte capital qui revient à dire que notre grand devoir sur la terre est de faire le bien, de répandre la joie et la bénédiction. Nous ne sommes donc pas ici-bas afin de poursuivre quelque but égoïste, pour chercher notre propre intérêt, pour nous assurer le plus possible de satisfactions, pour ne penser à autre chose qu'à notre bien-être ; nous devons, au contraire, nous efforcer de rendre notre vie utile et devenir ainsi des images de Dieu : « L'amour du prochain est l'accomplissement de la loi. » (*Rom.*, XIII, 10) ; en d'autres termes, le véritable amour du prochain résume en lui toutes les obligations, et, sans cet amour, on ne peut concevoir l'accomplissement de la loi.

La grande et importante conclusion

I

Le Fondement des *Exercices* de saint Ignace n'est au fond qu'un grand syllogisme, auquel se rattache une conclusion largement développée. On peut le résumer ainsi :

« Le but de l'homme sur la terre est de glorifier
« Dieu par le sacrifice du don de soi-même. — Tout
« le reste ne doit être pour lui que le moyen d'at-

« teindre cette fin. Donc l'homme ne doit se servir « de tout le reste que dans la mesure où c'est pour « lui un moyen d'atteindre le but. D'autre part, il « doit rejeter tout ce qui ne lui sert pas à atteindre « sa fin ou même y met obstacle. »

Alors vient la grande *conclusion*. Par conséquent, l'homme doit se tenir sans parti pris en face de tout le reste, c'est-à-dire sans préférence ni aversion, afin qu'il puisse déterminer son choix uniquement en considérant si cette chose est utile ou non à son but. Il doit juger tout ce qui se présente à lui exclusivement du point de vue de la manière dont il doit pratiquer le sacrifice du don de soi-même. En outre, il doit, sans se laisser influencer par d'autres considérations, faire ce qu'il a reconnu comme son devoir.

On n'agit pas autrement dans la vie quotidienne; on se guide d'après le rapport des choses avec le but à atteindre. Veut-on, pour une affaire importante, se rendre en une ville éloignée, on s'assure du train qu'il faut prendre et on s'y installe, alors même que ce serait un train omnibus. Qui donc, sans se demander où va le train, songerait à monter dans un rapide, parce que le train rapide est plus commode et qu'on y trouve un restaurant ? — Un cuisinier choisit les viandes et les condiments en rapport avec le plat qu'il prépare, et il les choisit dans la mesure nécessaire pour rendre l'aliment agréable au goût. — L'artisan, l'artiste choisissent parmi les instruments, les matériaux, ceux qui conviennent le mieux à leur but. Nous trouvons toute naturelle cette manière de faire et nous douterions du bon sens d'un homme qui agirait autrement. Ce

n'est qu'en présence de notre devoir essentiel que nous agissons différemment. Si nous regardons autour de nous, on dirait que les hommes se croient sur la terre uniquement pour y prendre leurs aises, se donner du bon temps, être de toutes les parties, se faufiler partout, pour voir tout ce qui est intéressant, se faire un nom, s'assurer des honneurs, se mettre en avant, ramener à leur propre personne l'intérêt général. En vain cherchons-nous dans cette façon de comprendre l'existence un rapport quelconque avec le but vrai de la vie. Sans doute, à l'occasion, on fait quelque bien, mais c'est dans un sentiment de pitié naturelle, ou encore parce qu'une certaine charité est de « bon ton », parce que c'est un moyen de se faire connaître, mais non avec l'intime conviction que nous avons le devoir de rendre notre vie utile. On rapporte tout à son propre « moi », à sa propre satisfaction, à ses propres désirs : le « moi » absorbe tout. Si, cependant, on veille à ne point offenser Dieu par des fautes graves, c'est encore au fond dans l'intérêt du « moi » ; on ne voudrait point aller en enfer, on ne s'inquiète de la volonté de Dieu qu'autant qu'il est nécessaire pour ne point se damner. — Il en est d'autres chez qui le « moi » a pris un tel empire, que la pensée même de l'au-delà ne peut les amener à subordonner leurs désirs à la volonté de Dieu.

Cette compréhension de la vie, ces dispositions, nous les retrouvons, — à un degré moindre, assurément, et moins accentuées, — jusque chez des personnes bien pensantes ou même tendant à la perfection. Combien souvent, sans songer à l'obligation capitale de la vie, se contentent-elles d'obéir

à leurs propres désirs ! A aucun prix, elles ne voudraient offenser Dieu par un péché mortel, mais se refuser tout ce que le cœur désire, songer uniquement à glorifier Dieu sans tenir aucun compte des désirs personnels, — voilà ce qu'elles ne font pas.

Il importe grandement que nous recherchions avec tout le soin possible d'où vient cette attitude : nous verrons mieux à quels remèdes recourir. Ce mal a son principe et dans l'intelligence et dans la volonté. Souvent notre jugement est faux et par suite notre acte est lui-même faussé. En d'autres cas, nous n'allons pas jusqu'au bout pour traduire en acte un jugement fondé sur la vérité, parce que nous reculons devant l'effort, devant la nécessité de nous vaincre nous-mêmes.

Souvent notre jugement est faux parce que nous ne sommes pas assez profondément pénétrés de cette vérité fondamentale que nous sommes sur la terre uniquement pour glorifier Dieu par le sacrifice de notre donation entière. Cette vérité n'est pas du même genre que celle-ci par exemple : « Le Fils de Dieu est engendré par le Père ». Cette dernière, nous la croyons, et c'est chose faite. Son influence sur notre vie s'arrête là. Mais la vérité qui nous enseigne notre mission, le but de notre vie, doit inspirer notre vie tout entière, nos pensées et nos actes ; c'est à sa lumière que nous devons juger toutes choses et agir en conséquence. Il n'est rien, absolument rien, qui échappe à son influence, et rien ne doit être en contradiction avec elle. Et parce que ce vivant esprit de foi nous manque, nous considérons et apprécions les choses du point

de vue purement naturel, sans les rapporter à notre devoir essentiel, — et ainsi nous portons sur elles un jugement faux.

Une autre circonstance s'ajoute, qui nous rend très difficile un jugement exact, conforme à la réalité ; nous sommes sous la dépendance des sens, grâce auxquels nous percevons tout ce qui se présente à nous. Mais par les sens, nous ne percevons pas les choses telles qu'elles sont en vérité. Tout est, pour ainsi dire, coloré, selon que telle chose plaît ou ne plaît pas aux sens. Premier obstacle qui nous empêche de porter un jugement correct. En même temps, les sens cherchent à agir sur la volonté, afin de la porter à ce qui leur plaît et à rejeter, à fuir, ce qui leur déplaît. Il en résulte qu'en nous un jugement faux se trouve déjà tout préparé et que nous sommes disposés à nous y conformer avant même d'avoir commencé à examiner ce qu'il en est réellement et de quelle manière nous devons agir. En pareil cas, la pensée de notre devoir essentiel n'entre donc pas en ligne de compte.

La difficulté est d'autant plus grande que tout ce qui flatte notre nature inférieure nous touche de près. Nous pouvons le percevoir par nos sens, le sentir, le goûter : c'est aussitôt un plaisir sensible qui nous est offert ; et nous sommes facilement portés à estimer que notre véritable intérêt exige que nous donnions satisfaction à cette convoitise, que notre contentement, notre bonheur en dépendent. Au contraire, ce qui est d'ordre spirituel, et surtout d'ordre surnaturel, ne peut jamais exercer sur nous cette attraction ; ce sont des choses trop distantes de nos sens. Il nous faut faire des efforts.

remporter sur nous-mêmes des victoires pour en tenir compte, alors que les choses sensibles s'imposent à nous et nous retiennent prisonniers. En outre, le surnaturel, loin d'offrir aux sens quelque agrément, demande le renoncement aux sens, la victoire sur soi-même ; il nous faut user de force, nous faire violence parfois pour triompher des résistances de la nature inférieure, qui regimbe énergiquement contre tout ce qui ne lui est pas agréable.

Ajoutons que, parmi les désirs de la nature sen sible, il en est un bon nombre qui sont légitimes. Les choses seraient beaucoup plus simples, si nous pouvions lui refuser tout ce qu'elle désire. Cela n'est pas possible et telle n'est pas la volonté de Dieu. Il a mis en nous ces tendances et nous devons prendre soin de nos intérêts et veiller sur nous selon ses prescriptions. Il nous faut donc examiner comment et jusqu'à quel point nous pouvons et devons tenir pour légitimes les désirs de la nature inférieure et y satisfaire. Surgissent alors de nouvelles difficultés.

En nombre de cas, la volonté de Dieu ne se montre pas clairement à nous, de façon à ce qu'il nous soit facile de la reconnaître. Il nous faut pour cela recourir à la réflexion. Mais ce tranquille examen est troublé par la nature inférieure dès qu'elle s'aperçoit du danger, et sent que son désir peut n'être pas satisfait ou qu'on lui demandera quelque chose de désagréable. Elle s'entend magistralement à présenter ses désirs comme parfaitement légitimes, voire même nécessaires, et elle demande impérieusement que nous cédions. Elle procède comme si elle était notre véritable « moi », en sorte

que nous nous identifions trop facilement à elle et considérons toutes choses à son point de vue, en même temps que; de son côté, elle ne tient aucun compte de notre véritable « moi », du « moi » qui constitue l'homme, l'esprit, l'âme. Et ainsi nous nous laissons aisément égarer et tromper par ses faux prétextes et nous en venons à croire que nous pouvons, que nous devons agir ainsi.

Alors même que nous reconnaissons ce que Dieu veut de nous, notre nature inférieure sait encore, par ses illusions et ses séductions, agir sur notre volonté, de telle sorte que, sans nous préoccuper de la volonté divine, nous nous arrêtons à de telles illusions et nous y laissons prendre. Bien plus, notre volonté s'est-elle déjà décidée pour Dieu, la nature inférieure ne s'en tient pas là ; elle cherche encore, par ses plaintes et ses illusions, à nous faire revenir sur notre décision. Pour faire notre devoir, nous avons souvent besoin d'énergie. Nous avons à nous défendre contre ces sollicitations que nous sommes naturellement portés à écouter. Elles se glissent si subtilement dans notre conduite, qu'il nous suffit de nous laisser aller pour céder aux désirs de notre nature inférieure. Et si notre devoir exige que nous agissions autrement, il nous faut garder une ligne de conduite qui oppose aux ruses instinctives et croissantes de la nature inférieure une tactique qui triomphera de ses attaques souvent désespérées.

Saint Ignace connaissait bien le cœur humain, et il a vu cette difficulté, il l'a étudiée et reconnu qu'on ne peut tendre à la perfection à moins d'avoir

vaincu cet obstacle. Nous avons vu déjà la grande conclusion du Fondement : l'homme doit, à l'égard de toutes choses, se tenir sans parti pris, sans préjugés. Mais notre nature elle-même nous crée des préjugés, elle nous inspire ses préférences ou ses aversions et alors saint Ignace nous dit : « Nous devons écarter ces préjugés, nous devons nous « *faire indifférents* ». — En effet, si, avant même de savoir ce que la volonté de Dieu demande de nous, nous avons déjà pris parti pour ou contre quelque chose, nous courons le risque de régler notre conduite d'après cette préférence ou cette aversion et d'aller en avant sans nous soucier de la volonté de Dieu, ou bien il sera du moins difficile de nous plier à cette volonté divine si elle nous demande une chose contraire aux désirs de notre nature inférieure.

Encore une fois, disons-le, notre unique devoir ici-bas est de nous incliner devant la volonté de Dieu. Mais nous ne savons pas quelle sera cette volonté dans l'avenir. Nous devons donc nous attendre à tout, être prêts en toute conjoncture, qu'il s'agisse de la santé ou de la maladie, de la richesse ou de la pauvreté, des honneurs ou des mépris, d'une vie longue ou d'une mort prématurée, et ainsi de toutes choses, — être prêts, disons-nous, à accepter volontairement, de la main paternelle de Dieu, ce qu'il lui plaît de nous envoyer. Il est le Maître, le Seigneur et il peut à son gré disposer de nous, sans avoir à tenir compte de nos désirs. Pour nous, cela revient à faire ce qu'il nous demande. Nous devons, dès lors, nous former à considérer uniquement ce qu'il veut et à faire sa

volonté sans tenir le moindre compte de notre préférence ou de notre aversion. Quant à l'avenir, n'ayons d'avance ni préférence ni aversion ; pour la plupart, ces plans d'avenir sont inspirés par l'amour de nous-mêmes, et tendent beaucoup moins à la glorification de Dieu qu'à la glorification de notre « moi ». Nous devons donc nous en remettre pour toutes choses au bon plaisir de Dieu, nous confier en lui, en tout ce qu'il nous demande et nous tenir prêts à le faire. Et si nous voulons agir logiquement, nous devons, — c'est la dernière conclusion rigoureusement déduite du Fondement, — nous devons « *uniquement désirer et vouloir ce qui est le* MIEUX *à la glorification de Dieu.* » En effet, si nous sommes résolus à remplir notre devoir aussi parfaitement que possible, nous devons choisir ce qui nous conduit plus sûrement à la fin pour laquelle nous avons été créés.

En cet endroit du Livre des *Exercices*, saint Ignace se propose seulement de nous montrer combien est juste et raisonnable cette disposition d'esprit, et de nous décider à la faire nôtre ; il veut ici, sans entrer dans les détails, créer en nous la rectitude de la volonté. C'est au cours des *Exercices* que nous aurons à prendre des résolutions pratiques, à descendre dans les détails ; mais il est nécessaire d'établir pour cela cette juste conception des choses ; c'est une condition indispensable à tout effort réel vers la perfection, au don absolu de soi-même à Dieu. En dernière analyse, toutes les imperfections, toutes les fautes, tous les péchés viennent du manque de cette indifférence deman-

dée par saint Ignace. D'autres méditations suivront, dont le but unique est d'affermir cette disposition fondamentale, de vaincre les ennemis de l'indifférence et de tirer de cette indifférence les résolutions nécessaires. Assurément, l'indifférence n'est pas un but, une fin ; elle n'est qu'un moyen, mais un moyen indispensable au sacrifice de soi-même à Dieu.

Dans l'indifférence, il faut se garder de voir une paresseuse insouciance, une sorte d'apathie naturelle qui prend tout avec tranquillité et ne perd jamais son calme. L'indifférence ne doit point nous amener à laisser les choses suivre leur cours, sous le prétexte que Dieu les permet. Elle est bien plutôt une *parfaite disposition à servir Dieu*, en nous permettant d'obéir au moindre signe de sa volonté, parce que nous ne sommes plus retenus par une attache quelconque, par une préférence, par une aversion. Sachant quelle est la volonté de Dieu, nous n'avons plus à nous demander ce que nous avons à faire ; la question est résolue. Dans les difficultés et les contradictions nous pouvons bien voir des permissions de Dieu, les accepter volontiers de sa main, mais nous devons examiner ce que Dieu, dans ces circonstances, attend de nous, comment nous avons à nous conduire. Si notre devoir l'exige, nous ne devons point nous décourager ni reculer devant les difficultés, mais nous efforcer de les vaincre. Dieu veut nous donner ainsi l'occasion de montrer du courage, de faire des actes de patience, de confiance. Dès lors, l'indifférence n'est point faiblesse, manque d'énergie, mais *victoire complète de l'esprit* sur la matière en nous et en dehors de nous, puisque, loin de nous laisser influencer, entraî-

ner par elle, nous prenons des résolutions et leur restons fidèles, sans tenir compte des sacrifices et des difficultés.

La grande et importante conclusion

II

Si, maintenant, nous nous demandons comment nous pouvons arriver à cette formation de notre esprit, à cette indifférence qui nous permet de choisir toujours les moyens les meilleurs, disons-nous bien tout d'abord qu'il ne suffit pas de prendre une fois pour toutes une résolution. Il y faut de longs et durs combats. Indifférence complète, entière, est synonyme de sainteté parfaite, ou du moins elle en est la condition indispensable. Y parviendrons-nous jamais ? Les saints l'ont-ils portée jusqu'à l'indifférence des sentiments ? Laissons cette question de côté, mais il est bien dans la nature de l'homme que les sentiments et mouvements de goût et de répulsion se réveillent dans les cœurs. La perfection demande seulement qu'on ne laisse pas ces sentiments exercer leur influence sur la conduite.

Il faut donc nous contenter de savoir que, pour atteindre même à un certain degré d'indifférence, il en coûte de douloureux combats et que la lutte se prolonge durant la vie entière. De même, nous n'arriverons jamais à être, pour ainsi dire, *in statu possessionis*, à un degré d'indifférence tel que nous ne puissions le perdre désormais, comme il en est dans

la carrière des études ou des fonctions publiques où l'on peut soit demeurer au même rang, soit monter plus haut. Ici, nous pouvons toujours craindre de n'être plus indifférents dans la minute qui va suivre, parce que, jusqu'à la fin de notre vie, la nature inférieure et sensible revendique ses satisfactions.

Ce n'est même point par une continuelle affirmation de la volonté que l'indifférence s'acquiert. Elle est une direction de l'esprit, une tendance qui doit en quelque sorte naître d'elle-même, de notre propre fond, pour avoir de la consistance. Nous devrons bien, dans les cas isolés, nous faire de nouveau et chaque fois indifférents, lorsque le devoir exige que nous laissions de côté préférence ou aversion. Pour y réussir régulièrement, il faut que notre indifférence ait son principe dans une vérité fondamentale, toujours vivifiée.

La manière la plus naturelle, la plus simple, la plus sûre d'arriver à l'indifférence, et sans laquelle tous nos efforts n'auraient aucun résultat durable, consiste à maintenir et à fortifier en nous une idée de Dieu aussi grande que possible, et la conscience toujours vivante de notre devoir capital sur la terre.

Pour cela il est nécessaire que nous cherchions à comprendre le langage de la créature qui, sans cesse, nous parle de la grandeur, de la sagesse et de la puissance du Créateur, afin que Dieu ne soit pas pour nous un simple mot qui ne nous dit rien de plus, mais l'expression entière, pleine et totale de toute grandeur, de toute noblesse, de toute beauté, de toute sagesse. Nous devons nous accou-

tumer à ne point nous en tenir aux perceptions de nos sens, mais élever toujours nos pensées vers celui qui a créé toutes choses dans un ordre et avec une sagesse admirables.

Il est nécessaire, en outre, que dans les diverses occasions qui se présentent à nous, nous cherchions à nous rappeler les vérités déjà méditées, sans quoi elles échappent trop facilement à notre mémoire.

Nous pouvons résumer ces vérités dans les pensées suivantes : Nous avons été créés par Dieu et nous n'avons pas d'autre but, d'autre fin que de glorifier Dieu sur cette terre, par le sacrifice du don de nous-mêmes. Nous n'existons donc pas pour nous, mais pour Dieu. Nous ne sommes pas l'être capital, mais l'accessoire, le secondaire. Nous ne sommes point sur la terre pour y mener une vie agréable, pour nous amuser, jouir, nous occuper de ce qui nous intéresse ; pour lire, pour fréquenter nos semblables, pour acquérir considérations, honneurs, richesses, influence, réputation, célébrité ; pour remplir une tâche ou poursuivre un but terrestre ; — nous sommes créés uniquement pour la glorification de Dieu. Nous devons le reconnaître comme notre Maître et Seigneur, nous incliner devant sa souveraineté et faire le bien conformément à sa volonté. Pour nous, tout revient donc à faire la volonté de Dieu. A lui seul, il appartient de préciser ce qu'il demande de nous, sans tenir compte de nos désirs. Il est le Maître ! Il est si incommensurablement au-dessus de nous que nos intérêts auprès des siens ne viennent pas en considération. Je dois donc être toujours prêt à faire ce qu'il demande. C'est dans ce but seulement, pour cette fin

que Dieu pouvait me créer ; sans quoi il n'aurait jamais pu me créer. Impossible de me concevoir en dehors de cette fin. Si je ne remplis pas ce devoir, je n'ai aucune raison d'être. Il n'est pas d'autre motif de mon existence, pas d'autre but assigné à ma vie, en vue duquel Dieu aurait pu me créer.

Mais faire la volonté de Dieu n'est point seulement l'unique chose nécessaire ; c'est aussi la chose la plus noble, la plus grande que je puisse faire ici-bas, l'œuvre la plus glorieuse dont la création entière et moi nous soyons capables. L'univers tout entier ne peut rien qui ait plus de prix. — Par conséquent, une chose n'a de valeur pour moi que dans la mesure où elle exprime et traduit ma soumission à la volonté divine. Lorsque je reconnais que Dieu demande quelque chose de moi, ce qui importe par-dessus tout, c'est que je m'incline. Rien de plus sublime, de plus important. — Aucune autre considération ne doit déterminer ni influencer ma conduite. Je ne dois pas mettre les intérêts de Dieu au-dessous de mes désirs ou de mes goûts personnels ou d'un but terrestre. Qu'une chose me plaise ou ne me plaise pas, qu'elle s'accorde ou ne s'accorde pas avec mes inclinations et mes désirs, de telles considérations et d'autres de même genre, ne doivent pas régler mes résolutions. Seule la volonté de Dieu doit me décider.

Nous devrions chaque jour, dans notre prière du matin, nous rappeler ces vérités et renouveler ainsi en nous la résolution d'accomplir en toutes choses la volonté de Dieu, de nous incliner sans réserve devant sa souveraineté et de rendre notre journée profitable. Les paroles du « *Notre Père*... Que votre

nom soit sanctifié, que votre règne arrive... » ne doivent pas être dites sans réflexion. Disons-les avec la conscience qu'elles nous enseignent la chose la plus importante que nous devons faire au cours de cette journée.

Une confiance illimitée en Dieu est une autre condition de l'indifférence. Cette confiance s'appuie sur la connaissance de cette vérité qu'en définitive nous avons été créés pour être, durant toute l'éternité, des témoignages de l'amour de Dieu. Par la création, Dieu ne pouvait rien gagner pour lui. Il ne pouvait que manifester et communiquer les infinies richesses de sa bonté. Il ne peut renoncer à la glorification que nous sommes tenus de lui rendre, parce que sa sainteté ne peut souffrir aucune injustice. Plus nous le glorifions durant notre court passage sur cette terre, plus nous serons un jour les magnifiques témoignages de son amour. Il nous a créés par pur amour, par pure bonté ; et son amour et sa bonté trouvent leur joie à communiquer à d'autres leur bonheur.

Dieu veut notre bien, mieux que nous ne pouvons le vouloir nous-mêmes. Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. Rien n'arrive qu'il ne sache, qu'il n'ait prévu de toute éternité. Le Sauveur nous l'enseigne très clairement, lorsqu'il nous rappelle comment Dieu prend soin des animaux et des plantes et conclut ainsi : « Si Dieu a soin de revêtir de cette sorte une herbe des champs qui est aujourd'hui et qui sera demain jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous, hommes de peu de foi ! » — S'il permet que nous connaissions le mal-

heur, la maladie, l'adversité, c'est qu'il veut nous donner l'occasion de le glorifier plus particulièrement encore, en acceptant tout de sa main paternelle, et de pratiquer ainsi la patience, la douceur, le renoncement. Ces épreuves sont aussi le meilleur moyen de nous convaincre de la fragilité et du néant des choses terrestres et de nous amener à porter nos regards en haut. La souffrance, l'adversité sont la meilleure école du caractère.

Lorsque l'inquiétude, la crainte, les soucis, ou lorsque la consolante espérance et l'attente du bonheur remplissent notre cœur, cherchons donc toujours à remettre toutes choses à Dieu avec une filiale confiance et dans la ferme assurance qu'il disposera tout pour notre plus grand bien. Répétons sans cesse : « Je mets en vous ma confiance ! » Nous serions plus tranquilles et plus contents, si nous remettions l'avenir entre les mains de Dieu, dans la ferme conviction qu'il est pour nous le plus tendre des pères et dirige toutes choses en vue de notre bonheur. Plus est grande notre confiance dans la Providence, moins nous craignons pour l'avenir. Cette confiance sans bornes, Dieu se plaît souvent à la récompenser d'une façon admirable. Si nous lui confions le soin de veiller sur nous, il le fait mieux que nous ne pouvons le faire nous-mêmes. Lui refusons-nous cette confiance, il nous abandonne à notre imprévoyance et à notre faiblesse.

La consolante assurance qu'un Dieu plein de bonté veille sur nous, que rien ne nous arrive sans sa permission, que tout est disposé en vue de notre salut si nous nous abandonnons à lui, nous aide grandement à voir dans les épreuves et les diffi-

cultés non pas tant ce qu'elles ont de désagréable que des circonstances permises par Dieu, et à nous incliner devant sa volonté. Sans doute, nous ne comprendrons pas toujours pourquoi Dieu permet ou nous envoie telle ou telle épreuve ; nous devons alors, en nous confiant à sa paternelle bonté, nous soumettre à sa volonté dont les secrets sont insondables. Disons donc avec la plus intime conviction : « Je me soumets sans réserve à votre sainte volonté et je m'en remets entièrement à vous en tout ce que vous disposez pour moi. Donnez-moi seulement votre grâce et la force, afin que je reconnaisse votre sainte volonté et que je m'incline devant elle. »

Il faut fréquemment nous rappeler ces pensées, parce qu'en raison de notre dépendance du monde sensible, nous ne sommes que trop portés à les oublier et, par conséquent, à juger toutes choses du point de vue simplement matériel. Plus nous nous guiderons d'après leur lumière, plus il nous deviendra facile de juger sainement. Pour prendre une décision de quelque importance, rappelons-nous toujours ces vérités, si nous ne voulons pas tomber dans l'erreur.

L'indifférence nous étant naturellement difficile, il est bon d'en avoir tous les motifs présents à la pensée. Et tout d'abord, il importe de nous convaincre qu'il y va de nos *intérêts les plus personnels*. Nous croyons trop facilement que ces intérêts sont compromis si nous nous donnons complètement à Dieu, que les prétentions de Dieu sont un empiètement sur nos droits. Tel un peuple vaincu qui

voudrait rejeter les conditions imposées par le vainqueur, ainsi nous sommes tentés de secouer notre joug. Nous agissons comme si, entre Dieu et nous, la situation était la même et que Dieu fît trop valoir ses droits, exigeant tout et nous mettant dans l'impossibilité de sauvegarder convenablement nos intérêts. — Comprenons bien que nous ne nous appartenons point à nous-mêmes, que nous avons été créés par Dieu uniquement pour procurer sa gloire. A l'égard de Dieu, nous n'avons aucun droit. Dieu pourrait demander de nous beaucoup plus qu'il ne le fait.

En outre, si nous nous inclinons devant sa volonté ; ce n'est point à nos dépens, c'est au contraire à notre grand profit. Mécontentement, dépit, chagrin, irritation, agitation, soucis, craintes, espérances, d'où viennent tous ces troubles ? La cause est en ceci, que nous avons la tête pleine de désirs et de plans personnels. Nous nous sommes fait de la vie une idée complètement fausse et nous nous étonnons que la réalité n'y corresponde pas. Au lieu de comprendre que notre mission consiste à remplir joyeusement notre devoir, à répandre autour de nous le bonheur et le bien, nous estimons que la chose principale est de réaliser autant que possible toutes nos petites fantaisies exactement de la manière réglée par nous. D'ordinaire, — on le pense bien, — les choses se passent tout autrement. Et alors, c'est le mécontentement, le dépit, etc... etc... et dans notre folie, nous formons de nouveaux plans pour être encore une fois déçus. Arrive-t-il que ces plans se réalisent, c'est l'agitation, le trouble, la crainte d'un nouveau bouleversement.

Et l'on est toujours dans le souci et l'inquiétude. On l'a dit avec beaucoup de sagesse : « Le contentement s'accroît de tout désir auquel on a renoncé. »

Le vrai contentement et le bonheur intime ne s'acquièrent jamais par la satisfaction donnée aux désirs de notre nature inférieure. Nos aspirations les plus profondes, celles de l'âme, — ne sont point satisfaites. On a agi contrairement à la volonté de Dieu et, au lieu du contentement, c'est le remords de la conscience. Et même les joies, les jouissances terrestres qui sont permises, laissent dans le cœur le sentiment du vide, lorsqu'on les recherche pour elles-mêmes. Nous ne pouvons y trouver autre chose que ce que Dieu y a mis : un délassement, une détente, rien de plus. Elles ne peuvent être qu'un moyen d'atteindre un but plus élevé ; elles ne peuvent être le but lui-même. Nous ne trouverons jamais le véritable bonheur intérieur que là où la sagesse et l'amour de Dieu l'ont mis, — non point au-dessous de nous, non point en nous, mais au-dessus de nous. — Saint Augustin nous le dit, nous avons été créés pour Dieu et notre cœur est dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se repose en lui, par le don total de nous-mêmes. — Nous serons d'autant plus contents et heureux que nous nous serons davantage oubliés nous-mêmes et n'aurons songé qu'à répandre, autant que possible, autour de nous le bonheur et le bien, en devenant ainsi de plus en plus conformes au divin modèle.

Par l'indifférence, nous nous assurons surtout la liberté intérieure, l'indépendance qui nous permet de prendre nos résolutions en dehors de toute influence injustifiée et déréglée, et de décider ainsi

d'après les exigences de notre devoir de créatures et conformément à la droite raison. C'est la victoire complète de l'esprit sur la matière. Nous dominons les choses ; avec une sagesse ainsi éclairée, nous ne voyons en elles que des moyens d'atteindre la noble fin pour laquelle nous avons été créés. Nous pouvons aussi, sous une autre forme, nous dire : « Je ne veux pas être l'esclave du caprice, de la fantaisie, de la bonne ou de la mauvaise humeur, de mes inclinations, de mes commodités, etc... etc... Je veux en être le maître ! La nature inférieure doit m'aider à remplir le but de ma vie, et je ne permets pas qu'elle me commande au point de décider de ma conduite et de m'exposer ainsi à ma perte. Je lui permets uniquement ce que je reconnais légitime et je le lui accorde parce que je le juge tel et non parce qu'elle le désire. »

Nous avons déjà fait un grand pas, si nous sommes arrivés à nous convaincre que cette attitude de l'esprit est parfaitement raisonnable, et, en même temps, une condition indispensable pour remplir le devoir de notre vie, et enfin la garantie de notre propre intérêt. Mais cela ne suffit point. Cette conviction, il s'agit de l'*affirmer courageusement et de nous l'assimiler*. Notre volonté doit s'y conformer joyeusement et résolument. Il faut donc « *mettre cette conclusion en pratique* ». On doit, dans les occasions qui se présentent, s'accoutumer à ne tenir aucun compte des désirs de la nature inférieure, à se demander tout d'abord ce que le devoir exige et à le faire aussitôt et résolument. Reconnaissons-nous que telle ou telle chose est la volonté

de Dieu, il est entendu que nous la faisons aussitôt sans délibérer davantage. — L'énergie qui nous fait ainsi passer à l'action est d'une très grande importance. Très souvent, nos manquements viennent de ce que nous n'accomplissons pas avec la promptitude nécessaire un devoir dont nous avons reconnu qu'il s'imposait, et, ainsi, nous nous laissons tromper par les duperies de la nature inférieure. Pour bien comprendre d'où vient cela, nous n'avons qu'à examiner ce qui se passe en nous lorsque nous nous trouvons devant une décision à prendre. De deux côtés on sollicite notre assentiment : d'une part, c'est Dieu, le devoir, la voix de la conscience ; d'autre part, ce sont les offres de la tentation. Nous pouvons choisir de quel côté porter notre attention : nous nous déciderons presque toujours pour celui qui aura fixé nos regards ; l'autre n'existe plus pour nous ; il n'est plus dans notre champ de vision, il ne peut plus exercer quelque influence sur notre esprit. Précisément parce que la nature inférieure s'entend admirablement à présenter ses motifs de manière à agir sur l'esprit, elle a déjà partie gagnée lorsque nous reprenons l'examen de ces motifs, après avoir reconnu pourtant ce que le devoir demande de nous. C'est donc avec raison qu'on a pu dire : lorsqu'il s'agit d'un devoir, il ne faut plus se demander s'il faut ou s'il ne faut pas l'accomplir, c'est là que la duperie et le danger commencent, et les prétendues raisons de ne point faire son devoir même le plus évident, vont se multipliant sans valoir davantage. — Nous devons donc nous habituer à ne point tenir compte des offres faites par la nature inférieure, à ne point leur permettre

de fixer notre attention pour nous séduire, dès là que nous avons reconnu notre devoir. Gardons-nous surtout de nous laisser aller à quelque sentiment de tristesse et de regret parce qu'il nous faut renoncer à telle ou telle chose. Ayons toujours présent à la pensée le noble but que nous devons atteindre. En haut, toujours en haut, nos pensées et nos cœurs ! — C'est précisément dans les circonstances difficiles que nous glorifions Dieu plus magnifiquement par notre soumission à sa sainte volonté et que notre héroïsme nous mérite l'éternité. Ainsi nous acquérons la maîtrise de l'esprit sur la nature inférieure, nous sommes heureux d'une telle victoire, alors que nous conduire autrement serait mener l'esprit à la défaite et à la servitude.

Il est bon aussi d'employer quelque moyen d'ordre purement naturel, pour nous établir dans cette disposition d'esprit qui nous rend indifférents et nous permet de choisir le moyen le meilleur. Ces motifs naturels sont d'ailleurs empruntés à la nature, qui obéit elle-même à la volonté de Dieu. — Rien ne contrarie l'effort vers la perfection, comme la facilité à se laisser troubler et agiter par la moindre bagatelle. Ce trouble, cette agitation sont déjà la preuve que nous sommes encore peu maîtres de nous, puisque c'est la nature inférieure qui s'émeut ainsi dès qu'elle s'aperçoit qu'une chose ne lui plaît pas. Dans cet état, nous nous laissons aller à des maladresses, à des fautes. Nous ne sommes pas à même de réfléchir paisiblement, mais nous agissons sous l'influence de la passion. Cette même agitation peut troubler tout notre intérieur si nous faisons atten-

tion à ce qui convient à nos sens. Nous avons donc déjà beaucoup gagné, si nous arrivons à conserver toujours la paix de l'âme, de manière à pouvoir examiner ce que nous devons faire. — Un Américain, impatient d'attendre longtemps la communication téléphonique, lut cet avertissement : « *Obey and smile.* Tenez-vous tranquille et souriez ! » Pensée toute naturelle bien en rapport avec les circonstances : « Prenez les choses comme elles sont. Malgré les visages renfrognés, les invectives, les marques d'impatience, l'électricité ne viendra pas une minute plus tôt. Acceptez tranquillement toute contrariété et ne perdez point votre bonne humeur. Vous ne gagnez rien à faire autrement, vous en aurez du chagrin et du dépit. Montrez que vous êtes au-dessus de ces petits ennuis, que vous ne voulez point vous laisser ravir la paix de l'âme. Donc, souriez ! Vous garderez ainsi le calme intérieur, et c'est en riant que vous triompherez des difficultés. » Quelle garantie pour nous, si nous puisions dans des motifs surnaturels ces dispositions si simples et si raisonnables, qui nous mettraient en état de juger paisiblement des choses, de nous demander toujours quelle est la volonté de Dieu, puis, d'obéir joyeusement, sachant bien que nous sommes sous le regard paternel de Dieu, qu'il veille sur nous, et qu'en agissant ainsi nous accomplissons ce qu'il y a de plus grand, de plus noble en ce monde ! » « *Servite Domino in lætitia !* Servez le Seigneur dans la joie ! »

Consolidation du Fondement

I

Pénétrons-nous mieux encore des vérités que nous avons reconnues ; étudions, en nous plaçant à d'autres points de vue, les raisons qui doivent nous porter à nous donner entièrement à Dieu, en nous demandant toujours ce qu'il attend de nous, et à nous déterminer à le faire avec empressement.

Et tout d'abord, comprenons bien que telle est, dans notre vie tout entière, *la chose qui*, *essentiellement*, *s'impose d'elle-même ;* la seule chose pour laquelle nous sommes sur cette terre. Dieu nous a créés uniquement afin que nous lui rendions gloire par le sacrifice du don de nous-mêmes. C'est dans ce seul but qu'il pouvait nous créer, autrement il ne le pouvait. Toute notre raison d'être, toute notre valeur consistent à glorifier Dieu ; en dehors de l'accomplissement de cette fin, notre importance est nulle et nous ne pouvons en avoir une autre.

Il n'en va pas autrement dans la vie ordinaire. Supposons qu'une firme mondiale fonde, dans une contrée jusqu'alors inhabitée, une grande entreprise industrielle et construise pour les ouvriers et pour les employés une ville nouvelle, pourvue de toutes les institutions, de toutes les créations utiles pour le repos, les sports, les plaisirs, etc... etc... De toutes parts, on recrute ouvriers et employés. Ils s'installent dans les habitations qui leur sont destinées. Nous regardons comme allant de soi qu'ils

donnent à la fabrique toutes les heures demandées et qu'ils exécutent le travail dont ils sont chargés. Comment s'imaginer jamais qu'ils se contentent d'aller à leur travail seulement lorsque cela leur plaît, et que, du reste, ils se donnent du bon temps, s'amusent et, dans l'usine elle-même, fabriquent des objets pour leur usage personnel ? Nous tiendrions cette conduite pour inadmissible. — A bien plus forte raison, il va de soi que nous devons faire la volonté de Dieu. Il a, lui aussi, créé une exploitation gigantesque. Il ne nous a point recrutés, il nous a tirés du néant et appelés à l'existence uniquement pour que nous fassions notre devoir dans le poste à nous assigné. Et nous voyons quantité d'hommes — peut-être sommes-nous plus ou moins de ce nombre — agir comme il est interdit de le faire dans une exploitation industrielle. Sans se soucier de la volonté de Dieu, on agit à sa guise, on vit à sa convenance, on se permet toutes les libertés, on suit son caprice. — Supposons, en outre, afin que la comparaison se rapproche davantage de la réalité, supposons que les ouvriers et les employés aient cette perspective, qu'à la condition de remplir fidèlement leur devoir durant une année, ils auront droit à une pension bien supérieure à leur salaire, dont le montant sera fixé d'après leur fidélité au travail durant une année. Quel zèle ils montreraient ! Quel travail consciencieux ils accompliraient ! Peut-on comprendre que, souvent, on agisse autrement à l'égard de Dieu qui nous assure une éternité de joies et de félicités indicibles pour notre travail à son service, durant notre court passage sur la terre ? Je ne répète pas ici que notre premier devoir, notre

devoir le plus important est de servir Dieu, pas plus que, dans la comparaison ci-dessus, les ouvriers et les employés ne pensent constamment à leur devoir : ils le regardent comme une chose qui va de soi. Nous devons apporter à l'accomplissement de la volonté de Dieu tout l'empressement spontané qu'un enfant bien né et au noble cœur met à obéir à ses parents. L'enfant ne s'attarde pas à se répéter sans cesse que c'est là un devoir, une obligation expresse ; il n'y pense même point, mais il fait ce que désirent ses parents. Il en est de même pour les employés et serviteurs consciencieux : ils ne songent point à se dire continuellement que leur devoir consiste à faire ce qui leur est ordonné. Lorsqu'une chose va de soi, on ne cherche pas davantage, on se contente simplement de la faire.

Si nous nous demandons pourquoi et comment nous agissons souvent tout autrement à l'égard de Dieu, pourquoi et comment nous ne trouvons pas tout naturel de faire sa sainte volonté, la raison en est d'abord que Dieu ne se présente pas à nous d'une manière visible. Il faut un vif esprit de foi, une conception surnaturelle de la vie pour reconnaître partout la volonté divine. — En outre, notre nature inférieure trouve tout naturel que nous donnions satisfaction à ses désirs sans nous soucier de Dieu, et elle fait ainsi comme s'il y allait de nos propres intérêts, et que la volonté de Dieu leur fût contraire. Et parce que le sensible fait sur nous une impression bien plus forte et plus durable que le surnaturel, nous succombons facilement à l'influence du monde sensible. Ajoutons à cela que Dieu n'intervient pas aussitôt que nous avons violé

ses commandements. Il semble nous laisser faire.

Notre vie entière n'est donc qu'une lutte continuelle entre l'esprit et la matière, et notre vie doit être une victoire remportée sur la matière en nous et en dehors de nous. Nous ne pouvons réussir qu'à la condition de renouveler sans cesse les forces de l'esprit, de l'âme. C'est par la méditation et par la lecture spirituelle que nous devons orienter mieux notre esprit vers son devoir véritable sur cette terre : nous rappeler ce devoir dans la prière du matin, nous surveiller par le contrôle exercé sur nos actes, demander dans la prière et la sainte Communion la force de nous conformer toujours fidèlement à la volonté de Dieu. Il faut nous efforcer d'arriver ainsi à ce que diriger tout en nous à glorifier Dieu par le don de nous-mêmes, soit chose naturelle.

Pour cette lutte contre la nature inférieure, il est bon, il est nécessaire d'avoir présents à l'esprit tous les motifs qui peuvent nous animer à nous donner complètement à Dieu, et en même temps nous mettre en mesure de répondre victorieusement aux vaines raisons de la nature inférieure.

C'est d'abord la pensée que notre impérieux *devoir* est de glorifier Dieu par le sacrifice du don de nous-mêmes. La plupart du temps, on insiste sur cette pensée du devoir, quand on est exposé à ne point faire une chose qui s'impose d'elle-même. Or, ce danger existe pour chacun de nous pour les raisons rappelées ci-dessus. Il nous faut donc nous pénétrer autant que possible de cette vérité que nous sommes absolument et sans réserve obligés

vis-à-vis de Dieu par le devoir. On est obligé à une chose à l'égard d'un autre, lorsque cet autre a le droit de nous demander cette chose. Le droit s'appuie sur des principes. Il n'est pas de droits aussi inébranlablement établis que les droits de Dieu sur nous. Il nous a créés. Nous lui appartenons tout entiers. Tout est sa propriété : nous ne sommes pas nos maîtres. — Ses droits de souverain sont, en outre, d'une nature toute spéciale, et il n'en est pas de semblables. Nous lui appartenons d'une manière qui n'existe pas en dehors de lui et de nous. Il nous a créés et il doit nous conserver l'existence. Il ne partage ses droits avec personne. Personne ne peut revendiquer sur nous des droits pareils. Il ne peut pas non plus aliéner ses droits : que quelque chose ne lui appartienne pas, c'est une contradiction ; sa souveraineté s'y oppose. Il ne peut pas plus renoncer à ses droits qu'il ne peut, dans un cas exceptionnel, ne pas tenir compte d'un manquement de notre part à notre devoir : sa sainteté ne le permet pas. Ses droits ne cessent jamais, car il est éternel.

Nous sommes à lui plus étroitement que l'enfant n'est à son père. Les droits du père ont des limites ; ils cessent en partie à la majorité des fils. Les droits de Dieu n'ont pas de limites : vis-à-vis de lui, il n'est pas question de majorité. — Nos obligations envers lui sont plus rigoureuses que celles de l'ouvrier envers celui qui le fait travailler. Avant de s'engager, l'ouvrier peut discuter les conditions de son engagement ; après son entrée en service il peut donner congé au maître. Quant à nous, ce n'est pas librement que nous entrons au service de Dieu : il

nous a créés spécialement pour que nous le servions. Nous ne pouvons lui poser des conditions, ni les discuter avec lui, ni donner congé. Il est et il reste le Maître absolu. — Nos devoirs envers lui sont plus stricts que nos devoirs envers l'État. L'État ne peut exiger de nous qu'une soumission extérieure ; ses droits sont limités ; nous pouvons nous expatrier et il perd ses droits sur nous. Dieu demande notre soumission intérieure, ses droits n'ont pas de bornes et nous ne pouvons sortir de ses États, — l'univers est son empire.

Encore une fois, tous les autres devoirs nous lient uniquement parce que Dieu le veut ainsi et dans la mesure où il le veut. Il n'est pas de devoir qui ne rentre dans nos obligations envers Dieu ; bien moins encore peut-il y en avoir qui soit contraire à ces obligations. A proprement parler, il n'est pour nous *qu'un seul et unique devoir*, celui de nous soumettre à Dieu. Voilà le devoir capital, le suprême devoir. Nous ne pouvons nous y dérober. Rien ne peut nous en dispenser : il s'impose à nous dans tous les cas, quels qu'ils soient. Et à l'égard de Dieu nous n'avons aucun droit. Il est notre maître, notre seigneur absolu. Avec lui, pas de traité, pas de conditions à poser, pas de réserves à faire. Jamais nous ne pouvons dire qu'il s'agit, en tel ou tel cas, de nos affaires personnelles qui ne le regardent point. — Les droits de Dieu ne s'appuient pas, comme ceux des autres maîtres d'ici-bas, sur une autorité extrinsèque ; ils ont leurs fondements intrinsèques, ils reposent sur la nature de cette réalité qu'il est notre Créateur. C'est par une conséquence de la nature de notre être que l'unique raison de notre

existence est notre devoir de glorifier Dieu, en reconnaissant sa souveraineté. On ne peut nullement faire abstraction de ce devoir. Pas plus qu'un homme ne peut jamais cesser d'être l'enfant de ses parents, nous ne pouvons jamais cesser d'être les serviteurs de Dieu. On peut nier cette vérité, ne point s'en soucier : on ne peut la changer. Essayons d'un côté, essayons d'un autre, tournons-nous à droite, tournons-nous à gauche, nous nous trouverons toujours en face de ce devoir. Dieu est « le Seigneur » et il reste « le Maître ».

Ce devoir est parfois très rigoureux, il peut réclamer jusqu'à l'effusion du sang : les persécutions dirigées de tout temps contre les chrétiens et contre l'Église sont là pour en témoigner. La perte des biens, la prison, le martyre et la mort sanglante, — rien n'a jamais pu ni ne pourra jamais autoriser l'homme à agir contre la volonté de Dieu. Sans doute, en pareil cas, Dieu vient en aide et donne des grâces spéciales, mais ces grâces présupposent que celui qui les reçoit est disposé à se soumettre sans réserve à la volonté divine. Nous ne pouvons donc jamais nous pénétrer suffisamment de nos obligations et nous y habituer assez dans la vie quotidienne, pour être en état de porter l'obéissance jusqu'à l'héroïsme, si Dieu le demande.

Il serait à souhaiter qu'il ne fût pas besoin d'insister à ce point sur notre devoir. Mais nous sommes ainsi faits que nous ne trouvons que trop facilement mille motifs pour esquiver nos obligations. Il faut donc faire passer dans notre chair et notre sang l'intime conviction que notre premier et indispensable devoir est de glorifier Dieu par notre soumis-

sion à sa sainte volonté, que nous sommes sur la terre uniquement pour remplir cette obligation.

La fidélité au devoir est une belle chose. « Ils ont une belle âme, un noble cœur », dit-on des hommes fidèles à leur devoir. On peut se confier à eux, avec la certitude de n'être point trompé. Rien que de penser à eux nous fait déjà du bien. Partout on apprécie hautement cette vertu. — L'oubli du devoir est, au contraire, haïssable et digne de mépris. Penser à des hommes sans fidélité, nous est désagréable ; nous avons pour eux de la répugnance. On ne veut pas avoir affaire à eux, on ne peut se fier à eux. — Plus un devoir est important et pressant, plus la négligence de ce devoir mérite l'aversion et le mépris. Dans le caractère d'un homme sans conscience, rien n'a de valeur. Il n'est pas d'expression qui stigmatise suffisamment cette lâcheté, cette bassesse. — Comment, dès lors, juger un homme qui, dans les circonstances les plus importantes, oublie le devoir capital de sa vie envers son souverain Maître et Seigneur. Comment, dès lors, ne pas nous efforcer à tout prix de rester fidèles à ce devoir ?

Il arrive qu'on se récuse devant le motif même du devoir. On voudrait avoir, pour agir, des motifs plus nobles. — N'y a-t-il pas un orgueil secret à ne pas vouloir s'incliner devant Dieu, à prétendre être son propre maître et s'arroger le droit de juger par soi-même ce qui est légitime et olbigatoire ? Penser de la sorte, c'est ne point vouloir se soumettre parce que Dieu le demande, chercher des raisons pour justifier sa propre attitude, c'est-à-dire pour accomplir ce que veut Dieu, non point *parce que Dieu le veut*,

mais *parce qu'on le veut soi-même.* Et ainsi on ne rend pas à Dieu la gloire qui lui est due. Notre devoir est de reconnaître qu'il est le Maître ; et nous devons nous incliner sous la volonté de Dieu parce qu'il est le Maître. — Assurément, nous pouvons et nous devons nous proposer des motifs qui nous aident à nous soumettre à Dieu, en nous disant par exemple que vivre en tout conformément à sa sainte volonté, est en soi une chose excellente et raisonnable. Mais, en définitive, nous devons, en effet, vivre de cette façon parce que telle est la volonté de Dieu. Le Sauveur nous l'enseigne lorsqu'il répète si souvent qu'il accomplit la volonté de son Père : « Je fais toujours ce qui lui est agréable » ; « ma nourriture est de faire la volonté du Père » ; « que votre volonté soit faite et non la mienne ! » — En outre, dans les troubles et les orages de la vie, les motifs purement naturels perdent leur efficacité. Sans doute, agir par le seul sentiment du devoir n'est point ce qu'il y a de plus parfait ; c'est là, cependant, l'unique fondement solide sur lequel nous pouvons établir l'édifice de nos vertus, sans nous exposer au risque de voir l'édifice s'écrouler.

Soyons humbles et reconnaissons, sans réserve, notre dépendance à l'égard de Dieu. Nous sommes les créatures de Dieu ; voilà l'immuable vérité. Nous ne pouvons exister autrement. Il n'est même pas possible de concevoir autrement notre existence. L'essence même de notre être l'atteste : Nous sommes créés par Dieu et uniquement pour le glorifier par le sacrifice du don de nous-même.

Consolidation du fondement

II

La pensée que Dieu a sur nous des droits souverains et que nous avons des devoirs envers lui, n'a rien qui puisse nous peser ou nous décourager. — Il est vrai ; devant Dieu, nous sommes la petitesse même, notre valeur est nulle. Mais si nous le reconnaissons humblement, si nous prenons les choses comme elles sont, Dieu nous élèvera *à une grandeur et à une dignité* telles que nous ne saurions en concevoir de plus magnifiques pour nous.

Qu'est-ce qui fait la grandeur ? la richesse ? les titres ? les honneurs ? un extérieur imposant ? — Le contenu de mon porte-monnaie ou de mon coffre-fort, la maison que j'habite, les vêtements que je porte, les titres qu'on me donne en m'adressant la parole ? — Ces choses ne *sont* cependant pas *moi !* Elles peuvent m'appartenir, mais elles sont miennes et non pas *moi*. Ce qui est réellement « moi », voilà ce qui peut faire ma grandeur ; et c'est d'abord ma dignité d'homme, dignité qui m'élève bien au-dessus des animaux et de toutes les autres créatures de la terre, parce que, étant l'image de Dieu, j'ai une âme immortelle, douée de la raison, du libre arbitre, à la ressemblance des perfections divines. — Quand je me laisse guider par ma raison, lorsque je fais ce qu'elle juge légitime, j'assure ma dignité : je me conduis non pas selon mes caprices, mes fantaisies, d'aveugles impulsions et des impressions changeantes, mais selon

la raison. En outre, l'ordre auquel Dieu veut que je me conforme n'a pas été établi arbitrairement : il a sa raison d'être dans ma nature même. Dieu me demande uniquement ce qui contribue à ma perfection intérieure ; il me défend uniquement ce qui m'est nuisible. « Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme. » Si je vis conformément à la volonté de Dieu, j'imprime toujours de mieux en mieux en moi les traits divins et je deviens de plus en plus semblable à l'image divine. De plus en plus, je triomphe de la matière en moi et en dehors de moi, je la domine, je règne sur tout ce qui est bassesse, vulgarité, animalité, faiblesse, ténèbres, obscurité : A cette condition seulement, je suis « tout l'homme », c'est-à-dire je me rapproche de l'idéal que Dieu avait en vue lorsqu'il créa l'homme.

Mais Dieu m'a destiné une autre dignité et une autre grandeur incomparablement plus hautes, que je ne puis atteindre par mes propres forces. Je puis, grâce à mes propres efforts, devenir plus sage, meilleur, plus noble, mais non pas jusqu'à m'élever audessus de moi-même : je ne cesserai jamais d'être un homme. Mais Dieu veut que nous soyons les témoignages de son amour infini en nous élevant aussi haut que possible. Dans ce but, il nous a donné une vie nouvelle, d'un ordre supérieur, surnaturelle, qui nous transforme intérieurement, au point que nous devenons semblables à des dieux plutôt qu'à des hommes. Nous sommes ainsi des « surhommes » au sens véritable du mot, parce que cette vie nouvelle nous élève au-dessus de notre nature. Comme chrétiens, nous avons donc une

triple vie : 1° celle du corps, qui nous est commune avec les animaux et dont nous n'avons pas à nous enorgueillir ; 2° celle de l'esprit, qui nous élève bien au-dessus de l'animal ; par ces deux premières vies, nous sommes et nous restons des « hommes ». Mais nous avons une troisième vie, la vie surnaturelle de l'âme par la grâce, et à cette troisième vie nous devons notre grandeur et notre dignité véritables.

Nous le constatons avec une merveilleuse clarté en la très sainte Vierge Marie. Dieu pouvait créer sa mère telle qu'il la souhaitait, et Marie pouvait être élevée à une telle grandeur qu'elle dirait un jour : « Je serai appelée bienheureuse dans la suite de tous les siècles, parce que le Seigneur a fait en moi de grandes choses. » Quel don si précieux Dieu dans sa pensée éternelle lui a-t-il destiné ? — Elle a, dès le premier instant, reçu la grâce sanctifiante. Seule, elle a été conçue sans la tache originelle. Dieu ne lui a donné ni la richesse, ni la considération, ni les jouissances du monde : — tout cela n'est rien. — Nous pouvons en outre apprécier l'incommensurable valeur de cette vie de la grâce, en nous rappelant qu'elle a dû nous être rachetée au prix de la mort du Fils de Dieu. Et cette vie de la grâce, quel est enfin son aliment ? C'est Dieu lui-même. — Combien précieuse doit être cette vie, puisque son aliment est littéralement d'une valeur infinie !

Il est vrai : ici-bas, nous ne pouvons voir cette grandeur qui est la nôtre, nous ne pouvons l'admirer, la montrer aux autres. Mais autant il est certain que, dans la petite Hostie du Tabernacle, le Roi de gloire est caché, autant il est certain que notre grandeur surnaturelle est cachée au-dedans

de nous. Et un jour, nous l'espérons, nous la verrons pour en jouir durant toute l'éternité.

Mais celui qui n'a point cette vie de la grâce, reste sans valeur aucune, eût-il sur cette terre toute la grandeur imaginable, — fût-il ministre, chef d'État, empereur d'Europe, fondateur d'un Empire universel..., s'il mourait sans la grâce sanctifiante ; — sans doute, on lui ferait des funérailles magnifiques, partout on honorerait sa mort, avec une grandiose solennité, les ambassadeurs de tous les États déposeraient sur sa tombe de splendides couronnes, on exalterait ses exploits en de pompeux panégyriques ; tous les livres d'histoire et de nombreux ouvrages spéciaux lui réserveraient une place à part parmi les hommes illustres... mais son âme serait dans l'enfer en compagnie des démons. « Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, et de perdre son âme » ? s'il n'a pas la vie de la grâce. — Celui qui, dans une condition toute simple, accomplit fidèlement son devoir, sans même attirer sur lui l'attention, sans goûter à aucune des jouissances de ce monde, celui-là possède devant Dieu une indicible grandeur et, après sa mort, il s'élève au ciel pour y jouir durant l'éternité d'une gloire sans égale : « Ceux qui, sur la terre, sont les premiers, seront alors les derniers et ceux qui sont sur la terre les derniers, seront alors les premiers. »

Il n'est point d'autre voie pour arriver à la véritable grandeur. Tout le reste est vaine apparence et tromperie et prend fin à la mort. La grandeur intérieure dure éternellement. Personne ne peut nous la ravir contre notre volonté ; aucun accident

ne peut nous la faire perdre. Tout ce que, étant en état de grâce, nous faisons en conformité avec la volonté divine, ajoute à cette grandeur et accroît notre mérite. Pour la plupart des hommes, la voie qui conduit aux grandeurs terrestres est fermée ; celle qui méne à cette grandeur véritable, incomparable, sans mesure, est toujours ouverte à tous. Si nous pensons ainsi et agissons conformément à cette pensée, nous pouvons, dans le calme du véritable sage et du faite vertigineux de cette grandeur, regarder loin, bien loin au-dessous de nous, les passagères prérogatives qui sont, pour les autres hommes, des grandeurs !

En outre, il est *honorable* de servir Dieu. Qu'est-ce que l'honneur ? L'honneur consiste à ne se permettre rien, à ne rien faire qui nous rende méprisables. Est-ce que je me permets quelque chose de ce genre si je reconnais pratiquement les faits dont la raison me montre le bien-fondé, si j'agis en conséquence ? — Je ne puis supprimer cette réalité que je suis une créature de Dieu, qu'il m'a créé uniquement afin que je le glorifie. Je me rendrais ridicule, au contraire, si je m'imaginais que je suis mon propre maître et agissais en conséquence. Je ressemblerais à un fou qui se croirait l'empereur de la Chine ou quelque personnage de ce genre.

Ajoutons que l'homme ne trouve point en lui même tout son contentement ; il a l'irrésistible besoin de se donner à quelqu'un ou à quelque chose. Je ne sauvegarde mon honneur qu'à la condition de ne pas chercher mon point d'appui, mon idéal, ma satisfaction, au-dessous de moi, auprès de mes

semblables, mais toujours au-dessus de moi. Plus le Maître que je sers m'est supérieur, plus mon service est honorable pour moi. Combien souvent les hommes sont fiers d'être les employés de quelque firme importante, les fonctionnaires d'un puissant État, les officiers d'un général célèbre. Qu'ils sont heureux s'il leur arrive de monter plus haut encore, de réussir à se pousser en avant, à conquérir quelque titre nouveau. D'autres se prennent d'enthousiasme pour un chef plus élevé en dignité, pour un homme d'État ou pour un savant illustre. Ils se font un honneur d'entrer à leur service, de travailler, de combattre pour soutenir leurs idées et défendre leurs plans. S'entretenir avec eux, vivre dans leur voisinage immédiat, avoir avec eux des relations personnelles, voilà des faveurs inappréciables. Ils sont prêts à leur rendre des services de tous genres. — Bismarck ordonna de graver sur la pierre tombale de son monument funéraire cette inscription : « Otto von Bismarck, fidèle serviteur de l'Empereur Guillaume I[er] ». C'était là, lui semblait-il, son plus beau titre de gloire. Il ne voulait pas que sa tombe rappelât qu'il avait été prince, chancelier d'Empire, le fondateur du nouvel Empire Allemand, mais le fidèle serviteur de son impérial Maître. N'est-ce pas un incomparable honneur que d'être le fidèle serviteur de celui par la grâce duquel vivent tous les maîtres et seigneurs du monde ? de pouvoir déclarer : « Je ne m'incline que devant le Maître du ciel et de la terre ? C'est lui seul que je reconnais comme mon Maître et Seigneur ; tout autre est trop peu de chose à mes yeux. Je me soumets à lui seul et à ceux qui ont le droit de me

commander en son nom. Devant un homme et devant des idoles je ne m'incline pas ! »

Et ceux qui, dans leur orgueil et dans leur aveuglement, refusent de s'incliner devant Dieu, à qui donc obéissent-ils ? Ils se donnent à quelque idole, ils la servent, ils lui consacrent leur amour, leur enthousiasme, leur travail et leur vie. Pour les uns, c'est le veau d'or qu'ils adorent. Avec une véritable passion ils s'efforcent d'amasser des richesses, toujours plus de richesses. D'autres, dirons-nous avec saint Paul, font de leur ventre un Dieu : jouissance, plaisir, sensualité, sont tout pour eux. Ceux-ci recherchent à tout prix la considération, les honneurs, le succès et ils se font ainsi les esclaves de l'opinion publique. Ceux-là ont le culte de leur corps. Pour le corps qui est la demeure et le serviteur de l'âme, ils font tout. Pour l'âme, ils ne font rien. — A un Dieu éternel, infini, ils substituent une idole qu'ils honorent et préconisent, à laquelle ils se soumettent entièrement et ils ne sentent jamais à quel point, même au seul point de vue naturel, ils s'abaissent en obéissant ainsi, sans discernement ni réserve, à tous les caprices, à toutes les fantaisies de leur idole ! En définitive, ils s'inclinent devant Satan. Celui qui commet le péché devient l'esclave du péché, et par conséquent du démon. C'est volontairement qu'ils se déshonorent ainsi en le suivant, en le reconnaissant pour leur Maître. Dans leur folie, ils vont jusqu'à mépriser ceux qui ne consentent à s'incliner que devant le souverain Maître de l'univers.

Dieu, il est vrai, n'est point visible à nos yeux ici-bas : nous ne le voyons point siègeant sur un

trône d'or, entouré d'une cour brillante. Il ne nomme pas des ministres, il n'accrédite pas des ambassadeurs, il ne traite pas avec des cours étrangères. Il n'appuie pas sa puissance sur de longues files de canons, sur des millions de baïonnettes, sur l'artillerie de cuirassés géants. Mais il n'en siège pas moins là-haut, aussi réellement que les rois de la terre siègent sur leur trône. Autour de lui planent d'innombrables légions d'anges dont une seule suffirait pour écraser toutes les armées, pour anéantir toutes les flottes du monde entier. Si vous voulez vous faire une idée de sa puissance et de sa grandeur, contemplez le ciel étoilé, cherchez à calculer l'immensité de ces espaces que la lumière n'arrive pas à traverser en des milliers d'années. Si vous êtes saisis de vertige, si votre imagination reste épuisée, si vous renoncez à vous représenter cette grandeur, songez alors que, pour ainsi dire, vous n'avez là sous les yeux qu'un minuscule fragment, un minuscule échantillon de son splendide manteau royal, et que, là-haut, le Dieu éternel règne dans une grandeur et une majesté que nous ne pouvons concevoir. Alors demandez-vous : peut-il y avoir un honneur plus grand que celui d'être le fidèle serviteur de ce maître, du plus puissant des Seigneurs ?

Enfin, servir Dieu, c'est notre *bonheur*. Ici-bas déjà, nous n'éprouvons une vraie satisfaction intérieure, notre cœur ne goûte une douce et consolante joie que dans une vie conforme à la volonté de Dieu. L'ordre s'établit en nous, parce que l'esprit,

l'âme règnent et rejettent tout ce qui troublerait la paix intérieure. Dieu ne nous demande rien qui ne soit pour notre bien ; il nous interdit uniquement ce qui nous est nuisible. Chaque victoire remportée sur la nature inférieure, sur tout ce qui est mauvais, laid, avilissant, accroît en nous le sentiment de la joie de vivre et fortifie notre esprit. Et cela c'est la joie véritable, et l'âme satisfaite comprend que pour elle tout va bien. Pour parler de contentement et de satisfaction, il faut que notre « moi » proprement dit, notre âme, goûte réellement cette paix dans l'ordre. Lorsque le corps est seul content, parce que ses désirs sont satisfaits, sans que les désirs de l'âme le soient également, comment pouvons-nous posséder la joie ? Nos aspirations les plus intimes n'ont pas eu leur part. Le calme, la paix d'une bonne conscience, peuvent nous dédommager de toutes les autres joies ; et rien ne saurait les remplacer. Nous avons en outre cette consolante certitude que toutes nos actions, fussent-elles les moins apparentes aux yeux du monde, sont réellement, devant Dieu, des hauts faits, de véritables exploits, plus importants, au vrai sens du mot, que ceux publiés par les journaux, puisque nous faisons ce qu'il y a de plus important dans la création entière, en glorifiant Dieu et en assurant ainsi à nos actes une récompense éternelle. Et, dès ici-bas, Dieu récompense ses serviteurs fidèles, en leur donnant la véritable paix du cœur, et le cœur alors surabonde d'une joie toute pure. — Du reste, nous n'avons qu'à jeter un regard autour de nous pour reconnaître que tous les mécontente-

ments, désagréments, chagrins proviennent de ce que nous refusons à Dieu le don entier de nous-mêmes, pour suivre nos propres voies.

Mais ce n'est pas pour toujours que nous glorifions Dieu par ce sacrifice de nous-mêmes. Après un court pèlerinage sur cette terre, nous serons à jamais les témoignages de l'ineffable et infini amour de Dieu, qui se révélera à nous d'une manière que nous ne pouvons, maintenant, ni comprendre ni nous représenter. Alors Dieu nous montrera que la création est la plus magnifique révélation de son amour, qui se plaît à récompenser la gloire que nous lui aurons rendue sur cette terre, avec une libéralité qui dépasse toutes nos aspirations, en les comblant. La vie sur la terre se prolongeât-elle au-delà de quatre-vingts ans, n'est qu'un « instant », au dire d'un poète ; puis commence une éternité sans fin dans laquelle nous prendrons part aux joies infinies de notre Dieu. Là, il n'est plus d'adversités ni de souffrances, et notre bonheur sera d'autant plus grand que nous aurons davantage glorifié Dieu sur cette terre.

Le sacrifice du don de soi-même

(Résumé du Fondement)

Notre vie sur la terre a un but qui lui est propre, une fin dernière : nous devons glorifier Dieu par le sacrifice du don de nous-mêmes. Tel est, en même temps, l'acte le plus noble dont l'homme — et même la création entière — soit capable. — Mais trop

facilement nous estimons la valeur et l'importance d'un homme d'après ses actes extérieurs, d'après les résultats obtenus. Cette façon d'apprécier est une erreur, non seulement s'il s'agit de porter un jugement sur un homme, mais encore s'il est question d'évaluer la grandeur d'un saint. Si de grands saints ont puissamment travaillé à la gloire de Dieu, ce n'est point cependant en cela que consiste, en dernière analyse, leur sainteté. Il en est — par exemple saint Joseph, saint Louis de Gonzague, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et beaucoup d'autres encore — dont la vie ici-bas n'a que peu ou point attiré l'attention. La sainteté consiste à se donner soi-même à Dieu aussi parfaitement que possible, à soumettre sa volonté propre à la volonté divine. L'homme renonçant complètement à sa volonté propre pour se soumettre à Dieu sans réserve, voilà l'hommage le plus magnifique rendu à la souveraineté divine. Jamais la glorification de Dieu n'a été et ne sera plus puissamment procurée qu'elle ne l'a été par le sacrifice de Jésus-Christ, obéissant jusqu'à la mort sur la Croix.

Il mettait en pratique sa prière du Jardin des Oliviers : « Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! » Nous ne pouvons, nous aussi, rien faire qui soit plus grand, plus important : soumettons-nous aussi parfaitement que possible à la volonté divine et accomplissons cette volonté.

Le don de nous-mêmes à Dieu suppose que nous *reconnaissons* en lui sans réserve le Maître et souverain Seigneur. Nous devons être intimement convaincus que Dieu est notre Maître absolu ; nous

devons avoir précisé très clairement les conclusions qui découlent de cette vérité et nous devons confirmer ces conclusions par la pratique. — Nous ne reconnaissons pas la souveraineté de Dieu de la même manière que des sujets reconnaissent l'autorité d'un prince ou d'un gouvernement. Il ne s'agit ici que d'une soumission extérieure ; en même temps peut-être le sujet peut en son for intérieur refuser la soumission et obéir de mauvais gré. A l'égard de Dieu, une reconnaissance de ses droits et une soumission de ce genre n'auraient aucune valeur. Dieu veut, et il doit vouloir, que notre soumission soit intérieure. — Tout en se soumettant à une autorité terrestre, l'homme conserve cependant une grande liberté personnelle. En de nombreuses circonstances, l'État n'a pas le droit d'intervenir et nous pouvons alors agir à notre gré. — Mais en Dieu, nous devons voir notre souverain Maître et Seigneur, envers qui nous ne possédons d'autre liberté que celle qu'il veut bien nous laisser. Nous n'avons pas le droit de poser des conditions, de faire des réserves. Devant lui, nous n'avons aucun droit. Sans doute Dieu ne peut être injuste envers nous, il ne peut rien nous demander qui ne soit équitable ; et ce n'est nullement parce qu'il irait contre nos droits, mais parce que sa sainteté s'y oppose.

Donc, par le don parfait de nous-mêmes, nous signifions expressément que nous renonçons à toute indépendance à l'égard de Dieu et que, par conséquent, nous renonçons, en quoi que ce soit, à agir à notre idée sans nous soucier de sa sainte volonté ; en outre, nous déclarons que devant Dieu nous n'avons aucun droit à faire valoir, qu'il n'a point

à tenir compte de nos désirs, que nous sommes chose secondaire, que nos intérêts terrestres doivent toujours céder devant les siens. Nous nous affirmons prêts à nous conduire en toutes choses d'après sa sainte volonté, à nous incliner devant ses ordres, à rester toujours satisfaits des décisions de sa Providence. Toute volonté propre, toute autonomie, toute indépendance sont incompatibles avec ce don de nous-mêmes.

A l'orgueil humain ces vérités peuvent paraître désagréables, humiliantes, intolérables, et l'orgueil humain se révolte contre elles et se refuse à les admettre. Elles sont cependant la simple conséquence de cette vérité que nous sommes les créatures de Dieu ; elles sont donc la vérité toute pure et une conclusion parfaitement logique. Le contraire serait manque de logique, manque de sincérité, mensonge ou sotte imagination.

Il nous faut revenir souvent sur ces vérités et les entretenir vivantes en notre esprit et notre cœur. Sans cette précaution, il est à craindre que, dans la vie pratique, séduits par le monde des sens et par la recherche de nous-mêmes, nous ne laissions effectivement ces vérités dans l'oubli, pour agir contrairement à nos résolutions. Chaque jour, dans la prière du matin, rappelons à notre âme que ce jour nous est accordé uniquement pour nous permettre de glorifier Dieu, en nous conformant en toutes choses à sa sainte volonté. Il est bon de préciser comment en ce jour nous atteindrons ce but, sur quel point devra porter particulièrement notre attention. Il est également nécessaire de nous recueillir à l'occasion pour jeter un regard en

arrière sur notre âme et de nous demander matin et soir comment nous avons rempli notre devoir, en nous posant cette question : « En quoi et comment ai-je aujourd'hui pratiqué le don de moi-même à Dieu ? Comment ai-je accompli la volonté de Dieu ? »

La *mise en pratique* de notre résolution est, enfin, la chose capitale. Pensées, actes, tout en nous doit traduire la résolution de règler notre vie conformément à la sainte volonté de Dieu. Ni notre disposition du moment, ni le caprice ou la fantaisie, ni les boutades, ni surtout les désirs et convoitises de la nature inférieure et des passions, ni l'ambiance ne doivent diriger notre conduite ; nous ne devons point passer la journée sans réfléchir au risque de nous laisser guider par les événements. Notre intelligence et notre volonté doivent détermier et surveiller tous nos actes.

Et, dans ce but, il est *nécessaire de voir clairement ce que Dieu demande de nous*, comment pratiquer le don de nous-mêmes à Dieu. D'autres méditations qui viendront dans la suite ont pour but de nous tracer exactement un plan de vie, ou du moins de marquer les lignes principales que nous devons suivre. — Bien souvent la volonté de Dieu se révèle clairement, Dieu nous parle par ses commandements, ses ordonnances, les ordres des Supérieurs, par nos devoirs d'état ; et nous n'avons qu'à nous efforcer d'y reconnaître sa volonté. En d'autres cas, nous avons à chercher ce que Dieu demande de nous dans telle ou telle circonstance. Souvent aussi, Dieu nous laisse la liberté, mais non pas afin

que nous agissions alors d'après notre bon plaisir. Il veut bien plutôt offrir à notre bonne volonté un champ plus vaste et nous donner l'occasion de nous conformer à ses désirs et à ses conseils afin de le glorifier davantage de notre propre mouvement. Dès lors, comme nous l'avons vu, la pensée directrice de notre conduite doit être la pensée de faire le bien, en organisant notre vie de manière à ce qu'elle apporte à d'autres la bénédiction et le bonheur. — En conséquence, celui qui tend à la sainteté véritable ne doit pas examiner en premier lieu ce qu'il veut faire pour Dieu d'après ses propres idées et ses plans personnels : — il y a là, souvent, à côté du zèle pour la gloire de Dieu, une bonne part faite à l'amour-propre ; — il doit chercher tout d'abord comment il pourra, aussi fidèlement que possible, accomplir la volonté de Dieu. Ce qu'il entend faire de son propre choix pour la gloire de Dieu ne vient qu'en second lieu.

Il importe de reconnaître clairement ce que Dieu attend *de nous*. Il ne faut pas nous demander : « Quel est le plus parfait i » mais « Quel est le meilleur *pour moi ?* » Nous devons tenir compte de nos talents, de nos aptitudes, de nos forces, de notre santé, de notre entourage, de nos occupations, etc... Dieu ne demande pas à tous la même chose. Nous en avons la preuve chez les saints : chacun d'eux a glorifié Dieu à sa manière. C'est en ce sens que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus prend la parole du Sauveur : « Il y a de nombreuses demeures dans la maison de mon Père ». Et, songeant à elle-même, elle se dit qu'il y a aussi une demeure pour les petits enfants. Parmi les fleurs,

nous voyons la diversité la plus grande, en même temps que chacune garde sa beauté et son parfum propres ; il en est de même pour les saints. Chacun doit chercher à reconnaître la manière spéciale dont Dieu veut être glorifié par lui, s'en contenter afin de s'y conformer aussi parfaitement que possible.

Il importe, en outre, qu'en nous efforçant de procurer à Dieu la plus grande gloire possible, nous ne cessions pas de nous demander si ce que nous croyons devoir faire est réellement conforme à l'intention de Dieu. Souvent les choses vont tout autrement que nous ne l'avions prévu. Alors, il s'agit de s'incliner devant les dispositions de la Providence et d'examiner comment, dans ces circonstances, nous devons offrir le sacrifice de la soumission, c'est-à-dire si nous devons lutter contre les difficultés ou bien voir, dans les difficultés mêmes, une marque de la volonté divine. On se tromperait complètement, si l'on prétendait décider à son gré ce qui contribuera à la gloire de Dieu et tenter à tout prix de le réaliser, bien que diverses raisons indiquent qu'en agissant ainsi, on fait sa propre volonté et non pas la volonté de Dieu.

Tous nos efforts doivent, par conséquent, tendre à faire *ce que Dieu veut*, *parce que* Dieu le veut et *comme* il le veut.

I. Nous devons faire ce que Dieu veut. — Lorsque nous avons reconnu qu'une chose est la volonté de Dieu, notre devoir le plus grave est de faire cette chose. Fût-elle sans le moindre éclat et sans importance, par le seul fait que Dieu la veut, elle est en réalité la chose la plus précieuse,

la plus noble qu'il nous soit donné de faire en ce moment. Nous ne pouvons rien imaginer qui ait plus de prix devant Dieu, alors même qu'une autre chose semblerait plus noble, plus utile à la gloire de Dieu. On se tromperait foncièrement, si l'on pensait glorifier Dieu d'une autre manilre, étant donné que la volonté divine est manifestement qu'on s'occupe de ces choses sans importance. Jésus nous l'enseigne d'une façon frappante par sa vie cachée. Il ne pouvait alors rien faire de plus glorieux pour son Père que de manier le rabot et de travailler dans l'atelier. On agirait au rebours en laissant de côté ce que demandent l'obéissance ou les obligations de sa condition, sous prétexte que ces obligations « dérangent » et détournent des travaux qu'on a entrepris pour la gloire de Dieu. Ne nous laissons pas aveugler par les apparences et gardons-nous de penser que, dans son obscurité et son insignifiance, notre vie est sans valeur et sans utilité. Si cette vie est conforme à la volonté de Dieu, nous faisons ce que la création entière peut faire de plus important et de plus noble ; tout simplement, nous accomplissons des exploits qui ont le prix de l'éternité, alors que les choses que le monde admire n'ont aucune valeur, si elles ne sont pas l'expression, la traduction de notre acquiescement à la volonté divine.

II. Nous devons faire ce que Dieu veut parce que Dieu le veut. — Nous ne pouvons glorifier Dieu qu'à la condition de faire sa volonté, de reconnaître sa souveraineté et de vouloir ainsi lui rendre gloire. Si je fais ce que Dieu demande,

non point parce qu'il le veut, mais sans le rapporter à lui, — par exemple, parce que celà me convient, parce que je regarde la chose comme raisonnable, comme profitable à mes intérêts terrestres, parce que je n'ai pas autre chose à faire, ou pour tout autre motif naturel de même genre, — alors, sans doute, je n'agis pas contre la volonté de Dieu, mais je fais peut-être ma volonté et non la sienne. Nous l'avons vu : si Dieu nous a créés, c'est afin que nous procurions sa gloire en le reconnaissant comme notre souverain Maître et en nous inclinant sous sa volonté. Comme Jésus nous le prescrit, nous devons dire : « Que votre nom soit sanctifié ! Que votre volonté soit faite ! » Voilà ce qui nous importe par-dessus tout. — Nous pouvons bien nous proposer diverses raisons qui nous portent à faire sa sainte volonté ; mais la dernière et suprême raison doit être celle-ci : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! » Le plan tout entier de notre vie que nous voulons dresser au cours des *Exercices*, toutes nos déterminations doivent s'inspirer de la ferme résolution de nous donner à Dieu aussi parfaitement que possible, de nous conformer le plus exactement possible à sa sainte volonté.

Quant à *la bonne intention*, le plus parfait est assurément de nous proposer en tout ce que nous faisons les vues les plus hautes. Plus nous sommes intimement pénétrés des vérités fondamentales, plus notre pensée et nos vues sont devenues surnaturelles, plus aussi il nous sera facile d'atteindre ce but et d'empêcher que d'autres considérations ne viennent exercer leur influence sur nos actes. Les circonstances les plus diverses — aptitudes,

forces physiques, état de santé, nature des occupations, parfois même influence atmosphérique, etc., etc., — peuvent plus ou moins nous empêcher d'avoir toujours cette bonne intention présente à l'esprit ; mais nous ne devons pas nous en troubler et juger que nos actes perdent leur valeur et leur mérite. Lorsque nous avons formé et habitué notre esprit à se guider d'après les principes fondamentaux qui lui rappellent sans cesse la volonté de Dieu et ont, pour ainsi dire, passé peu à peu dans la chair et dans le sang, alors, tous nos actes sont pratiquement la traduction de cette disposition où nous sommes de nous soumettre à la volont.édivine, et nous glorifions ainsi le Maître et Seigneur, — nos actes sont méritoires.

Nous l'avons dit également : il est bon de renouveler cette disposition le matin et chaque fois que l'occasion s'en présente, en face de telle ou telle action ; mais on se tromperait en admettant que l'action perd son mérite parce qu'on a omis de le faire. Si nous accomplissons par habitude un acte conforme d'ailleurs à la volonté de Dieu, si l'habitude est le fruit de notre résolution d'accomplir cette volonté, notre acte est sanctifié par la bonne intention qu'on appelle « intention habituelle ». Avec la sagesse, avec l'indulgence la plus grande, Dieu juge nos actions et tient compte de toutes les circonstances atténuantes, si notre volonté est bonne Nous ne sommes point tenus et nous ne sommes pas en état de faire toujours ce qu'il y a de plus parfait.

D'autre part, c'est en vain qu'on chercherait, en formulant extérieurement sa « bonne intention »,

à rendre une action méritoire et précieuse devant Dieu, lorsqu'on n'est point en même temps dans la disposition fondamentale que nous venons de rappeler, lorsque, sans se soucier de la volonté de Dieu, on obéit selon son gré. La bonne « intention » réduite à une simple formule ne modifie en rien la valeur d'un acte, lorsque cette formule s'inspire au fond de la recherche de soi-même, de la volonté propre, ou de quelque autre motif défectueux. On peut coller sur un flacon rempli de vinaigre l'étiquette du vin le plus précieux, le flacon ne contiendra pourtant que du vinaigre.

III. Nous devons enfin faire toutes choses comme Dieu le veut. — Sachant qu'une chose est la volonté de Dieu, je ne peux accomplir rien de plus important, comme nous l'avons déjà vu. En pareil cas, il n'est rien d'accessoire, de secondaire, de peu de valeur ; par le fait même que Dieu veut cette chose, elle devient la chose la plus importante que je puisse faire maintenant. Par conséquent, je dois faire avec empressement, avec soin, consciencieusement, avec joie, ce que Dieu attend de moi.

Et d'abord je dois *être content* de tout ce que Dieu me demande. Il est le Seigneur ! A lui seul il appartient de déterminer ce que je dois faire. Je serais en faute si j'étais contrarié, de mauvaise humeur parce que Dieu me demande des choses en apparence secondaires, sans éclat, alors qu'il réserve à d'autres des entreprises importantes qui attirent sur eux l'attention. Si je m'acquitte bien de mon devoir, il peut se faire que cet humble et

obscur travail donne à Dieu plus de gloire et ait à ses yeux plus de prix que les œuvres éclatantes accomplies par d'autres et dans lesquelles se glissent facilement des motifs coupables. S'ils font leur devoir avec la même droiture d'intention que j'apporte au mien, nous rendons à Dieu la même gloire quoique d'une manière différente. Il peut même arriver que je le glorifie davantage, parce que je fais preuve d'une soumission plus grande à sa sainte volonté, en me montrant satisfait d'avoir à remplir une tâche humble et obscure. — La valeur de notre acte ne dépend donc en aucune manière de l'importance, du brillant de cet acte, mais uniquement de la soumission avec laquelle je m'incline devant la souveraineté de Dieu. J'offenserais Dieu, si j'étais mécontent du devoir qu'il m'assigne parce que ce devoir me semble trop insignifiant ou parce qu'il me déplaît pour quelque autre raison. Je dois donc me tenir toujours prêt à faire avec empressement tout ce qu'il plaît à Dieu de me commander.

Je dois, en outre, accomplir avec l'*exactitude et le soin* requis ce que Dieu demande de moi, parce que maintenant il n'est pour moi rien de plus important que de faire la volonté de Dieu. S'acquitter d'un travail ou d'une affaire avec négligence, à la hâte, comme en passant, parce que ce travail ne satisfait pas notre goût ou ne répond pas à nos idées, — ou bien afin de gagner du temps pour autre chose, — quand même ce serait pour la prière ou pour la lecture spirituelle, — agir de la sorte, serait prouver qu'on fait ce travail, qu'on s'occupe de cette affaire non point pour accomplir la volonté de Dieu, mais pour satisfaire ses propres inclina-

tions. De même on ferait une faute si, durant un travail que l'obéissance ou la vocation impose, et qui réclame toute l'attention, on se donnait à la prière au point de compromettre ce travail. Pour tomber dans cette erreur, il faut n'avoir pas encore compris qu'il n'est rien de meilleur ni de plus important que la plus entière soumission à la volonté de Dieu et la plus parfaite application à faire ce que cette volonté nous demande. Bien que la prière l'emporte en valeur intrinsèque sur des occupations purement extérieures, dès là que l'obéissance me prescrit ces dernières, elles deviennent pour moi la chose la plus importante à faire, et j'agirais contre la volonté de Dieu si je priais en m'en acquittant et, par suite, remplissais mal mon devoir.

Et, encore une fois, nous constatons ici l'extrême importance de l'indifférence pour l'acquisition des vertus. Sans aucun parti pris pour ou contre une chose, je dois considérer uniquement quelle est la volonté de Dieu et, sans tenir compte ni de mes désirs personnels ni de mes inclinations, m'empresser de m'y conformer avec l'intime conviction que, maintenant, il n'est rien qui soit pour moi plus important et plus avantageux.

Enfin, je dois m'efforcer d'accomplir *avec joie* la volonté de Dieu. La joie, c'est plus que le contentement qui s'accommode d'une chose, alors que, peut-être, au fond du cœur on souhaiterait qu'il en fût autrement. « Dieu aime celui qui donne avec joie » (*II Cor.*, IX, 7). Nous aurions à craindre d'offenser Dieu, si nous ne le servions pas d'un cœur joyeux. En nous soumettant à sa sainte volonté, nous accomplissons ce que la création tout entière

peut donner de plus magnifique. Alors, alors seulement, nous atteignons le but en vue duquel Dieu a pu créer. Alors et alors seulement, nous prenons de l'importance et nous avons une raison d'être. Tous nos actes ont alors la valeur de l'éternité. Comment dès lors ne point nous réjouir ? Cessons donc de nous identifier sans cesse avec notre nature inférieure qui, en cela, ne trouve pas son compte et, par conséquent, se plaint, se révolte et veut nous amener à satisfaire ses désirs ! Quel choix : Faire la volonté d'un Dieu infini, éternel, et ainsi accomplir le seul exploit dont nous sommes capables, — ou bien contenter les désirs de la nature inférieure, avec ses petitesses, ses inclinations secondaires souvent humiliantes, sans autre but que notre bien-être, pour arriver à faire de nous des esclaves. Comment concevoir pareille folie ? Regarder comme son affaire capitale le soin de sa propre personne, la satisfaction de ses désirs mesquins, égoïstes et de nulle importance, la sécurité de ses intérêts, alors que l'affaire capitale est l'accomplissement de l'adorable volonté de notre Dieu éternel et infiniment sage, en même temps que notre obéissance est un acte d'une grandeur et d'une valeur incomparables ! Et cette folie vient de ceci : on se laisse guider beaucoup moins par les vérités que la raison et la foi nous enseignent, que par les sens et les désirs de la nature inférieure. Songeons-y cependant : les chœurs des anges, les Chérubins et les Séraphins, ces êtres si nobles et si sages et tous les bienheureux ne voient rien qui ait plus d'importance et donne plus de joie que la glorification de Dieu, dont ils chantent la grandeur et célèbrent

les louanges. Et nous-mêmes, nous pouvons faire comme eux ! Efforçons-nous donc de devenir des hommes vraiment spirituels, qui se guident d'après les lumières de la raison et de la foi et ne se laissent point aveugler, éblouir par l'éclat des apparences terrestres, ni égarer par les artifices de la nature inférieure ! C'est ainsi que nous assurons notre dignité et que, secouant la poussière de la terre, nous nous élevons à la dignité des enfants de Dieu qui remplissent avec joie la volonté du Père céleste ! « Servez le Seigneur avec joie ! » (*Ps.* xcix, 1.)

CHAPITRE II

II. — Les Méditations de la première semaine

La nature du péché

Nous sommes créés pour glorifier Dieu. Sur cette terre, nous le glorifions en reconnaissant en lui notre Maître et Seigneur et en nous soumettant à sa sainte volonté. — Tout se qui se présente à nous, tout ce qui nous arrive doit nous être une occasion d'attester notre soumission à la volonté de Dieu. En tous nos faits et gestes, une seule considération s'impose à nous : Est-ce là, oui ou non, la volonté de Dieu ? Il est le Maître ! — Tel est le résumé des réflexions précédentes.

La glorification de Dieu par l'homme est donc l'œuvre la plus grande et la plus noble dont la création soit capable, parce qu'elle doit se faire volontairement. L'homme peut décider s'il veut ou ne veut pas se soumettre à Dieu. Il n'a pas le droit, mais seulement la possibilité de se conduire selon son bon plaisir et de ne point tenir compte de la volonté de Dieu. En tant que créature, il est tenu de se soumettre à Dieu. Mais Dieu n'impose point cette contrainte à l'homme : il lui laisse une volonté entièrement libre ; et c'est par un choix entièrement

libre que l'homme doit reconnaître en Dieu son souverain Maître et se soumettre à Lui.

Lorsque, sachant qu'une chose est la volonté de Dieu, l'homme, par une décision libre, ne se soumet pas, il commet un péché. S'agit-il d'une chose qui n'a pas une grande importance, nous disons que la faute est vénielle : dans une chose importante, la faute est grave, c'est le péché mortel. La chose est grave si elle est d'une importance telle qu'elle blesse grièvement notre devoir envers Dieu, ou encore si elle nuit considérablement au bien de l'individu ou de la société

En vue des méditations suivantes, il importe extrêmement que nous examinions en quoi consiste la nature du péché mortel. Dans cet examen nous supposons toujours qu'il s'agit d'une chose grave.

D'une manière générale, le péché consiste à refuser le sacrifice du don de soi-même. Le pécheur sait que Dieu lui demande de se soumettre à sa volonté en cette chose et de ne point agir à son propre gré. Il a pleine conscience qu'il se révolte contre Dieu en agissant autrement. Mais il se laisse guider par des considérations terrestres et, dans sa libre décision, il refuse à Dieu l'obéissance : « *Non serviam !* Je ne vous obéirai point ». Cette parole — la parole de Lucifer — exprime très clairement la nature du péché.

Il ne peut donc être question de péché sans qu'il y ait claire connaissance qu'une chose est prescrite ou interdite, et sans que le sacrifice par l'obéissance soit refusé par une libre décision de la volonté. *En définitive, le péché consiste donc dans la volonté de*

ne point se soumettre à Dieu. Dès lors, on pèche également lorsque, croyant à tort que Dieu demande une chose, on ne fait point cette chose. On refuse d'obéir à la volonté divine telle qu'elle se présente à l'esprit. Il n'y aurait aucun péché, si, après une action, il arrivait à quelqu'un de penser à tort que cette action est coupable, alors qu'il n'en avait nullement conscience au moment où il agissait.

Il n'y a donc pas péché lorsque, par suite d'une ignorance non coupable, on croit à tort qu'il est permis d'agir comme on fait. On croit avoir agi conformément à la volonté divine ; il n'est donc pas question d'une atteinte portée à un commandement de Dieu, d'un refus de soumission. — De même, celui-là pèche véniellement qui croit, par erreur, que telle ou telle chose est de peu d'importance. — Mais il en va ainsi seulement lorsque l'ignorance n'est point coupable. Pour celui qui voudrait, malgré la voix de sa conscience, malgré les avertissements de ses parents, de l'Église, de son confesseur, se persuader que telle chose n'est point défendue, qu'elle n'est pas si grave, l'ignorance serait coupable. Il en serait de même si l'on voulait ne se donner aucune peine pour apprendre ses devoirs envers Dieu ou pour s'éclairer en cas de doute. On montrerait ainsi qu'on n'a point le désir de se soumettre à Dieu, mais la volonté de se guider à sa fantaisie, sans s'occuper de Dieu. Cette attitude serait donc coupable.

Il n'y a pas péché lorsque, tout en sachant bien que telle chose est prescrite ou défendue, on n'y pense pas au moment même de l'action. Par

exemple, en un jour où l'usage de la viande n'est pas permis, quelqu'un mange de la viande, sans avoir conscience qu'il ne peut le faire ce jour là, — il ne pèche point : il n'y a pas révolte contre un précepte de Dieu. Il en est de même lorsque des représentations ou des désirs non permis se présentent à l'esprit et qu'on s'y attarde sans avoir conscience qu'ils ne sont point permis. C'est seulement au moment où on le reconnaît que la question se décide : oui ou non, y a-t-il péché ? Si l'on cherche à repousser aussitôt ces pensées ou ces convoitises, on n'a point péché, on a bien agi, on s'est soumis à Dieu. Le mérite serait encore plus grand, si la tentation, se présentant à nouveau, était de nouveau repoussée. — De même, les actions irréfléchies, involontaires ne sont point coupables, puisqu'il n'y a aucune décision prise par la volonté. On ne pèche donc qu'au moment où, contre la voix de la conscience, on se décide librement contre un précepte de Dieu.

Mais, remarquons-le soigneusement : souvent, il y a péché, parce que, à dessein, on cherche à rejeter, à écarter bien loin toutes les pensées qui rappelleraient qu'il n'est pas permis d'agir comme on se propose d'agir. Si l'on ne veut point penser que telle chose n'est pas permise, c'est parce qu'on ne veut pas se laisser troubler par le souvenir du précepte divin. On n'a point l'envie de se soumettre à Dieu : on veut se conduire à son propre gré. — Naturellement, en pareil cas, on ne peut s'appliquer ce que nous avons dit plus haut, ni regarder une chose comme non coupable parce qu'on n'a point pensé qu'elle n'était point permise ; on n'a

pas voulu y penser parce qu'on était décidé à ne point se préoccuper de cette question. Et cette disposition de la volonté est coupable.

Le péché est donc toujours dans la mauvaise volonté. Dès lors, on ne peut commettre aucun péché contre sa volonté, par contrainte. Par exemple, supposons quelqu'un qui, sans y avoir prêté attention, ou contre sa volonté, subit; de la part d'un autre, des attouchements immodestes : il ne serait point coupable, s'il se défend de son mieux et refuse tout consentement, dès qu'il remarque la chose et prend conscience de son devoir.

Conclusion : On ne peut pécher durant le sommeil parce que le libre usage de l'intelligence et de la volonté n'est pas possible. Pour la même raison, on ne peut pécher grièvement dans le demi-sommeil. Ceux qui, dans l'état de veille, ont soin de fuir le péché, n'ont pas à s'inquièter de ce qui se passe dans le demi-sommeil : ils sont en règle envers Dieu, comme nous le montrerons tout à l'heure. Pour que le péché fût possible, il faudrait qu'ils eussent changé leur disposition habituelle à l'égard de Dieu.

Il peut enfin arriver que, par l'effet des circonstances extérieures, ou d'une vive émotion, on soit troublé au point que la raison ne puisse plus réfléchir tranquillement ni la volonté prendre une décision en pleine liberté. Les facultés intellectuelles n'agissent plus dans le calme et une décision réfléchie n'est plus possible. — Il peut en être de même lorsqu'on joue avec une tentation dont on n'a pas reconnu le danger, lorsqu'on s'engage dans une affaire dont on n'a point aperçu la gravité : avant

d'avoir conscience que cela finira mal, la faute est déjà commise. — Enfin, il peut arriver qu'une tentation, par exemple, contre le sixième commandement, devienne violente et se prolonge au point qu'après une longue lutte et dans un moment de faiblesse ou d'inattention on finisse par succomber. La force vitale l'a emporté sur la volonté. — Dans des cas de ce genre, il est difficile de décider s'il y a eu faute grave ou non. Tout dépend de cette question : Y a-t-il eu connaissance suffisante et libre détermination de la volonté ? — Si la réponse est négative, il n'y a pas eu de faute grave ; si, au contraire, il y a eu précédemment grave négligence, — par exemple, en n'évitant pas l'occasion prochaine d'un péché grave, tout en sachant qu'il le fallait, — alors, il y a eu faute mortelle.

Et, ainsi, tout se ramène à la disposition de la volonté par rapport à la volonté de Dieu une fois connue. Il y a péché lorsque, malgré la connaissance qu'on a de l'obligation de se soumettre à Dieu, on refuse le sacrifice de soi-même.

Pour répondre à cette question : « Quelqu'un a-t-il, oui ou non, péché grièvement » ? il faut bien examiner à quel point de vue il se place habituellement, quelle est la continuelle tendance de sa volonté, en d'autres termes, se demander si, dans le calme et le repos, il repousse ou agrée le péché. Cette dernière hypothèse se vérifierait pour celui qui, sachant bien qu'une chose est prescrite ou interdite, est cependant décidé à ne point s'en inquiéter. Contre la voix de la conscience, des parents, de l'Église, il déclare, par sa décision ou par

son acte : « Je sais bien que je ne puis faire cela ou que je dois faire cela ; mais je ne m'incline pas, je fais ce que je veux ». Très consciemment, il refuse à Dieu l'obéissance. Il vit ainsi dans un continuel refus d'obéir à un ordre de Dieu. Alors même que dans tel ou tel de ses actes, il ne pense plus qu'ils sont coupables, ces actes sont coupables parce qu'ils s'inspirent de sa mauvaise volonté. — Tel serait le cas, par exemple, si un jeune homme déclarait à ses parents : « Je ne veux plus rien entendre de vous, je ne suis plus un enfant, je sais ce que je dois faire et vous n'avez rien à dire. » Il vit alors en continuelle désobéissance contre le quatrième commandement de Dieu : « Honore ton père et ta mère ! » La faute serait mortelle et le coupable ne pourrait s'approcher dignement des sacrements, avant d'avoir décidé formellement de se soumettre de nouveau à ses parents. Il le pourrait si, depuis sa dernière confession, il n'y avait eu aucun cas de désobéissance directe. — Il en irait à peu près de même pour celui qui serait résolu de ne tenir désormais aucun compte d'un commandement de Dieu ou de l'Église. Ainsi, un étudiant de nos gymnases, qui aurait l'intention de s'affilier, une fois admis dans une Université, à une association où se pratique le duel et de se battre, bien que sachant la chose défendue par l'Église, pécherait grièvement dès ce moment même et il ne pourrait plus ni se confesser, ni communier dignement, avant d'avoir formellement renoncé à ce projet et de s'être dit résolument : « Je ne ferai point cela. » Il en serait de même pour les parents qui, sur cette question, se montreraient d'accord avec leur fils, ou même

l'encourageraient. — Même solution encore pour les jeunes gens qui, avant leur mariage, seraient résolus de limiter d'une manière illicite le nombre de leurs enfants. Une telle intention est grièvement coupable.

On commettrait encore un autre péché, si, par ses discours, par l'approbation donnée à leur conduite ou par des railleries, on en portait d'autres à pécher, alors que, d'ailleurs, ils observent les commandements de Dieu. — Il est clair, également, qu'on a grièvement péché si, ayant eu l'intention de commettre un péché, on ne l'a pas commis parce que l'occasion attendue ne s'est pas présentée. Donc, il s'agit moins de constater si une chose a été contre le commandement de Dieu que de savoir si la volonté s'est décidée contre l'ordre de Dieu.

Pour ceux qui, se plaçant à ce point de vue et après un calme examen et en pleine liberté, refusent à Dieu le sacrifice de la soumission, la conversion n'est possible qu'à la condition de renoncer complètement à cette manière de voir. La contrition ne consiste pas en de pieuses paroles exprimant le regret d'avoir agi comme on l'a fait. La contrition consiste essentiellement à redresser la volonté. Par le péché, la volonté s'est mise dans une fausse position à l'égard de Dieu, en disant pratiquement : « Je ne m'incline pas devant votre volonté, je fais ce que je veux. » La contrition doit rectifier cette mauvaise volonté, en l'amenant à se soumettre à la volonté de Dieu, à le reconnaître comme le souverain Maître, à observer ses commandements. Cette indispensable reconnaissance de la souveraineté de Dieu n'est pas possible sans le profond regret de

ses précédentes révoltes contre lui et sans le sincère désir de n'avoir pas agi de la sorte. Par la contrition, la volonté doit donc être pour ainsi dire complètement retournée, de manière à détester maintenant ce qu'elle recherchait auparavant, à vouloir maintenant ce qu'elle refusait d'abord. Cette transformation est sans doute possible avec la grâce de Dieu, mais il est à craindre que la conversion ne soit qu'apparente chez ceux qui s'étaient placés à un faux point de vue, parce qu'une réelle transformation de la volonté n'est pas intervenue et parce que les paroles qui manifestent la contrition ne sont pas l'expression des sentiments intérieurs. Dès lors, ceux dont l'attitude envers Dieu n'est pas correcte vivent dans le continuel danger de se perdre ; c'est avec de telles dispositions que l'on tombe en enfer.

Il en est tout autrement pour ceux qui, loyalement, s'appliquent à faire en tout la volonté de Dieu. Ils veulent reconnaître la souveraineté de Dieu et sont prêts à tout ce qu'il demande. Ils ne s'en tiennent pas à cette résolution : ils s'efforcent de la mettre à exécution, ils demandent cette grâce dans leurs prières, ils s'approchent fréquemment des sacrements ; ils font le bien où ils le peuvent, ils évitent les occasions dangereuses ; ils repoussent courageusement et résolument les nombreuses séductions qui conduisent à une faute grave. Il peut cependant arriver que la tentation soit si violente qu'ils succombent ; ils en ont aussitôt un sincère et profond regret. — Il est souvent très difficile de décider s'ils ont, en réalité, péché grièvement. Il en serait ainsi dans le cas où il y aurait eu pleine

connaissance du mal et libre décision de la volonté. Mais c'est là précisément qu'est la question. D'après l'opinion commune des théologiens, ceux qui loyalement s'appliquent à fuir le péché mortel peuvent en paix admettre qu'il n'y a pas eu péché mortel aussi longtemps qu'ils peuvent raisonnablement se demander s'ils ont eu alors claire connaissance et libre décision de la volonté.

On est en droit de penser qu'ils sont dans la constante disposition de reconnaître Dieu comme leur Souverain Maître et de se soumettre à sa volonté : c'est là leur pensée maîtresse. Ils ne pèchent donc que dans le cas où ils renient cette intention et prennent librement cette autre décision : « Sur ce point, en cette circonstance, je n'obéis pas à Dieu ». — Et pour juger si tel est le cas, il faudrait connaître exactement toutes les circonstances qui sont intervenues, et savoir quelle était alors la disposition de l'esprit, s'il n'y avait pas apparence de contrainte, insuffisance d'attention, etc., etc. S'ils ont réellement péché gravement, il leur est facile d'effacer la faute par la contrition : en effet, en commettant la faute, ils ne sont pas restés d'accord avec la tendance constante de leur esprit et ils ne se heurtent pas à de grosses difficultés pour rétablir cet accord : ils n'ont que momentanément modifié leur attitude à l'égard de Dieu.

Ce que nous venons de dire ne signifie pas qu'il soit permis de s'arrêter à quelque pensée de ce genre : « Mon intention est bonne. Je ne veux point offenser mon Maître et Seigneur ; et il n'en est pas question. Je voudrais le servir fidèlement. Si, en tel ou tel cas où ce service me devient pénible,

j'omets quelque chose ou je fais une action qui est réellement défendue, le mal ne peut pas être si grand ! Cela ne change en rien mes rapports avec Dieu ». Penser ainsi, ce serait n'être pas résolu à se soumettre à Dieu, sans réserve, dans tous les cas, alors même que la chose est difficile et que le sacrifice est coûteux. Ce serait aussi n'être point décidé à employer les moyens d'exécuter ses bonnes résolutions. Au contraire, au plus intime de soi-même, peut-être sans qu'on s'en aperçoive, il y aurait là la volonté de se conduire à son propre gré dans des cas analogues et de ne point se soumettre. On cherche à se persuader que le mal n'est pas tellement grand puisqu'on ne se propose point d'offenser Dieu. On trouve simplement que dans le cas présent, l'obéissance à Dieu est pénible. Dieu ne la prendra pas en mal. L'intention est bonne. — Ce serait là une grossière illusion par laquelle on chercherait en vain à pallier l'absence d'une volonté résolue et de l'empressement à se soumettre volontiers à Dieu.

Il est évident qu'entre les deux classes extrêmes d'hommes, — les uns se proposant de ne s'incliner jamais devant la souveraineté de Dieu, les autres étant résolus à s'y soumettre toujours, — la différence est très grande. Entre les deux, et à un grand nombre de degrés divers, il y a tous ceux qui n'ont pas le courage, ni la ferme résolution d'offrir bravement et généreusement le sacrifice d'eux-mêmes. Ils oscillent entre Dieu et le péché, selon que leurs dispositions sont modifiées par des influences du dedans ou du dehors, selon qu'ils arrêtent leur attention sur la tentation et ses motifs ou sur le

devoir. Par suite de ce manque de ferme résolution, ils ne recourent point aux moyens nécessaires, qui, seuls, leur permettraient de fuir le péché. Ils succombent par leur propre faute.

A quelle classe appartient un homme, cela se voit très facilement lorsqu'il se trouve dans une situation dont il sait qu'elle est une occasion prochaine de péché mortel, par exemple l'assistance à une fête permise en elle-même et à laquelle il doit prendre part pour d'importantes raisons. L'un s'y rend avec l'espoir que l'occasion du péché s'offrira à lui. Il guette la possibilité de satisfaire son intention coupable. Un autre s'y rend sans une résolution bien arrêtée. Il sent en lui une tendance à commettre le péché, mais en même temps il en a peur. Il laisse donc aller les choses. Si une occasion favorable de pécher se présente, il succombe à la tentation, alors qu'une autre fois il ne succombe point, parce qu'aucune occasion ne s'est offerte. Un troisième au contraire se rend à cette fête avec la ferme résolution de résister à toute occasion qui se présentera et d'éviter tout ce qui pourrait amener la chute. Il se prépare par la prière et demande la grâce de ne point tomber.

On le voit clairement, d'après ce que nous avons dit : On ne peut nullement affirmer qu'aucune *faute de faiblesse* n'est un péché mortel. Nous l'avons vu : pour ceux qui s'efforcent avec loyauté de servir Dieu fidèlement et font tout pour ne point pécher, on peut à bon droit douter qu'il y ait péché mortel quand ils succombent à la tentation et s'en repen-

tent aussitôt. Diverses circonstances ont pu empêcher un examen paisible et troubler la pleine liberté. Mais, naturellement, il est possible aussi que la négligence de la prière et le manque de prévoyance fassent qu'il y a eu faute mortelle. — Celui qui connaît sa faiblesse est tenu de recourir avec plus de zèle aux moyens de la grâce et de faire tous ses efforts pour ne point pécher. S'il néglige de le faire, il tombe par sa propre faute.

L'essence du péché consiste donc dans la rébellion de la volonté contre un ordre de Dieu. Si la rébellion est intérieure, il y a péché, alors même qu'elle ne se traduit point par un acte extérieur. S'il manque à l'acte extérieur cette rébellion intérieure, il n'y a pas péché. Ce qu'il faut examiner, c'est donc moins si ce qui est arrivé est en opposition avec le précepte de Dieu, que si la volonté, avec pleine conscience et entière liberté, a refusé à Dieu le sacrifice de soi-même par l'obéissance.

Le péché devant le tribunal de Dieu

Nous avons vu quand on commet un péché mortel. Le péché est le refus conscient du sacrifice dans le don de soi-même. Voyons maintenant quelle est son importance.

Bien souvent les hommes se conduisent sur ce point comme s'il s'agissait d'une bagatelle, dont on n'a pas à se préoccuper ! Souvent même ils ne s'inquiètent pas de savoir si telle chose est un péché mortel. Comment expliquer cette conduite ? —

Dieu n'agit point comme ceux qui exercent le pouvoir ici-bas. Ces derniers, lorsqu'ils promulguent une loi, ne manquent pas de veiller à ce qu'elle soit observée. La police est chargée d'arrêter les transgresseurs de la loi et de les remettre à qui de droit pour qu'ils soient punis. Dieu a, lui aussi, édicté des lois, mais on ne le voit point se préoccuper de vérifier si on les observe ou non. Il connaît les transgresseurs, mais il ne leur arrive rien : ils ne sont pas arrêtés, ils ne sont pas punis ; peut-être même s'en trouvent-ils bien et retirent-ils quelque profit terrestre de n'avoir pas tenu compte du précepte de Dieu. Et parce que la plupart des hommes ne font attention qu'aux seules choses que perçoivent leurs sens, parce que les sens ne les renseignent point sur la gravité, la malice et l'énormité du péché, ils n'ont aucune idée de sa véritable nature. Ils n'y réfléchissent point et ils écartent autant que possible de leur esprit des pensées de ce genre qui pourraient les troubler dans la jouissance de la vie. D'autres ne veulent pas se laisser imposer des lois et ils se conduisent selon leur bon plaisir. — La nature inférieure de l'homme trouve son compte dans cette manière de voir : elle peut satisfaire tous ses appétits, se créer des commodités et s'épargner la peine de la lutte contre soi-même.

Pour les gens de bien cette attitude des mondains devient une grande tentation. Ils voient comment ces mondains se permettent tout, dès qu'il s'agit de satisfaire quelque désir de la nature inférieure ; il leur faut se refuser ce dont jouissent les autres ; il leur faut renoncer à quantité de choses qu'ils pourraient avoir s'ils le voulaient. Et les mondains

se moquent d'eux parce que, disent-ils, ils se rendent eux-mêmes la vie pénible. Et ainsi, les gens de bien peuvent hésiter et se demander s'il ne serait pas plus prudent et plus avantageux de ne point se préoccuper des préceptes de Dieu, de se laisser aller aux plaisirs du monde et des sens, et d'en goûter, eux aussi, les douceurs.

C'est pourquoi, il nous faut maintenant ouvrir les yeux de l'esprit et examiner ce que la foi et la raison nous disent de l'importance du péché. Il faut que notre cœur soit de plus en plus pénétré de crainte afin que nos sentiments s'élèvent toujours plus haut et que nos bonnes dispositions s'affermissent. Il faut, n'aurions-nous commis qu'un seul péché mortel, que nous en ayons une honte profonde ; il faut que cette honte soit immense si nous avons plusieurs fois, et peut-être fréquemment, offensé Dieu par le péché mortel. Il faut nous pénétrer d'une vive et douloureuse contrition et enfin d'une véritable terreur. Effrayés à la pensée de ce que nous avons fait, il faut nous étonner véritablement et nous demander comment il est possible que nous vivions encore et que nous ne soyons pas réprouvés depuis longtemps. Nous devons ainsi éveiller et fortifier en nous une crainte, une aversion intérieure, une haine véritable du péché afin de prendre une énergique résolution de fuir le péché et tout ce qui y conduit et de faire à Dieu aussi parfaitement que possible le sacrifice de nous-mêmes.

Si nous pouvons nous dire que nous n'avons jusqu'ici commis aucun péché mortel, remercions Dieu qui nous a si bien conduits ; c'est à sa grâce seule

que nous devons ce bonheur. Mais, alors même, il faut nous pénétrer de la terreur du péché mortel, du profond sentiment de son énormité, afin que notre résolution de nous donner entièrement à Dieu s'affermisse davantage encore, ainsi que notre volonté de fuir énergiquement tout ce qui pourrait conduire au péché.

I. La sentence portée contre les anges

En dehors du monde visible, Dieu en a créé un autre, — celui des esprits. Ces purs esprits, nous les appelons anges. La Révélation nous renseigne assez peu sur leur compte. Lorsqu'il en est parlé dans la Sainte Écriture, nous pouvons observer chez eux une sagesse, une puissance, une beauté qui les mettent bien au-dessus des hommes.

Dans quel but Dieu les a-t-il appelés à l'existence ? D'après ce que nous avons médité jusqu'ici, il ne peut y en avoir un autre que celui-ci : Ils ont été créés pour la glorification de Dieu. Ils doivent, eux aussi, reconnaître Dieu comme souverain Seigneur et être, pour toute l'éternité, des témoignages de son amour. Nous ne savons pas en quoi l'épreuve a consisté pour eux. Peut-être Dieu leur a-t-il révélé la création des hommes et l'Incarnation du Fils de Dieu, et leur a-t-il, en même temps, manifesté le devoir qui serait le leur en qualité de serviteurs de l'Homme-Dieu et des hommes ; un certain nombre d'anges auraient été mécontents que le Fils de Dieu s'unît hypostatiquement à un homme et non à l'un d'entre eux, mécontents aussi d'être les serviteurs des hommes bien inférieurs à eux.

En tout cas, Dieu demandait d'eux la reconnaissance de sa souveraineté et le sacrifice du don d'eux-mêmes à sa volonté sainte. Une partie des anges, Lucifer à leur tête, refusa de se soumettre : « *Non serviam !* Je ne servirai pas. » Ils refusèrent à Dieu leur soumission. C'était le même esprit d'orgueil sans mesure que Satan inspirait au roi de Babylone, en sorte que ses paroles semblent être simplement l'écho de celles de Lucifer : « Je monterai au plus haut des cieux, j'établirai mon trône au-dessus des astres... je m'élèverai au-dessus des nues ; je serai semblable au Très-Haut. » (*Is.*, XIV, 13-14.) Michel affronte l'ange rebelle : « Qui donc est comme Dieu ? », et, sur l'ordre de Dieu, il précipite dans l'abîme Lucifer et ses partisans. — Une éternelle damnation pour un refus d'obéissance !

Réfléchissons et demandons-nous *quel est-il*, celui qui punit d'une manière si terrible ?

Il est le Dieu *qui sait tout*, il ne peut se tromper. Il voit très clairement et la grandeur de la faute et l'horreur du châtiment. Il ne peut rien laisser inaperçu : toute circonstance lui est connue.

Il est le Dieu *très saint.* Il ne peut se laisser emporter par la colère, ni punir dans le trouble, comme peuvent le faire les hommes. La rébellion des anges ne pouvait en rien le troubler dans son bonheur. Les plus élevés des anges sont si infiniment au-dessous de lui qu'ils ne comptent en rien pour son bonheur. C'est dans le calme le plus entier qu'il prononce la sentence. Il n'y peut donc rien changer.

Il est le Dieu *juste.* Il ne peut punir trop rigou-

reusement. Les damnés eux-mêmes sont, dans leur fureur, contraints d'assurer qu'ils ont mérité leur châtiment.

Il est le Dieu *ineffablement bon*, qui avait créé les anges pour être les éternels témoignages de son amour infini. En récompense de leur soumission à sa Souveraineté, ils devaient, comme nous, partager éternellement sa félicité. Leur nature était perfectionnée par la grâce et comme, en qualité d'anges, ils nous étaient bien supérieurs, ils devaient, plus magnifiquement que nous, glorifier l'amour infini de Dieu.

Puisque Dieu ominiscient, très saint, très juste, infiniment aimable, punit si rigoureusement le péché, le péché *peut-il* donc être une bagatelle ?

Demandons-nous maintenant : *Celui que Dieu punit ainsi, quel est-il ?*

Il punit ainsi des phalanges de glorieux esprits. S'il s'était agi d'êtres de peu d'importance, on pourrait encore comprendre qu'il les rejetât de la sorte. Mais les anges étaient les plus belles et les plus nobles des créatures, ses créatures de prédilection ; il leur avait prodigué les richesses de sa sagesse, de sa puissance, de son amour. Que ne fait-on pas afin de sauver un être si privilégié, pour le préserver du malheur ou du châtiment ? — En outre, ils n'avaient encore sous les yeux aucun exemple effrayant ! — Quelle douleur pour un artiste, s'il se voyait réduit à détruire de sa propre main son œuvre la meilleure et la plus aimée ! — Et, Dieu répudie ses bien-aimés ; il les rejette sans miséricorde et pour l'éternité ! Il ne fait pas comme les chefs d'armée qui déciment un régiment séditieux

ou font exécuter les instigateurs de la révolte. Il les rejette tous. Par un jugement porté dans le calme le plus parfait, il prononce leur éternelle condamnation. Qu'est-ce donc qu'un péché mortel, puisque Dieu, pour une seule faute, rejette pour l'éternité ses créatures privilégiées ! — Dieu me jugerait-il avec plus d'indulgence ?

Demandons-nous enfin : *Comment Dieu les punit-il ?* — Ils sont dépouillés de toute beauté, de toute gloire. Ils sont défigurés, haïssables, horribles à voir. La malice est leur caractère. En eux tout est maudit. L'enfer est maintenant leur patrie. Là, ils sont torturés dans le feu et le soufre. D'anges, ils sont devenus démons. Ils résument en eux-mêmes la totalité du mal et de la misère indicible. — Qu'est-ce donc que le péché mortel, puisque Dieu le punit si effroyablement chez ses créatures de prédilection ?

Vous dites peut-être : je ne puis comprendre comment un péché mérite un tel châtiment. Que peut-il en résulter ? — Supposez qu'un père, d'un caractère noble, doux et sage, punisse un jour très sévèrement son fils âgé de douze ans. Le petit frère âgé de quatre ans, le voit et dit : « Je ne puis comprendre qu'un petit péché d'enfant mérite une telle punition ». Qui a raison ? Qui doit soumettre son jugement au jugement de l'autre ? le père ou le petit enfant ? Et lorsque vous voyez comment Dieu, qui est infini, punit si rigoureusement un péché, vous dites : « Je ne puis comprendre cela. » Qui a raison ? Qui doit former son jugement d'après le jugement de l'autre ? Est-ce Dieu infiniment sage ? est-ce vous ?

Quelle incroyable présomption, quel fol aveuglement ! Quoi donc ! un homme qui, devant Dieu, est la petitesse même, s'autorisant de la faible étincelle d'intelligence que Dieu lui a donnée, déclare : « Je vois bien comment Dieu juge le péché mortel ; mais je ne puis admettre ce jugement ! Je m'y entends mieux ! » Avec un Dieu tout-puissant qui peut punir avec tant de rigueur, il n'y a pas à plaisanter. Il nous a montré clairement ce qu'il pense du péché mortel, et ce jugement décidera aussi de notre éternité. Nous n'avons qu'une seule chose à faire — nous incliner humblement et dire : « Seigneur, vous êtes juste et votre jugement est droit. »

Une seule pensée nous donne la lumière : Dieu *ne peut* créer qu'en vue d'être glorifié. Si quelqu'un lui refuse cette glorification, il met Dieu dans l'impossibilité de réaliser en lui ses intentions pleines d'amour, ce quelqu'un fût-il le plus élevé parmi les anges. Parce qu'il n'a point voulu glorifier l'amour de Dieu, il doit maintenant glorifier la sainteté et la justice de Dieu et attester, durant toute l'éternité, quelle est l'infinie grandeur de ce Dieu, puisque la rébellion contre lui mérite un tel châtiment.

Ai-je, moi aussi, commis un péché mortel ? — Plusieurs peut-être ? — Un grand nombre ? — Alors, qu'ai-je mérité ?

Mais les anges avaient une intelligence bien plus claire que la nôtre, et une volonté beaucoup plus forte que la nôtre ; nous sommes, nous, liés à un corps. — L'excuse perd toute valeur, lorsque nous considérons comment Dieu punit le péché chez nos premiers parents.

II. La sentence portée contre nos premiers parents

L'homme était, lui aussi, une image de Dieu, quoique moins parfaitement que les anges. Dans son amour, Dieu avait perfectionné la nature humaine, en écartant d'elle certaines défectuosités inhérentes à cette nature même. Ainsi l'homme deviendrait une image de Dieu plus belle et plus glorieuse qu'il ne l'était par nature. Dieu est un pur esprit, et il est entièrement indépendant de la matière, tandis que cette dépendance est naturelle à l'homme. Dieu voulut l'en délivrer en partie en l'affranchissant de la concupiscence, de la maladie, de la souffrance, de la mort et de la corruption. Par la grâce sanctifiante, l'homme fut élevé plus haut encore : il devint l'enfant de Dieu et devait participer éternellement à sa félicité En élevant l'homme jusqu'à cette hauteur, Dieu voulait faire de lui, pour toute l'éternité, un témoignage inconcevable de son amour.

Nous avons vu quel devait être le devoir de l'homme sur la terre : il devait reconnaître Dieu comme son souverain Seigneur, lui offrir le sacrifice de la soumission. C'était à cette condition que Dieu voulut accorder à nos premiers parents et à leurs descendants cet état d'élévation. Il leur défendit de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal : le jour où ils le feraient, ils perdraient leurs privilèges, la vie surnaturelle de la grâce prendrait fin, leur corps serait soumis à la mort.

Nous ne savons pas en quoi consistait, à proprement parler, cette défense portée par Dieu. En

tout cas, il s'agissait pour eux d'obéir ou de n'obéir pas à Dieu. Cela ressort clairement des paroles du tentateur : « Assurément, vous ne mourrez point de mort ; car Dieu sait que le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. Vous ne serez plus sous la dépendance de Dieu ; vous serez vos maîtres, comme des dieux. » L'essence de leur péché consista donc en ce qu'ils aspirèrent à l'indépendance, sans tenir compte de la volonté de Dieu, et lui refusèrent le sacrifice qu'il leur demandait, — le sacrifice du don de soi-même.

Le châtiment suivit aussitôt la faute. Tout ce qui perfectionnait leur nature leur fut retiré, à eux et à leurs descendants ; ils furent chassés du paradis terrestre ; la terre fut maudite ; l'humanité fut dans un état de déchéance. Nous appartenons à une race que Dieu a bannie pour punir la faute de nos premiers parents. Qu'un homme perde au jeu sa fortune entière, le malheur ne pèse pas sur lui seul, il pèse sur toute sa famille. Cette situation est la nôtre. Songez à tant de maux qui, tel un torrent gonflé par les eaux, se répandent depuis des milliers d'années sur la terre ; et ces maux auraient pu être évités, si Adam et Ève n'avaient point péché ! — Le genre humain tout entier est voué à la mort, et la sentence s'accomplit chaque jour. Des millions et des millions d'hommes ont déjà subi la peine, et la dette n'est pas encore entièrement payée. Il a fallu que le Fils de Dieu se fît homme et permît que la sentence s'exécutât contre lui et de la manière la plus horrible qui se puisse concevoir. Combien donc le péché est haïssable ! Et

qu'est-ce donc que le péché pour que Dieu fasse expier ainsi par l'humanité entière la faute des premiers parents !

Ai-je péché, moi aussi ? Plusieurs fois ? souvent peut-être ? Qu'ai-je donc mérité ? — Oserai-je me plaindre encore de ceci ou de cela comme si je n'avais pas mérité d'être traité ainsi ? Ne suis-je pas vraiment un criminel à qui grâce a été faite, un criminel qui n'a rien à réclamer, mais doit se tenir satisfait de tout ce qui lui arrive, parce qu'il a mérité un traitement mille fois pire ?

Mais nos premiers parents avaient une connaissance plus claire que la nôtre, et leur volonté n'était point, autant que la nôtre, affaiblie par la passion. Dieu ne portera-t-il pas sur nos péchés à nous une sentence plus douce ?

III. Le sentence portée contre le péché d'un homme quelconque

Peut-il se faire qu'un homme quelconque, ayant sur le cœur un seul péché mortel, — le premier qu'il ait commis, peut-être, — meure et paraisse ainsi devant le tribunal de Dieu ? Nous pouvons en être convaincus : si un homme toujours fidèle à servir Dieu vient à tomber dans le péché mortel et se trouve alors en danger de mort, Dieu lui accorde la possibilité de se convertir. « Je jure par moi-même que je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il vive et se convertisse. » (*Ezech.*, XXXIII, 11.) Il le préservera de la mort, plutôt que de le laisser mourir sans lui offrir la possibilité de se convertir. — Et cependant il est possible qu'un homme

meure avec un seul péché, son premier péché mortel peut-être, sans que nous ayons le droit de reprocher à Dieu ce manque de miséricorde. Un exemple pourra nous éclairer.

Un jeune homme qui jusqu'alors n'avait jamais péché mortellement, fut un jour convoqué à une course cycliste : « Dimanche matin, 7 heures ». Comme ses parents, qui ne le lui auraient pas permis, étaient partis en voyage le samedi, il résolut de se rendre à l'invitation, tout en sachant bien qu'il lui serait impossible d'assister à la messe. Il avait encore des jours entiers pour réfléchir et examiner la chose ; mais il s'en tint à sa résolution. Il part : il est bientôt le premier, et, au milieu des applaudissements et des acclamations des spectateurs, il pédale à toute vitesse, lorsque précisément devant l'église, un chien se jette sur sa bicyclette ; le coureur perd l'équilibre, tombe à terre et reste sans connaissance, — déposé sur les marches de l'église. Il a compris la leçon que Dieu a voulu lui donner. Il s'est dit : « Je prends la résolution de ne plus jamais manquer d'assister à la messe et je serais le pire des hommes s'il m'arrivait d'oublier cette résolution. »

Il est très possible que la pensée de Dieu fut celle-ci : « Si je n'interviens pas, sa vitesse est telle qu'il va tomber en avant et se briser la tête sur les pierres. » Mais Dieu vit également que le coureur pouvait se corriger s'il le préservait de la mort. Et nous pouvons fort bien admettre qu'il l'en préserva, en effet, d'une manière miraculeuse. — Admettons maintenant que Dieu eût prévu que ce jeune homme ne s'améliorerait point, qu'il per-

sévérerait dans la mauvaise voie où il entrait, qu'il perdrait d'autres âmes et qu'il mourrait enfin la conscience chargée de nombreux péchés. Aurait-il fait acte de miséricorde en le préservant de la mort par un miracle ?

On peut concevoir un cas semblable, s'il s'agit non pas strictement du premier péché commis, mais du premier péché commis depuis la dernière confession. — Dieu n'intervient point par un miracle pour sauver les hommes qui, par leur propre faute, sont en danger de se perdre. Il laisse les choses suivre leur cours. S'il voit qu'un homme, après un examen tranquille et avec une pleine liberté de décision, lui refuse et lui refusera encore dans la suite le sacrifice de l'obéissance, il ne se montrerait pas miséricordieux en le préservant de la mort subite, alors qu'il n'a qu'un seul péché sur le cœur.

Et quelle est la sentence prononcée sur un homme qui paraît devant le tribunal de Dieu avec un seul péché mortel sur la conscience ? « Retirez-vous de moi, maudit ; allez au feu éternel ! » Voilà l'effrayante vérité. Tout homme qui meurt en état de rébellion contre Dieu, est damné pour l'éternité.

Maintenant, je me place en pensée sur le bord de l'enfer et j'arrête mes regards sur un homme qui est, pour un seul péché mortel, damné éternellement. Il est perdu pour toujours ! Jamais il ne goûtera quelque bonheur ! Son cœur est brisé. Son cœur se consume à aspirer au bonheur et nulle part il ne le trouvera. La douleur lui arrache des cris, il se tord dans la douleur, il la rencontre partout. Et Dieu ne se laisse pas fléchir. Il voit le malheur de cet homme ; il entend ses cris, et il ne lui

envoie aucune consolation, aucun adoucissement. Il ne l'anéantit point, il ne le délivre pas. Et le malheureux reste là éternellement, pour un seul péché mortel ! Qu'est-ce donc que le péché mortel, puisqu'il mérite un tel châtiment ? Et ce châtiment, il n'est ni trop dur, ni injuste ! Si je ne puis le comprendre, c'est que mon intelligence n'est pas capable de pénétrer ce *mysterium iniquitatis*, ce mystère d'iniquité.

Et moi, ai-je aussi commis un péché mortel ? Alors, qu'ai-je mérité ? — Qu'un homme soit, pour un délit, condamné à la réclusion et qu'il obtienne sa grâce, il n'en est pas moins perdu pour tous les gens de bien : on ne veut plus avoir affaire à lui. Et moi, j'avais mérité la réclusion dans l'enfer éternel. J'ai obtenu ma grâce, mais j'ai commis la faute. Puis-je encore réclamer quoi que ce soit, me plaindre, élever quelque prétention ?

En terminant, je me représenterai le Sauveur sur la croix et je m'adresserai à lui : « Comment se fait-il que je sois encore vivant, que je ne sois pas damné depuis longtemps ? Peut-être en est-il, en enfer, un grand nombre qui n'ont pas péché autant que moi ! Ils sont éternellement damnés, et moi je puis encore être sauvé ! (Ou encore, si je n'ai pas péché grièvement : « Comment se fait-il que j'aie été préservé du péché mortel ? »). C'est à vous seul que je le dois, mon Sauveur. Quelle n'est pas votre bonté ! Vous êtes descendu du Ciel sur cette terre inclémente, pour payer le châtiment que j'avais mérité ! (Ou : « pour me mériter la grâce qui m'a préservé du péché. ») Afin de me sauver

de l'enfer et de m'ouvrir le ciel, vous avez été cloué sur la croix. Qu'est-ce donc que le péché, puisque vous, le Fils de Dieu, vous, très saint, très pur, l'innocence même, vous avez dû souffrir si cruellement pour les péchés ! Combien Dieu doit avoir le péché en horreur, puisqu'il le punit d'une manière si terrible ! Venez à mon aide, afin que je haïsse de tout mon cœur le péché et que je le fuie résolument ! »

« Combien je dois vous être reconnaissant, mon Sauveur, pour votre bonté et votre amour ! Je vous dois mon bonheur éternel. Comment vous ai-je remercié jusqu'ici ? Comment dois-je vous remercier à l'avenir ? Montrez-moi ce que vous attendez de moi, ce que je dois faire pour vous et aidez-moi à vous témoigner ma reconnaissance. »

La misère de nos propres péchés

La méditation précédente nous montre comment Dieu juge et punit le péché mortel. Nous avons été terrifiés en voyant que le refus du sacrifice par la soumission entraîne une réprobation éternelle... Celui qui a péché grièvement devrait se consumer de honte en voyant ce qu'il a mérité à bon droit. Il doit se regarder comme un grand criminel, à qui l'on a fait grâce : et il peut se réjouir de ce qu'il vit encore et n'est point là où il devrait être. — A la lumière de cette connaissance portons maintenant nos regards sur nous-mêmes afin de mieux comprendre la misère du péché et de briser entièrement notre orgueil. Devant Dieu, il faut nous

faire bien humbles, bien petits, bien discrets et ne point nous imaginer que nous pouvons élever la moindre prétention, comme si nous étions quelque chose.

Cette méditation, telle qu'elle est proposée ici, suppose que l'on a péché grièvement. On ne peut pas dire que celà s'applique indifféremment à tout le monde. Il n'est pas bon, sous prétexte de s'humilier, de voir dans les fautes vénielles des péchés mortels. Il n'est pas besoin de se faire pire qu'on ne l'est en réalité. Si nous n'avons pas péché mortellement, remercions Dieu pour sa paternelle assistance qui nous a préservés de ce malheur, et examinons ce que le péché est en lui-même, afin de conserver pour lui une aversion et une haine toujours plus vives. Parmi ces considérations, plus d'une s'applique dans une certaine mesure au péché véniel ; on peut donc en faire son profit pour soi-même.

Jetons un rapide coup d'œil sur notre vie. Rappelons-nous les diverses périodes de cette vie, les lieux où nous avons séjourné, les personnes avec lesquelles nous avons été en relations, les occupations qui ont été les nôtres. Quels péchés avons-nous commis ? — Il ne s'agit pas, ici, de faire un examen de conscience détaillé, mais un rapide retour sur nous-mêmes. Chacun sait dans une certaine mesure en quoi il a manqué grièvement.

Cherchons maintenant à comprendre *la malice et la corruption intrinsèques des péchés*, en faisant pour le moment abstraction de cette pensée que nous avons agi contre l'ordre de Dieu. — Il est absolument inadmissible que le péché puisse jamais

avoir quelque bien, quelque excuse légitime. Dieu n'a point, comme certains le pensent, promulgué ses commandements arbitrairement, en sorte qu'il aurait pu aussi bien leur en substituer d'autres. Ces commandements sont fondés sur la nature humaine et disposés dans l'ordre le plus juste. Voyons brièvement ce qu'ils demandent. N'est-il pas raisonnable et ne va-t-il pas de soi que, par reconnaissance et respect, nous devons reconnaître Dieu comme notre Créateur, croire en lui, nous confier en lui et l'aimer ? ne point profaner son saint nom et l'honorer de la manière prescrite par lui ? N'est-il pas raisonnable et ne va-t-il pas de soi que les enfants doivent être reconnaissants envers leurs parents, dont ils ont reçu l'existence et tant de bienfaits, qu'ils doivent les honorer, les aimer et leur obéir ? Qui donc voudrait avoir des enfants s'il ne pouvait en attendre la fidélité à ces devoirs ? Et que deviendrait l'humanité, si la jeunesse croissait sans surveillance ? — La vie sociale ne serait plus possible s'il était permis de nuire aux autres dans leur santé, dans leur vie, dans leurs biens ou dans leur honneur, si l'on ne pouvait plus compter l'un sur l'autre ? Que verrait-on sur cette terre, si chacun pouvait obéir librement à ses impulsions et à ses passions ? Ce qui est une fois permis doit rester toujours permis ; ce qui est accordé à l'un ne peut être interdit à l'autre. — Les États et Gouvernements ont puni la plupart des infractions aux commandements de Dieu, parce qu'ils ne peuvent subsister sans l'appui de ces commandements.

En outre, *tout péché est une victoire de la nature*

inférieure sur l'esprit. On pèche parce qu'on n'a pas la force morale de faire ce qu'on a reconnu devoir faire. En chaque homme, une foule de défauts et de vices cherchent à arracher à la volonté sa puissance pour se l'approprier : la paresse, l'amour de ses aises, le sens propre, l'insubordination, l'entêtement, la convoitise, la sensualité, l'avarice, le plaisir goûté à faire le mal, le désir de se signaler à l'attention, la calomnie, l'orgueil, la recherche de soi-même, l'imagination, la susceptibilité, l'irritabilité, la colère, la vengeance, etc., etc. Nous avons vu que la dignité même de l'homme demande que l'esprit conserve la haute main. Par conséquent, si ces défauts et ces vices prennent le dessus, c'est une honte, un manque de dignité, le signe d'une faiblesse et d'un manque lamentable de caractère. En commettant le péché, on agit contre ses lumières. L'esprit, l'âme n'ont rien à dire, on ne les écoute plus. Ce que demandent le caprice, les passions, les penchants aveugles, on le fait. L'empire de l'esprit est détruit : la tourbe des impulsions inférieures s'impose et réduit l'âme en esclavage. L'homme devient un être lamentable dont personne ne peut faire cas. Il est contraint de se mépriser lui-même.

Il suffit de nous rappeler ce que nous pensons des autres qui s'égarent ainsi, pour reconnaître à quel point le péché est, en lui-même, méprisable et haïssable. *Comme nous le condamnons sévèrement chez les autres !* Nous ne trouvons pas de mots pour condamner la bassesse, l'abjection, l'indignité de leur conduite. Le roi David nous donne ici un exemple instructif. Afin d'épouser la femme d'Urie,

qu'il avait déjà amenée à manquer à son devoir, il donna l'ordre de placer Urie au poste le plus dangereux dans le combat et de l'abandonner aux ennemis. Dieu envoya alors à David le prophète Nathan, qui, recourant à une parabole, montra au roi ce qu'il avait fait. Un pauvre homme, lui dit-il, n'avait qu'une petite brebis qu'il aimait beaucoup et à laquelle il était très attaché. Un homme riche, qui avait de nombreux troupeaux, reçut la visite d'un étranger ; il ne voulut point prendre de ses propres brebis pour donner un banquet à son hôte, mais il prit celle du pauvre. Et David irrité contre cet homme se leva et s'écria : « Vive le Seigneur ! L'homme qui a fait cela est un fils de mort ! » Je le ferai châtier ! Alors, le prophète lui dit : « *Tu es ille vir.* Vous êtes cet homme. » Les yeux de David s'ouvrirent, et il se rendit compte de l'indignité de sa conduite. — Ouvrons les yeux, nous aussi. Supposons qu'un autre ait fait ce que notre conscience nous reproche ; comment le jugerions-nous ? — Comment nous jugent ceux qui savent peut-être ce que nous avons fait ? Que penseraient-ils s'ils savaient tout ? Ne devrais-je pas rentrer sous terre ? Quelle honte pour moi, s'ils apprenaient ceci et cela ? — Suis-je donc meilleur parce qu'ils ne le savent pas ? Dieu le sait. Les anges et les saints le savent. Que suis-je à leurs yeux ?

Que suis-je donc, pour me permettre de telles libertés ? Parmi les millions d'habitants de ma patrie, combien en est-il qui me connaissent ? Combien parmi les deux milliards à peu près des habitants de la terre ? Si je n'étais pas là, s'apercevrait-on de mon absence ? Lorsqu'un jour, je

disparaîtrai, qu'y aura-t-il de changé ? Tout au plus, pendant un peu de temps quelques-uns se souviendront-ils de moi ! Puis, bientôt, tout sera dit. Personne ne me regrettera.

Que suis-je comparé aux anges et aux saints du ciel ? En une nuit, un seul ange mit à mort tous les premiers-nés des Égyptiens. Suis-je quelque chose en face des légions célestes, de leur beauté, de leur puissance, de leur gloire ?

La création tout entière, qu'est-elle devant Dieu ? Nous l'avons vu : à une échelle de 1 à 100 milliards, la terre n'est qu'un grain de poussière de 1/8 de millimètre de diamètre. Devant Dieu, l'univers entier n'est qu'un grain de poussière insignifiant. Qu'est-ce donc que la terre devant lui ? Et moi, que suis-je ?

Que suis-je en moi-même ? Qu'ai-je que je n'aie pas reçu ? Des millions et des millions d'hommes n'ont-ils pas eu, n'ont-ils pas autant que moi et davantage encore ? Jusqu'où peuvent atteindre ma conscience et mes forces ? Quelle pauvreté que l'homme ! Un léger malaise, une légère maladie peuvent paralyser ses forces. Qu'est-ce que le corps dont on fait trop souvent tant de cas ? N'est-il pas la source de nombreuses fautes, de nombreux péchés ? Tant de misères, tant de corruption ne viennent-elles pas des appétits et des tendances physiques ? Ce corps, qui nous est commun avec les animaux et fait de chacun de nous un animal, voudrait nous ravaler au-dessous de l'animal ! Lorsque je serai mort, on creusera un trou profond, on y déposera mon corps de peur qu'il n'empoisonne les environs. Alors, que suis-je donc vraiment ?

Ai-je de quoi me figurer que je suis quelque chose ? Comment n'avoir pas le dégoût et la honte de moi-même lorsque je vois ce que je puis m'attribuer ou revendiquer pour moi seul : péchés, manquements, imperfections, peut-être des pires espèces ? Ne dois-je pas me regarder comme un abcès purulent, d'où suppure toute cette corruption ? « Qui êtes-vous, homme, pour contester avec Dieu ? » (*Rom.*, IX, 20.) « De quoi, terre et cendre, pouvez-vous vous enorgueillir ? » (*Eccl.*, x, 9). « Vous vous êtes levés contre le souverain du ciel. » (DAN., v, 23) et vous avez dit : « Je ne vous servirai pas. »

Enfin, qu'est-ce que Dieu, que j'ai offensé par mes péchés ? Il est *infiniment sage*. Pour lui, pas de mystères, pas d'énigmes ni de questions non résolues. Il pénètre jusqu'au fond le plus intime de toutes choses, dans toutes leurs connexions. — Et moi, que sais-je ? A chaque instant, je remarque les défaillances de mon esprit. De toutes parts, ma science rencontre des bornes, et ce que je sais, je le dois en très grande partie à d'autres que moi et à une pénible étude. Je ne saurais rien des questions les plus importantes, si Dieu ne me les avait pas révélées. Et ce Dieu qui sait tout, qui est infiniment sage, m'a indiqué la voie qui doit me conduire à la véritable perfection et à mon bonheur. Et, par le péché, j'ai dit : « Je sais mieux que vous ce qui m'est bon. »

Il est *omniscient*. Il connaît mes pensées les plus secrètes. Il me voit alors même que je suis seul ou que je suis dans l'obscurité. Comme je veille sur mon honneur ! Je cherche à cacher ou à dissi-

muler tout ce qui pourrait me rabaisser aux yeux des hommes. Et pourtant je ne crains pas de faire, sous les regards de Dieu, des choses qui me rendent méprisable devant lui et dont je serais profondément honteux, si elles venaient à la connaissance des hommes. Dieu les a vues : qu'importe que les hommes les ignorent !

Il est *tout-puissant.* Je suis tout entier entre ses mains. Quelle n'est pas notre impuissance en face des forces de la nature : orages, tremblements de terre, inondations ! Et pourtant ces forces ne se font sentir que sur telle ou telle petite partie de la terre ! — Avec quel poids la terre tourne autour du soleil ! Quelle puissance dans les feux du soleil et dans ces milliards d'étoiles fixes ! Et cependant ces forces restent des forces créées, limitées. — Quelle est donc la puissance qui les contraint à suivre fidèlement leur route ? Et Dieu, en les créant, n'a rien perdu de sa propre puissance. Sa toute-puissance n'est même pas, pour ainsi dire, mise à contribution, elle ne s'épuise point à organiser l'univers. Il peut, à chaque seconde, créer un monde nouveau, aussi grand, plus grand que celui que nous voyons ; donc, 60 par minute, 3.600 à l'heure, 86.400 par jour, et ainsi, jour par jour, année par année ; et, après des milliards et des milliards d'années, il n'aurait rien perdu, rien dépensé de sa toute-puissance : elle ne serait ni amoindrie, ni affaiblie ! Que suis-je donc devant lui ? — Et je me souviens de la comparaison avec les fourmis et je m'imagine que je leur ai marqué sur la terre une ligne, que je leur interdis de franchir. Si l'une d'entre elles, dressant la tête, me disait : « Je franchirai

cette ligne », il me suffirait de poser mon pied sur elle et elle serait écrasée. — Je suis, devant Dieu, beaucoup moins qu'une fourmi devant moi. Et Dieu m'a, par ses commandements, tracé une ligne et défendu de la franchir. Et moi, par mon péché, j'ai dit : « Je la franchirai quand même ! » Ne devrait-on pas se rire de ma folie ? Dieu me tient en son pouvoir, bien plus que ma puissance ne s'impose aux fourmis.

Il est *souverainement juste.* Il donne à chacun ce qu'il mérite. Il me montre un ciel éternel où il me récompensera surabondamment, si je le sers, comme c'est mon devoir de le faire. Nous avons vu de quelle effroyable manière il punit celui qui lui refuse l'obéissance. Par le péché, je n'ai pas donné à Dieu ce à quoi j'étais obligé. Méconnaissant mon devoir, j'ai été infidèle et j'ai déclaré : « Je renonce à votre ciel et je ne m'inquiète pas de votre enfer. »

Il est la *Beauté éternelle, infinie.* Il possède, dans une mesure infinie, tout ce qui mérite de notre part un effort, tout ce qui est noble, grand, aimable, capable de rendre heureux. Et tout ce qui s'offre à moi, ici-bas, pour me charmer, susciter mon enthousiasme, m'inspirer la joie, ravir mon admiration, n'est qu'un pâle reflet de ses infinies perfections. — Et moi, à quel point je suis pauvre, imparfait, dépourvu de toute valeur, haïssable même et repoussant ! C'est de Dieu seul que je puis attendre grandeur, bonheur, aide, contentement. Et par le péché, je l'ai dédaigné, lui, le Bien infini ; je lui ai préféré un bien apparent, une bagatelle terrestre ! Si, du moins, j'en étais resté là ! J'ai attaché plus de prix à tout ce qui est bas, vil,

haïsable ; j'ai sacrifié Dieu à ces vilenies et j'ai dit : « En vous rien n'est à mon goût ! Les joies du péché me sont plus chères ! »

Il est *infiniment bon*. Par pure bonté, il m'a créé. Je dois être pour l'éternité un témoignage de son indicible amour. Il a mis en œuvre sa toute-puissance et sa sagesse pour m'assurer tout le bonheur et toute la gloire que lui seul, Dieu infini, peut communiquer. Il est descendu du ciel sur la terre, afin de me mériter à nouveau le bonheur perdu. Toutes ses pensées pour moi sont des pensées d'amour, d'un amour noble et sincère et il voudrait me rendre éternellement heureux. — Et moi, au lieu de me souvenir de ses bienfaits et de me montrer reconnaissant, je l'ai, dans ma malice, grièvement offensé et j'ai fait sciemment ce que je savais être rigoureusement défendu par lui. A l'égard des hommes qui m'avaient fait du bien ou dont j'espérais tirer quelque avantage, je me montrais respectueux et je veillais à ne rien faire qui pût les indisposer contre moi. Et moi, dont le bonheur temporel et éternel est entre les mains de Dieu, moi qui suis entièrement sous sa dépendance, je croyais n'avoir nul besoin de garder pour lui le moindre respect, comme si sa faveur ne m'importait en rien. Je l'ai traité comme une nullité complètement négligeable.

Sachant bien que le Sauveur a dû souffrir si cruellement pour mes péchés, je ne me suis pas abstenu de pécher. On l'a bafoué, on lui a craché au visage, on s'est moqué de lui ; il voulait expier mon orgueil ; et moi, je dressais fièrement la tête et je refusais de m'incliner. Il a été cruellement flagellé — pour mes péchés de la chair ; et je m'aban-

donnais à ces dégradants plaisirs. Il a souffert de la faim et de la soif — pour mon intempérance ; et je me délectais en des joies interdites. Il portait sur ses épaules meurtries la lourde croix — pour mon immortification, et je suivais paisiblement la voie large, la voie des plaisirs. Il mourut sur la croix — par amour pour moi, pour me sauver, et je n'en étais pas touché au point de lui offrir par amour pour lui tel ou tel sacrifice au profit de mon âme.

Peut-être suis-je allé plus loin encore et ai-je passé du côté des ennemis du Sauveur, en égarant d'autres âmes. J'ai contrarié ses intentions miséricordieuses sur mes semblables, en les entraînant à se révolter contre lui.

Et maintenant, je rappelle à ma pensée que j'ai été créé uniquement afin de glorifier Dieu en le reconnaissant pour mon souverain Maître et Seigneur. Je dois me conformer aux dispositions que, dans sa sagesse, il a établies afin de me perfectionner et de me rendre de plus en plus semblable à l'image divine. Mon principal devoir est de faire le bien et de coopérer à la réalisation des desseins de Dieu. Ainsi, je serai, pour l'éternité, un témoignage de son amour et je prendrai part à son infinie béatitude. — Et je n'ai point tenu compte de ces vues miséricordieuses du Seigneur ; j'ai voulu marcher dans les voies par moi choisies ; j'ai méprisé sa souveraineté, méconnu la mission pour laquelle Dieu m'a créé et sans laquelle je n'ai aucune valeur, aucune raison d'être ; j'ai semé le désordre et la corruption.

Ne dois-je pas m'étonner de vivre encore ? que la création entière ne se soit pas tournée contre moi pour m'anéantir ? Lorsque Lucifer se révolta contre Dieu et déclara : « Je ne vous servirai point », Michel se dressa contre lui et le précipita dans l'abîme. Pourquoi, lorsque j'ai péché, un ange n'est-il pas venu pour me jeter dans l'enfer ? — Lorsque la malice des hommes se fut multipliée sur la terre, le déluge vint y mettre fin. Une pluie de soufre et de feu détruisit Sodome et Gomorrhe et anéantit leurs habitants. Pourquoi les forces de la nature ne se sont-elles pas déchaînées contre moi ? Pourquoi un éclair ne m'a-t-il pas foudroyé ? Pourquoi la terre ne s'est-elle pas entr'ouverte pour m'engloutir ? Pourquoi les bêtes sauvages ne m'ont-elles pas mis en pièces ? — Rien de cela ! Au contraire, les anges et les saints priaient pour moi, intercédaient en ma faveur. La terre me supportait, et, pour moi, prodiguait ses dons ; le soleil, la lune, les étoiles brillaient pour moi, la nature m'offrait ses joies et restait à mon service. Et Dieu, que j'ai si grièvement offensé, dont j'ai blessé le cœur si paternel, que faisait-il ? — Dieu ne me punissait pas, il m'épargnait et songeait de quelle manière il pourrait me sauver. Je deviendrais ainsi un témoignage plus éclatant encore de son amour, s'il me pardonnait, s'il payait lui-même les peines que je méritais et consentait, malgré mon indignité, à m'associer éternellement à sa gloire !

Accablé, et comme brisé sous le poids de mon iniquité, mais en même temps soutenu par la bonté, la patience et la miséricorde de Dieu, j'adresse tout d'abord ma prière finale à la très sainte Vierge

Marie. Elle est le refuge des pécheurs. Qu'elle daigne m'obtenir de son divin Fils une triple grâce : Que je comprenne d'abord à fond combien mes péchés sont haïssables, et que je les déteste de tout mon cœur ; — que je voie bien ce qui, dans ma conduite, doit être corrigé, afin que j'y porte remède et dispose ma vie conformément à la volonté de Dieu ; — que, comprenant enfin le folie et la corruption du monde, de ses convoitises et de son orgueil, qui m'ont conduit au péché, je prenne la ferme résolution de fuir tout ce qui est mondanité et vanité. — Conduit par Marie, je m'adresse alors au divin Sauveur. De tout cœur, je le remercie de m'avoir épargné, de m'avoir retiré de la misère du péché, de m'avoir, par sa mort sur la croix, donné la possibilité d'être éternellement heureux. Je lui promets, avec le secours de sa grâce, de corriger ma vie et je lui demande cette même triple grâce. — Plein de confiance, je m'adresse enfin au Père céleste, je le remercie de son secours et de son amour : je lui promets de me corriger et je lui demande la même triple grâce.

L'enfer

I

Nous avons vu ce qu'est le péché mortel, comment Dieu le juge et le punit. Nous devions nous sentir pénétrés de crainte et de terreur en voyant avec quelle terrible rigueur il le punit. Et ainsi, nécessairement, le ferme propos de reconnaître sans réserve la souveraineté de Dieu — ferme propos

qui était déjà la conclusion du Fondement — se trouve affermi. Mais nous sommes libres et nous restons libres. Nous avons donc la possibilité d'en décider autrement. Nous ne pouvons pas une fois pour toutes fixer notre volonté. Aussi longtemps qu'il vit, l'homme peut violer ses résolutions les plus fermes, ses serments les plus sacrés. Il peut se présenter des circonstances dans lesquelles la tentation de ne suivre que nos propres désirs et de ne pas tenir compte de la volonté de Dieu, devient très pressante. Nous devons donc nous établir fortement dans la crainte du Seigneur et bien considérer où nous allons, si nous mourons en rébellion contre la volonté de Dieu. Des saints eux-mêmes ont avoué que, seule, la pensée de l'enfer éternel les a détournés du péché. Nul n'est assuré, aussi longtemps qu'il vit, de ne point se perdre ! Sans doute, nous devons avoir pleine confiance en l'aide paternelle de Dieu, et rester bien convaincus qu'il vient à notre secours si, de notre côté, nous faisons tout ce que nous pouvons. Mais, d'autre part, nous devons nous croire capables de tout, si Dieu ne nous aide pas ; et il ne nous aide qu'à la condition que nous demandions et méritions son assistance.

Il est des hommes qui ne pensent pas volontiers à l'enfer ; il en est d'autres qui nient son existence. L'enfer les gêne. Au fond, la raison en est peut-être que rien, mieux que l'enfer, ne met sous les yeux de l'homme sa petitesse, son insignifiance. L'enfer lui montre qu'en soi l'homme n'a aucune valeur, que sa seule importance, sa seule raison d'être consiste en son devoir de glorifier Dieu, en sorte que

c'en est fait de lui pour l'éternité, s'il ne remplit pas ce devoir. C'est là un coup mortel porté à l'orgueil de l'homme, qui s'imagine volontiers avoir quelque importance par sa propre personne, par sa propre puissance. Les désirs et les efforts d'un très grand nombre d'hommes tendent avant tout à jouer un rôle important, à se concilier l'attention, le respect, à intervenir partout, à exercer quelque influence, à pouvoir dire leur mot en toutes choses, à montrer qu'ils sont là, que rien ne peut marcher sans eux, que leur manière de voir et leur volonté sont prépondérantes. Ils croient donc n'avoir pas besoin de Dieu, pouvoir se tirer d'affaire sans lui, sans tenir aucun compte de sa volonté. Ils ne peuvent ou ne veulent pas penser qu'il est possible qu'ils aient fini leur rôle, que vraiment ils n'aient ni la moindre valeur, ni la plus petite importance et que Dieu les soumette à des peines éternelles, sans se soucier d'eux davantage. Ils tiennent la question pour tranchée, et dès lors, la doctrine de l'Église n'est plus exacte, parce que, dans leur orgueil, ils ne veulent pas comprendre ni reconnaître que, s'ils ont une valeur et une importance, c'est en glorifiant Dieu, et que s'ils ne veulent point se soumettre à la souveraineté de Dieu et devenir ainsi les témoignages de son amour infini, ils devront le glorifier en attestant sa justice, sa sainteté et sa majesté suprême. — Et ainsi, avec une clarté effrayante, se révèle en même temps l'infinie majesté de Dieu qui, sans être obligée de s'arrêter en rien à l'épouvantable malheur des damnés, les jette dans un enfer éternel, parce qu'ils n'ont point voulu le reconnaître pour leur Maître. Dieu seul

est grand, et tout le reste n'a d'importance qu'à la condition de le glorifier. Il laisse à notre nature libre le choix de la manière dont nous voulons le faire.

Soyons humbles et reconnaissons franchement que nous ne sommes absolument rien. Alors, il ne nous sera pas difficile de croire à la révélation divine affirmant qu'il y a un enfer éternel.

Avant de faire notre méditation sur l'enfer, il est bon de nous bien pénétrer d'abord de cette conviction : *qu'il y a réellement un enfer*. Cette vérité est si redoutable qu'en la méditant, une question se présente malgré nous à notre esprit : « Est-ce réellement la vérité ? Est-il possible qu'il y ait un enfer éternel ? »

Tout d'abord, il est *possible* qu'il y ait un enfer. Y a-t-il une raison pour que cela soit impossible ? Découvrons-nous dans cette affirmation une contradiction intrinsèque ?

On pourrait faire cette objection : *Un enfer éternel est contraire à la justice.* Il est sans proportion avec le péché qui ne dure qu'un moment. Réponse : Aucun délit n'est puni proportionnellement à sa durée ; mais selon sa grièveté. Or, la grandeur d'une offense se mesure d'après la distance qui sépare l'offenseur de l'offensé, et, ici, la distance est infinie.

On objecte encore : *Dieu, cependant, est miséricordieux.* Réponse : Dieu est ineffablement miséricordieux ; en d'autres termes, il garantit à chacun, aussi longtemps qu'il vit, la possibilité du pardon. Mais, avec la mort, la miséricorde cesse, et elle doit cesser. En effet, si la miséricorde mettait Dieu dans l'impossibilité de punir éternellement le coupable, Dieu n'aurait plus aucun moyen de refréner, ici-bas,

ceux qui font le mal. Un homme pourrait alors dire à Dieu : « Je ne m'incline pas devant votre volonté. Vous pouvez commander autant que vous le voulez, menacer autant qu'il vous plaira : je fais ce que je veux. Après la mort, vous pouvez me punir à votre gré, je ne puis m'y opposer. Mais pourtant vient un moment où la punition prend fin. Vous pouvez alors m'anéantir, — peu m'importe, — ou bien, il faut m'admettre dans le ciel. Mais, je ne m'incline pas devant votre volonté ! » Et Dieu, le Dieu tout-puissant se trouverait en face d'un tel homme et il ne pourrait se faire respecter ! Le méchant pourrait faire sa volonté propre, triompher et se moquer de Dieu, qui serait alors devant lui comme un père affaibli par l'âge, en butte aux insolences d'effrontés garnements. Peut-on penser que Dieu se laissera traiter de la sorte ?

Mais, *comment Dieu peut-il créer des hommes, dont il prévoit qu'ils se perdront ?* Combien cette objection, que l'on met toujours en avant, est absurde, on le voit aisément en réfléchissant aux conséquences qui en découleraient, si elle avait quelque valeur. Dieu, en effet, ne pourrait créer aucun homme, dont il prévoit la condamnation. Alors, tous ceux qu'il crée, seraient assurés de ne point se perdre. Ils pourraient vivre dans le plaisir, sans rien se refuser, se livrer à toutes leurs passions. Ils seraient certains ne de point tomber en enfer ! Il faudrait alors que dans l'autre vie, Dieu en finit avec eux de quelque manière, s'ils ne se convertissaient pas auparavant. Et, cependant, il ne pourrait les damner ! — Mais la raison fondamentale pour laquelle cette objection ne prouve rien, est la suivante : Si Dieu ne

pouvait créer ceux dont il prévoit qu'ils abuseront de leur liberté et, par conséquent, se perdront par leur propre faute, il ne serait pas libre. Et ces hommes pourraient le lui reprocher, le braver et lui dire : « Vous ne pouvez nous créer ! Si vous nous créez, en effet, nous abuserons de notre liberté ; nous refuserons de nous soumettre à vous. Après notre mort, vous devriez nous punir éternellement, et vous ne le pouvez pas ! Donc, vous ne pouvez pas nous créer. » Conclusion en contradiction avec la liberté de Dieu et son absolue souveraineté : Il a le droit de créer qui il veut et de le mettre en face de cette alternative : reconnaître sa souveraineté ou ne point la reconnaître. Assurément, il doit donner à chacun la grâce suffisante pour arriver au salut, et, en effet, il la donne à chacun. Dès lors, celui qui refuse de se soumettre à lui, doit subir les conséquences de son refus.

Mais *un châtiment qui aurait une fin ne serait-il pas suffisant ?* Ce châtiment serait un purgatoire, et sur la plupart des hommes, il ne fait pas ou il fait peu d'impression. Ils se disent : « On finit bien par en sortir. » Les hommes pourraient alors vivre à leur gré, dans la certitude qu'ils finiraient tout de même par entrer dans le ciel.

N'y a-t-il donc aucune conversion possible après la mort ? Si quelque conversion était possible, les hommes la différeraient jusqu'après la mort, et ils n'auraient aucun motif efficace d'avoir l'horreur du péché.

Je ne puis pas comprendre que Dieu inflige aux pécheurs un châtiment éternel. Vous avez parfaitement raison. Aucun homme ne peut comprendre

cette vérité. Mais il ne s'ensuit nullement que le fait soit impossible. Déjà dans l'ordre naturel il est quantité de choses que nous ne pouvons comprendre, bien que les ayant sous nos yeux. Qu'est-ce que l'électricité ? Qu'est-ce que la vie ? Posez aux savants ces questions et beaucoup d'autres encore, et vous ne recevrez aucune réponse. Dans l'ordre surnaturel, quand il s'agit de Dieu, nous ne pouvons rien comprendre pleinement. Avez-vous mesuré son éternité, calculé son immensité, pénétré les secrets de sa sagesse, de sa toute-puissance, de sa sainteté, de son amour ? Et vous vous étonnez de ne pouvoir comprendre sa justice ? Vous devez croire à sa justice comme vous croyez à tant d'autres vérités.

Il *peut donc* y avoir un enfer. Jamais homme, malgré tous ses efforts, n'a pu démontrer le contraire. — Que ne fait-on pas, d'ailleurs, pour se préserver d'un malheur qui *peut* arriver ? A combien d'assurances ne voyons-nous pas recourir chaque année en vue de se garantir contre telle ou telle éventualité ? Donc, si l'on pouvait démontrer seulement qu'un enfer éternel est *possible*, tout homme raisonnable devrait chercher à s'assurer contre un pareil malheur.

Or, il est *vraisemblable* qu'il y a un enfer éternel : *la conviction de tous les peuples* l'atteste. Certes, de tout temps, on a vu des incrédules, mais jamais un peuple incrédule. Il est scientifiquement démontré que la croyance à la punition des méchants dans l'autre vie a été générale chez tous les peuples. Déjà, chez les païens de l'antiquité, nous trouvons de frappantes descriptions d'un monde souterrain

où les méchants subissent une peine éternelle. Il en est ainsi, par exemple, chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains. Et pourtant il n'est pas de doctrine plus gênante pour l'homme que celle-là. Que n'a-t-on pas tenté pour en démontrer la fausseté, pour la faire oublier, pour la rejeter ! On a tout essayé, on a mis en œuvre toutes les ressources que l'intelligence la plus vive pouvait offrir pour réfuter les preuves attestant l'existence de l'enfer. Négation, plaisanterie, railleries, on n'a rien épargné : on s'est moqué de ceux qui croyaient à l'enfer, on les a tournés en ridicule. Et, cependant, les peuples sont restés fidèles à cette croyance. — Regardons enfin, d'un côté, ceux qui croient à l'enfer, et, de l'autre, ceux qui nient son existence. Que voyons-nous ? Tous ceux qui aiment la noblesse, la pureté, la sainteté croient à l'enfer ; tandis que les méchants veulent le nier. Qui donc a raison ?

La raison intime de cette croyance universelle est *la voix de la conscience*, qui ne laisse jamais le méchant en paix, alors même qu'il n'a rien à craindre sur cette terre. Comme elle sait tourmenter, cette voix ! comme elle sait torturer ! Les païens ne l'ignoraient pas et ils ont créé la tradition des esprits vengeurs, qui poursuivent et torturent ceux qui ont fait le mal. Quelle est profonde la parole du roi David : « *Peccatum meum contra me est semper*. Mon péché m'est toujours présent à l'esprit ! » Qu'est-ce que cette voix qui ravit à tant d'hommes toutes les joies de la vie, les trouble, les rend malades et parfois les jette dans la folie, dans le désespoir et les pousse au suicide ? — On a prétendu que

c'était le résultat d'une fausse éducation. Comment expliquer alors que ceux-là même qui pensent ainsi, entendent cette voix et qu'elle ne leur laisse aucun repos ? D'après certain professeur d'Université, tout ce qu'on dit de cette autre vie n'était qu'un moyen d'effrayer les bonnes vieilles femmes. Lorsque vint pour lui l'heure de la mort, il fut pris d'angoisse et, changeant de langage, il demanda un prêtre, désavoua publiquement son enseignement et se réconcilia avec l'Église. Plus d'une fois, aussi, ceux qui, en bonne santé, avaient nié l'enfer, ont, à l'approche de la mort, réclamé un prêtre, et la porte est restée fermée au prêtre. La chambre du moribond fut alors témoin de scènes effrayantes. La mort de Voltaire nous en a laissé les plus terribles exemples. On rapporte que le malheureux se tordait sur son lit, gémissait et poussait des cris, ouvrait des yeux hagards et répétait : « Satan est là pour m'emporter. » La plume se refuse à décrire une telle scène. Ses amis qui étaient présents disaient : « Si le diable pouvait mourir, il ne pourrait avoir une fin plus épouvantable ! »

Quelle est cette voix ? Il n'y a qu'une seule explication : Dieu l'a mise au cœur de l'homme, afin que nul, dans l'autre vie, ne puisse se plaindre et dire : « Je n'en avais pas conscience ! » On peut ne pas écouter cette voix, n'en pas tenir compte, chercher à l'étouffer, arriver peut-être à lui imposer silence ; mais nul ne peut dire : « Je ne l'ai point entendue. » — C'est pourquoi cette voix ne peut mentir. Il n'est pas admissible que Dieu avertisse et effraie l'homme pour l'amener à éviter la damnation à

tout prix et que, cependant, en l'autre vie, l'homme puisse dire : « Le mal n'était pas si grand ! Il n'y a pas d'enfer éternel ! »

Encore une question : Qu'avons-nous vu depuis l'explosion de la guerre mondiale ? Un héroïsme qui, durant des siècles, s'imposera à l'admiration ; mais aussi des crimes que le monde n'avait jamais vus. Rappelons-nous les manœuvres des profiteurs de la guerre, des agioteurs, des coulissiers, après la guerre. Quelles nouvelles avons-nous apprises de Munich, de la Hongrie, de la Russie ? D'après le rapport d'un Anglais, les bolchévistes auraient, de leur propre aveu, fait périr, jusqu'en 1924, plus de 1.746.000 hommes. L'épouvante nous saisit lorsque nous lisons les souffrances endurées par les bannis et les prisonniers, par un grand nombre de prêtres catholiques. Qui porte la responsabilité de telles abominations ? Et, maintenant, je demande : Tous ces attentats contre le bonheur de l'humanité, tous ces forfaits resteront-ils sans aucune sanction ? Pouvons-nous admettre que tant d'infortunés, tant de malheureux qui ont subi des infamies, ont dans leur détresse vainement invoqué le ciel, que leurs larmes et leurs prières sont tombées dans le vide ? Là-haut, il est quelqu'un qui les entend et qui, un jour, jugera toutes choses. Il y a un jugement dernier ! Tous, nous y comparaîtrons. Les archives des cœurs seront ouvertes. Les machinations, les pensées, les actions les plus secrètes seront mises en pleine lumière devant Dieu qui sait tout. Avec une inflexible justice, il jugera la faute et prononcera la peine méritée par toute faute non expiée. Contre sa sentence, il n'est point d'appel, il n'est

pas de révision. Et sa toute-puissance procédera à l'exécution de la sentence. Personne n'y échappe, pas d'évasion possible ! La sentence doit être irrévocable. En effet, si, même après d'innombrables siècles, des coupables sortaient de l'enfer, il importerait peu d'avoir été sur terre un héros ou un criminel. Le châtiment aurait pris fin et alors commencerait également pour eux une éternité de bonheur ! Le sentiment de la justice proteste en nous. Après avoir fait tous nos efforts pour éviter de nous perdre, penser que, pour l'éternité entière, nous serions réunis à ceux qui, jusqu'à la mort, ont persévéré dans le mal !

Donc, il est vraisemblable qu'il y a un enfer éternel. Ce que nous venons de dire ne nous permet pas d'aller plus loin dans nos conclusions. Pour arriver à une certitude absolue, nous avons besoin d'autres preuves plus solides, qui établissent cette redoutable vérité. Ces preuves, Dieu lui-même nous les donne.

Il est *certain* qu'il y a un enfer éternel. Dieu nous l'a révélé. Les textes de l'Ancien Testament l'attestent déjà. Nous savons que, dans la parabole du mauvais riche, le Sauveur nous le montre dans l'enfer et demandant à Abraham d'envoyer quelqu'un à ses frères pour qu'ils ne viennent point eux-mêmes où il est. Et Abraham répond : « Ils ont Moïse et les prophètes : qu'ils les écoutent ! » Le Sauveur entend nous dire par là que chacun peut, d'après les écrits de Moïse et des prophètes, reconnaître clairement qu'il y a un enfer. Lorsqu'il en parle en prêchant sa doctrine, il suppose que la croyance à l'existence de l'enfer est une chose

qui va de soi. Et voilà pourquoi il n'insiste pas sur ce côté de la question. La manière dont il mentionne l'enfer le montre bien. Il regarde comme une hypothèse inadmissible que quelqu'un puisse ne pas croire à cette vérité ; et, en même temps, ses paroles ne permettent pas de révoquer en doute l'existence de l'enfer. Nous en avons une preuve évidente dans les termes qu'il emploie en parlant du Jugement dernier. Tous les hommes, dit-il, paraîtront devant son tribunal. Les bons seront séparés des méchants. Après avoir béni les justes, le Juge se tournera vers les méchants et prononcera cette sentence : « Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. » Et, il ajoute, en parlant des méchants : « Et ils iront au supplice éternel. » — Impossible d'affirmer plus clairement l'existence de l'enfer. Les Apôtres enseignent ce que le Maître a enseigné, et telle est la doctrine constante de l'Église. Doctrine de l'enfer, doctrine de la Rédemption, le christianisme tout entier, — tout s'enchaîne dans cet enseignement ; et l'Église a fait de l'existence de l'enfer un dogme de foi.

Il y a donc un enfer éternel. Et quiconque meurt en état de rébellion contre Dieu tombe en enfer. — Cette vérité peut gêner les hommes, leur être désagréable ; ils peuvent se révolter contre elle, la déclarer incompréhensible ; — cela ne change en rien la réalité. Il ne reste qu'une chose à faire : croire cette vérité et — compter avec elle.

L'enfer

II

Essayons de nous représenter l'enfer. Ici, nous ne sommes point réduits à des conjectures : Les paroles du Sauveur sont parfaitement claires. Méditons attentivement les termes de la sentence prononcée par lui au jour de Jugement dernier. Une sentence ne peut être équivoque.

« *Retirez-vous de moi !* » — Loin de moi ! Un missionnaire visitait un jour un asile d'aliénés. Dans une salle, il aperçut une jeune fille qui pouvait avoir une vingtaine d'années, et se distinguait par les traits de son visage et la grâce de sa personne. Elle brodait un parement d'autel. « A quoi destinez-vous ce travail ? » demanda-t-il. Pas de réponse. Il répète sa question ; même silence ! En quittant la salle il veut se renseigner. « Comment est-il possible qu'une jeune fille, dont le visage respire pareille noblesse, soit folle ? » — « Elle est ici depuis peu de temps », lui explique-t-on. « Elle devait se marier et voulut un jour rendre visite à son fiancé. Elle gravissait les marches de l'escalier, lorsqu'elle l'aperçut et l'entendit crier : « Va-t'en ! Je ne veux plus avoir affaire avec toi. » Ces mots lui ont fait perdre la raison. Elle avait cru être enfin au comble de ses désirs et trouver son bonheur en épousant cet homme ; et, à cette pensée, son cœur goûtait la joie la plus intime. Et voilà que son cœur se brisait ! et sa raison sombrait ! — Une heure semblable attend chacun des hommes ; un moment vient où

il se dit : « Me voici arrivé au but. » C'est le moment où son âme se sépare de son corps et où il reconnaît Dieu dans l'éternité. Le damné connaît beaucoup mieux que nous ce qu'est Dieu. En même temps, il saisit cette vérité : « C'est en Dieu que se trouve le bonheur pour lequel j'ai été créé, un bonheur ineffable, indestructible, éternel ! » Il voudrait chanter sa joie de pouvoir enfin satisfaire toutes ses aspirations au bonheur ; il voudrait se presser sur le cœur paternel de Dieu pour y être éternellement heureux ! Et voilà qu'en face de cet homme se dresse, dans toute sa majesté, un Dieu infini, et, comme un éclat de foudre, retentissent ces mots : « Loin de moi ! » — Après un regard jeté vers le ciel perdu, après un dernier écho des chants d'allégresse qui retentissent là-haut, — c'est un cri de désespoir, et le damné se trouve dans l'enfer et se dit : « C'en est fait de mon bonheur ! »

Ici-bas, sur la terre, l'homme peut se faire illusion, s'imaginer qu'il n'a pas besoin de Dieu pour être heureux. Il peut s'occuper de mille choses, qui lui offrent le repos, la distraction, le plaisir, etc. Rien de tel dans l'autre vie. En Dieu seul se trouve tout ce qui peut apporter à l'homme la joie et le bonheur ; en dehors de Dieu, il n'y a que ténèbres. Être repoussé par Dieu, c'est donc se voir exclu du bonheur !

Et cette parole : « Loin de moi ! » le damné l'entendra encore une fois au Jugement dernier. Son corps est là, réuni à son âme, et il faut comparaître devant Celui qui juge le monde. Que ne donneraient pas les méchants pour se dérober ! Leurs fautes, leur malice vont être dévoilées devant le monde entier.

Ils crieront : « Montagnes, tombez sur nous ! collines, couvrez-nous ! » Vains efforts ! La toute-puissance de Dieu les contraint à se présenter devant son tribunal. Tous voient leurs parents, leurs frères, leurs sœurs, leurs amis, tous ceux qu'ils ont connus. Vers eux les damnés lèvent leurs regards, et la fureur du désespoir s'empare d'eux en voyant que ceux-là sont sauvés dont ils s'étaient moqués sur la terre en les poursuivant de leurs railleries. — Alors, paraît le juge du monde ! Un jour, au jardin de Gethsémani, le Sauveur se montra face à face à ses ennemis. Ils avaient devant eux Celui qui, par amour pour nous, « a pris la forme d'esclave ». A sa demande : « Qui cherchez-vous ? » ils répondirent : « Jésus de Nazareth. » — « C'est moi, je le suis ! » dit-il. A ces mots, tous reculèrent et tombèrent par terre. Mais, maintenant, il se présente à ses ennemis, en sa qualité de Juge du monde, de Roi de gloire ; le nimbe de la divinité ceint sa tête ; il les regarde comme s'il voulait leur dire : « C'est moi que vous avez méprisé, dont vous avez violé les commandements, dont vous avez méconnu et rejeté l'Église. » Dans l'épouvante qui les saisit, ils voudraient fuir, tomber à la renverse les uns sur les autres. Étendant sur eux ses mains que les clous ont transpercées, il proclame la sentence : « Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. »

Et, tandis que le Sauveur et ses élus s'élèvent dans le ciel, la masse des damnés, telle une avalanche, s'écroule dans l'abîme. Et, maintenant, le corps est, lui aussi, livré au châtiment. Quand un malheur nous menace, quelles angoisses n'éprouve-

t-on pas. Plus d'une fois, dans un naufrage, dans un incendie, les scènes les plus cruelles se sont passées, parce que, en proie à l'angoisse, égaré par la terreur, chacun cherchait à se sauver. Plus terribles seront l'angoisse et la terreur du damné, lorsque, pour la première fois, il verra des yeux de son corps cette mer de flamme et tous les démons ; lorsqu'il sera contraint de se dire : « C'est là que je vais ! » Épouvanté, il cherche à s'échapper, mais toute sa résistance est inutile, et il disparaît dans l'abîme qui se referme sur lui. Pour jamais, le voilà condamné aux pleurs et aux grincements de dents.

Il a maintenant la part qu'il a choisie. Il ne voulait pas entendre parler de Dieu ; il s'est séparé de Dieu ; il a proclamé qu'il n'avait pas besoin de Dieu pour être heureux, qu'il pouvait se suffire à lui-même. Nous avons le choix : Dieu... ou l'enfer ! Nous recevons ce que nous avons choisi ; il faut faire notre choix sur cette terre, et Dieu ne commet aucune injustice, lorsqu'il donne à chacun ce que chacun a choisi.

Maudits ! L'homme tout entier, dans toutes ses facultés, est maudit. Il conserve toutes ses facultés, mais elles ne peuvent plus servir qu'à le torturer. Tout ce que ses sens lui apportent, tout ce qui occupe son esprit, lui prépare la souffrance. Considérons seulement quels reproches le damné doit se faire à lui-même. Sur cette terre, il n'est pas d'amertume plus grande que celle d'un malheur dont on est soi-même la cause. Lorsqu'on reconnaît que, par légèreté, par manque d'attention, dans l'ivresse peut-être, on a causé une catastrophe, on serre les

poings, on grince des dents et ce sont des cris de fureur. Quand Esaü, nous dit l'Écriture Sainte, s'aperçut qu'en perdant son droit d'aînesse il avait tout perdu, il poussa des cris de fureur, des rugissements : *Irrugiit clamore magno.* Et le Sauveur nous dit qu'il en est de même pour les damnés. Ils voient maintenant comment ils ont sacrifié leur bonheur. Toutes les occasions dont ils ont négligé de profiter pour leur salut, se présentent à leur esprit, et ils répètent : « Si j'avais alors fait ainsi et profité de cette occasion ! Si j'avais rompu avec cette personne ! Si j'avais mieux prié ! Si je m'étais plus souvent approché des sacrements ! Si... si... » et toujours, c'est la même conclusion : « Il est trop tard maintenant ! — Qu'ai-je retiré de ces plaisirs ? Que me reste-t-il de tous ces efforts, de toute la peine que je me suis donnée ! Quelle n'a pas été ma folie ! Perdre le ciel pour de telles choses ! » Et dans leur colère, ils revoient toute leur vie, ils s'agitent, ils se débattent, furieux d'avoir, par leur folie, perdu leur bonheur. Ils cherchent comment ils pourraient s'échapper de l'enfer. Peine inutile ! Vains efforts ! Et, de nouveau s'impose à eux le souvenir de ce qu'ils ont fait avec tant de légèreté ; ils se rappellent comment Dieu avait tout disposé pour les sauver ; comment, dans leur malice, ils ont rejeté toutes les grâces. Et désespérés, ils maudissent Dieu qui les a créés, les parents qui leur ont donné l'existence, ceux qui les ont entraînés au péché ; ils se maudissent eux-mêmes. — Ici-bas, sur cette terre, on ne peut supporter d'entendre des plaintes et des gémissements. Des cris jetés dans l'excès de la souffrance nous touchent jusqu'au

fond de nous-mêmes. Combien plus effrayant l'enfer avec les plaintes, les gémissements, les cris arrachés par la souffrance et le désespoir à tous les damnés !

Dans le feu ! Le Sauveur insiste sur ce mot et dans la sentence qu'il prononce en sa qualité de juge et en d'autres occasions encore. La peine du feu ! Jusqu'à trois fois, il répète que, dans l'enfer, le feu ne s'éteint pas. Il nous montre le mauvais riche se plaignant des souffrances qu'il endure dans les flammes. Il nous dit qu'au jour du Jugement dernier, les anges jetteront les méchants dans la fournaise du feu. (MATTH., XIII, 50.) Celui qui ne demeure pas en lui, qui est le cep de la vigne, sera jeté au feu. (JEAN, XV, 6.) Déjà, dans l'Ancien Testament, le feu est indiqué comme le châtiment des méchants dans l'autre vie. Et l'Apocalypse de saint Jean nous parle à plusieurs reprises de l'étang de feu et il nous dit que les damnés seront torturés par le feu et le soufre. — S'il n'était question du feu qu'une seule fois, on pourrait peut-être donner à ce mot un sens différent ; mais, ce même mot se répétant d'une même manière, il faut reconnaître que, dans l'enfer, il y a un feu mystérieux qui torture les damnés. Ce ne peut être notre feu naturel, puisque les démons n'ont pas de corps et que les damnés jusqu'au Jugement dernier n'en ont pas non plus. C'est donc une torture si terrible que le Fils de Dieu voulant nous donner une idée de sa violence, ne peut la faire comprendre qu'en rappelant les souffrances causées par le feu, et nous savons qu'elles sont les plus horribles. Un jour, un zeppelin s'écrase tout en flammes près de Berlin. On

se hâta de se porter au secours de l'équipage. Presque tous étaient devenus la proie des flammes ; un seul homme restait encore vivant. Comme on s'empressait de le soulager, il reprit soudain connaissance et s'écria : « Tuez-moi ! Je ne puis supporter davantage ces tortures ! » Quelques instants après, il succombait. Comment s'imaginer tout ce qu'il y a dans ces mots : Le damné est plongé dans cette mer de feu ! ce feu le pénètre tout entier, comme il pénètre le fer : le front, la poitrine, les entrailles, tout est de feu. Ces souffrances, le Sauveur les a annoncées : il nous dit que, dans l'enfer, il y aura des hurlements causés par la douleur ; il ne dit pas : Il y aura des larmes, des gémissements, des cris, mais des hurlements. — Point d'adoucissement. Le mauvais riche demande une goutte d'eau ; cette goutte d'eau lui est refusée. Qu'était-ce qu'une goutte d'eau et quel soulagement lui aurait-elle apporté ! Elle ne lui est pas accordée !

Enfin : *Quelle est la durée de l'enfer ?* Une heure ? Passer une heure dans le feu, quelle chose épouvantable ! L'enfer dure plus longtemps. — Un jour ? Lorsqu'une rage de dents ou quelqu'autre souffrance empêche de dormir, la nuit paraît incroyablement longue. L'enfer dure plus longtemps. — Un an ? Une année entière, sans aucun soulagement, sans un instant de sommeil, et souffrir, et brûler, et crier sa torture ! Cette seule pensée aurait de quoi rendre fou ! L'enfer dure plus longtemps. — Cent ans ? davantage encore ! — Mille ans ? davantage ! Supposons qu'un damné verse, à chaque millier d'années, une larme et qu'un

ange la recueille. Jusqu'à présent Judas n'aurait versé qu'une larme. Combien de temps faudrait-il encore pour que les larmes de Judas remplissent un verre d'eau ? un seau ? une citerne ? — pour qu'elles forment un petit étang, — un lac, — une mer ? — Et alors même, dans l'avenir le plus lointain, un jour viendrait enfin où les larmes de Judas auraient formé une mer qui inonderait la terre entière, qui s'épandrait de tous côtés, au point d'engloutir les astres eux-mêmes, — rappelons-nous l'immensité de l'univers, — Judas serait encore aussi éloigné de sa délivrance qu'il l'est aujourd'hui ! L'enfer dure éternellement ! — « Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel ! » — « Le châtiment est éternel ! Le feu ne s'éteint jamais ! La paille sera jetée dans le feu inextinguible. Les damnés seront tourmentés dans le feu et dans le soufre... et la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles. » (*Apoc.*, XIV, 10.)

Il est vraiment horrible de tomber entre les mains d'un Dieu irrité, dont on n'a point voulu reconnaître la souveraineté.

En terminant, je me réfugierai auprès de mon Sauveur en croix et je le prierai selon que mon cœur m'inspirera de le faire. Lui seul peut me sauver des horreurs de l'enfer. Combien je dois lui être reconnaissant de m'avoir fait don de la vraie foi, de m'avoir jusqu'ici gardé avec tant d'amour, préservé de dangers si nombreux, comblé de tant de grâces qu'il me suffit de faire preuve de bonne volonté pour être à l'abri de ce malheur ! Que serais-je devenu, si j'avais vécu parmi les incrédules, dans

un milieu corrompu ? Je ne puis le remercier assez pour son assistance et sa bonté. Du meilleur de mon cœur, je lui dirai : « *Ne projicias me a facie tua.* Ne me rejetez pas loin de votre face. »

La mort

Pour mettre sous nos yeux, d'une manière frappante, les grandes vérités du Fondement, il n'est rien de tel que la mort. Devant la mort, tous les charmes du monde, tous les attraits des plaisirs des sens, de l'amour-propre, de la recherche de soi-même, s'évanouissent. La réalité est là, devant nous, dans toute sa nudité et, là aussi, nous voyons notre Maître et souverain Seigneur faire valoir ses droits : « Je suis le Seigneur, ton Dieu. » Jamais, mieux qu'à l'heure de la mort, nous ne constatons avec une telle évidence, avec une clarté aussi victorieuse la vérité de cette parole. A cette heure, Dieu, notre Seigneur, nous intime trois ordres d'une extrême gravité.

Sortir de ce monde. — Je dois mourir un jour. Dieu l'a ordonné ainsi. Je puis tout imaginer, faire n'importe quoi, il m'est absolument impossible de me dérober à cet ordre. Aucun homme raisonnable ne met en doute cette vérité qu'un jour son tour viendra. Avec une force irrésistible, chaque jour, chaque heure, chaque minute me rapproche du moment de ma mort. Pour moi viendra une dernière année, un dernier mois, un dernier jour, une dernière heure, une dernière minute, une dernière seconde : et je ne serai plus ! Je reste impuissant

devant ce fait : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Dieu l'a dit ; et, un jour, son ordre s'accomplira en moi.

Un jour, je ne serai plus qu'un cadavre. Les yeux sont éteints et ils ont cessé de voir. Mes oreilles ont, pour la dernière fois, perçu un son, et elles n'entendront plus, jusqu'à ce que les trompettes du Jugement dernier retentissent. Les mains et les pieds sont sans mouvement. La poitrine a exhalé son dernier souffle; pour la dernière fois, le cœur a battu. Le sang s'immobilise dans les veines. L'âme a quitté le corps. Les membres se refroidissent et deviennent rigides. Le médecin déclare que je suis mort. — Que je doive mourir, c'est d'une certitude absolue. Le Seigneur l'a voulu ainsi.

Quand ? Je l'ignore. Dieu doit fixer mon heure. Je meurs quand il veut que je meure. Ce sera peut-être bientôt, dans un an, dans deux ans, ou plus tard. Je n'en sais rien, cela dépend de sa toute-puissance, et il décide toutes choses selon son bon plaisir. Il n'a point à tenir compte de mes désirs. Il est le Seigneur et Maître.

Comment ? Cela également, je l'ignore. Je ne puis choisir la manière dont je mourrai : c'est à Dieu à en décider à son gré. Mourrai-je subitement, frappé par la foudre, dans un accident, de mort violente, ou bien après une longue ou courte maladie ; aurai-je un prêtre pour m'assister ? autant de choses incertaines. Tout est entre les mains de Dieu et il dispose de tout comme il lui plaît. Il est le Maître et Seigneur. Je n'ai qu'à m'incliner.

Ou ? Dans mon lit, dans la rue, en wagon, en

auto, ou ailleurs ? Je n'en sais rien. Dieu règle toutes ces choses.

En ce qui concerne les diverses circonstances de la mort, je n'ai pas un seul mot à dire. Tandis que, jusqu'à présent, Dieu m'a laissé le choix, il me montre maintenant que je suis entièrement sous sa puissance et qu'il est le Maître. Il n'est nullement tenu d'avoir le moindre égard pour moi. Que je sois jeune encore ou dans la force de l'âge, que je forme de grands projets et médite des œuvres importantes, que je sois indispensable pour le succès de telle ou telle affaire, que ma mort soit même une perte pour l'Église, — de tout cela, je n'ai pas à me préoccuper ; ce sont détails secondaires. Une seule chose importe : l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu. Il est le Seigneur et Maître. Lorsqu'il m'appelle, je dois obéir ; c'est là le dernier sacrifice qu'il demande de moi. Que je le veuille ou non, je dois faire ce sacrifice.

Cet ordre : « Il faut sortir du monde », que ne renferme-t-il pas encore !

D'abord, Dieu m'enlève tout ce que je possède en ce monde. Aussitôt que je suis mort, rien ne m'appartient plus. De mon vivant, je pouvais prendre telle ou telle disposition, selon les circonstances. Après ma mort, tout passe en d'autres mains, et voilà des propriétaires nouveaux, libres d'en user à leur fantaisie ; le partage sera vite fait. Je n'étais qu'un usufruitier, un administrateur, et non pas un propriétaire. Tout m'est enlevé à présent, tout ce que j'aimais : souvenirs qui m'étaient chers, présents faits par des amis, fruits de mes fatigues

et de mes travaux, il me faut tout laisser ; il n'est plus rien qui m'appartienne. — Tout appartient au Maître !

Il m'arrache à tous ceux qui me tiennent de près. Ils restent, et moi, je pars ! Les liens les plus étroits sont brisés. Il ne m'est plus permis de rester parmi eux, de m'entretenir avec eux, de voir leur cher visage, de goûter leur affection ou leur sympathie. Ils me pleureront et se souviendront de moi... combien de temps ? Les larmes se sèchent, le souvenir va s'affaiblissant ; d'autres prendront ma place ; ...je serai bientôt oublié. Pensons-nous souvent à ceux que nous aimions et que nous avons perdus ? Il en sera de même pour moi. Je n'y puis rien. Lorsque Dieu appelle, il faut dire adieu à tout et à tous.

Il m'arrache à toutes mes occupations. Elles suivent leur cours... sans moi ! D'autres me remplacent dans mes travaux, dans mes fonctions, dans ma situation. Je n'ai plus rien à dire, plus d'ordres à donner. Je suis rayé des cadres. Dieu l'a voulu ainsi. — C'est bien le cas de dire : « *Non omnis moriar* ». « Je ne mourrai pas tout entier » ; en d'autres termes : je ne disparaîtrai pas tout entier. Je me survivrai en quelque chose : par une œuvre que j'aurai créée, par l'influence que j'aurai exercée autour de moi, par mes paroles et mes exemples. Cette œuvre, cette influence sont-elles marquées du sceau de ma soumission à la volonté de Dieu ? Sont-elles une preuve de mon amour pour Dieu et pour le prochain ; ou bien une preuve de mon égoïsme ? ou ?...

Il m'arrache à toutes les jouissances de ce monde.

Elles sont finies pour moi. Peut-être sont-elles remplacées par la souffrance, la maladie, les infirmités de tout genre, la douleur, une pénible agonie. Tout a pris fin ! Il en est selon la volonté de Dieu. Impuissant devant cette volonté, je dois m'incliner, accepter tout ce que Dieu m'envoie. Il en est qui souffrent cruellement jusqu'à ce que la mort les délivre. Si Dieu me demande cela, je dois me soumettre. Il est le Maître. Il n'a pas à tenir compte de mes désirs, de mes angoisses, de mes souffrances.

Combien vaine, combien folle cette activité qui se borne aux choses de la terre ! S'y attarder, s'y attacher par toutes les aspirations du cœur, par tous ses sens et toutes ses pensées, par toutes ses espérances et ses craintes, quelle folie ! Quel épouvantable réveil pour ces insensés, lorsque leurs yeux s'ouvrent à la réalité, lorsqu'un jour, Dieu qu'ils ont négligé, revendiquant ses droits de Souverain, leur dit : « Sortez du monde ! » et leur arrache tout ce qu'ils ont aimé en y attachant trop de prix. Ils se trouvent alors les mains vides devant lui !

Dans le tombeau ! « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » C'est la parole de Dieu, et cette parole se réalise maintenant. Mon corps est un composé d'atomes. Ces atomes existaient bien longtemps avant que la vie ne me fût donnée ; par l'alimentation, ils se sont assimilés à moi. Ce mode de combinaison est maintenant rompu. Ce qui subsiste le plus longtemps à présent, c'est le squelette avec la tête de mort. — Même alors, si la dislocation du corps est retardée, il n'y a là qu'un cadavre immobile, froid, insensible. On lui

donne les noms de « restes mortels », de dépouille terrestre ou mortelle.

Il a rempli son rôle ici-bas. Dieu me l'a donné pour être la demeure de l'âme, le serviteur et l'instrument de l'âme. Il nous est permis de le parer, comme il convient de parer la demeure des âmes immortelles, des enfants de Dieu. Nous devons travailler à faire de lui l'instrument apte, actif et résistant de l'âme ; — veiller sur lui comme sur un serviteur fidèle qui peut être admis à prendre part aux joies et aux satisfactions permises, afin de servir de meilleur gré sa maîtresse. — Mais le corps ne doit point devenir la chose principale. L'âme ne doit pas devenir l'esclave de son serviteur. Trop facilement l'homme s'imagine que le corps est son vrai « moi » personnel, que l'esprit, l'âme ne sont là que pour veiller au bien-être du corps. Que reste-t-il enfin des soins exagérés, des gâteries, des délicatesses dont ce corps a été l'objet ? Que reste-t-il de sa beauté, de sa force ? Que reste-t-il des joies coupables auxquelles nous l'avons associé ? « Au tombeau ! » Et dans le tombeau qu'on recouvre de terre, c'est pour lui la corruption qui commence. Dieu l'a voulu ainsi et je ne peux m'y opposer.

Entrez dans l'éternité ! Voilà, grave entre tous, l'ordre que Dieu nous fait entendre à l'heure de la mort. A l'instant même où l'âme se sépare du corps, elle paraît devant son juge, et, pour la première fois, avec une écrasante clarté, je reconnais l'infinie souveraineté de Dieu. Il est devant moi dans la grandeur de sa majesté, dans l'éclat de sa sainteté, dans la lumière de son omniscience, dans l'incor-

ruptibilité de sa justice. « Rends compte de ton administration ! » Impossible de songer à se défendre, à se dérober, à mentir, à déguiser. Impuissant, sans défense, me voici en présence de l'infinie Majesté de Dieu. « *Quid sum miser tunc dicturus ?* » « Que dirai-je alors, malheureux que je suis ? » Je n'ai rien à répondre, parce que je vois que tout ce qu'il dit est la vérité ; que tout ce que, sur la terre, je voulais me faire accroire, est sans consistance ; que toute résistance est impossible.

« *Rends compte de ton administration* [1] » Qu'il est terrible de paraître devant le juge éternel, lorsque, sur des points de grave importance, on n'a point voulu s'incliner devant la souveraineté de Dieu, lorsqu'on meurt en état de rébellion contre lui ! Ah ! quelle foudroyante clarté fait reconnaître au coupable sa faute, son injustice ! Et c'est alors la redoutable sentence : « Loin de moi ! » et l'enfer l'engloutit... et c'en est fait ! — Et pendant que, sur la terre, on pleure sa mort, tandis qu'on lui adresse d'honorables adieux, qu'on dépose sur sa tombe de magnifiques couronnes, il est dans l'enfer et jette des cris de fureur. — A quoi bon, sur cette terre, se guider d'après son propre plaisir, ne rien négliger pour se faire un nom, acquérir des richesses, exercer quelque influence ? Une seule chose importe : reconnaître la souveraineté de Dieu et s'incliner devant lui !

Ceux dont les dispositions à l'égard de Dieu n'ont pas la correction qu'elles doivent avoir, sont grandement exposés au danger de mourir dans cet état de rebellion contre lui. Malgré la connaissance

qu'ils ont de cette incorrection, malgré tous les avertissements et toutes les exhortations de leur conscience, malgré toutes les remontrances de la grâce, de l'Église, de leur confesseur, ils ne peuvent se résoudre à s'incliner devant la volonté de Dieu. Ils ne veulent recevoir aucun ordre, mais se conduire eux-mêmes, agir comme ils l'entendent. Ils n'ont pas rempli le devoir principal de leur vie. La mort est alors, pour ainsi dire, le trait final, la signature apposée au livre de leur existence, et il est facile de comprendre quel est le résultat. — Mais ceux-là aussi qui ne se décident point assez à combattre leurs passions, à travailler sérieusement à leur conversion, à prendre, dans ce but, les moyens nécessaires et, dès lors, retombent dans le péché et restent des semaines, des mois entiers dans cet état, ceux-là ont également à craindre d'être appelés soudain à comparaître devant leur Juge. Quiconque commet délibérément une faute grave, doit craindre d'avoir, l'instant d'après, à répondre à l'appel de son juge. *Rends compte de ton administration !* L'ordre est le même pour ceux qui meurent en état de grâce. Sans doute, dans les choses les plus importantes, ils se sont soumis à Dieu, mais peut-être, en nombre de cas, se sont-ils guidés d'après leur volonté propre. Le sacrifice du don de soi-même n'a pas été fait complètement. Et maintenant, Dieu demande compte de tout. — Quel usage as-tu fait des biens et des jouissances du monde, de tes facultés, du temps, de ton corps ? Toutes choses t'avaient été données pour en faire un bon usage, pour me glorifier. Tu n'étais que le gérant, l'économe. Le Maître c'est moi !

Ton devoir était de faire le bien. Comment as-tu rempli ce devoir ? — Ici-bas, sur cette terre, on trouve mille raisons pour justifier sa conduite. Maintenant, les véritables mobiles de notre conduite sont mis en lumière. Chacun voit ce qu'il était en réalité. Chacun reconnaît avec une précision redoutable que la recherche de soi-même, le manque de charité, la préoccupation de ses commodités, le caprice, etc., ont inspiré ses actes. Et tous les prétextes, toutes les prétendues justifications que l'on mettait en avant, n'ont rien à faire ici. Tout ce qui n'a pas été effacé par la contrition et la satisfaction, doit être expié !

Jusqu'à la mort, Dieu laisse à l'homme la liberté d'action. Il lui laisse le soin de choisir s'il veut ou ne veut pas reconnaître librement sa souveraineté ; et c'est là uniquement ce qui fait l'importance de la vie. Dieu seul fixe à quel moment est fini le temps au cours duquel l'homme a décidé de son sort pour l'éternité. Alors, il fait signe à la mort, et, avec une irrésistible puissance, la mort arrache l'homme au monde et le conduit devant le tribunal de Dieu. Maintenant, l'homme doit répondre de la manière dont il a employé le temps de l'épreuve. Puis, c'est la sentence qui vaut pour l'éternité.

Et, d'absolue nécessité, il en est ainsi pour tout homme. Quelle folie n'y a-t-il pas à ne point se soucier de cette irréfragable vérité, à se conduire comme un insensé, comme si l'on devait rester éternellement ici-bas et que l'affaire la plus importante soit de se ménager toutes ses aises, de jouir de toutes les joies, de tous les plaisirs de ce monde ! Qu'il est

épouvantable d'entendre soudain ces ordres : « Quittez le monde! Descendez dans le tombeau! Entrez dans l'éternité! » Sur combien de tombeaux ne pourrait-on pas écrire ces mots qu'un homme voulait faire graver sur le sien : « Ci-gît le fou qui a quitté la terre sans s'être demandé sérieusement pourquoi il y était venu ? »

Ces trois appels, ces trois ordres intimés par la mort sonnent tout autrement aux oreilles du véritable sage. Mieux il a mis sa vie d'accord avec les vérités fondamentales de l'existence, plus les commandements de la mort perdent de la terreur qu'ils inspirent ; mieux encore, ils peuvent être les bienvenus. Ils annoncent la fin de l'épreuve ! « Tu peux, disent-ils, quitter le lieu de ton exil. Fini, le temps des travaux, des luttes, des tentations, des souffrances, des adversités, des illusions, des déceptions ! Viens maintenant recevoir ta récompense pour tout le bien que tu as fait sur la terre. Ton juge est celui-là même pour lequel tu as travaillé durant ta vie entière. Et tout le bien que tu as fait autour de toi, il le récompensera comme fait à lui-même. Sur la terre, tu as glorifié Dieu par le sacrifice du don de toi-même ; désormais, tu seras pour toute l'éternité un témoignage de son amour, car il montrera aussi en toi et par toi quelle ineffable récompense il réserve à tout ce que sur la terre on a fait pour lui. » Et, ainsi, la mort n'est plus un hideux squelette : elle est pour toi la messagère qui t'invite à l'éternel repos.

Le jugement dernier

A l'heure de la mort, la souveraineté de Dieu se révèle avec une suprême clarté à chaque homme en particulier. Un jour, au Jugement dernier, elle se révélera à l'humanité tout entière, dans la splendeur de sa majesté et de sa gloire. Jusque-là, les hommes devaient *croire* en Dieu ; ils pouvaient choisir entre cette double alternative : reconnaître ou refuser de reconnaître la souveraineté de Dieu. Mais alors, ils *verront* cette souveraineté ; ils comprendront ce que signifient ces mots : « Je suis le Maître et Seigneur ! » Alors, impossible de nier, de douter, d'ignorer ! Les hommes n'ont plus à choisir s'ils veulent ou ne veulent pas se soucier de Dieu et reconnaître sa souveraineté. Elle se montre à eux avec une telle évidence, avec une telle clarté, et en même temps avec une force si irrésistible, qu'elle devient l'unique pensée qui puisse encore occuper leur esprit, qu'il n'est plus question de songer à se révolter contre elle, à ne point s'en mettre en peine, ou à tenter de s'y soustraire. Quelle n'est pas la petitesse, l'impuissance de l'homme en présence des forces de la nature : incendie, tremblement de terre, ouragan, inondation, etc... Et tout cela n'est rien en comparaison de la fin du monde, du jour où le Seigneur se montrera pour juger tous les peuples de tous les temps.

La fin du monde sera annoncée par des prodiges formidables dans l'ordre de la nature. A l'ordre admirable qui règne dans la nature, à la grandeur de l'univers, l'homme doit maintenant reconnaître la sagesse

et la toute-puissance du Créateur, qui a disposé toutes choses au moyen des lois de la nature. Ils sont nombreux ceux qui n'entendent pas le langage de la nature et ne comprennent pas la leçon qu'elle leur donne! Ils pensent que tout marche de soi-même et ils parlent de lois immuables. Oui, immuables, mais aussi longtemps qu'il plaît à Dieu. Un jour viendra où il les abrogera. Comme le Sauveur nous le dit, il y aura des prodiges dans le ciel ; le soleil s'obscurcira, la lune perdra sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées. La création entière sera bouleversée. Avec un bouillonnement effroyable, la mer se déversera sur le rivage. Il y aura de grands tremblements de terre, des pestes, des famines et d'autres terreurs extraordinaires, et les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver.

Dieu montrera d'abord qu'il est le Maître et Seigneur du monde. Il avait disposé la terre en vue des hommes pour le temps de leur épreuve. Mais trop souvent ils ont agi comme s'ils en étaient les maîtres, se conduisant à leur gré ; comme si les limites qu'ils établissaient, les droits qu'ils possédaient devaient durer éternellement. L'heure est venue où toutes choses perdent leur valeur et ne signifient plus rien. Les travaux, les préoccupations terrestres ont pris fin et tous les hommes, sans aucune exception, sont dans la seule attente de ce qui doit arriver. D'un seul coup, tout ce qui avait tant de prix à leurs yeux, tout ce qui leur a coûté tant de fatigues et de tourments, et causé tant d'illusions, cesse d'avoir une importance quelconque : ils n'y pensent

même plus. Mais cette grande vérité, dont ils n'ont pas voulu s'inquiéter, que peut-être ils ont niée, la voici qui s'impose à eux pour les accabler : « *Ego Dominus.* Je suis le Maître ! » Et le Maître leur prend tout, il brise tout.

Tandis que les hommes sont ainsi en proie à l'angoisse et à la terreur, *soudain paraît dans le ciel le signe du Fils de l'homme : la Croix.* Ses bras s'étendent, tels deux puissants rayons de lumière, et tous, dans l'attente, lèvent vers elle leurs regards, les bons avec confiance : « *O crux ave, spes unica !* O Croix, notre unique espérance » ; les méchants, avec épouvante.

La Croix est le *symbole de l'entier sacrifice de soi-même à Dieu,* et celui de la *charité la plus désintéressée à l'égard du prochain.* Ce sont là les deux grands préceptes donnés à l'homme : amour de Dieu, amour du prochain ; et ils donnaient à la vie sur la terre sa signification et son importance. L'homme devait reconnaître la souveraineté de Dieu et être l'image de Dieu en faisant le bien. Cela seul qui s'inspirait de ces sentiments avait une grandeur véritable, la seule véritable grandeur dont l'homme est capable ; cela seul avait une valeur pour l'éternité. — En ce sens, l'homme peut s'appliquer la parole : « *In hoc signo vinces.* Tu vaincras par ce signe. » Si ta vie est la traduction de la vérité symbolisée par la Croix, entière reconnaissance de la souveraineté de Dieu et amour désintéressé du prochain, tu n'as rien à craindre lorsque paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme. Tu triompheras de la mort et de l'enfer. — Mais celui dont la vie n'est pas marquée de ce signe, celui qui, loin

de marcher sous le signe de la croix, a laissé régner en lui l'égoïsme et la volonté propre et non point l'amour de Dieu et du prochain, celui-là reconnaîtra avec une effrayante clarté que tout ce qu'il estimait si haut, en s'y attachant avec tant de confiance, est sans valeur, sans consistance, et sera rejeté comme un fatras inutile. Il n'a rien alors en quoi mettre sa confiance... il n'a point voulu la Croix ! La croix, *spes unica*, l'unique espérance !

Le signe du Fils de l'homme annonce *l'avènement du Juge du monde.* Alors, dans sa majesté et sa puissance, il apparaîtra sur les nuées du ciel. — Tous les souverains du monde se plaisent à faire leur entrée solennelle dans une ville ou à se montrer, en quelque circonstance de fête, dans tout l'éclat de leur cour, entourés des grands du royaume, des ministres, des généraux, portant sur leurs uniformes chamarrés d'or, les décorations et les insignes des Ordres, récompenses de leurs services. Mais que les hommes sont petits, ridiculement petits devant Dieu ! Que signifie tout cet éclat, lorsque le Roi de gloire, entouré des milices innombrables des anges et de la splendeur de la cour céleste, paraît dans le firmament !

Il fait un signe, et les anges se dispersent sur la terre, les trompettes du Jugement retentissent et l'épouvante s'empare des hommes. Les morts se réveillent dans leurs tombeaux. Ils se lèvent, chaque âme se réunit au corps qu'elle a habité ; et les voilà devant le Juge éternel qui a pris place sur son trône. Quel spectacle ! Ils arrivent de tous les côtés. Impossible de résister, de fuir ! Sa volonté s'impose. « *Ego Dominus.* Je suis le Seigneur ! »

L'humanité tout entière, depuis Adam et Ève jusqu'au dernier-né d'entre les hommes, est rassemblée devant le Juge. Le Jugement dernier commence. Tout s'illumine d'une clarté foudroyante et tous voient à la lumière céleste, l'agitation du monde disparu. Tout est mis en lumière : les hontes et les turpitudes les plus secrètes, les intentions et les manœuvres les plus cachées. Pour tous, sans exception, tout se ramène à une seule question : « Comment as-tu reconnu la souveraineté de Dieu, en te soumettant à sa volonté ? Quel bien as-tu fait ? » Tout le reste est sans valeur. — On verra alors clairement comment chacun a été une source de bénédiction ou de malédiction, quel a été le résultat de ses actes. Quelle joie pour ceux qui, fidèles à leurs devoirs, ont fait le bien, répandu autour d'eux le bonheur ! Tous ceux auxquels ils ont été utiles, qu'ils ont sauvés, s'empressent autour d'eux avec reconnaissance et jubilation. Mais quelle terreur attend ceux dont les paroles, les exemples ou l'influence ont nui au prochain, l'ont égaré et conduit au malheur ! Leurs victimes se dressent devant eux pour les maudire.

Maintenant il n'y a plus à demander : « Comment Dieu a-t-il pu permettre telle ou telle chose ? » Dieu est le Maître ; il peut, à son gré, imposer à chacun son épreuve, sans avoir à tenir compte de nos désirs ou de nos intérêts terrestres. On verra alors comment les méchants ne pouvaient empêcher la réalisation des intentions de Dieu, comment, au contraire, Dieu se servait d'eux pour donner aux bons une occasion de reconnaître plus glorieusement encore sa souveraineté, en lui demeurant fidèles dans la souffrance.

dans la lutte, dans les persécutions et jusque dans la prison et la mort. « Tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu », tout, même et surtout les maux, les pires adversités. Toute la Providence de Dieu dans le gouvernement du monde se révèle alors dans toute sa sagesse, sa justice et son amour. Avant tout, on verra que tout recevra sa sanction, le bien comme le mal. Par une juste compensation que nous cherchons en vain ici-bas, chacun recevra selon ses œuvres. Quelle terreur pour les méchants, quelle cruelle déception ! « *Ergo erravimus !* Nous nous sommes donc trompés ? » « *Nos insensati !* » Dans notre sottise, nous nous sommes moqués des gens de bien, nous tenions leur vie pour une folie ; et maintenant, ils sont comptés parmi les enfants de Dieu, et nous sommes perdus pour l'éternité ! — Cette sagesse vient trop tard ! et l'erreur commise est à jamais irréparable ! — Les justes voient combien ils ont été sages, en supportant patiemment l'injustice, en acceptant généreusement la souffrance. Leur récompense sera éternelle.

Dès l'apparition du Juge, la séparation a commencé à s'établir entre les bons et les méchants, sans avoir égard à ce que chacun a été sur la terre, sans tenir compte des fonctions remplies, des richesses amassées, de la classe sociale, de l'éclat plus ou moins grand de la vie, de la gloire ou de l'obscurité ; toutes choses qui n'ont rien à faire ici. Il ne s'agit maintenant que d'une seule question : Ont-ils, dans la place que Dieu leur avait assignée, rempli leur devoir envers le souverain Seigneur ?

La séparation est faite. S'adressant aux bons, le

Juge leur dit avec amour et bonté : « Venez, les bénis de mon Père ! prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. » Et, s'élevant dans les airs, ils iront se ranger parmi les anges, autour du trône de Dieu. Quel spectacle magnifique ! Le Roi de gloire est sur son trône éternel ; les rayons de la couronne de la Divinité ceignent sa tête, les innombrables phalanges des anges et des saints l'entourent et, dans l'allégresse incommensurable de leur bonheur, proclament et chantent sa gloire et son amour.

Mais, soudain, le Juge du monde se lève de son trône et se tourne vers ses ennemis. Il est là devant eux, dans toute la grandeur de sa divinité, dans tout l'éclat de sa majesté, dans l'autorité de sa toute-puissance et de son incorruptible justice. Il fixe sur eux un regard terrible. Eux aussi, il les a rachetés par sa croix ; pour eux aussi, il est mort ; il a tout offert pour les sauver... et ils n'ont pas voulu ! Ils ont méconnu ses aimables intentions ! Par son attitude, maintenant, par son regard, il leur crie : « Je suis Celui que vous avez renié, dont vous avez violé les commandements, méprisé l'amour, méconnu l'Église. Vous vouliez être vos propres maîtres ; vous refusiez de reconnaître ma souveraineté. En réalité, vous vous êtes soumis à Satan. Vous avez obéi à ses suggestions et, à son service, vous avez combattu contre moi. Je vous ai dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie ». Vous n'avez pas voulu suivre cette voie, la seule qui vous aurait conduits au bonheur. Vous n'avez pas voulu me croire, et vous vous êtes confiés aux enseignements de guides aveugles. Vous avez méprisé la

vie véritable, pour vous jeter dans le tourbillon des jouissances vulgaires, et votre âme y a perdu la vie de la grâce. Je voulais vous sauver. Voyez mon cœur percé par le fer de la lance : ce cœur, il a battu pour vous aussi ; il vous a aimés, vous aussi, jusqu'à la mort. Mais, vous m'avez repoussé, vous m'avez haï et persécuté ; et, maintenant, c'est moi qui vous rejette ! » — Alors, étendant ses mains qui gardent de glorieuses cicatrices : « Retirez-vous loin de moi, maudits, dans le feu éternel, qui a été préparé à Satan et à ses anges ! » — Les damnés jettent des cris de désespoir ; en vain ils essaient de se défendre, de se dérober, ils sont plongés dans l'abîme qui les engloutit ; un ange en scelle l'entrée... c'est fini pour l'éternité !

Le grand drame du Jugement dernier est joué. — Dieu appelle chacun à l'existence pour remplir le rôle qui lui est confié et par là glorifier le Seigneur. L'homme doit librement accomplir sa mission. Dieu veut qu'on le serve librement ; il veut que, librement, on s'incline devant sa volonté. Pendant leur séjour sur la terre, il laisse apparemment aux hommes la responsabilité d'eux-mêmes ; il ne les contraint pas à reconnaître, malgré eux, sa souveraineté. Mais, pour chacun, un jour vient, où il est convoqué à rendre compte de la manière dont il a joué son rôle. Un jour vient, enfin, où le Maître et Seigneur appelle l'humanité entière à rendre ses comptes. Et, alors, la vérité éclate dans toute son évidence : « *Ego Dominus !* Je suis le Seigneur ! »

La miséricorde de Dieu

Comme nous l'avons vu, le plan de la création se ramène en définitive à ceci : Nous sommes appelés à être des témoignages, des preuves de l'amour de Dieu. Nous devions donc examiner comment ceux qui refusent de se soumettre à la souveraineté de Dieu sont damnés éternellement. Il fallait que la crainte et la terreur s'emparent de nous en méditant la rigueur avec laquelle Dieu punit le péché. Alors, une question se posait : Comment l'amour de Dieu peut-il se concilier avec un enfer éternel ? — Nous ne pouvons comprendre l'enfer qu'à la condition de méditer tout ce qui se passe avant qu'un homme ne soit damné. A la porte de l'enfer, on pourrait écrire ces mots : « Mépris de la miséricorde ! » La Sainte Écriture nous dit (*Eccl.*, xvi, 12) : « Les châtiments de Dieu se répandent comme sa miséricorde ». Le châtiment est d'autant plus grand que plus grand est l'amour qui a été méprisé.

Si nous voulions nous faire une idée complète de la miséricorde de Dieu, nous devrions d'abord méditer la bonté du Sauveur qui est mort sur la croix pour le pécheur. Nous devrions, en outre, méditer comment Dieu a cherché à préserver l'homme du péché, combien il l'exhorte et l'encourage, comment il lui offre sa grâce pour prévenir la faute. — Nous nous bornerons cependant à esquisser la miséricorde que Dieu témoigne à l'homme après que le pécheur a commis une faute grave.

Pour comprendre mieux la grandeur de cette miséricorde, rappelons ce que le péché mortel est

devant Dieu. Il est, tout d'abord, une *offense* commise envers Dieu et un *défi* jeté à Dieu ; c'est le refus conscient de la soumission à sa souveraineté. Quand on réfléchit dans le calme, on ne peut comprendre qu'un homme ose se révolter contre Dieu. Quelles peines ne se donne-t-on pas pour se gagner la bienveillance d'une personne dont on dépend d'une manière quelconque, par exemple, dans l'attente d'un héritage. On évite avec soin tout ce qui pourrait la mécontenter et l'on s'ingénie à lui procurer quelque satisfaction, à lui témoigner des égards. Qu'on est fier d'avoir quelque crédit auprès des personnages haut placés ! Comme le négociant se montre aimable et gracieux avec ses clients, quelle peine il se donne pour contenter leurs désirs ! Et cela, parfois, pour gagner quelques centimes !

Notre bonheur, soit pour le temps, soit pour l'éternité, dépend entièrement de Dieu. Tout est entre ses mains. Et nous voyons cependant cette chose incompréhensible, incroyable : le pécheur ne se souciant en rien du bon plaisir de Dieu ! Il agit comme s'il n'importait en rien d'avoir égard à Dieu ! Il sait que Dieu a, sous peine de damnation éternelle, défendu telle ou telle chose, et cette chose, il l'a faite tranquillement, et peut-être même il se fait une gloire de transgresser l'ordre de Dieu, d'avoir ce « courage » ! D'autres traitent Dieu comme une quantité négligeable, et ne se préoccupent nullement de savoir si telle chose est défendue ou non ; ils agissent pleinement à leur gré. Quelle offense et quel outrage fait à Dieu par le péché ! Quel mépris de Dieu !

En même temps, le péché est *une noire ingrati-*

tude envers Dieu. Lorsqu'on est venu en aide au prochain, dans une grave circonstance, nous avons pu constater que les obligés comprenaient le service rendu : ils témoignaient avec larmes et avec joie leur profonde gratitude envers leurs bienfaiteurs, publiaient leur bonté, leur libéralité, et s'estimaient heureux quand l'occasion se présentait de montrer leur reconnaissance, toujours empressés à rendre service, à faire plaisir.

A Dieu nous devons tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons. Énumérer ses bienfaits serait chose impossible. Loin de se montrer reconnaissant, le pécheur offense son plus grand bienfaiteur. Dieu l'a créé afin qu'il soit un témoignage éternel de son amour. Pour lui, l'Homme-Dieu est mort sur la croix. Et le pécheur n'en a cure, il n'y songe pas, il ne s'en souvient pas. Froidement, il fait ce qu'il sait sévèrement défendu par Dieu. — Peut-être est-il allé plus loin encore, en passant du côté de Satan,— pour entraîner les autres au péché.

Nous avons vu aussi combien la malice d'un péché est horrible aux yeux du Seigneur, à quel point Dieu doit le haïr puisque, pour un seul péché, il a damné ses anges. — Souvenons-nous-en, si nous voulons comprendre la grandeur de sa miséricorde.

Quelle est la conduite de Dieu à l'égard du pécheur ?

1. *Dieu tolère et supporte le pécheur avec une inconcevable patience.* — Il ne le punit pas aussitôt, comme il l'aurait mérité. Non seulement, il suspend

la sentence, mais il lui offre la possibilité de se relever. Il ne lui laisse pas pour réfléchir un laps de temps déterminé dont il devra profiter afin de se convertir ; non : avec une inlassable patience, il attend pendant des mois, pendant des années, pendant des dizaines d'années, sans cesser de le combler de ses bienfaits. Il ne lui envoie pas pour le punir malheur sur malheur. Peut-être même les choses n'en vont-elles que mieux pour le pécheur ; peut-être, sous le rapport des avantages terrestres, ne souffre-t-il pas d'offenser Dieu. — Cette patience est d'autant plus inconcevable que, souvent, il ne s'agit pas d'un seul péché ; souvent le pécheur accumule péché sur péché. Certains ne se confessent point ; d'autres font une mauvaise confession et communient dans de mauvaises dispositions. Il en est qui font, il est vrai, une bonne confession et promettent de se corriger ; le Sauveur leur pardonne leurs fautes, rentre dans leur cœur pour leur venir en aide ; mais, quelques jours après, ils le chassent de leur cœur par de nouveaux péchés, commettent fautes sur fautes, puis viennent de nouveau se confesser. De nouveau, le Sauveur leur pardonne ; de nouveau, il rentre dans leur cœur, pour se voir, quelques jours ou même quelques heures plus tard, contraint à céder la place à Satan. Et cela se répète encore et encore ! Qui donc se laisserait si longtemps traiter de la sorte ? Et, s'agirait-il d'un fils unique, combien attendraient moins pour déclarer que leur patience est à bout ! — Souvent, les hommes se laissent traiter ainsi, parce qu'ils ne peuvent faire autrement ou ne savent pas comment réagir. Ils sont désarmés.

Mais Dieu a le pécheur pleinement en sa puissance. Il peut le punir comme il veut. Il peut le faire mourir et le jeter dans l'enfer. Il ne le fait pas. Avec une inlassable patience, il attend ; il tolère que ces offenses se prolongent des années et des dizaines d'années. Un jour, un vieillard, âgé de quatre-vingt-quinze ans, vint trouver un missionnaire. Depuis quatre-vingts ans il ne s'était pas approché des sacrements. Il avait été soldat, il avait pris part à de nombreuses campagnes, et Dieu ne l'avait pas laissé tomber : Dieu l'avait épargné, préservé de la mort et tiré de tous les dangers.

Par sa conduite envers le traître Judas, le Sauveur nous montre jusqu'à quel point Dieu pousse la patience. Il avait choisi Judas, pour faire de lui un apôtre ; Judas devait devenir un saint, un grand saint ; mais il se laissa gagner par l'amour de l'argent et, ainsi, il fut d'abord un voleur, puis un traître. Lorsqu'il abandonna le Sauveur, il voulut encore faire de sa trahison « une affaire » et il vendit son Maître pour trente misérables deniers. Il osa même, en signe d'amitié, donner à Jésus un baiser, signe par lequel il le livrait à ses ennemis. Le Sauveur n'ignorait rien des dispositions de Judas. Il lui donne à entendre et il lui montre bien qu'il sait tout ce qui se trame. Mais il le supporte, il ne le punit pas ; il attend si peut-être Judas se convertira. Et, lorsque Judas lui donne ce baiser de traître, il l'accepte et se contente de lui dire : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ? » Il l'appelle encore son ami! Qui donc d'entre nous ne serait heureux d'entendre de la bouche du Sauveur une

parole si affectueuse! Et cette parole, le Sauveur la dit au traître, au moment même où le traître le livre à ses ennemis! Même, en ce moment, il ne le châtie pas encore! Il veut, dans la mesure où cela dépend de lui, rester encore un ami. Il fait une dernière tentative pour le sauver.

Et, cependant, la miséricorde de Dieu n'est pas encore épuisée. Non seulement Dieu attend et supporte le pécheur avec une inconcevable patience, mais il va plus loin.

2. *Il appelle et cherche le pécheur.* — Lorsqu'un homme a été offensé, il s'attend à ce que l'offenseur vienne lui présenter ses excuses. Si un subordonné offense son supérieur, peut-être le chef de l'État, on ne saurait penser que l'offensé fasse personnellement les avances, pour toucher le coupable, le ramener à l'ordre et à la bonne entente et lui offrir son amitié. Quel est le puissant personnage qui consentirait à s'abaisser ainsi? Dieu le fait. Bien qu'il soit l'offensé, malgré l'infinie distance qui le sépare du pécheur, il cherche par tous les moyens possibles à le ramener à lui.

Le Sauveur nous l'enseigne par la parabole du figuier stérile. Le maître veut le faire abattre, parce que, depuis des années, il n'a donné aucun fruit. Mais le jardinier intervient : « Laissez-le encore un an, afin que je laboure au pied, et que j'y mette du fumier, afin de voir si, après cela, il portera du fruit. » Ici, le figuier représente le pécheur dont le Sauveur prend soin, pour que, peut-être, il se convertisse.

Cette sollicitude de Dieu pour le pécheur se montre d'une façon plus touchante encore, dans

la parabole de la brebis perdue. Le berger laisse là les quatre-vingt-dix-neuf autres brebis de son troupeau pour s'en aller après celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve. Comment imaginer Dieu s'empressant à la recherche du pécheur ! Ne dirait-on pas que Dieu a réellement perdu quelque chose, si le pécheur se perd, et qu'il semble ne pas pouvoir s'en passer ? Et nous savons cependant que Dieu n'a rien à perdre ni à gagner de la part des hommes ! Mais, dans son amour infini, il a pitié du coupable qui est en danger de se perdre pour l'éternité. Il ne songe pas à ce que le pécheur a fait : il ne voit que le malheur qui le menace, il voudrait l'en préserver. — Et, si le pécheur refuse sa grâce, il ne s'en indigne point. Il renouvelle ses tentatives pour le sauver. Il lui envoie de nouvelles grâces, il multiplie les avertissements jusqu'à ce que le pécheur se convertisse, et, un jour enfin, le pécheur vient se confesser. « Cela, dit-il, ne peut durer plus longtemps ! Je n'ai aucun repos, ni jour, ni nuit. Il faut que je me réconcilie avec le Seigneur ! »

Pour encourager le pécheur, le Sauveur recourt aux plus belles paraboles. Les plus touchantes — celles de la brebis perdue, du bon pasteur, de l'enfant prodigue — n'ont pas d'autre but. Le Sauveur répète qu'il n'est point venu pour les justes, mais pour les pécheurs. Au pécheur qui veut se convertir il n'impose pas de dures conditions, de rigoureuses pénitences : il ne lui demande qu'une chose, qu'il doit lui demander, la fuite du péché. Afin de faciliter au pécheur son retour, il le traite avec amour et bonté.

Nous en avons le plus admirable exemple dans l'histoire de la femme adultère. — Une femme avait été surprise et reconnue coupable d'adultère ; d'après la loi, elle devait être lapidée. Les ennemis du Sauveur croyaient avoir là une bonne occasion de le mettre en contradiction avec la loi. Ils connaissaient sa bonté pour les pécheurs et ils se disaient : « Il ne se résoudra pas à confirmer cette sentence de la Loi ! » Ils conduisirent la femme en sa présence au temple : « Maître, dirent-ils, Moïse nous a ordonné dans la Loi de lapider les adultères. Quel est donc sur cela votre sentiment ?... » Mais Jésus, se baissant, écrivait avec son doigt sur la terre. Nous ne savons pas ce que le Sauveur voulait dire. Écrivait-il les péchés des accusateurs ? Indiquait-il qu'il ne voulait point avoir affaire avec son interlocuteur et, dirions-nous maintenant, qu'il lui tournait le dos ? Nous l'ignorons. Mais ses ennemis insistèrent ; ils continuaient à l'interroger. Il se leva, les fixa et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Puis, se baissant de nouveau, il continua à écrire sur la terre. Ses ennemis se retirèrent l'un après l'autre. Alors Jésus se relevant dit à la femme : « Femme, où sont vos accusateurs ? Personne ne vous a-t-il condamnée ? » Elle lui dit : « Non, Seigneur. » Jésus lui répondit : « Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez-vous-en et à l'avenir ne péchez plus ! » — Quelle bonté ! Il ne dit pas aux juifs qu'ils devaient lui épargner la présence de cette pécheresse ; il ne traite point l'adultère avec mépris ; il ne lui met point sous les yeux la honte de son péché. Il voit qu'elle est tombée par fai-

blesse, et il cherche à la sauver. Avec quelle sagesse il se tire lui-même du piège tendu par ses ennemis ! Il ne leur laisse aucune prise sur lui. Et, alors, c'est la douce exhortation : « Allez-vous-en et, à l'avenir, ne péchez plus ! »

Enfin, et sur sa recommandation, l'Église s'emploie sans cesse à la conversion des pécheurs. Pour eux elle prie, elle fait pénitence, elle travaille. Si tant de charité de la part de Dieu demeure inutile, il recourt aux derniers moyens : il menace, il inspire la crainte. Voilà pourquoi il tient à ses ennemis un discours menaçant, comme une dernière tentative faite pour les ramener à la raison. Et, lorsque la sentence est enfin prononcée, et lorsqu'il permet que le coupable meure soudain dans le péché, peut-être reconnaîtrons-nous dans l'éternité que c'était là encore une preuve de sa miséricorde. Il a frappé ainsi ceux dont il prévoyait que, même s'il prolongeait leur vie, ils ne se convertiraient point et mériteraient un châtiment plus terrible encore. Ce serait, en même temps, un avertissement donné à d'autres en vue de leur conversion.

Mais nous savons aussi combien le Sauveur souffrait lorsqu'il devait punir. Il a pleuré sur Jérusalem et il a dit : « Jérusalem ! Jérusalem ! si tu reconnaissais du moins en ce jour ce qui peut te procurer la paix. Mais cela est caché à tes yeux !... Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants autour de moi, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! Mais tu ne l'as pas voulu ! » Au pécheur il peut aussi dire : « J'ai tout fait pour te sauver, mais tu ne l'as pas voulu ! »

3. *Dieu accueille avec le plus grand amour le pécheur qui revient à lui.* — D'abord, il ne rejette aucun pécheur revenant à lui. Ses péchés fussent-ils plus nombreux encore et plus horribles, le pécheur eût-il perdu d'autres âmes et causé un mal effrayant : « Je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi », dit le Sauveur (JEAN, VI, 37). « Si tes péchés sont rouges comme l'écarlate, tu redeviendras blanc comme neige. » Avec quelle douceur il a accueilli la pécheresse, dont l'inconduite était connue de tous ! Il la défend contre le pharisien et il la renvoie avec ces mots : « Tes péchés te sont pardonnés, va en paix ! »

Dans la parabole de la brebis perdue, il nous montre quel *accueil* attend le pécheur. Que fait le pasteur lorsqu'il retrouve la brebis égarée ! Est-ce qu'il la frappe, la punit pour témoigner son mécontentement de ce qu'elle s'est fait chercher si longtemps ? Au contraire, il a pitié de la pauvre bête et, pour lui épargner la fatigue du retour, il la porte sur ses épaules jusqu'au bercail. — Autre exemple plus touchant encore dans la parabole de l'enfant prodigue. Un jour, le père aperçoit au loin quelqu'un qui s'approche ; son aspect est celui d'un malheureux, rendu méconnaissable par le vice et les privations ; vêtu de haillons, il n'a même point de chaussures. Personne n'aurait pensé voir le fils d'un riche personnage. Mais les yeux du père le reconnaissent aussitôt. Le père sent-il la rougeur de la colère lui monter au visage, parce que son fils ose se présenter à lui de la sorte ? Se rappelle-t-il sur quel ton ce fils a réclamé sa part d'héritage, de quelle manière il est parti, comme si rien n'était

assez bon pour lui dans la maison paternelle ? comment il a dissipé son héritage dans une vie criminelle ? Se dit-il que ce fils revient parce que l'extrême misère l'y contraint ? Rien de pareil : une seule pensée l'absorbe tout entier : « Mon fils est revenu ! » Il n'attend pas que le coupable implore son pardon ; il ne se demande pas à quelles conditions il consentira à l'accueillir. Il se hâte au-devant de lui : et, comme son fils veut se prosterner à ses genoux, il le relève, le serre dans ses bras et, sur le front du repenti, un baiser paternel scelle la réconciliation. — Ainsi Dieu accueille quiconque revient à lui sincèrement repentant.

La miséricorde de Dieu se montre encore en ce qu'elle accorde au pécheur repentant *la rémission totale de sa dette.* Nous voyons là une chose qui va d'elle-même. Mais, afin de nous montrer ce que cela signifie, le Sauveur emploie une parabole. Un débiteur devait à son maître 10.000 talents, environ 40 millions de francs, — somme énorme. Comme il était dans l'impossibilité de s'acquitter, le maître, sur sa demande, lui remet la dette. Un péché mortel crée une dette autrement lourde. La somme de dix mille talents, quelques-uns arriveraient peut-être à la payer. Mais aucun homme ne peut, par ses propres ressources, acquitter la dette contractée par un seul péché mortel. Si Dieu remet au pécheur cette dette, c'est uniquement à cause des satisfactions que son Fils mourant sur la croix lui a offertes. Pour la rémission de chaque péché, il faut, pour ainsi dire, que le sang du Fils de Dieu serve de rançon. — Quelle n'est pas la bonté de Dieu ! De même que l'enfant prodigue n'est point reçu par son père

en qualité de mercenaire, mais est rétabli dans tous ses droits de fils, de même, dans sa conversion, le pécheur retrouve sa place parmi les enfants de Dieu. Bien plus, tous les mérites qu'il avait acquis auparavant et que le péché lui avait fait perdre, lui sont rendus. Il n'a pas besoin de recommencer à nouveau. Tout est pardonné et oublié.

Dieu ne garde pas non plus rancune. Quel que soit le passé, tout ira bien, si la conversion est sincère. Trois fois Pierre avait honteusement renié le Sauveur, et Pierre est devenu le premier Pape. Paul, Augustin avaient grièvement péché, et ils sont devenus de grands saints !

Il y a davantage encore, — une chose inconcevable ! Quand les hommes ont à pardonner, il leur en coûte grandement, il leur faut lutter durement contre eux-mêmes. On les entend parfois répéter : « C'est bien, je veux pardonner, mais je ne puis oublier ! » — Dieu pense-t-il de même ? Lui en coûte-t-il d'accorder le pardon à un pécheur ? Loin de là, c'est une joie pour lui. Le père du prodigue apprend à tous avec joie que son fils est revenu. De même le pasteur se fait une joie d'informer amis et connaissances que la brebis perdue a été retrouvée. Et alors le Sauveur ajoute cette parole presque incompréhensible ; « Je vous le dis : dans le ciel, la joie sera plus grande pour un seul pécheur converti que pour quatre-vingt-dix-neuf justes. » Comment se peut-il que Dieu ait plus de joie pour un seul pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes ? En ce converti il peut, mieux que dans les quatre-vingt-dix-neuf justes, manifester son amour infini : c'est lui-même qui

expie la faute, qui acquitte la dette contractée par le pécheur ; il le reçoit comme son enfant, comme l'héritier du ciel. Et notre grand Dieu est dans l'allégresse parce qu'il peut de cette manière inconcevable, incompréhensible, prouver mieux son amour !

O mon Dieu, comme vous nous aimez ! Jusqu'à quel point votre amour pour nous vous aveugle, vous rend, pour ainsi dire, insensé, puisque vous nous traitez comme si vous ne pouviez être heureux sans nous. Vous qui êtes Dieu et un Dieu offensé, vous prenez sur vous le châtiment que nous avons mérité, vous expiez pour nous sur la croix et, pour nous sauver, vous faites tout. Vous supportez avec une indicible patience le pécheur qui vous outrage avec insolence. Vous l'appelez à vous, vous allez à sa recherche et, lorsqu'il revient, vous l'accueillez avec l'amour le plus grand, vous lui remettez sa dette que vous avez payée pour lui sur la croix, vous lui ouvrez de nouveau votre ciel ! Et, alors, vous vous réjouissez parce que vous pouvez, par cette incompréhensible manière, manifester votre amour. En vérité, votre miséricorde dépasse toutes vos œuvres (*Ps.* CLXIV, 9). « C'est surtout en épargnant le pécheur et en ayant pitié de lui que vous montrez votre toute-puissance. » (Prière de l'Église.) « Bénis le Seigneur, ô mon âme, et n'oublie jamais ses bienfaits ; il a guéri toutes tes langueurs ; c'est lui qui a racheté ta vie de la mort ; il te couronne de miséricorde et de grâce. — C'est le Seigneur qui fait miséricorde ; — il est plein de tendresse et de douceur ; il est lent à punir et prodigue de miséri-

corde. Il n'est pas irrité pour toujours ; ses ressentiments ne sont point éternels. Il ne nous a pas traités selon nos offenses, il ne nous a pas punis selon nos iniquités. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sa miséricorde s'élève et s'affermit sur ceux qui le craignent. Autant le couchant est éloigné de l'aurore, autant il a éloigné de nous nos iniquités. Comme un père s'attendrit sur ses enfants, ainsi, le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent. Il connaît notre argile, il sait que nous ne sommes que poussière. Mais la miséricorde du Seigneur est éternellement sur ceux qui le craignent. » (*Ps.* CII.)

Sur la porte d'entrée d'un antique monastère, on pouvait lire ces lignes : « C'est avec peine que Dieu se détache de l'homme, car il a donné pour lui son sang et sa vie. Dieu ne rejette personne si de lui-même l'homme ne se perd pas ! »

De même qu'une mère ne peut laisser son enfant, Dieu ne peut abandonner l'homme. Le cœur d'une mère s'attache tout particulièrement à l'enfant dont elle a eu à souffrir beaucoup. C'est pourquoi Dieu s'attache à l'homme « pour lequel il a donné son sang et sa vie ». Il ne rejette personne. Un jour un homme, — un voleur et un meurtrier, — fut enfin arrêté, condamné à mort et conduit au supplice. Par bonheur pour lui, l'exécution devait se faire à la même heure et au même lieu où le Sauveur allait être crucifié. Son supplice se trouvant être le même, le malfaiteur fut attaché à la croix à côté de Jésus. Par les blasphèmes vociférés autour de lui, il comprit que Jésus s'était donné pour le Messie. Il retrouve la foi de son enfance, la grâce

opère en lui son œuvre, et il fait cette timide prière : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume ! » Si nous avions été près de lui, nous lui aurions peut-être crié de se tenir tranquille et de ne point importuner le Sauveur dans ses souffrances. Nous aurions engagé le Sauveur à ne point se soucier de ce criminel. Le Sauveur nous aurait répondu : « Et moi, je veux avoir pitié de lui ! » — Quoi donc ? Avoir pitié de lui ? Il a bien souvent mérité la mort et l'enfer. Il faut pourtant qu'il soit puni pour ses crimes. » — « Ce n'est point nécessaire, j'expie pour lui ! » — Et que voulez-vous donc faire de ce voleur, de cet assassin ? » — « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis ! » — L'éternité ne nous suffira pas pour comprendre tout ce qu'il y a de consolation et de bonté dans cette parole ! Qui d'entre nous tendrait la main à cet homme ? Qui le recevrait dans sa maison ? Chacun refuserait pareille compagnie. Et Dieu l'accueille dans son ciel, pour l'éternité ! Peut-il pousser plus loin sa bonté et sa miséricorde ? En vérité, Dieu ne rejette personne ! Lorsqu'un homme se perd, la faute n'en est jamais à Dieu, mais au pécheur, qui n'a pas voulu. Dieu n'impose jamais la contrainte : il nous laisse à notre libre arbitre et n'y touche pas. « Celui qui t'a créé sans toi, ne te sauvera pas sans toi ! », dit saint Augustin. C'est par la libre décision de sa volonté que l'homme doit faire son salut. Jusqu'au dernier moment, Dieu est prêt à pardonner. Si le pécheur n'accueille pas la grâce, s'il repousse la main paternelle de Dieu, s'il meurt dans la révolte contre Dieu, il se perd par sa propre faute. — Prions enfin d'obtenir de ne

point nous perdre, pour qu'il nous soit donné d'attester dans l'éternité combien le Seigneur est bon et miséricordieux.

L'appel du Roi[1]

Revenons brièvement sur les méditations de cette première Partie.

J'ai été créé pour glorifier Dieu ici-bas par le sacrifice du don de moi-même. Tel est le but, le devoir essentiel de ma vie. C'est la seule raison de mon existence. C'est mon devoir le plus important, le plus pressant, et je ne puis m'y soustraire. Si je remplis ce devoir, Dieu fera de moi, pour l'éternité, un témoignage, une preuve de son amour. — Tout ce qui est terrestre n'a quelque valeur que dans la mesure où cela m'aide à atteindre ce but ; ce doit être pour moi un moyen, mais jamais une fin. En tout ce que je fais, dans ma conduite entière, je dois me demander : « Qu'est-ce que Dieu veut de moi ? », et non pas : « Que voudrais-je ? »

Si je refuse d'accomplir l'ordre de Dieu, pour agir selon mon plaisir, je commets un péché. Le péché est donc le refus du sacrifice par le don de

1. Sur le rôle et l'importance de cette méditation dans la structure des *Exercices*, voir notre article publié dans la *Zeitschrift für Aszese und Mystik* (1933, pp. 46 et suiv.). Voir également notre opuscule *Le Christ-Roi (Verlag des Johannesbundes. Leutesdorf a. RL.* 8-10 mille). L'article de la *Zeitschrift* est intitulé : « La contemplation *de regno Christi* est-elle un appel à l'apostolat ? »

moi-même. Alors, je ne remplis pas le but en vue duquel j'ai été créé ; et comme ce but est le seul pour lequel Dieu pouvait créer, je ne puis, en quittant la vie, être un témoignage de la bonté de Dieu : je ne puis plus glorifier que sa justice. J'ai vu comment Dieu punit le péché par un châtiment éternel. — Ces considérations ont dû confirmer en moi la résolution de me soumettre, de me donner à Dieu sans condition et complètement, comme c'est déjà pour moi un inéluctable devoir.

J'ai vu aussi que le Sauveur à qui je dois de ne pas être perdu sans ressource, et de pouvoir encore arriver au but et qui, pour moi, pour mes péchés, est mort sur la croix, m'a mérité le pardon et la grâce. Profondément touché de tant d'amour et de bonté, de tout ce qu'il a fait et souffert pour moi, je me suis demandé ce qu'en retour j'avais fait pour lui, ce que je veux désormais faire pour lui.

Une double conclusion est donc le résultat des méditations faites jusqu'ici : Je veux me donner, m'abandonner à Dieu et témoigner ma reconnaissance au Sauveur. Mais je ne sais pas encore comment le faire pratiquement. La contemplation de l' « Appel du Roi » me l'apprendra.

Parce que les choses terrestres et sensibles font sur nous, bien plus que les choses spirituelles et surnaturelles, une profonde et vive impression, saint Ignace nous propose d'abord une comparaison. Il fait en cela comme le Sauveur, lorsque, pour amener la foule à comprendre ses enseignements, il recourait aux paraboles. Cette comparaison doit

éveiller en nous les dispositions en rapport avec le but de la contemplation proposée.

Elle est tout à fait dans l'esprit du temps où vivait saint Ignace. Le saint la rattache avant tout à trois idées. — A cette époque, la chevalerie était en grand honneur, et Ignace restait un vrai chevalier jusqu'au fond de l'âme. Le chevalier représentait le type idéal de l'homme libre, noble, distingué. Être chevalier, cela voulait dire se signaler par les qualités du corps et de l'esprit ; chevalerie, cela signifiait enthousiasme pour tout ce qui est grand et noble, bravoure intrépide, endurance dans les fatigues et les privations. Les livres de chevalerie racontaient les exploits des héros et les jeunes chevaliers s'inspiraient de ces exemples et souhaitaient que l'occasion leur fût donnée de se distinguer à leur tour. C'était surtout à la cour d'un roi puissant qu'un tel espoir pouvait trouver sa réalisation ; et les chevaliers se rendaient à la cour, se mettaient au service du prince et s'exerçaient dans des tournois. Plus le roi était puissant et glorieux, plus on le servait avec amour.

A cette époque, l'idée d'« empereur » était une idée très répandue, l'idée d'un empire chrétien ayant à sa tête un empereur et le Pape. Cet empereur serait, comme le Pape, élu par Dieu, et le monde entier lui serait soumis. Telle était la théorie.

Mais l'idée reposait sur la réalité : il y avait le danger turc. La Terre Sainte, Constantinople étaient entre les mains des Turcs ; ils avaient pénétré en Espagne ; leurs cruautés allaient se multipliant : ils traînaient en captivité ou massacraient les

habitants des pays conquis, livraient les villes au pillage, ravageaient les contrées. L'Europe entière tremblait devant eux. Voir la puissance des Turcs brisée, la Terre Sainte reconquise, — tel était le désir le plus ardent de tous, le souhait partout manifesté.

Et telles sont aussi les pensées que saint Ignace suppose ici. Songeons à ce que pouvaient être les idées, les plans et les vœux d'un jeune chevalier de cette époque, dont le cœur brûlait du désir de se signaler par quelque exploit, cherchant autour de lui le roi le plus grand, pour se mettre à son service. Il voit avec un profond dégoût les cruautés commises par les Turcs et, en son âme de chrétien, il souffre de savoir que la Terre Sainte est en leur pouvoir. Qu'un roi se présente ; il est l'élu de Dieu ; tous les autres princes lui sont soumis ; et il appelle ses sujets à une croisade contre les Turcs. Il se mettra lui-même à la tête des troupes, il partagera avec elles les fatigues et les privations des expéditions. Ceux qui le suivent devront être contents de voir qu'il n'est pas mieux traité qu'ils ne le sont. A la fin de la campagne, tous auront une part égale du butin.

Demandons-nous maintenant ce qu'un jeune chevalier répondrait à l'appel d'un roi si magnanime, si digne d'être aimé. Sans l'ombre d'une hésitation, il accueillerait avec des transports de joie l'heureuse nouvelle ; non seulement il se déclarerait tout prêt, mais il réclamerait comme une très grande faveur l'autorisation de prendre part à l'expédition. On voit, par les paroles mêmes de saint Ignace, que son cœur se révolte à la seule

pensée qu'un chevalier pût agit autrement ; on sent quel serait son mépris pour ce malheureux !

Saint Ignace, on le voit, recourt à une comparaison : il nous y présente une simple possibilité. Mais, au fond, il nous met en face d'une véritable réalité.

Voici devant nous un chef, le Chef idéal par excellence : le Sauveur ! C'est un Roi. A la question posée par Pilate, il a dit : « Oui, je suis Roi » (Jean, xviii, 37). Mais il n'est pas l'un quelconque des rois de la terre : ces rois sont ses sujets aussi bien que les autres hommes. Il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. « Son règne ne finira jamais ». Il est le Roi de gloire ; mieux encore... il est Dieu. En lui réside la plénitude de la divinité. Il peut dire : « Mon Père et moi, nous sommes un ». « Avant qu'Abraham ne fût, je suis (Jean, viii, 58). « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre » (Matth., xxviii, 18). Mais sa gloire, il n'en fait pas montre. Il la voile afin que nous ayons confiance en lui. Il veut être comme l'un d'entre nous. Il est tout amour et bonté. Dès qu'il se montre, la foule accourt autour de lui, s'attache à lui des jours entiers, oublie toute nourriture, afin d'écouter sa parole. Quelle n'est pas sa sagesse ! Ses enseignements sont si nobles, si élevés, qu'il n'est pas une seule doctrine morale qui n'y soit renfermée, pas une seule qui lui soit comparable. En elle, rien de contraire à la dignité de l'homme, à la raison, aucune contradiction. Tous les problèmes de la vie y trouvent leur solution .— En vain, les ennemis du Sauveur cherchent à l'embarrasser par des questions captieuses ; il répond avec une merveil-

leuse sagesse, et honteux, ils sont réduits au silence. Sa volonté est toute-puissante. S'agit-il de commander à la tempête, aux flots, aux poissons, à la maladie, à la mort, au démon, sa volonté s'accomplit aussitôt. Rien ne lui est impossible. — Il est sans reproche, il peut dire à ses ennemis : « Qui de vous m'accusera de péché ? » — Judas lui-même n'a jamais découvert un reproche à lui faire. Et pourtant les ennemis de Jésus ont le regard perçant.

Y eut-il jamais un Chef salué avec une telle allégresse par tous ses sujets, prêts à lui consacrer leur amour, leur confiance, leur travail, leurs biens et leur vie ! Dans tous les temps, d'innombrables multitudes d'hommes se sont rangées sous ses ordres et ont sollicité la faveur de pouvoir travailler, combattre, souffrir, mourir pour lui. Des milliers et des milliers d'hommes ont préféré se soumettre aux plus cruelles tortures et au martyre, plutôt que de lui être infidèles. Des centaines de millions d'hommes ont cru à ses paroles avec une foi inébranlable, fondé sur ses promesses leurs espérances, consciencieusement obéi à ses préceptes, et, aux heures les plus graves de la vie, où toute consolation terrestre fait défaut, trouvé le repos et la paix, la force et l'assurance en lui, leur Sauveur crucifié. Et au cours des siècles, est-il quelqu'un qui, à l'heure de la mort, se soit repenti de l'avoir fidèlement servi ? Personne.

Pendant dix-neuf siècles le Christ a exercé son autorité sur les hommes et son influence reste toujours la même : « *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula* (*Hebr.*, XIII, 8). Le Christ est le même, hier, et aujourd'hui et dans toute l'éternité. » Il

agit sans connaître ni interruption ni faiblesse, malgré l'hostilité, la haine, le mépris, les railleries, que le monde n'épargne ni à lui, ni à ses fidèles.

Toute grandeur terrestre, qu'est-elle donc devant lui qui dépasse tout de la grandeur de Dieu ? Toute gloire terrestre s'éclipse devant lui, comme les étoiles devant le soleil.

Les méditations précédentes nous ont appris à connaître ce Sauveur. Nous avons vu que c'est à lui que nous devons de n'être point perdus pour l'éternité. Nous nous sommes demandé ce que nous voulons faire pour lui, afin de lui témoigner notre reconnaissance, de répondre à son amour et à sa bonté. Et maintenant il se présente à nous et nous exprime son désir. — Il va de soi que je répondrai à ce désir !

Que demande le Sauveur ? — Satan avait réussi à contrarier les desseins de Dieu sur l'homme. Il avait amené nos premiers parents à refuser à Dieu le sacrifice de la soumission à sa volonté. Le péché avait eu des conséquences redoutables. Presque partout, la connaissance de Dieu s'était obscurcie. Au lieu de lui offrir la glorification, la terre répondait à son Créateur par des offenses. Loin d'être le royaume de Dieu, elle devenait le royaume de Satan. Au lieu de se donner à Dieu, les hommes se donnaient au péché, au monde, à Satan. Pour la plupart, ils étaient exposés au danger d'être réduits à glorifier, non plus l'amour et la bonté de Dieu, mais sa justice. L'humanité était sur la voie de l'enfer éternel.

Dans son miséricordieux amour, Dieu résolut de

sauver les hommes. Il leur enverrait son Fils. Tout d'abord il expierait les péchés sur la croix, afin de mériter à tous le pardon. En outre, *il serait pour les hommes le maître et le guide.* PAR SA PAROLE ET PAR SON EXEMPLE, IL LEUR MONTRERAIT COMMENT ILS DEVAIENT PRATIQUER LE DON D'EUX-MÊMES A DIEU, *afin d'être, dans l'éternité, des témoignages de l'amour de Dieu.* Le plan originel de la Création — la Royauté de Dieu — sera merveilleusement réalisé par le Sauveur dans le nouvel ordre de la grâce.

C'est ainsi que le Sauveur se présente à tous les hommes et à chacun d'eux en particulier, et les appelle à le suivre. Il veut nous délivrer d'une captivité, d'une servitude bien plus dure que la domination des Turcs ; la servitude de Satan, la perte éternelle. Il veut nous conduire à la victoire sur nos ennemis, au bonheur éternel. Il nous invite à nous joindre à lui : c'est à une croisade qu'il nous appelle, *à la lutte contre tout ce qui menace de nous entraîner à déserter Dieu, à lui refuser notre soumission à sa sainte volonté ;* à la lutte contre le monde, contre la triple concupiscence, contre les passions. Nous sommes certains de vaincre, si nous voulons faire notre devoir. Rien sans lutte ; mais la victoire est assurée, si nous suivons notre Chef ; pas d'échec possible. Le bonheur éternel sera notre récompense. Le Chef marchera à notre tête. Par amour pour nous, afin de nous inspirer le courage et de nous venir en aide, il partagera tout avec nous, il prendra même sur lui la plus grande part des fatigues et des travaux, et son exemple et sa grâce

viendront à notre secours. C'est ainsi qu'il veut établir le grand royaume de Dieu, dont l'unique mission est la glorification de Dieu.

Notre réponse peut-elle être douteuse ? — Nous avons été créés pour glorifier Dieu. C'est ici-bas notre devoir le plus pressant, notre unique devoir, et en même temps notre bonheur éternel est attaché à l'accomplissement de ce devoir. Il nous suffit de jeter les yeux sur les hommes qui ne suivent pas le Christ, sur l'enfer et ses terreurs, pour reconnaître le danger qui nous menace, si nous refusons de nous joindre au Sauveur. Déjà, nous avons résolu de nous donner entièrement à Dieu. *Et maintenant voici devant nous le guide que Dieu lui-même nous a envoyé spécialement pour nous montrer comment réaliser notre résolution.* On ne peut pas imaginer un guide plus grand, plus aimable. En le suivant, nous ne pouvons nous perdre ; et, sans lui, il n'est pas de salut. Pas d'autre guide pour nous mener à notre but. Il est, en outre, tout amour, toute bonté : il ne veut que notre bonheur. Il a scellé son amour du sang de son Cœur. En terminant la méditation sur le péché, nous nous sommes déjà demandé comment nous pourrions lui témoigner notre reconnaissance. Et le voici qui vient à nous et nous invite à le suivre. Combien souvent et avec quel enthousiasme des chefs d'armée n'ont-ils pas été suivis ! Il fallait endurer les fatigues, les privations, s'exposer aux blessures, à la mort, et quelle était la récompense ? — Le Sauveur ne veut pas d'une grandeur et d'une puissance acquises à nos dépens. Il veut nous conduire à notre bonheur. Dans ce combat, aussi longtemps que nous restons

à côté de lui, les ennemis ne peuvent nous nuire. Nous ne pouvons pas être vaincus. Et à la fin, c'est une gloire éternelle qui nous attend. Notre Chef est le Roi éternel. Un jour, il récompensera tout ce que nous aurons fait pour lui par une éternelle béatitude.

Pourrions-nous hésiter un seul instant à nous joindre à lui avec joie ? Saint Ignace le dit avec raison : « Tout homme qui a du jugement et de la raison s'offrira généreusement à toutes les fatigues et à tous les travaux. » Telle doit être la réponse de tout chrétien. Il doit être décidé à combattre la triple concupiscence, les passions, chaque fois qu'elles chercheraient à le faire agir contre la volonté de Dieu.

Mais il en est qui ne se contentent pas de cette réponse. Il est des caractères nobles, courageux, résolus, qui recherchent toujours ce qu'il y a de plus élevé, de plus généreux ; qui brûlent de se signaler par des exploits. Ils ont compris qu'ils n'ont été créés que pour glorifier Dieu par le sacrifice du don entier d'eux-mêmes, que telle est pour eux, sur cette terre, l'affaire la plus importante. Dominés par la grandeur et la souveraine majesté de Dieu, non seulement ils veulent se donner à lui autant qu'il le demande, mais ils cherchent ce qu'ils pourraient faire pour le glorifier davantage encore. — Lors donc que le Sauveur se présente comme un guide envoyé par Dieu, ils sont fermement résolus à se dévouer tout entiers à ce Chef glorieux et à sa noble cause, à se signaler à son service par le don d'eux-mêmes, aussi fidèle, aussi parfait que possible. Leur vie entière sera l'union

intime avec le Fils de Dieu, dans le travail, la lutte et la victoire.

Dans le combat auquel il les appelle, ils ne se borneront point à repousser les attaques de l'ennemi : ils passeront à *l'attaque contre tout ce qui pourrait empêcher ou compromettre le don absolu d'eux-mêmes à Dieu.* Pour honorer davantage Dieu et plaire mieux encore à leur glorieux Chef, ils se déclarent prêts à rester dans la plus étroite union avec lui et à suivre son exemple en attaquant la sensualité, l'amour de la chair et du monde. Ils veulent lui offrir le sacrifice plus méritoire et plus difficile du don d'eux-mêmes.

Voilà une belle et importante résolution qui s'étend à la vie entière de l'homme, aux pensées, aux actes. C'est pourquoi saint Ignace veut que cette offrande se fasse aussi solennellement que possible. Mais rappelons-nous que cette complète donation de soi-même ne doit pas être une vaine formule, une belle et éloquente phrase, et qu'il s'agit ici d'une résolution qui doit se traduire par les actes.

Sans doute saint Ignace songeait alors aux solennités célébrées à la cour des rois, lors de l'admission d'un nouveau membre dans l'Ordre des Chevaliers. Tous les grands, tous les dignitaires du royaume étaient là. Le roi, accompagné de la reine, des princes et princesses, faisait son entrée solennelle et prenait place sur son trône. Alors, le récipiendaire s'avançait, s'agenouillait devant le roi qui le frappait légèrement de l'épée et l'armait ainsi Chevalier.

C'est ainsi que nous devons nous présenter à la Cour céleste. Dieu, dans son infinie majesté, est assis sur son trône éternel. Près de lui se tient la Reine du ciel, la Mère de Dieu. Voici les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges. Autour du trône des légions d'anges. Je m'avance, je m'agenouille respectueusement et je dis :

« Roi éternel et souverain Seigneur de toutes
« choses, en votre présence, en présence de votre
« glorieuse Mère et de toute la cour céleste, je
« m'agenouille pour vous offrir, avec votre grâce
« et votre secours, le sacrifice du don de moi-même.
« Je proteste que je désire, que je veux — et que
« c'est de ma part une détermination bien réflé-
« chie et arrêtée, pourvu que ce soit pour votre
« plus grand service et pour votre plus grande
« gloire, vous imiter, vous, mon divin Chef et Guide,
« dans le combat contre tout ce qui pourrait empê-
« cher ou amoindrir l'entière donation de moi-
« même à Dieu ; et c'est pourquoi je suis prêt, à
« votre exemple et en étroite union avec vous,
« à supporter tout ce que vous avez supporté vous-
« même par amour pour moi, pauvreté, opprobres,
« injures, si Votre Sainte Majesté daigne me choi-
« sir et m'admettre à cet état de vie. »

DEUXIÈME SECTION

L'importance et la leçon de la vie terrestre de Jésus

Avant de commencer à contempler la Vie du Sauveur en détail, nous devons chercher à nous rendre compte de son importance et des leçons qu'elle nous donne.

Réparer la désobéissance de nos premiers parents, telle était la principale mission du Christ. Il devait donc être obéissant jusqu'à la mort sur la croix. Mais, par cette mort sur la croix, il n'expierait pas seulement le péché d'Adam et les péchés de tous les hommes ; sa vie entière serait l'expression de l'absolue soumission à la volonté du Père. Ainsi, au cours de sa vie entière, il expiait déjà tous les péchés de tout genre, et cette expiation était en rapport avec la nature particulière de chacun de ces péchés. En même temps, il nous offrait en sa vie le plus magnifique modèle à imiter, dans la manière de pratiquer le don de nous-mêmes à Dieu : Il nous suffirait de le regarder pour trouver en toutes circonstances lumière, courage, force et consolation. Enfin, par son obéissance, il nous mérita d'innombrables grâces, qui nous aident à suivre son exemple. — Expiation, exemple, grâce, triple but de la vie entière du Sauveur. Dans sa

vie publique, il y ajoutera ses enseignements et ses miracles.

Nous comprenons maintenant les mystères de ses premières années. Elles n'étaient pas simplement des années d'attente jusqu'au moment où il pourrait commencer sa vie publique ; car il aurait pu, comme Adam, paraître en ce monde à l'état d'homme adulte. Sa jeunesse n'avait pas non plus seulement pour fin d'attester la vérité de sa nature humaine, bien que ce but fût certainement aussi dans les intentions de Dieu. Il voulait, dans ces années de jeunesse, nous donner les leçons les plus importantes, les plus persuasives et en même temps satisfaire pour les péchés de ceux qui ne conforment point leur vie à ces enseignements, et enfin nous mériter la grâce d'imiter son exemple.

Il faut, en outre, bien remarquer que, dans la vie du Sauveur, rien n'est laissé au hasard. — Lorsqu'un chef d'État, un prince de l'Église fait son entrée dans une ville, on veille avec le plus grand soin à l'accueillir, à le servir avec honneur, à lui assurer une résidence digne de lui ; on met tous ses soins à ne rien oublier, à ne rien négliger. Alors Dieu ne devait-il pas, afin de préparer l'apparition de son Fils, disposer toutes choses en détail avec la sagesse la plus haute ? — En étudiant le règne animal et le règne végétal, les forces de la nature, nous constatons déjà un ordre merveilleux ; tout est prévu, tout est disposé avec une sagesse et un art admirables ; rien n'a été négligé ou oublié. Bien plus importantes que ces choses terrestres étaient la vie et l'œuvre de l'Homme-Dieu. Il était la grandiose révélation de Dieu ; sa vie devait être un

modèle pour tous les hommes de tous les temps. On comprend donc que Dieu, dans ce but, ait tout réglé avec une infinie sagesse et jusqu'aux moindres détails. Il prévoyait tout ce qui pouvait survenir; toutes les circonstances lui étaient connues. En Dieu, il n'y a ni oubli, ni négligence. Sa puissance lui permet de plus de tout disposer comme il juge bon de le faire. Pour lui, pas d'imprévu, pas d'échec, pas d'erreur. Il ignore le caprice. C'est donc pour les raisons les plus sages qu'il a voulu cette préparation et non une autre. — Nous savons également que les évangélistes ont écrit sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Par conséquent, ils nous racontent toutes les particularités qui, dans l'intention de Dieu, ont une importance spéciale pour nous.

Ces vérités, ne les perdons jamais de vue en méditant la vie du souverain Maître.

L'Incarnation

Un coup d'œil jeté sur l'humanité à l'époque de la naissance de Jésus-Christ nous montre où conduit le refus du sacrifice par le don de soi-même à Dieu. A en juger d'après les apparences, c'est une époque de haute civilisation ; mais, dans la réalité, cette civilisation cache une effrayante corruption morale. Qui s'éloigne de Dieu, se tourne vers les créatures. Au lieu de s'élever, l'homme se dégrade. On ne croyait plus au seul Dieu ; on adorait d'innombrables idoles. On voyait des hommes se prosterner devant des animaux : — serpents, chats, bœufs, devant le soleil, la lune, les étoiles ; les

hommes imploraient leur assistance et leur offraient des sacrifices. Quel abaissement ! Ajoutons à cela une épouvantable misère morale. Un historien, très au courant des choses de l'Antiquité, J. Döllinger, a écrit :

« Les vices rongeaient les nations jusqu'à la moelle... Les hommes étaient dans l'indigence de tous les biens véritables...

« A Rome, tous les hommes éminents de l'époque éprouvaient un sentiment de découragement ou de tristesse ; ils reconnaissaient l'inutilité de la lutte contre la corruption régnante ; ils voyaient l'impuissance des lois ; ils ne découvraient nulle part le germe d'une vie nouvelle, d'une régénération morale et politique... A la fin, le découragement les accablait : ils sentaient que tout ce qui est terrestre reste sans consistance, sans goût, et que la vie humaine n'est qu'une grande bouffonnerie.

« La vie n'avait plus aucun prix ; chaque jour, on voyait quantité d'hommes livrés à la mort par simple passe-temps... On se débarrassait de la vie devenue un fardeau... A Rome, le mépris de la vie et le suicide étaient à l'ordre du jour...

« L'École des Stoïciens avait été contrainte d'avouer que la véritable sagesse, l'idéal de la vertu et de l'héroïsme moral n'avaient pas encore paru sur cette terre. Déjà Cicéron avait décrit l'enthousiasme qui saisirait les hommes, s'ils étaient un jour assez heureux pour contempler, vivante et personnelle, la vertu parfaite. (*De Fin.*, 5, 24, 69.) Partout on sentait que les besoins moraux et spirituels n'étaient pas satisfaits... On aspirait à une doctrine vraiment divine, qui délivrerait de la con-

fusion des opinions, des conjectures sur le but de l'existence, sur la destinée de l'homme après la mort ; on souhaitait une règle et une discipline de la vie pour mettre fin aux caprices et au bon plaisir de chacun et donner à la vie consistance et confiance. » (*Paganisme et Judaïsme*, pp. 727 et suiv.).

Telle était alors, telle est aujourd'hui encore l'humanité sans Dieu. C'en est fait de la lumière, de la certitude, de la force, par conséquent aussi du bonheur véritable, de la joie, et finalement on court le danger de la perte éternelle. Sans la croyance en Dieu, sans le sacrifice du don de soi-même à Dieu, l'homme descend au niveau d'une vie purement naturelle, au niveau de l'animal. L'esprit ne peut prendre son élan vers les hauteurs. L'égoïsme, la recherche de la jouissance, bien qu'il s'efforce peut-être de le pallier, sont les seuls stimulants de ses pensées et de ses actes, de sa conduite entière. Le refus de ce sacrifice conduit à tout ce qui est vil, commun, coupable ; tandis que ce même sacrifice conduit à tout ce qui est grand, noble, élevé ; il libère l'homme du péril de sombrer dans les bas-fonds de la vie, il fortifie sa volonté, l'amène à dominer la matière au lieu de se laisser asservir par elle. Le sacrifice du don de soi-même est la source de la perfection et l'acte le plus noblement moral que l'homme puisse faire.

Ici, une question se pose : *Pourquoi Dieu a-t-il choisi Adam et Ève pour être les premiers parents de l'humanité*, alors qu'il prévoyait qu'ils lui refuseraient le sacrifice du don d'eux-mêmes ? Il aurait pu assurément créer un autre couple, qui se serait

fait une joie de se soumettre à lui. S'il a choisi Adam et Ève, il doit y avoir une raison de ce choix, puisque ses desseins sont toujours parfaitement sages.

Rappelons-nous que Dieu ne peut créer qu'en vue de sa glorification. Sur cette terre, c'est par le sacrifice du don d'eux-mêmes que les hommes doivent glorifier Dieu ; puis, dans l'éternité, ils seront les témoignages, les preuves de sa bonté, et ils le glorifieront ainsi. — Or, Dieu a vu comment sa majesté peut être glorifiée avec plus de magnificence encore. On aurait pu dire : « Il est facile à Dieu de manifester son amour ! cela ne lui coûte rien ! » Les hommes n'auraient pas manqué d'objecter : « Dieu est à l'aise pour commander ! il ne sait pas combien il nous est dur de nous soumettre à sa volonté ! » — La chute de nos premiers parents devait offrir à Dieu la possibilité de montrer toute la ferveur, la puissance et la profondeur de son amour : lui-même se ferait homme ; sur la croix, il expierait les péchés des hommes, qu'il admettrait de nouveau à participer à sa béatitude, en sorte que le bonheur dont nous jouirions dans l'éternité porterait, pour ainsi dire, cette marque : « Acheté sur la croix au prix du sang du Fils de Dieu ! » En même temps, en sa nature humaine, le Fils de Dieu prendrait sur lui-même tout ce qui nous est demandé, dans une mesure bien plus large que celle qui est la nôtre ; il accomplirait, il souffrirait tout ce qu'il exige de notre part. Et ainsi la terre deviendrait enfin le théâtre du sacrifice le plus glorieux pour Dieu et le plus entier qui se puisse concevoir. Nous l'avons vu : le sacrifice du don de soi-même

est le sacrifice le plus précieux que la création puisse offrir à Dieu. Dès lors, si le Fils de Dieu, sur la croix, s'offrait à son Père par le sacrifice le plus parfait du don de soi-même, la création présentait enfin à Dieu l'oblation la plus riche et la plus noble : il était impossible de rendre à Dieu plus de gloire. — *Ainsi la faute de nos premiers parents donnait la possibilité de procurer à Dieu, et sur cette terre, et dans toute l'éternité, une glorification véritablement infinie.*

Manifestement il était dans les desseins de Dieu de ne venir ainsi au secours des hommes qu'après seulement qu'ils auraient tout tenté pour se sauver par eux-mêmes et reconnu la vanité de leurs efforts. Examinons d'abord *comment* il voulut sauver l'humanité. Il ne recourut point aux écrivains de la Grèce et de Rome, ni aux philosophes, ni aux artistes, ni aux athlètes, ni aux vainqueurs dans les jeux, mais à la doctrine de la Croix, à la grande leçon qui nous apprend à porter notre croix. *La croix est le symbole du don le plus parfait de nous-mêmes à Dieu et de l'amour le plus désintéressé pour le prochain.* Cette doctrine, le Fils de Dieu devait l'enseigner par sa parole et par son exemple. Elle a alors sauvé le monde, elle seule peut aujourd'hui encore transformer le monde. « Il n'y a point de salut par aucun autre que Jésus-Christ, car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes dans lequel nous devions être sauvés. » (*Act.*, IV, 12). Il n'en va pas autrement aujourd'hui. De lui seul nous pouvons attendre le salut ; et, aujourd'hui comme alors, la parole de l'apôtre reste vraie : La doctrine de Jésus-Christ est « un scan-

dale pour les juifs, et une folie pour les gentils, mais la force de Dieu et la sagesse de Dieu pour les fidèles ». (*I Cor.*, I, 23). Et cette vérité, Paul la prêche sans employer l'éclat ou la subtilité des philosophes, afin de « ne pas anéantir l'efficacité de la croix de Jésus-Christ. » (*I Cor.*, I, 17.)

Prétendre sauver l'humanité d'une autre manière, c'est folie et présomption. Penser que l'Église doit s'incliner devant la science moderne, c'est aveuglement et impardonnable imprévoyance. Ces savants devraient se prosterner humblement devant la croix et avouer leur impuissance. La doctrine du Christ demeure et demeurera la vérité ; elle a renouvelé et elle renouvellera le monde ; elle ne perdra rien de son influence, alors que ces modernes philosophes, avec leurs doctrines, seront à peine connus par leurs livres et auront perdu toute influence.

Le moment était venu que Dieu, dans ses insondables conseils, avait fixé pour l'Incarnation de son Fils. Envoyé par lui, l'archange Gabriel vint annoncer à la Vierge élue qu'elle sera la mère du Fils de Dieu. Bornons-nous ici à considérer, en la bienheureuse Vierge, son entier abandon à la volonté de Dieu. — Elle a entendu le message et elle demande : « Comment cela se fera-t-il ? » Évidemment, d'accord avec son fiancé, elle avait fait vœu de virginité ; et voici que l'ange lui apprend qu'elle sera mère. Elle ne voit pas de conciliation possible entre son vœu et cette annonce. L'ange résout la difficulté, et la Vierge aussitôt donne son consentement. Connaître la volonté de Dieu et se conformer à cette volonté, c'est pour elle une seule et

même chose. Elle ne demande pas le temps de réfléchir ; elle ne fait aucune objection ; elle n'examine point les conséquences que son consentement peut avoir pour elle, comment cela s'accorde avec ses idées et ses intentions ; elle ne refuse point en prétendant qu'elle est indigne de tant d'honneur ; elle se déclare prête à être la servante du Seigneur : dans les paroles de l'ange elle ne voit que la volonté de Dieu, et, aussitôt cette volonté connue, elle donne son consentement sans condition. Il est le Seigneur, je suis sa servante, à lui de commander, à moi d'obéir : *Ecce ancilla Domini.* Elle ne remercie point de l'honneur que lui fait le Seigneur. Elle ne s'arrête pas aux louanges que l'ange lui adresse. Elle est toute à cette pensée que son devoir est la soumission sans réserve à la volonté de Dieu, et elle ne peut que se dire : « Dieu le veut, je dois obéir. »

Au moment même où Marie donnait ainsi son acquiescement, le miracle de l'Incarnation s'accomplissait. Le Fils de Dieu se faisait homme. L'âme du Sauveur était créée, et, ainsi que le demandait la dignité de sa personne, douée du plein usage de ses facultés. Il avait la connaissance de Dieu, de lui-même, de la mission que Dieu lui confiait, et sa première parole fut : « *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* Voici que je viens pour faire, mon Dieu, votre volonté » (*Hebr.*, x, 7). — Soumission entière à la volonté du Père, telle est donc la première et la plus sublime œuvre du Fils de Dieu ; elle s'étend à toute sa vie, du premier au dernier instant. Lui, le Fils de Dieu, reconnaît avec une évidente clarté qu'il ne peut y avoir rien de plus important, de plus grand pour lui que l'accom-

plissement de la volonté de Dieu. Désirs, intérêts propres n'existent pas pour lui : « *Quæ placita sunt ei facio semper.* Je fais toujours son bon plaisir. » (JEAN, VIII, 29.)

Pour la troisième fois, Dieu affirme sa souveraineté et demande qu'elle soit reconnue : d'abord aux anges, et une partie d'entre eux refuse ; puis à Adam et à Ève, et ils n'ont pas voulu se soumettre à la volonté de Dieu. Et le mal causé par leur désobéissance devait être réparé. Il y eut un nouvel Adam, une nouvelle Ève, et leur obéissance expierait la faute des premiers parents. Marie répond : « *Ecce ancilla Domini ;* et le Sauveur dit : « *Ecce venio* » — Et l'homme est sauvé.

A chacun des hommes Dieu se présente et demande de reconnaître sa souveraineté. Que répondrez-vous ?

La Naissance du Seigneur

Marie et Joseph vivaient dans le silence et la paix en leur humble demeure de Nazareth. Avec un amour et un soin indescriptibles, Marie prépare tout en vue de la naissance de l'enfant, comme les pauvres gens peuvent le faire. Toutes ses pensées vont à cet enfant. Toujours elle se demande avec étonnement comment il est possible que Dieu l'ait choisie pour être la mère de son Fils ; quoi donc ! simple et humble Vierge ! épouse d'un ouvrier, elle sera la Mère de Dieu ! Elle ne peut le comprendre, elle n'en voit pas les raisons. Mais sa foi demeure inébranlable. Elle savait que la conception avait eu

lieu d'une manière miraculeuse ; elle avait reçu d'Élisabeth la confirmation des paroles de l'Ange. Ce n'était pas un rêve, une illusion. Les signes qui annoncent la maternité prouvaient également la réalité du mystère. Elle songeait à sa mission, à sa dignité. Il pouvait lui sembler étrange que Dieu voulût naître d'une mère pauvre et ignorée. Mais elle s'inclinait devant la volonté du Seigneur, dont elle était la servante. Lorsqu'elle lisait les saints Livres, lorsque, au jour du Sabbat, elle entendait, dans la synagogue, la lecture des prophètes, sa pensée se reportait toujours vers son enfant. Elle savait quel nom Dieu lui avait destiné. Chaque jour grandissaient son désir et son attente du moment où il lui serait donné de le voir, de le serrer sur son cœur, de lui prodiguer ses soins maternels. Son enfant n'était point un enfant comme un autre, c'était le Fils de Dieu ; elle l'aimerait donc bien plus que les autres mères n'aiment leurs enfants. Le Seigneur avait mis en son cœur toute la noblesse, toute la tendresse en rapport avec sa dignité de mère de Dieu. Avec quelle ardeur, avec quelle force n'a-t-elle pas dès lors aimé son enfant !

Déjà aussi, à son amour répondait l'amour. Dans le sein de Marie, près de son cœur, l'enfant ne reposait pas inconscient comme les autres enfants des hommes. Bien que sa vie humaine fût à peine commencée, il était en même temps le Fils de Dieu, qui ne connaît ni pauvreté, ni faiblesse, mais tient en ses mains le gouvernement du monde. Il répondait par l'amour le plus tendre et le plus intime à l'amour de celle qu'il avait choisie entre toutes les filles des hommes pour être sa mère. Il se plaisait

près de son cœur si noble et si pur, et ce cœur il le remplissait de joie et de bonheur. Il comblait Marie de ses grâces et ainsi Marie aimait toujours davantage son divin Enfant, toujours elle se soumettait avec plus de générosité à sa volonté.

Ainsi s'écoulaient les semaines et les mois, et Marie remplissait ses devoirs de maîtresse de maison. Elle préparait les langes dont elle envelopperait son Enfant, le berceau où elle le déposerait. — Alors survint, inattendu, l'ordre de procéder au recensement de la population. Un jour, Joseph en apporta la nouvelle. Marie et Lui devaient se rendre aussitôt à Bethléem. Marie savait que le moment de la naissance de l'Enfant était proche. Il allait donc naître, non pas dans sa demeure, mais dans une demeure étrangère. Elle ne savait laquelle. Elle se rappelait que, d'après les saints Livres, le Messie devait naître à Bethléem. En tous cas, pour Marie et Joseph, il allait de soi qu'ils obéiraient. Dans l'ordre donné par les autorités, ils voyaient une permission de Dieu. Sans doute il fallait s'attendre à des fatigues, à des incommodités, mais peu importe ! et ils se préparèrent à partir.

C'était à cette époque un voyage assez fatigant. Il fallait faire la route à pied, et cela demandait plus de trois jours. On suppose que Marie eut recours à une bête de somme, que Joseph guidait par la bride. Comme presque toujours, il passait des pèlerins allant à Jérusalem, on trouvait en route des abris pour la nuit. Sans doute alors, comme aujourd'hui, le confort de ces abris différait d'après le prix payé. Marie et Joseph étaient pauvres ; il est possible d'en juger par ce fait qu'à

l'occasion de la Présentation au Temple, ils se contentèrent de l'offrande des pauvres. Ils durent faire de même au cours de leur séjour à l'hôtellerie. Le gîte et les repas furent aussi simples que possible.

Gardons-nous de penser qu'ils crurent avoir le droit de se plaindre de ce voyage, parce qu'il leur fallait passer par tant de désagréments à cause du caprice de l'Empereur désireux de savoir le nombre de ses sujets. Ils étaient pleinement convaincus que la volonté de Dieu se montrait à eux par ces ordonnances du pouvoir civil et ils s'y soumettaient librement et avec joie. — Soyons-en également certains, ils n'étaient ni mécontents, ni jaloux si d'autres se voyaient mieux traités qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. D'autres pouvaient être plus richement vêtus, plus confortablement hébergés, et s'épargner nombre des incommodités du voyage. Marie et Joseph jugeaient cela tout naturel. Simples, réservés, ils s'effaçaient, se contentaient à moins et savaient renoncer aux avantages que d'autres pouvaient se procurer. — Et ils passaient ainsi inaperçus. Rien ne trahissait leur dignité. Jamais ils n'eurent la moindre pensée de parler du grand mystère qu'ils portaient en eux.

Enfin ils avaient atteint Bethléem. Ils se dirigèrent vers l'hôtellerie où ils espéraient trouver abri. Toutes les places étaient prises ! Grande déception ! Pénible surtout pour Joseph qui, après ce voyage fatigant, ne pouvait assurer à Marie l'occasion de se reposer, comme il l'avait tant souhaité. Ils sont dans la rue. Que faire ? Joseph s'informe auprès de parents, d'amis, et cherche à découvrir un asile.

C'est en vain. Enfin, à quelque distance de la petite ville, il trouve une grotte, où parfois on abritait des troupeaux. Il faut s'en contenter. Quoi donc ! Est-il possible que, pour la naissance de son Fils, Rédempteur du monde, Dieu semble n'avoir rien préparé ? Il ne peut en être ainsi, et nous le savons bien, c'est avec intention qu'à Bethléem et aux environs de Bethléem, il a tout disposé pour que Marie, au moment de donner au monde le Sauveur, ne trouve d'autre abri qu'une grotte abandonnée. La réalité de ce fait nous est devenue familière à ce point qu'elle attire à peine notre attention. Mais quelle épreuve pour la foi de Marie et de Joseph ! Quel sacrifice pour la soumission aux insondables desseins de Dieu leur est ici demandé ! Comment est-il possible que Dieu infini, tout-puissant, permette ou plutôt demande que son Fils unique vienne au monde dans une étable ? Marie et Joseph ne peuvent le comprendre, mais ils s'inclinent devant cette volonté. Ils n'hésitent pas dans leur filiale soumission à Dieu. Ils croient et en vertu de leur foi ils s'en remettent entièrement à Dieu, résolus à se conformer à ses ordres, à son bon plaisir. Simples et pauvres, satisfaits de leur condition, ils ne sont point surpris qu'on ne fasse point attention à eux, qu'on les tienne à l'écart et doivent se contenter de peu. Ils ne connaissent ni le déplaisir, ni l'irritation, ni l'impatience, ni le mécontentement, ni l'envie, ni la jalousie, ni la haine, même dans la pire situation. Ils ne songent point à leurs goûts personnels. Ils n'attendent rien. Ils sont sans cesse prêts à tout.

Le jour était sur son déclin. De leur mieux, Marie

et Joseph s'étaient installés dans la grotte. Joseph avait trouvé auprès de personnes charitables de quoi préparer pour Marie une couche où se reposer. De son côté, Marie avait pourvu au repas du soir. La nuit étant venue, Joseph se retira. Marie ne pouvait dormir. Elle savait que l'heure était venue. Bientôt elle verrait l'Enfant et le presserait sur son cœur. Elle s'absorbait dans la pensée de ce grand mystère et son cœur débordait de consolation et de joie dans l'attente de l'Enfant divin. Soudain, environné d'une éclatante lumière, le voici devant elle, dans sa faiblesse et son amabilité. Sans les souffrances qui sont, par suite de la faute originelle, le partage des autres femmes, sans qu'elle ait rien perdu de sa virginité, l'Enfant-Dieu est né d'une façon miraculeuse ! Avec la plus intime émotion, et le respect le plus profond, Marie le prend, le presse sur son cœur, l'enveloppe des langes qu'elle a apportés et le couche sur la paille et le foin de la crèche. Alors elle appelle Joseph, tous deux s'agenouillent devant la crèche, sans pouvoir se rassasier de contempler l'Enfant !...

Agenouillons-nous, nous aussi, en esprit devant lui, et du meilleur de notre cœur saluons le divin Enfant. Il ne parle pas encore, mais quelles leçons il nous donne ! Ces leçons résument les plus importantes vérités de notre sainte Foi :

Dieu avait créé Adam et Ève ; il avait élevé leur nature à un ordre supérieur ; ils devaient le glorifier en le reconnaissant comme leur souverain Maître et Seigneur. Ces privilèges de la grâce seraient transmis à leur postérité. Après un court séjour

sur la terre, ils seraient dans l'éternité les témoignages de l'amour de Dieu. Mais Adam et Ève ne se soumirent point ; ils transgressèrent l'ordre de Dieu. Ils furent donc chassés du paradis et perdirent, pour eux-mêmes et pour leurs descendants, les privilèges qu'ils avaient reçus. Le plan primitif de la création était ruiné — le péché avait eu des effets épouvantables. Les hommes, livrés à leurs seules forces, n'étaient pas en état de sortir de leur misère. Nul ne pouvait être admis à contempler Dieu ; le ciel était fermé. Dans son infinie miséricorde, Dieu voulut venir au secours de l'homme. Lui-même se ferait homme afin de racheter le genre humain. Et voici maintenant devant nous le Fils de Dieu fait homme ! Petit enfant, couché dans la crèche d'une étable de Bethléem ! — Il n'est rien qui, mieux que la vue d'un petit enfant, touche le cœur de l'homme, le désarme, l'émeuve de compassion et d'amour. — Comment lui résister ? Dès sa venue sur la terre, il a voulu, par les charmes et la muette éloquence de l'enfance, enseigner aux hommes la leçon la plus importante, à savoir que, sur cette terre, tout se ramène pour l'homme à accomplir la volonté de Dieu. Il est venu afin d'expier par son obéissance la désobéissance de nos premiers parents. Voilà pourquoi il est couché dans la crèche ; le Père le voulait ainsi ; et les Anges chantent : « Gloire à Dieu au plus haut des Cieux ! » — Ce qui importe surtout, ce qui importe uniquement, c'est la glorification de Dieu. Tout le reste n'est rien en comparaison. Et l'Enfant divin, librement, avec joie, renonce à tous les biens, à toutes les jouissances terrestres.

Il aime les hommes d'un amour pur, désintéressé, prompt au sacrifice. Il n'a qu'une seule pensée : faire notre bonheur. C'est l'amour de Dieu fait homme : Il ne peut rien gagner, il veut nous donner et à ses dépens. Nous lui devons littéralement tout ce qui peut procurer à notre cœur le contentement et le bonheur ; la lumière qui éclaire tous les problèmes de la vie, la force qui nous permet d'atteindre notre but, la paix promise aux hommes de bonne volonté !

La Présentation au Temple

Par la Présentation au Temple, les parents de Jésus obéissaient à une double prescription de la Loi. Il est dit (*Exod.*, XIII, 2) : « Consacre-moi tous les premiers-nés, parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des animaux, car *tout est à moi.* » Nous avons (*Lévit.*, XII, 6 et suiv.). les prescriptions établies pour la purification de la femme après la naissance de l'enfant : « Elle doit présenter au sacrificateur un agneau en holocauste et un jeune pigeon ou une tourterelle en offrande pour le péché. Que si elle ne peut présenter un agneau, elle prendra deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, l'un en holocauste et l'autre en sacrifice pour le péché ». Par l'holocauste on attestait la souveraineté de Dieu ; l'offrande pour le péché rappelait que l'enfant était né avec la tache originelle, et telle est aussi la raison pour laquelle la femme a besoin de la purification.

Dans la première de ces deux prescriptions, il

s'agit, comme pour tout holocauste, de reconnaître la suprême souveraineté de Dieu. Le premier-né de toute famille devait lui être consacré, et, comme prêtre, vouer sa vie entière dans le temple au service du Seigneur. Plus tard, pour le service du Temple, Dieu avait établi les Lévites. Mais le peuple d'Israël devait conserver pleine conscience de son devoir envers lui. De là, cette prescription d'après laquelle tout premier-né devait être racheté du service du temple à prix d'argent : « Vous rachèterez avec l'argent tout premier-né de vos enfants. » (*Exod.*, v, 13.) — Tout premier-né des troupeaux devait être offert à Dieu. On pouvait remplacer cette offrande par celle d'un agneau ; sinon, on devait tuer l'animal. Par le renoncement total à l'animal qui devait être offert ou tué, l'homme devait. rendre hommage à Dieu comme à son Souverain Maître et Seigneur. « *Tout m'appartient.* » Dieu l'avait dit à Moïse ; et cette parole, il fallait, sans cesse et de toutes les manières, la rappeler à l'homme, la mettre, pour ainsi dire, sous nos yeux. Reconnaître la souveraineté absolue de Dieu, tel est le premier devoir, l'essentielle mission de l'homme sur la terre.

La cérémonie de la présentation consistait en ceci : les parents remettaient l'enfant aux prêtres qui, de leurs mains, le présentaient au Seigneur. En même temps le sacrifice était offert. Avec une formule de bénédiction, les prêtres rendaient ensuite l'enfant aux parents, qui le rachetaient au prix de cinq sicles. La formule de bénédiction était la suivante : « Que le Seigneur vous bénisse et veille sur vous ! Que le Seigneur vous montre son visage et

ait pitié de vous ! Que le Seigneur tourne son visage vers vous et vous donne la paix ! » (*Nombr.*, VI, 24.)

On n'a pas manqué de poser cette question : Marie, dans sa condition très particulière, était-elle obligée de présenter son Enfant au Temple ? La conception virginale de l'Enfant, son entière immunité de tout péché, indiquent bien que la raison du sacrifice *expiatoire* n'existait pas pour lui. Pour les mêmes motifs, il ne pouvait être question d'impureté contractée par Marie, puisque la cause qui rendait les autres femmes impures n'existait point pour elle. Il n'y avait donc aucune raison qui l'obligeât à offrir le sacrifice pour le péché et à présenter l'Enfant. Mais, tout au contraire, sacrifice et présentation prenaient en Jésus leur pleine et entière signification. Comme nous l'avons dit, l'offrande du premier-né et le sacrifice de l'holocauste signifiaient que l'homme a été créé pour la glorification de Dieu, qu'il doit reconnaître comme son souverain Maître. Or Il est venu, le premier-né du Père et de la bienheureuse Vierge Marie ! Il est venu celui dont l'absolue soumission à la volonté du Père devait expier d'une manière si frappante le refus de soumission de la part de nos premiers parents et de tous les hommes. Déjà dans l'Incarnation, Marie, par son *Ecce ancilla Domini*, et le Sauveur, par son *Ecce venio*, avaient attesté leur empressement à obéir. Dans la présentation et le sacrifice de l'holocauste, ces dispositions pouvaient et devaient prendre l'expression sensible fixée par Dieu lui-même.

Nous ne ferons pas fausse route en admettant que Marie n'a pas même examiné si elle était tenue

de présenter l'Enfant au Temple et d'offrir le sacrifice pour le péché ; nous ignorons si elle avait conscience que, grâce à la conception et à la naissance virginale de son enfant, la loi relative à l'impureté contractée ne s'appliquait pas à elle. Elle regardait la soumission aux prescriptions de la loi comme une chose allant de soi, et saint Luc semble nous l'indiquer lorsqu'il écrit : (II, 22 et suiv.). — « Et le temps de la purification de Marie étant révolu selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur. Tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur, et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes ».

Sans doute aucun, Marie connaissait la signification de la Loi d'après laquelle tout premier-né devait être présenté au Seigneur. Elle avait pleine conscience que son Enfant ne lui appartenait point, qu'elle l'avait reçu de Dieu en vue de l'élever pour la mission que Dieu lui avait confiée. Les parents ne sont jamais les propriétaires de leurs enfants. Ils sont les représentants de Dieu, à qui seul l'enfant appartient. Et Marie devait, comme toutes les autres mères, reconnaître cette vérité en offrant son Enfant à Dieu.

Elle savait aussi que l'offrande faite pour elle et pour son Enfant avait pour tous deux une signification et une importance très spéciales. Elle savait ce que signifiait pour lui et pour elle cette offrande. Nous ignorons, il est vrai, jusqu'à quel point elle connaissait les détails de l'œuvre de la Rédemp-

tion, mais elle en avait certainement une connaissance générale, ou du moins, elle en avait le pressentiment et elle était préparée à les comprendre.

Nous saisissons maintenant quelque chose des sentiments qu'éprouvait le cœur de la très sainte Vierge lorsqu'elle offrit son Enfant au Seigneur. Pour elle, la Présentation n'était point une simple cérémonie ; elle en comprenait l'entière importance et la signification. Elle offrait son Enfant au Père céleste, comme les Prêtres le présentaient au Seigneur ; elle le remettait et se remettait elle-même entièrement entre ses mains, afin que son bon plaisir s'accomplît en eux. — Tels furent également les sentiments de Jésus. Il renouvela l'offrande qu'il avait faite dès son entrée en ce monde : *Ecce venio !* Lorsque la tourterelle fut immolée, lorsque son sang coula et qu'elle palpita dans l'agonie, puis resta inanimée sur l'autel du sacrifice, lorsqu'elle y fut consumée par le feu, Jésus et Marie savaient qu'un jour le sang du Sauveur coulerait à son tour, qu'il connaîtrait les souffrances de l'agonie et qu'enfin il pendrait inanimé sur la Croix, victime offerte pour les péchés du monde. L'Incarnation, par son : *Ecce venio* était, pour ainsi dire, l'introït du sacrifice de la Croix ; la présentation au temple préparait l'offrande des dons précurseurs du sacrifice qui devait s'accomplir au Golgotha.

Siméon, il est vrai, n'était point du nombre des prêtres ; mais il était un pieux Israélite en qui s'incarnait l'aspiration d'Israël à l'avènement du Messie. Ses ardentes supplications s'élevaient vers Dieu, et il sut qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Messie. Le jour de la Présentation de Jésus, il se

sentit poussé à se rendre au temple, au lieu même où s'accomplissait la cérémonie. Tout s'y passait comme de coutume; rien ne donne à penser qu'il y eut alors quelque circonstance extraordinaire. Il vit donc une femme toute simple remettre son enfant au prêtre, et une voix intérieure lui dit que cet enfant était le Messie attendu. Il s'approcha, prit lui-même dans ses bras l'Enfant qu'on allait rendre à sa mère, puis, élevant ses regards vers le ciel, il dit : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël. » Étonnés, profondément émus, Marie et Joseph entendirent ces paroles. Ils croyaient fermement que leur Enfant était le Messie, le Fils de Dieu ; mais ce mystère était si profond qu'ils ne pouvaient le sonder tout entier, d'autant qu'ils n'avaient sous les yeux qu'un petit enfant, semblable à tous les autres. Jamais ils n'avaient parlé de ce grand mystère. Généralement on traitait l'Enfant comme tout autre enfant. Nous comprenons ainsi la surprise des parents, lorsque le vieillard Siméon reconnut en lui le Messie et le proclama à haute voix. — Tandis que Marie et Joseph méditaient les paroles de Siméon, le vieillard s'adressant à eux les bénit, puis, arrêtant un regard profond sur Marie, il dit : « Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection de beaucoup en Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes; votre âme même sera transpercée

d'un glaive, et les pensées cachées dans le cœur d'un grand nombre seront révélées, par leur attitude à l'égard de l'enfant (du Crucifié). »

A peine Siméon avait-il parlé, que survient la prophétesse Anne. Les paroles qu'elle prononça ne nous ont pas été conservées ; mais ce qu'elle dit de l'Enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël montre bien qu'elle confirmait le témoignage de Siméon. — Et lorsque Marie reçut de nouveau son Enfant, elle savait que Dieu le lui donnait uniquement pour l'élever en vue du sacrifice de l'Agneau, dont le sang devait être répandu pour les péchés du monde.

Dans la Compagnie de Jésus, c'est ordinairement en la fête de la Présentation qu'on prononce les vœux solennels. Il y a, dans cette coutume, un sens profond. Le Jésuite sera d'une manière toute spéciale le compagnon de Jésus, il se mettra sans réserve à la disposition de son Chef et de son Église. Par ses vœux solennels, il s'engage sans retour à vivre et à mourir non pour lui-même, mais uniquement, à l'exemple de son Maître, pour la plus grande gloire de Dieu. On ne pouvait donc choisir un meilleur jour que celui-ci où le Chef s'offrit sans réserve à son Père céleste.

Nazareth

Rien ne peut mieux que la vie de la Sainte Famille à Nazareth nous montrer, en quelque sorte visiblement, comment pour nous tout se ramène uniquement à faire la volonté de Dieu. Nous sommes

si portés à nous imaginer que nous devons, à notre idée et d'après nos plans, accomplir des choses grandes et importantes aux yeux des hommes ! Du point de vue naturel, l'homme a de la répugnance pour une vie cachée, sans le moindre éclat, retirée, alors que tant d'autres réussissent, sont connus, honorés et trouvent partout un mot à dire qui atteste leur autorité. « *Manifesta te mundo !* Montrez-vous au monde ! » Mettez-vous en avant ! voilà ce que nous dit une voix intérieure. Même dans l'Église de Dieu, on risque de juger d'après l'éclat extérieur : on attache souvent trop de prix aux places, aux fonctions qui procurent influence, importance, avantages matériels.

Or, nous voyons les personnes les plus saintes qui aient jamais passé sur cette terre et furent les plus chères à Dieu, nous les voyons vivre dans l'obscurité la plus entière et se livrer aux occupations les plus ordinaires. Chaque jour, saint Joseph — et, comme lui, le Fils de Dieu — se livrent aux humbles travaux d'un charpentier de village : objets en usage dans la demeure de personnes de condition modeste, fabrication, réparations. Marie doit veiller aux soins de l'intérieur, à la propreté de la maison, à la préparation des repas, aux vêtements qu'il ne faut pas négliger. Telles étaient leurs occupations, chaque jour, de mois en mois, d'année en année. Durant sa vie entière saint Joseph n'a pas fait autre chose. Il a vécu dans le silence et l'obscurité ; il est mort dans l'obscurité et le silence et, de lui, nous ne savons rien qui ait la moindre importance aux yeux du monde. — Durant la vie publique du Sauveur, Marie se tint

à l'écart. Nous la voyons seulement debout au pied de la Croix. Il est fait mention d'elle, une fois encore, à la Pentecôte. Elle n'a joué aucun rôle dans l'Église naissante. Nous ne savons plus rien d'elle jusqu'à sa mort. Et cependant Dieu reposait avec une indicible complaisance ses regards sur la paisible maison de Nazareth où, plus magnifiquement que partout ailleurs sur la terre, il était glorifié. Jésus, Marie, Joseph accomplissaient de la manière la plus parfaite sa sainte volonté, et il n'est rien de plus important dans la création entière. Rien ne pouvait avoir plus de prix à ses yeux, que ces humbles et obscures occupations.

Mais cette vie calme et silencieuse, sans éclat, n'était point, comme une vue superficielle pourrait le donner à penser, sans importance, sans efficacité pour le monde. Depuis des siècles, l'exemple de la Sainte Famille est une lumière, une consolation, une force pour des millions de chrétiens. Il est devenu une source de contentement et de bonheur pour d'innombrables âmes : il a créé tout d'abord la vie chrétienne de la famille, avec ses joies paisibles et ses consolations. — Méditons, maintenant, plus attentivement l'importance et la signification de cette vie pour le Sauveur.

C'était d'abord une vie de *pauvreté*. Tout en appartenant à un milieu modeste, Marie et Joseph n'étaient pas d'origine prolétaire. Marie était une héritière, et nous ne devons pas penser ici à une dure et amère pauvreté dans la maison de Nazareth. Lorsque le livre des *Proverbes* (xxx, 8) nous dit : « Ne me donnez ni la pauvreté, ni la richesse, mais ce qui est nécessaire à la vie », nous ne pou-

vons admettre que Dieu ait laissé Marie et Joseph dans le besoin. L'installation de la maison était simple, sans doute, mais nous pouvons aisément supposer que Marie avait soin, autant que les moyens le permettaient, de rendre cette demeure commode et agréable et que Joseph et Jésus s'y plaisaient.

Pour le Fils de Dieu, c'était là, malgré tout, une indicible pauvreté. Qui d'entre nous, chargé de choisir pour lui une demeure et un genre de vie, aurait songé à ce qu'il a librement choisi lui-même ? Toutes les richesses, tous les trésors de la terre ne sont qu'un faible et pâle reflet de la splendeur céleste. Le palais le plus magnifique eût été pour lui une pitoyable pauvreté. En outre, il était sous l'entière dépendance de ses parents. Ils recevaient de lui tout ce qu'il gagnait et en disposaient. Il y avait nombre de commodités et d'agréments qui, naturellement, leur auraient fait plaisir, en particulier pour les voyages réguliers à Jérusalem. Pour le logis, l'alimentation, etc., ils devaient se régler d'après leur gain. Assurément, Joseph et Marie pourvoyaient au nécessaire des indigents et ne se réservaient pour eux-mêmes que le strict indispensable. Mais ils ne pouvaient voyager comme les riches, ni s'offrir les mêmes facilités. Il leur fallait se retirer alors que d'autres leur étaient préférés. A Jérusalem, alors comme aujourd'hui en pareilles circonstances, on trouvait bien tout ce que les marchands peuvent offrir pour tenter les amateurs. Jésus voyait là tant de choses, dont ils auraient eu besoin ou qui auraient rendu la maison plus commode ! Mais les ressources de la Sainte

Famille ne permettaient point ces dépenses et il fallait y renoncer.

Le Père céleste le voulait ainsi, et Jésus s'inclinait devant sa volonté, sans trouble ni mécontentement. Il ne s'est point servi non plus de sa science et de ses facultés pour acquérir la richesse. Il n'a point dit à saint Joseph : « Laissez-moi faire ! j'installerai une menuiserie fonctionnant à l'électricité; et je fondrai une firme de haute importance. Nous bâtirons alors une belle villa avec tout le luxe possible. » Il connaissait toutes les inventions, toutes les découvertes qui auraient pu procurer la richesse. Le Père céleste ne le voulait pas, et Jésus resta pauvre et il dut gagner sa vie par le travail de ses mains.

Sa pauvreté, librement choisie par amour pour nous, conformément à la volonté de son Père, nous enseigne le peu de valeur de la richesse. Pour lui, il n'y avait rien qui valût la peine d'être possédé, bien qu'il eût pu se le procurer facilement. Il lui suffisait de vouloir, et il aurait eu le plus magnifique des palais. Plus tard, il insistera sur le danger des richesses et il proclamera bienheureux les pauvres d'esprit. Mais plus profondément encore que ses paroles, son exemple nous apprend à ne point attacher tant de valeur aux biens terrestres, à ne point nous illusionner si nous les possédons, à n'être pas mécontents s'ils nous manquent, à y renoncer librement à son exemple, si Dieu nous demande ce renoncement. En effet, toutes les choses terrestres ne doivent être pour nous qu'un moyen d'atteindre le but de notre vie : elles n'ont pas d'autre valeur. Dans la mesure où elles nous sont

nécessaires pour le but à atteindre, nous pouvons et nous devons chercher à les acquérir ; mais elles ne doivent pas être le but : elles ne sont qu'un moyen d'atteindre un but plus élevé.

Dépendance, occupations simples et sans éclat : deux autres caractères de l'adolescence du Sauveur. Être son propre maître, se tenir dans sa position indépendant de tous les autres, agir à son gré, pouvoir organiser sa vie à son idée, se signaler aux regards de tous, il n'est rien qui ait pour l'homme plus d'attrait. Mais, dans sa jeunesse, l'homme est sous la dépendance de ses parents ; le plus souvent, il doit, durant sa vie entière, occuper une situation qui le maintient dans la dépendance d'autrui ; très fréquemment aussi, par suite des circonstances, il lui est impossible d'organiser sa vie à son gré. Être toujours contraint de se plier à la volonté des autres, ne pouvoir jamais se conduire comme on le désirerait, ni satisfaire ses goûts et ses aptitudes, sans possibilité de modifier les circonstances, tout cela peut paraître dur. Ils sont nombreux ceux qui regimbent et, par tous les moyens possibles, cherchent à s'affranchir de leur condition.

Et nous voyons, au contraire, le Fils de Dieu rester, jusqu'à sa trentième année, sous la dépendance de ses parents. « Il leur était soumis. » C'est en ces quelques mots que l'évangéliste résume cette période de la vie du Sauveur. Ses parents lui fixaient sa tâche quotidienne. A mesure qu'il grandissait, il aidait sa Mère et, plus tard, son père, en leur rendant de petits services. Il écoutait les ordres et les exécutait. Plus tard, formé par Joseph,

il travaillait avec lui. Il ne débuta point par des projets de tout point parfaits, bien qu'il sût toutes choses. Il ne venait pas à chaque instant avec une idée nouvelle à réaliser. Il travaillait sous l'absolue dépendance de Joseph, au jour le jour, dans l'atelier. Jamais il ne vint à la pensée de personne qu'il en savait plus qu'un ouvrier. Il ne s'est jamais établi à son compte en prenant de l'âge pour avoir plus de liberté et le droit de suivre ses propres idées. — Représentons-nous ce que cette dépendance était pour le Fils de Dieu. Il devait travailler suivant les indications de Joseph et conformément aux désirs des clients. Ceux-ci donnaient des commandes, et il devait répondre à leurs désirs. Peut-être même n'étaient-ils pas toujours satisfaits du travail, parce qu'ils s'attendaient à autre chose ou ne s'étaient pas suffisamment expliqués. Il fallait apporter les modifications désirées, livrer le travail et, alors seulement, recevoir le salaire.

Plus saisissante encore est cette dépendance, lorsque nous songeons à toutes les manières dont il pouvait exercer ses facultés. Au seul point de vue naturel, son talent était merveilleux, il possédait les qualités les plus éminentes, et elles n'étaient pas mises en œuvre. En n'importe quelle situation, il aurait fait meilleure figure que ceux qui l'occupaient ! Son poste ne répondait nullement à ses aptitudes. D'autres le dépassaient, arrivaient aux honneurs, s'attiraient la considération, avaient de l'influence, et il restait un simple charpentier. — Sous le rapport religieux, combien son activité eût été féconde ! Chaque jour de Sabbat

il devait dans la synagogue écouter les maîtres expliquant les Écritures, lui, la Sagesse éternelle ! Il entendait les erreurs des Pharisiens et des Sadducéens ; il voyait comment on égarait le peuple et, dans Jérusalem, il constatait la profanation du Temple. La misère spirituelle du peuple, les abus commis réclamaient l'intervention du ciel. Et il ne faisait rien, absolument rien. On eût dit que ce spectacle ne lui importait pas, qu'il lui était indifférent. Il n'est pas allé trouver le Grand-Prêtre ; il n'a pas réclamé la suppression des abus. Il n'a point protesté contre les scribes, ni démontré leurs erreurs. Surtout il ne s'est pas mis à la tête de la foule pour réprimer des abus criants et rétablir l'ordre social. Il n'a point, en son temps libre, écrit des livres pour exposer ce qui pouvait se faire pour guérir tous ces maux. Il se contentait de travailler dans son atelier, maniant le rabot et la scie, comme si tant de misères ne lui allaient pas au cœur, ne l'intéressaient point, comme s'il ne les comprenait pas.

Par une conséquence nécessaire de ce genre de vie, il n'entretenait aucune relation avec les milieux cultivés, et il devait renoncer à toute occupation intellectuelle ou spirituelle. Sans doute, dans l'intimité de la famille, la conversation avait un caractère presque exclusivement religieux, lorsqu'il n'y avait pas à parler des commandes, du soin de la maison, des événements locaux. Mais on ne peut supposer que tout rapport avec le dehors fût entièrement exclu. Le fait que Marie était présente aux noces de Cana et que le Sauveur accepta l'invitation qui lui était faite, prouve qu'ils comprenaient

les obligations sociales et les devoirs de l'amitié, en semblables solennités. En pareilles circonstances, le Sauveur, assurément, se sera montré gracieux, aimable, formé aux bonnes manières ; il aura su donner à ces réunions et à ces conversations un cachet de noblesse et de distinction. Mais quelles relations pour le Fils de Dieu ! D'ordinaire, la jeunesse villageoise, à Nazareth comme ailleurs, était fruste et peu cultivée : la conversation et les rapports s'en ressentaient. Et il se mettait à leur portée. Aucun habitant de Nazareth n'a remarqué en lui quelque chose d'extraordinaire. Lorsqu'il commença à enseigner, tous étaient dans l'étonnement et se demandaient : « Où donc a-t-il étudié ? N'est-il pas le fils du charpentier ? » Il a bien su voiler jusqu'au moindre rayon de sa divinité.

Le Père céleste le voulait ainsi. Il voulait nous apprendre avec l'éloquence la plus persuasive, que tout se résume à faire la volonté de Dieu. C'est la chose la plus méritoire que puisse faire le Fils de Dieu lui-même. Sans doute, Jésus prêchera plus tard, il opérera des miracles. Mais, pour Dieu, son travail silencieux a autant de prix et lui rend autant d'honneur. Dieu n'a besoin de personne, pas même des actes du Rédempteur du monde, aussi longtemps qu'il ne le veut pas. Donc, peu importent la condition de notre vie, la nature de nos occupations, pourvu que nous accomplissions la volonté de Dieu. Nous rendons même à Dieu plus de gloire lorsque, contrairement à nos goûts et à nos désirs, et conformément à l'exemple du Sauveur, nous travaillons dans le silence et l'obscurité, à condition d'y reconnaître la volonté de Dieu et de nous soumettre à lui.

Si donc les desseins de la Providence demandent que durant toute notre vie nous accomplissions des travaux sans éclat, que dans un poste inférieur nous devions toujours travailler d'après les prescriptions de nos chefs et qu'ainsi nos aptitudes, nos talents ne seront jamais mis en valeur, notre vie n'est pas sans mérite. Persuadons-nous au contraire que, si nous ne faisons des choses plus magnifiques et plus grandioses, nous n'avons qu'à nous rappeler que Dieu le veut ainsi et à nous soumettre à lui.

Soumettre notre volonté à celle de Dieu, voilà ce que nous pouvons faire de plus noble et de plus grand. Et c'est pourquoi, le martyre excepté, le vœu religieux d'obéissance est, de la part de l'homme, la plus grande, la plus excellente glorification de Dieu, parce que non seulement il se donne à Dieu, dans la mesure où Dieu le demande, mais en outre, s'oblige volontairement à voir dans les ordres de son supérieur et dans les Règles de l'Ordre, la volonté divine, et à s'y soumettre. Par amour pour Dieu, pour l'honorer toujours davantage, il renonce à la liberté qu'il lui a laissée afin de pouvoir en faire usage le moins possible et de la soumettre le plus possible à la volonté divine et rendre à Dieu plus de gloire.

Un *travail* sérieux, assujettissant, remplissait la vie de Jésus à Nazareth. Il s'agissait de s'assurer ainsi les moyens de vivre. Il aurait pu le faire plus facilement : les anges auraient fait le travail pour lui et pourvu aux nécessités. Un acte de sa volonté aurait suffi pour être servi parfaitement. Il aurait eu alors son temps pour prier ou s'occuper des choses

spirituelles. Rien de tout cela. Il ne s'appliquait pas à des riens, en amateur, par passe-temps, mais à un travail assidu, du matin jusqu'au soir assez tard, et cela chaque jour, d'année en année. Et le temps était bien employé : toujours du travail à exécuter, à livrer en bon état pour contenter les clients; travail sagement organisé, non seulement pour avoir le nécessaire, mais encore afin de pouvoir faire du bien. La journée finie, Jésus était fatigué et souvent la sueur perlait sur son front. — Nous ne saurions penser qu'il laissât à son père nourricier les travaux les plus pénibles ou les moins agréables, qu'il cherchât à s'en dispenser : il s'empressait au contraire à les prendre pour lui-même.

La volonté du Père céleste était qu'il en fût ainsi : et il obéissait de plein gré et avec joie. Il ne gémissait point, il ne se plaignait pas ; il ne témoignait aucun mécontentement d'être obligé à travailler ainsi. Jamais il n'a pensé qu'une telle occupation n'était pas convenable pour le Fils de Dieu. Il travaillait joyeusement, sans souhaiter autre chose. Si le Père céleste le voulait, il était prêt à travailler un plus grand nombre d'années encore. Quand les clients venaient lui proposer un travail ou préciser leurs désirs, il les accueillait aimablement, prêt à leur rendre service. Aucun travail n'était pour lui trop ennuyeux ni trop insignifiant. En tout, il voyait la volonté de son Père céleste et, comme il le disait plus tard, sa nourriture était de faire cette volonté. Il ne connaissait rien de plus aimable, de plus agréable, de plus convenable que la volonté du Père.

Et ainsi, il faisait du travail une noble chose ;

il nous enseignait qu'il n'y a rien d'humiliant pour personne à gagner sa vie par le travail de ses mains. Ainsi, il apportait consolation et joie à tous ceux — et ils sont légion — qui comme lui doivent se livrer à de pénibles travaux corporels. Comment, désormais, pourraient-ils se plaindre de leur sort, en voyant que Jésus n'a point voulu une autre condition que la leur ? — En même temps, il montrait aux « hommes de qualité, de condition supérieure » qu'ils n'ont pas à se prévaloir de leur situation, qu'ils ne doivent point mépriser les classes ouvrières, puisqu'il n'a pas dédaigné leur société, puisqu'il a voulu être compté parmi les ouvriers. Devant Dieu, il n'y a d'autre « grandeur », d'autre « noblesse » que celle qui consiste à accomplir sa sainte volonté.

Enfin, vie de *prière*. Nous avons vu avec quelle fidélité Joseph et Marie obéissaient aux prescriptions de la Loi. Seul, un nouvel épisode de la vie du Sauveur à Nazareth nous est rapporté plus loin — le pèlerinage de Jésus se rendant à Jérusalem à l'âge de douze ans, ainsi que la Loi l'ordonnait. Comme librement il se conformait aux prescriptions de la Loi, sans y être obligé, nous pouvons admettre qu'il prenait aussi régulièrement part aux solennités religieuses, et se rendait à la Synagogue aux jours de Sabbat. Il y aurait eu scandale, s'il n'avait pas fait ainsi. Il obéissait donc, bien qu'il eût prié beaucoup mieux en son particulier. Dans les œuvres de piété, ce qui importe avant tout, c'est la soumission à la volonté de Dieu.

Résumons maintenant les faits de la vie de Jésus en sa jeunesse, en méditant plus attentivement

deux caractères principaux qui s'y affirment constamment, et qui sont pour nous d'une grande importance. Nous ne pouvons dès lors, éviter de revenir brièvement sur certaines considérations déjà faites.

Amour de la vie cachée

Dieu pouvait créer sa Mère telle que la voulait son bon plaisir. Évidemment, son bon plaisir fut de la créer aussi magnifiquement qu'il convenait à sa dignité de Mère de Dieu et à l'amour d'un Dieu pour sa Mère, et il l'aimait bien plus que toutes les mères n'aiment leurs enfants. Il fallait qu'elle pût dire : « Le Seigneur a fait en moi des merveilles si grandes que toutes les générations me proclameront bienheureuse ». Le Pape Pie IX l'a dit : Dieu l'a si abondamment comblée des trésors de sa divinité que nul esprit créé ne saurait le comprendre.

Où donc chercherons-nous cette Vierge magnifique et glorieuse ? Où va l'ange, messager du ciel, qui vient lui annoncer le dessein de Dieu ? Ne cherchons pas à Rome, la capitale du monde, ni à Jérusalem, ni dans quelque autre ville importante. Loin de toutes les grandes voies de communication, cachée dans le creux d'une vallée, se trouve une bourgade insignifiante : c'est Nazareth, et l'on n'y accède que difficilement. Les écrits de l'Ancien Testament n'en disent pas un mot. Jusqu'alors il n'en est pas question dans l'histoire. C'est là que se hâte le Messager de Dieu ; il cherche une humble maison. La fille des habitants de cette demeure est

fiancée à un charpentier de la localité ; la famille d'où elle descend ne semble donc pas être du nombre des familles notables. Et c'est la Vierge que Dieu a choisie pour sa mère ! Là, elle vivait comme toutes les autres jeunes filles d'humble origine. Ses occupations étaient de vaquer aux soins domestiques, comme doit le faire toute fille unique en pareille occurrence. On ne savait d'elle rien de particulier; elle passait inaperçue, on ne s'occupait pas d'elle. Personne ne pressentait d'elle quelque chose de sublime. Bref, sa vie était celle de toutes les honnêtes jeunes filles de condition modeste dans un lieu à l'écart des mouvements du monde. Tout respire le silence, l'humilité, l'absence de la moindre prétention, l'oubli.

Lorsqu'elle apprend la volonté de Dieu, la Vierge se déclare humblement prête à s'y soumettre. Alors se creuse un nouvel abîme de silence et d'obscurité : le Fils de Dieu se fait homme, le Sauveur du monde, le Désiré des siècles duquel doit venir tout salut, est là ; et personne ne s'en aperçoit. Pas un mot de Marie ne trahit la merveille, la « grande chose » que le Seigneur a faite en elle. Ce n'est que quelques mois plus tard, que Joseph lui-même apprend d'un ange la venue du Messie. Seule Élisabeth, éclairée par l'Esprit-Saint, reconnaît la dignité de Marie et la proclame bénie entre toutes les femmes. Et alors, du cœur de la bienheureuse Vierge jaillit le *Magnificat*, ce chant d'allégresse à la gloire des « grandes choses » que le Seigneur a accomplies en elle. Elle connaît la grandeur qui est la sienne; elle sait que le Seigneur l'a choisie entre toutes les

femmes. Mais elle garde ce secret pour elle, et elle rentre dans l'ombre du silence et de l'oubli.

Comme l'heure de la naissance de l'Enfant approchait, survint l'édit ordonnant le recensement de la population. Marie et Joseph sont de petites gens qui doivent se conformer aux ordres des autres. Ils se rendent donc à Bethléem, passant inaperçus, indifférents à la foule. A Bethléem, pas de brillante réception ; à peine les remarque-t-on. Le recensement devait se faire en un jour déterminé ; de nombreuses familles étaient venues à Bethléem, qui était le lieu de leur origine. Les choses devaient se passer alors comme elles se passent aujourd'hui encore en semblables circonstances ; à l'entrée de la localité, se pressaient les curieux qui observaient les arrivants. S'ils étaient gens distingués, personnages importants, on se groupait pour se raconter leurs richesses et leur influence. Lors donc qu'un homme d'humble condition se présenta, guidant une bête de somme sur laquelle était assise une personne, apparemment sa femme, on n'y fit pas attention. Un simple coup d'œil avait suffi pour voir en eux des gens insignifiants qui ne méritaient aucun intérêt. — Et pour parler la langue d'aujourd'hui, ils n'avaient pas pu retenir une chambre dans un hôtel de premier ordre ; il leur fallut chercher abri dans une hôtellerie bien modeste. Mais là même ils ne trouvèrent pas de place. Si l'on avait reconnu en eux des riches, on aurait su leur ménager une chambre. Avec les pauvres gens, on ne fait pas tant d'embarras. Qu'ils se cherchent un gîte ! Ils cherchèrent ailleurs, s'in-

formant partout ; partout on les renvoyait de porte en porte comme des mendiants. Il ne leur restait plus qu'une ressource, se réfugier dans une grotte qui, à l'occasion, servait d'abri aux troupeaux. Et c'est cette grotte froide, déserte, que le Dieu tout-puissant a choisie pour être le lieu de naissance de son Fils !

Lorsqu'un enfant royal vient au monde, tous les préparatifs sont faits d'avance avec le plus grand soin. L'heureuse nouvelle de cette naissance est aussitôt annoncée dans le pays tout entier. Lorsque, par exemple en Hollande, en 1909, la reine mit au monde un enfant, tout le pays fut en mouvement et en joie. Les canons tonnèrent, les cloches sonnèrent, les écoles eurent des vacances, les magasins furent fermés comme en un jour de fête ; les maisons étaient pavoisées, on ne pouvait contenir sa joie. — Et maintenant, c'est la naissance du Fils du plus grand des rois ; c'est la naissance du Rédempteur du monde, de Celui qui apporte tout bonheur, toute bénédiction... et c'est le calme, le silence ; nulle démonstration de joie. Dans l'ombre de la grotte, seuls deux êtres humains, pénétrés de respect, d'amour, de bonheur, s'inclinent devant la crèche où repose le petit Enfant... et c'est tout ! — Cependant les cieux s'entr'ouvrent ; des légions d'anges entonnent leur cantique ; une étoile s'allume au ciel et guide les Mages à la crèche ; les bergers, les Mages viennent, ils adorent : puis ils se retirent... et aussitôt recommence une vie d'obscurité, d'effacement telle qu'on ne saurait la concevoir. On ne nous dit point que les habitants de

Nazareth aient attaché la moindre importance à la naissance de cet Enfant.

Le quarantième jour après sa naissance l'Enfant fut présenté dans le Temple. Il est dit formellement que les parents offrirent le sacrifice des pauvres. On devait normalement offrir un agneau. Joseph et Marie ne pouvaient faire cette dépense. Que ne fait-on pas aujourd'hui en semblables occasions, baptême, fiançailles, mariage, etc..., pour se donner grand air? et devant quelles dépenses recule-t-on? On ne veut point passer pour des gens peu fortunés, et l'on voudrait paraître plus qu'on n'est. Marie et Joseph ne connaissaient pas ce défaut. Songez que pour le Fils de Dieu l'argent disponible ne suffisait pas à l'achat d'un agneau! Qu'une telle pensée est étonnante, mais combien touchante! — Joseph et Marie firent ainsi figure de gens simples et pauvres, qu'on traite en conséquence. Peut-être leur fallut-il céder le pas à des personnages plus importants, et attendre leur tour. L'Enfant fut présenté comme tous les autres enfants. Rien ne fit soupçonner qu'il s'agissait de la présentation du Fils de Dieu. Les paroles de Siméon restèrent inaperçues.

Vient alors l'avertissement qu'il faut fuir en Égypte. Et, de nouveau, Marie et Joseph, avec l'Enfant, partent pour une terre étrangère : on ne remarque point leur départ, et, là où ils vont, ils sont des inconnus. On ne sait même pas où ils se rendirent, combien de temps se prolongea leur séjour, comme si la chose n'importait en rien. Puis ils retournèrent à Nazareth. Et partout, nous les

retrouvons les mêmes : ils s'effacent et vivent au milieu de la population simple et de condition ordinaire, ils vivent non seulement ignorés et laissés de côté, mais méconnus, dédaignés, tenus à l'écart, rebutés, méprisés ! Et ils ne protestent en aucune façon. Ils voient là une chose qui va de soi ; ils ne s'attendent pas à ce qu'il en soit autrement, ils ne prétendent pas à mieux. Ils ne sont ni mécontents, ni jaloux des autres. Ils ne laissent point paraître ce qu'ils sont en réalité, quel accueil devrait trouver leur Enfant.

Durant les longues années de vie intime et familiale passées à Nazareth, ils disparaissaient complètement dans le silence, dans l'ombre. Alors, le monde entier les ignorait ; et, aujourd'hui encore, nous ne savons d'eux rien qui offre le moindre inrétêt aux regards du monde. Le grand saint Joseph, la Mère de Dieu, devenue plus tard la Reine du ciel, le Fils de Dieu sont, pourrions-nous dire, enterrés vivants dans la petite bourgade de Nazareth. Ils ne sont nullement appréciés ; on ne les traite pas selon leur mérite ; ils demeurent sans importance. Leur situation n'est pas en rapport avec leurs prérogatives, avec la puissance dont ils pourraient disposer. — De quoi n'était-il pas capable, le Sauveur, l'esprit le plus noble, la plus belle intelligence de l'humanité ! Partout, il aurait agi avec une merveilleuse efficacité. Il reste simple charpentier ! — Du point de vue religieux, quelle n'aurait pas été son influence ! Et il ne fait rien ! Il ne laisse même pas entrevoir qu'il soit davantage que les apparences le font croire. Il ne donne pas à entendre qu'un jour il fera parler de lui. Ses rap-

ports avec ses compagnons d'âge et avec les autres habitants de Nazareth ne permettent pas de présager à quel point il leur est supérieur. Aussi s'étonnera-t-on plus tard lorsqu'il enseignera les foules. Qui donc l'en aurait cru capable ?

Cet amour de l'obscurité l'accompagne dans sa vie publique. Devant recevoir le baptême des mains de saint Jean, il se met dans le rang à la suite des autres. Dans ses miracles, qu'il devait opérer pour prouver qu'il était Fils de Dieu, il n'aime pas l'étalage, les triomphes. Il les opère dans le silence, sans en faire grand bruit. Il sait disposer les choses de façon que les miracles jaillissent comme naturellement. Il ne fait point parade de sa puissance, ne se montre pas comme un potentat dont on n'ose pas s'approcher. Il converse avec la foule simple, et celle-ci se sent à l'aise auprès de lui. Devant les grands il est respectueux, réservé. Durant sa Passion il est traité et condamné comme un vulgaire malfaiteur. Suit sa vie la plus cachée, la vie eucharistique. Là il cache même son humanité et disparaît sous les espèces du pain et du vin.

Et tout cela est voulu avec délibération et conviction. Cela ne résultait pas, comme pour d'autres hommes, de diverses circonstances auxquelles on ne peut rien changer. Jésus n'avait qu'à le vouloir, et tout se serait passé différemment. Il était dans la volonté de son Père que le Sauveur, dès sa venue en ce monde, nous donnât une leçon que nous ne pouvons pas négliger.

Tout homme porte en soi l'ardent désir d'affirmer sa valeur, de se voir honoré. Ce désir est inné en lui. La plupart ont une vive impulsion qui les porte

à monter, à dominer les autres ; rien ne leur est plus pénible que d'être dans l'obligation de céder le pas, d'être tenus à l'écart, comme n'ayant aucune importance.

Obéir à cette impulsion naturelle, c'est se laisser guider facilement par les apparences, chercher l'avancement en croyant que la grandeur consiste dans les honneurs du monde. De là, d'incessantes fatigues, des soucis, une véritable chasse à la poursuite des richesses, parce que les richesses apportent avec elles l'influence et la considération. Alors, on veut être « quelqu'un », on veut être connu, honoré, reçu partout avec déférence ; on veut pouvoir partout dire son mot, exercer son influence, donner son avis, voir cet avis apprécié. On cherche à étendre toujours plus loin cette influence ; on sait partout se mettre en bonne place, faire valoir ses avantages, ses entreprises, donner à tous une excellente opinion de soi-même. Et l'on croit que, grâce à cette considération, à sa situation, à ses relations, au crédit acquis, aux distinctions déjà obtenues, on s'élèvera toujours plus haut. On se plaît à cette glorification de soi-même, on s'imagine qu'on a réussi grandiosement. — Et voilà le but que, trop souvent, on se propose. Quelques-uns y arrivent plus ou moins et ils s'estiment heureux ; d'autres ne réussissent pas à émerger de la foule, et ils sont mécontents, aigris.

En tout homme, répétons-le, il y a quelque chose de cet esprit. Plus d'une fois les apôtres se querellèrent pour décider lequel d'entre eux était le plus grand. Un jour, Jacques et Jean prièrent le Sauveur de leur promettre la première place dans son

royaume. Ce même esprit se glisse jusque dans les cloîtres. On voudrait bien remplir une charge, occuper quelque petite fonction. Il n'est pas dans la nature de l'homme d'être satisfait de n'avoir rien à dire, d'être traité sans égard, tenu à distance, d'être compté pour peu de chose, d'avoir toujours à céder, et, peut-être, de se voir méconnu et méprisé, alors que d'autres sont mis en avant, toujours appréciés et honorés. Et chacun est satisfait de compter pour quelque chose.

Par son exemple, le Sauveur nous apprend qu'il n'est qu'*un seul* moyen d'arriver à la grandeur véritable : l'entière donation de soi-même à Dieu, l'accomplissement complet de sa sainte volonté. Par conséquent, ma grandeur ne dépend pas du poste que j'occupe ou de ma situation devant les hommes, de l'influence que je puis exercer, de l'importance que j'ai aux regards du monde. Que je sois connu, qu'on parle de moi, que je sois apprécié et honoré, c'est chose indifférente. — Un regard jeté sur la sainte Famille de Nazareth nous fait comprendre cette leçon. Aux yeux du monde, Jésus, Marie, Joseph n'étaient rien ; mais leur véritable valeur les mettait infiniment au-dessus de tous les autres hommes, parce qu'ils se donnaient totalement à Dieu.

Formons-nous à cet esprit, en recueillant la leçon du Sauveur : « *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* Aimez à être méconnu et compté pour rien. » Ne cherchons pas à briller, à nous pousser en avant ; vivons dans l'ombre et le silence, à l'écart, et ne songeons qu'à faire fidèlement la volonté de Dieu.

Paix et contentement dans la soumission à la volonté de Dieu et aux dispositions de sa Providence

L'aspiration à la paix, au contentement, au bonheur est également naturelle à l'homme. Mais, trop facilement, il croit les trouver dans la satisfaction de tous ses désirs. Tout devrait être comme il le souhaiterait. Lorsque tout marche à son gré, lorsque ses semblables ne lui apportent que joie et agrément, lorsque rien ne vient troubler son repos, lorsqu'il ne rencontre aucune contrariété, quand le travail lui plaît, quand toutes ses entreprises lui réussissent, alors, mais alors seulement, il croit que, pour lui, tout va bien sur la terre. Maintenant, on peut penser à Dieu, à ce qu'on peut faire pour Dieu. Mais auparavant, il faut s'occuper de soi-même, de ses aises, de son contentement.

Or, le plus souvent, la vie se présente tout autrement. Toujours des contradictions ; souvent des choses étranges. Nos semblables ne sont pas tels que nous le voudrions. Les caractères sont très différents ; chacun a sa manière de voir, et peut l'appuyer sur de bonnes raisons ; chacun a sa façon d'agir, d'aller de l'avant ; chacun a ses défauts, ses particularités, ses imperfections. Certains nous deviennent insupportables. — La température n'est pas ce qu'il faudrait. Voici un solliciteur importun et tous mes plans les plus beaux avortent. Maintenant, c'est malheur sur malheur, désillusion sur désillusion.

Il est des hommes — et nous sommes tous plus ou moins de ce nombre — qui sont dans le trouble et l'agitation dès qu'une chose ne leur agrée point. La moindre chose leur fait perdre la paix. Dès que le plus mince détail n'est pas tel qu'ils le voudraient, les voilà irrités, chagrins, mécontents. La pensée même que leurs souhaits pourraient ne pas se réaliser suffit pour les agiter. Leur humeur n'est plus la même. — Ce n'est pas tout. Leur méchante humeur se traduit en paroles amères, en insultes. Tous ceux qui sont en rapport avec eux, ceux-là surtout qui sont sous leur dépendance, ont à souffrir de ces incartades.

Il en est d'autres qui trouvent toujours et partout à redire. Quoi qu'il arrive, cela arrive toujours de travers. Ils savent beaucoup mieux les choses et ils expliquent sans cesse comment elles devraient se faire. Mais personne ne peut les contenter. Ils sont surtout très susceptibles, lorsqu'on émet une opinion qui contredit la leur ou lorsqu'on procède d'une manière qui leur déplaît. Ils jugent toutes choses d'après leur point de vue unilatéral, que, naturellement, ils croient le seul exact, et ils n'en acceptent pas d'autre. De là, des discussions, des critiques, des appréciations défavorables aux contradicteurs. — Souvent, ils vont plus loin : ils les soupçonnent, les dénigrent, excitent contre eux les autres. Ils sont capables d'empêcher le bien, si ce bien ne leur convient pas, de susciter des obstacles, uniquement parce qu'on n'est pas de leur avis. — Parfois, ils mettent tout en œuvre pour faire triompher leur opinion. Ils s'entendent très bien à cacher leurs motifs secrets et à se don-

ner l'apparence d'agir purement dans l'intérêt de la gloire de Dieu.

D'autres, enfin, arrangent à leur goût la manière dont ils veulent servir Dieu. Ils se fixent à eux-mêmes tout ce qu'ils veulent faire dans cette intention. Ils ont choisi à leur convenance leurs exercices de piété, la méthode à suivre dans la pratique des vertus. Et c'est dans l'accomplissement de ces œuvres qu'ils voient la véritable sainteté. — Il n'est pas besoin de faire remarquer que cet idéal de piété répond non seulement à leurs vues, mais aussi à leurs dispositions physico-spirituelles et, par conséquent, à leurs inclinations personnelles. Ils n'ont donc pas de grands efforts à faire pour vivre conformément à leur idéal, tandis qu'ils auraient à prendre beaucoup sur eux-mêmes, s'ils étaient dans l'obligation de se conduire comme d'autres jugent devoir le faire. Et cet idéal de vertu, soigneusement composé pour leur usage personnel, ils le proclament applicable en général. Ceux qui ne s'y conforment point, sont par eux condamnés sans miséricorde, méprisés, persécutés même. Quant à eux-mêmes, ils se tiennent en haute estime et se jugent bien au-dessus des autres. Si les supérieurs leur demandent une chose qui ne s'accorde pas avec leurs plans, ils soulèvent de grosses objections et sont désolés de ce « trouble » apporté à leur vie spirituelle. Trop souvent, ils donnent à ceux qui les entourent l'occasion de pratiquer la douceur et la patience, car ils voudraient toujours imposer leurs singulières idées et qu'on se réglât en tout sur eux. Ils ne cessent de s'impatienter, de s'agiter ; et ils sont mécontents lorsqu'ils

constatent que la réalité renverse toutes les belles hypothèses sur lesquelles ils avaient fondé leur théorie de la vertu.

Au *fin fond* de ces diverses manifestations de caractère, de toutes ces tentatives, il y a l'amour-propre, la recherche de soi-même. — On n'a pas véritablement compris que nous devons subordonner notre volonté à la volonté divine et, malgré nos inclinations contraires, nous soumettre à la volonté de Dieu. Mais on veut, avant tout, suivre sa volonté propre et admettre celle de Dieu dans la mesure seulement où elle s'accorde avec la nôtre. Et, précisément, pour nous, la perfection consiste dans le renoncement à notre propre volonté, à nos propres désirs, à nos inclinations personnelles pour nous soumettre à la volonté divine ; et, non seulement, lorsque cela nous accommode, mais encore et surtout lorsque cela nous contrarie et nous coûte. Nous l'avons vu : pour le don parfait de soi-même à Dieu, l'indifférence est une condition indispensable : seule l'indifférence nous permet de rester en toutes choses sans parti-pris ni préférence, sans répulsion ni antipathie. — Les diverses erreurs dont nous venons de parler n'ont donc pas d'autre cause que le manque d'indifférence. — Voyons maintenant, par l'exemple de Jésus, de Marie et de Joseph, comment pratiquer cette parfaite indifférence.

Le message de l'ange annonce à Marie qu'elle sera la Mère de Dieu. Elle ne voit pas comment cela se fera. Elle interroge l'ange et demande une explication. Aussitôt qu'elle apprend qu'elle concevra par l'intervention de l'Esprit-Saint, elle

répond, sans hésiter un instant : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » — Le message de l'ange arrive inattendu. Dès le premier moment, Marie comprend bien que le choix qui est fait d'elle pour être la Mère du Rédempteur transformera entièrement sa vie et se réalisera d'une manière qu'elle ne connaît pas encore. Mais elle ne demande point le temps de réfléchir, d'examiner tout ce que peut supposer une telle transformation, dans quelle mesure elle s'accorde avec ses plans. Elle ne pose pas toute sorte de questions à l'ange. Elle ne pense point à s'excuser en se déclarant indigne d'un tel choix. Elle ne s'épouvante pas de la grandeur de la mission que Dieu lui assigne et ne se demande pas si elle est capable d'en remplir les obligations. Elle ne considère point l'incomparable dignité à laquelle Dieu veut ainsi l'élever. Elle ne voit, elle ne considère qu'une chose : l'ange lui a communiqué la volonté de Dieu, et aussitôt qu'elle apprend comment le mystère s'accomplira, elle donne sans hésiter son consentement. Pour Marie, connaître la volonté de Dieu et être prête à l'accomplir, c'est une seule et même chose. Il est le Seigneur ; à lui de commander. « Je suis la servante du Seigneur », à moi d'obéir. Marie est si intimement convaincue que son devoir est de se soumettre à la volonté de Dieu que, sans s'arrêter à ce que signifie pour elle le message de l'ange, elle ne voit que la volonté de Dieu exprimée par ce message.

Marie a donné son consentement, et, désormais, c'en est fait du repos contemplatif de sa vie jusqu'à ce jour. Comme pour garantir la vérité de ses paroles,

l'ange lui avait annoncé qu'Élisabeth en était au sixième mois de sa grossesse, Marie se hâte d'aller voir sa cousine : elle comprend que, pour les mois qui vont suivre, sa parente a besoin de ménagements et de soins. Elle reste donc auprès d'Élisabeth et nous pouvons bien penser qu'elle s'emploie de toute manière à lui venir en aide, renonçant elle-même à tous ses désirs, à toute commodité, car, dans une maison étrangère, on doit se conformer aux habitudes de la maison.

Après le retour à Nazareth, il devint progressivement manifeste que Marie serait mère. Comme elle était fiancée et comme, alors, les fiançailles autorisaient les rapports conjugaux, nul ne s'étonna. Pour Joseph seul, le fait restait inexplicable. Il y eut, pour Marie et Joseph, de douloureuses semaines, jusqu'au jour où l'ange révéla le mystère à Joseph. Marie, avec confiance, avait tout remis entre les mains du Seigneur. Elle n'avait pas pris sur elle de dissiper les doutes de Joseph.

Comme le moment de la naissance de l'Enfant approchait, parut l'ordre de procéder au recensement de la population. Il nous est difficile de comprendre à quel point cet ordre de l'autorité civile était une épreuve pour Joseph et Marie. Pour un ouvrier, il est toujours préjudiciable d'être obligé de suspendre brusquement ses travaux. Le voyage, aller et retour, demandait au moins une semaine. Comme la naissance de l'Enfant aurait probablement lieu à Bethléem, il faudrait prolonger de quelques semaines la durée de l'absence. Joseph était donc contraint de laisser les travaux entrepris à Nazareth. Et de quoi vivrait-on à

Bethléem ? C'était, en outre, pour Marie, un voyage pénible, fatigant, qui obligerait à passer plus d'une nuit dans les hôtelleries. Étant d'humbles et pauvres voyageurs, ils devaient se contenter de ce qu'ils trouveraient. Ils ne pouvaient émettre aucune prétention.

Faut-il admettre que Marie et Joseph se montrèrent contrariés, mécontents des désagréments créés par cet ordre de recensement ? qu'ils s'irritèrent contre l'empereur qui voulait simplement savoir le nombre de ses sujets, et qu'ils s'en prirent à lui. « Il en va toujours ainsi : ce que veulent les puissants et les grands leur réussit toujours ; quant aux gens du commun, on ne songe même pas à leurs désirs ; ils ne comptent point ; ils s'en tireront comme ils pourront... » ? Pas un seul moment Marie et Joseph ne perdront la paix ; ils ne forment aucun plan, ils ne pensent pas à leurs propres désirs : une seule pensée les occupe : faire la volonté divine qui se manifeste à eux, même par ces circonstances pénibles, mais permises par lui.

L'épreuve s'aggrava. Lorsqu'ils arrivèrent à Bethléem, ils ne trouvèrent aucune place dans les hôtelleries. Ils durent chercher un asile dans une grotte qui, aux jours de mauvais temps, servait d'étable aux animaux. — Après un voyage fatigant, on est bien aise d'être accueilli avec bonté, d'être entouré de soins. Tandis que tous les autres voyageurs trouvent un abri plus ou moins commode dans les maisons, la Sainte Famille doit se contenter d'une étable ! Nul préparatif pour la recevoir ! nulle commodité ! le nécessaire même fait défaut ! On ne s'occupe point d'elle. L'heure approche,

l'heure la plus grande dans la vie d'une mère — celle de la naissance de son premier enfant — et pour la Mère de Dieu tout est disposé dans des conditions si incommodes, si humbles, disons si humiliantes, que nous ne pouvons les concevoir. Quel chagrin pour Joseph, qui n'a pu procurer à Marie un autre abri ! Peut-être est-ce les yeux pleins de larmes qu'après avoir vainement cherché un asile plus convenable, il revint annoncer à Marie qu'il n'avait rien trouvé et qu'il dut la conduire à la pauvre étable. Qu'elles étaient belles et pures ces larmes ! Mais pas une plainte, pas de mécontentement, pas de remontrance aux habitants de Bethléem, bien moins encore à Dieu. Marie aura consolé Joseph en lui rappelant que c'est Dieu qui a tout disposé ainsi, qu'il faut accomplir sa volonté. S'il avait voulu que son Fils vînt au monde en un autre lieu, il aurait su également disposer toutes choses. Et alors, gardant en leur cœur la paix et le contentement, ils s'installèrent dans la grotte aussi bien qu'il était possible en pareille circonstance.

Tel est donc le lieu que le Père céleste a choisi pour la naissance de son Fils unique. Quel début pour la vie terrestre du Fils de Dieu ! c'est l'avant-goût de ce qui l'attend sur la terre. — Et l'Enfant divin est content ; il est couché dans la crèche d'une étable de Bethléem. Il veut nous apprendre que la seule chose qui importe est de faire la volonté du Père, quoi qu'il demande.

Dans la Présentation au Temple, Marie et Jésus avaient solennellement attesté leur empressement à se soumettre sans réserve à la volonté de Dieu.

Mais cette volonté se manifeste non seulement par des commandements, mais aussi par les événements qu'il permet. — Étant donné le libre arbitre de l'homme, l'abus devient possible. De tout temps, on a vu des hommes, possédant l'autorité et la puissance, en profiter pour satisfaire leurs caprices, sans tenir compte des intérêts légitimes de leurs sujets ou de leurs subordonnés. Et souvent les gens de bien ont à en souffrir spécialement. Ce sont là des permissions de Dieu. Nous devons donc nous soumettre à sa sainte volonté non seulement lorsqu'elle nous agrée, mais encore lorsqu'elle nous éprouve. De quelle manière, on pourrait dire avec quel manque d'égards, Dieu peut faire prévaloir les droits de sa souveraineté, nous le voyons par les événements qui ont suivi l'adoration des Mages.

Hérode méditait la mort de l'Enfant. Mais il n'entrait pas dans le plan de la Providence que l'Enfant mourût si tôt. Dieu voulut donc le préserver contre le tyran. La manière dont il le sauva fut, pour la Sainte Famille, extrêmement pénible; elle fut pour un grand nombre de mères l'occasion de cruelles douleurs. Arrêtons-nous d'abord à cette dernière circonstance. — Quand Hérode apprit que les Mages étaient partis par un autre chemin, il envoya des soldats à Bethléem et fit mettre à mort tous les petits garçons qui avaient moins de deux ans. Quelle douleur pour les mères ! Peut-être se posaient-elles la question que nous entendons si souvent : « Comment Dieu peut-il permettre cela ? » — A cette question, il n'y a qu'une réponse : « Il est le Seigneur. » Nous n'avons pas le droit de lui demander pourquoi il permet telle ou telle chose.

Il n'a pas besoin de nous rendre compte de ses intentions. Il peut disposer de nous à son gré et notre devoir est de nous incliner sans réserve devant sa volonté. Une seule chose est nécessaire : accomplir sa sainte volonté.

De son côté, la Sainte Famille eut aussi à faire un douloureux sacrifice en se soumettant à la sainte volonté de Dieu. Durant la nuit, un ange apparut à saint Joseph et lui ordonna de prendre aussitôt l'Enfant et sa Mère et de fuir en Égypte. Sans égard pour leurs intérêts, leurs désirs et leurs desseins, cet ordre arrivait là, au milieu de la nuit. Ils n'en avaient pas été prévenus d'avance quoique Dieu prévît tout; on ne leur avait pas demandé quels étaient leurs désirs. On pourrait dire que le manque d'égards ne pouvait aller plus loin ! Transfert en Égypte ? non, exil en Égypte. En toute hâte, dans la nuit, ils durent faire leurs préparatifs et... en route pour une terre étrangère, inconnue ! Dieu, pourtant, avait d'autres moyens de sauver la vie de son Fils ! Et, pour ceux qui lui sont le plus chers, il choisit la voie la plus incommode, la plus fatigante, la plus féconde en privations. Il semble vouloir les traiter aussi durement que possible, sans ménagement, sans la moindre pitié. — Et vraiment, nul ne peut désormais se plaindre de ce que Dieu semble le négliger ; nul ne peut se croire digne d'être mieux traité. — Ce n'est pas sans raison que, racontant comment l'ordre du Seigneur fut exécuté, l'évangéliste reprend les paroles mêmes du message de l'ange : « Et Joseph se leva, prit l'Enfant et sa Mère et s'enfuit en Égypte. » Sans murmures, sans plaintes, sans récri-

minations, sans irritation, en des conjonctures si désagréables, Marie, Joseph et Jésus obéissent. Ils reconnaissent clairement la volonté de Dieu, et ils s'y conforment avec empressement, avec le plus complet oubli d'eux-mêmes. — Et ils demeurent en Égypte jusqu'à ce que l'ange, apparaissant de nouveau, ordonne le retour dans la terre d'Israël. C'est encore une fois le même manque d'égards dans l'intimation de l'ordre. On ne les prévient pas ; ils n'ont rien à dire ; ils n'ont qu'à obéir.

C'est alors la longue période de la vie cachée à Nazareth. Contemplons d'abord le Sauveur pendant son adolescence. Voyons-le rendant de petits services à sa Mère, puis à son père nourricier. Il connaissait toutes les inventions, toutes les découvertes qui se sont réalisées et se réaliseront jusqu'à la fin du monde. Mais il se laisse guider dans son travail par son père et, de jour en jour, il se conforme à ses indications, tel un simple ouvrier en son atelier. Dans l'exercice de son activité, il n'a point commencé par mettre au rebut les vieux outils, les instruments vulgaires de son travail ; il n'a point installé une menuiserie où tout marcherait à l'électricité. Il ne répétait pas continuellement : « Il vaut mieux faire ainsi. » Il n'a pas voulu le plus tôt possible se rendre indépendant, afin de pouvoir agir à son idée. Il est resté dans une humble dépendance à l'égard de son père nourricier, et il se conformait aux désirs de chacun. Il n'était pas question de ses goûts personnels. Ses parents et les clients décidaient de son travail quotidien.

En même temps, il lui fallait sans cesse voir et

constater comment d'autres personnes, bien inférieures à lui, avaient de l'autorité, ou se donnaient de l'importance, comment les Scribes et les Pharisiens propageaient leurs fausses doctrines ; il lui fallait voir tant d'abus criants. Et il ne pouvait combattre ces erreurs, réprimer ces abus. Le Père céleste le voulait ainsi, et Jésus se soumettait humblement.

Jetons encore un rapide coup d'œil sur sa vie publique. Le champ d'action qui s'ouvrait à lui était bien loin de l'idéal. La classe sacerdotale, dans son ensemble, et les classes dirigeantes furent dès le début, contre lui. Le peuple était imbu de préjugés et restait défiant. Le Père céleste lui avait choisi des auxiliaires que rien n'avait préparés à leur mission. L'un d'entre eux fut un voleur et le trahit. Le résultat de son activité publique fut assez mince. La haine et l'hostilité de ses adversaires croissaient sans cesse et finirent par le conduire à la croix du Golgotha.

En apparence, tout, absolument tout, marchait de travers. Si Dieu nous avait exposé le plan qui, dans ses desseins, devait régler la vie de son Fils, nous aurions été stupéfaits, et déclaré qu'il ne valait rien ; puis, nous aurions expliqué de quelle manière il fallait disposer toutes choses.

Nous ne pouvons jamais nous pénétrer assez profondément de cette vérité que nous sommes sur la terre uniquement pour glorifier Dieu par notre soumission à sa volonté sainte. Le Fils de Dieu lui-même ne pouvait mieux honorer son Père qu'en accomplissant sa volonté avec la plus par-

faite fidélité. Que cette volonté, sous la forme de commandements ou de permissions de la Providence nous contrarie, lui et nous, peu importe. Ce qui a du prix devant Dieu, c'est précisément le renoncement à notre propre volonté, la lutte contre nos inclinations naturelles, contre nos désirs personnels. Nous soumettre avec joie à la volonté de Dieu, alors seulement qu'elle s'accorde avec nos désirs, ce n'est point faire la volonté de Dieu, mais faire notre volonté propre... Dès lors, c'est dans les difficultés, les contradictions, les épreuves et le malheur que nous voyons où nous en sommes en ce qui concerne l'accomplissement de notre principal devoir sur la terre.

Sans ces difficultés, ces épreuves, etc..., nous n'aurions pas l'occasion de pratiquer les vertus les plus méritoires. Voilà pourquoi Dieu permet ces épreuves. Notre devoir est alors de nous comporter conformément à la volonté de Dieu. Voilà pourquoi les hommes ne sont pas tels que nous le souhaiterions ; notre devoir est alors de pratiquer la douceur, la patience, l'indulgence, l'amour du prochain, la miséricorde, le zèle des âmes. Je ne suis pas là pour veiller à ce que les autres soient vertueux, à moins qu'en qualité de Supérieur ce ne soit mon devoir, mais pour profiter de leurs défauts et de leurs manquements afin de pratiquer moi-même la vertu. Voilà pourquoi l'on peut, en quantité d'occasions, n'être pas de mon avis : c'est afin que je m'applique à garder la paix avec ceux qui m'entourent. Voilà pourquoi Dieu permet qu'il y ait des méchants qui créent aux personnes vertueuses des difficultés ; c'est afin que, dans ces contradic-

tions et ces souffrances, elles aient une plus magnifique occasion de se soumettre à la volonté de Dieu qui se manifeste dans ces permissions de la Providence. Voilà pourquoi l'inégalité dans le partage des biens terrestres, des agréments de la vie, des talents, des facultés, des succès, etc., etc. Je dois me contenter de ce que Dieu m'a donné, sans porter envie aux autres, sans me plaindre à Dieu ni témoigner en rien mon mécontentement. Mes désirs, mes plans, mes desseins, mes inclinations, etc..., ne comptent pas. La chose principale, c'est Dieu qui doit être glorifié par ma soumission à sa sainte volonté, sans songer à d'autres visées.

Il peut se faire que mon devoir soit de combattre le mal et l'injustice. La vertu ne fait point de nous des hommes que rien ne doit troubler dans leur tranquillité. La vertu est l'entière maîtrise de toutes les facultés et la poursuite du but véritable. Je dois donc considérer toujours ce que Dieu attend de moi en pareille occurrence. Si je reconnais que mon devoir est de combattre l'injustice, je dois le faire conformément à la volonté de Dieu. Veillons soigneusement à ne pas combattre le mal parce qu'il nous importune, mais uniquement parce que Dieu veut que nous le combattions. — Il en est qui sont tout feu et flamme pour combattre l'injustice dès qu'ils ont à en souffrir, mais que rien ne tire de leur quiétude lorsqu'ils n'en sont point incommodés. Les moindres bagatelles prennent de vastes proportions, parce qu'ils en souffrent, et de graves manquements ne troublent pas leur repos, parce qu'ils ne les dérangent point. Ne manquons jamais d'examiner à quel motif nous

obéissons : Est-ce le zèle de la gloire de Dieu ou le zèle à sauvegarder notre propre commodité ?

Habituons-nous à voir en tout ce qui nous touche des choses permises par Dieu, et où un seul point importe : nous comporter selon la volonté de Dieu. Ce sont là des épreuves, qu'il permet pour voir où nous en sommes dans la pratique parfaite du sacrifice de nous-mêmes.

Pour arriver, à l'exemple de la Sainte Famille, à cette paix, à ce contentement dans les permissions de la Providence, rappelons-nous toujours ces quelques vérités : 1° Dieu sait tout. Sans sa volonté pas un seul passereau ne tombe à terre. Il a tout prévu de toute éternité. Pour lui, il n'est rien de caché. — 2° Dieu peut tout. Il peut diriger toutes choses comme il le veut. Donc rien ne m'arrive contre sa volonté. — 3° Dieu nous aime. Il m'aime plus et mieux que je ne m'aime moi-même. Il veut mon bien et il ne peut vouloir que mon bien. Tout ce qui m'arrive doit servir à mon salut, alors même que je ne le vois pas maintenant. Marie et Joseph n'ont pu voir non plus à quelle fin tendaient les dispositions de sa Providence. Bien mieux que moi, il sait ce qui est pour moi le meilleur, si je vois en toutes choses sa volonté pour m'y soumettre.

Je dois être fermement convaincu qu'une Providence infiniment sage veille sur moi ; qu'elle veut mon bien et conduit toutes choses de la manière la plus avantageuse pour moi. Je m'en remettrai donc filialement à elle ; je lui confierai ma vie, mon avenir, en tout abandon. Je puis bien sentir ce qui m'est pénible, et cela arrive plus d'une fois. Je ne serais pas homme, si je ne le sentais pas. Je puis,

au premier moment, être troublé, irrité, sans réussir à ramener l'ordre en moi. Mais je dois réfléchir, m'examiner, me demander ce que Dieu attend de moi en cette circonstance. Rien ne doit provoquer de ma part un mécontentement durable, un trouble qui se prolonge. Ce serait la preuve que je n'ai pas encore remporté la victoire sur l'amour-propre, sur la recherche de moi-même. Je dois me rappeler que j'existe uniquement pour glorifier Dieu par le sacrifice du don de moi-même et que j'ai là une excellente occasion de le faire actuellement.

Jésus à l'âge de douze ans

Afin de mieux comprendre la conduite de Jésus enfant, n'oublions pas que, d'après la loi des Juifs, l'enfant devenait majeur à sa douzième année, qu'il cessait d'être sous l'autorité du père, et avait le droit d'agir par lui-même. En même temps, les préceptes de la Loi devenaient obligatoires pour lui. Conformément à la volonté du Père céleste, Jésus se soumit à ces obligations et, accompagné de ses parents, il se rendit à Jérusalem pour la Pâque.

Pour le retour, les pèlerins s'organisaient comme on le fait dans nos villes pour les processions : les hommes, les femmes, les jeunes filles, les jeunes gens formaient des groupes distincts. On comprend ainsi qu'au départ de la ville, Jésus ne se trouva pas auprès de ses parents et qu'il put rester à Jérusalem sans qu'ils s'en aperçussent. — Lorsque, dans la soirée, on fut arrivé au lieu où l'on devait passer

la nuit, les groupes se dispersèrent : Marie et Joseph s'étaient déjà retrouvés et ils attendaient Jésus. Ne le voyant pas venir, ils s'étonnèrent et s'inquiétèrent. Ils s'informent auprès des jeunes gens ; personne ne l'a vu. Ils en concluent qu'il n'a pas quitté la ville. Aussitôt, ils reprennent le chemin de Jérusalem où ils arrivent le même soir, mais assez tard. Ils espèrent le retrouver dans l'hôtellerie où ils se sont retirés pendant leur séjour. Mais on n'y sait rien de Jésus. Peut-être y avait-il dès cette époque quelque office ou bureau, où s'adresser en pareil cas ; mais, là encore, ils s'informent en vain. Leur inquiétude va grandissant ; ils se demandent avec anxiété, si c'est par leur faute qu'ils l'ont perdu ; s'il n'a pas été victime d'un accident. Incertitude cruelle ! qui les tient éveillés toute la nuit.

Le lendemain matin, ils recommencent leurs recherches, parcourent la ville en tous sens, questionnant partout, guettant de tous côtés. C'est en vain ! Le soir arrive, et ils n'ont pas retrouvé Jésus ! Ils ne cessent de supplier le Seigneur : il peut si bien leur venir en aide. Ils ne savent plus de quel côté se tourner. Encore une nuit passée dans l'ignorance et l'angoisse ! Marie verse des larmes amères ; Joseph est accablé par le chagrin. — Le troisième jour, dès le matin, les recherches recommencent à travers la ville entière. Peut-être quelqu'un qu'ils interrogent leur apprend-il qu'on parle beaucoup d'un enfant qui, dans le Temple, traite des questions de l'Écriture Sainte avec les Scribes. En hâte, ils gagnent le Temple et lorsqu'ils pénètrent dans la salle des leçons, ils voient Jésus assis parmi les Scribes ; ils entendent sa voix : il interroge, il

répond. Sans faire attention à leur présence, il continue la discussion. Marie n'y tient plus : elle s'approche de lui et interrompant l'entretien : « Mon enfant, dit-elle, comment avez-vous pu agir ainsi et rester ici sans nous en avertir ? Depuis trois jours, votre père et moi, tout tristes, nous vous cherchions ! » L'Enfant étonné les regarde avec calme et répond : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être là où le Père veut que je sois ? » Tout d'abord, les parents ne comprirent point ces paroles : ils ne s'attendaient pas à cette réponse. La calme grandeur de Jésus, sa surprise à la vue de leur inquiétude, la manière dont il parlait de ses devoirs envers son Père, sans paraître comprendre leur chagrin, les surprenaient étrangement. Ils ne l'avaient jamais vu ainsi. En silence, ils le regardaient. Sans ajouter un mot, l'Enfant se leva, prit congé des Scribes et s'éloigna avec Marie et Joseph.

A première vue, la conduite de Jésus semble inexplicable. Pas un mot à ses parents pour les informer de son absence. Il savait cependant qu'il leur épargnerait ainsi un profond chagrin. — Pendant qu'ils le cherchent, il connaît leur inquiétude, leurs angoisses. Il les voit le guettant partout, inconsolables du peu de succès de tant de démarches. Il les laisse sans nouvelles de lui, et ces nouvelles les auraient tranquillisés. Nous devons même admettre qu'il a disposé toutes choses de façon à ce qu'ils ne puissent le trouver. — Enfin, lorsque sa Mère lui dit que, depuis trois jours, ils le cherchent, la tristesse au cœur, pas un mot de regret, pas un mot de compassion ; il ne s'excuse point,

il ne demande point pardon ; aucun signe de confusion ; il ne cherche pas à les consoler. De ses grands yeux profonds il les regarde étonné, comme s'il ne comprenait pas comment ils avaient pu être dans une telle inquiétude, puisqu'ils devaient bien savoir qu'il doit, en toutes choses, obéir à la volonté du Père céleste.

Nous ne pouvons pas croire que l'Enfant n'a point compris la douleur de sa Mère. Il a grandement souffert, il lui a été très pénible de devoir lui causer cette douleur. Il a partagé ses souffrances, ses anxiétés. Il a passé des heures bien amères en la voyant désolée, en quête de lui. *Pourquoi donc n'a-t-il pas épargné à lui-même et à sa Mère cette douleur ?*

Il nous donne lui-même la réponse : « Le Père céleste le voulait ainsi. Je devais accomplir la volonté de mon Père. » — Il devait nous donner une leçon extrêmement importante, à savoir que *tous les désirs de notre cœur, toute considération pour les autres doivent se taire dès que le Père céleste le veut.* Les liens mêmes de l'amour filial, liens si tendres, si nobles, formés par Dieu, ne doivent point nous retenir, lorsqu'il s'agit de répondre à l'appel de Dieu. Nous devons être prêts à sacrifier les satisfactions du cœur, à ne lui céder en rien, si Dieu le demande. En Dieu doivent se concentrer toutes nos pensées ; devant lui, toute autre considération doit ne compter pour rien. Il le faut pour que le don de nous-mêmes soit complet. Notre cœur doit se libérer de tout lien terrestre afin que nous soyons prêts à nous donner tout entiers à Dieu, à suivre son appel. — L'attachement à la chair et au sang

ne peut se concilier avec le don parfait. Telle est la profonde leçon que nous donne ce mystère.

Nous avons contemplé la vie cachée de Jésus. Nous devons donc graver au plus intime de notre cœur cette vérité que l'unique affaire importante n'est pas d'accomplir de grandes choses aux yeux des hommes, mais de faire la volonté de Dieu. Et c'est à lui à nous montrer de quelle manière nous devons remplir cette volonté. Il est le Seigneur et Maître. — Pour la plupart des hommes, leur vie entière les met en face de circonstances analogues, d'occupations du même genre. Dieu a donc voulu leur apporter lumière, force et consolation. En effet, ne ferait-on autre chose que remplir ses devoirs d'état dans le silence de cette vie humble et cachée, pourvu qu'on voie en ces devoirs la volonté de Dieu et qu'on se soumette à cette volonté, cette fidélité leur donne une incomparable grandeur. — Et le Sauveur veut nous apprendre, par son exemple, que nous trouvons ainsi la possibilité d'exercer encore une autre mission, à laquelle cependant tous ne sont pas appelés : la vie apostolique.

Afin que l'homme puisse reconnaître sa fin véritable, son devoir réel en ce monde, ce qui lui importe essentiellement, et disposer sa vie en conséquence, il a besoin d'un enseignement et d'une direction. Or, le plus souvent, les conditions nécessaires, surtout le temps et la préparation, font défaut pour résoudre soi-même les questions, pour arriver à la précision, à la clarté. Nul ne peut, par ses propres forces, trouver une réponse lumineuse et décisive

aux problèmes les plus importants de la vie, et nous en avons la preuve dans le paganisme, comme aussi dans l'attitude de quiconque reste étranger à l'Église. Il faut que Dieu vienne au secours de l'homme. Mais Dieu ne fait point lui-même ce qu'il peut faire par l'intermédiaire des autres. Il n'instruit pas, il ne guide pas chacun de nous en particulier : il se sert d'hommes choisis à cet effet. Nous le voyons déjà dans l'Ancien Testament. Moïse et les prophètes étaient choisis par Dieu, pour être les maîtres et les guides du peuple élu ; les Scribes et les Prêtres devaient continuer de guider le peuple dans le même esprit.

Plus excellemment encore, le Christ était choisi par Dieu pour instruire et guider tous les hommes. A son tour, le Christ n'a pas voulu faire tout par lui-même; son œuvre devait être continuée par d'autres. Il était, en outre, dans son plan que, dans l'Église fondée par lui, il y eût des associations, des groupements qui se donneraient pour mission de glorifier Dieu, d'une manière toute spéciale, par le don d'eux-mêmes, offert aussi parfaitement que possible, et de travailler sous les formes les plus diverses aux intérêts de son Royaume. Or, il veut enseigner à tous, par son exemple, une manière d'exercer la vie apostolique et de pratiquer la vie de perfection : ce moyen, c'est l'entier détachement du cœur, l'entière indépendance des inclinations de la chair et du sang. Dès le début de sa vie publique, il se séparera complètement de sa Mère ; mais, dès son jeune âge, il veut l'y préparer et nous montrer que, la plupart du temps, la vocation s'annonce dès la jeunesse.

En premier lieu, il veut montrer à ses parents — et sous plus d'un rapport, la leçon s'applique à tous les parents — que leur droit sur leurs enfants ne s'étend ni plus longtemps ni plus loin que Dieu ne le veut. S'ils ont des droits sur léurs enfants, c'est uniquement en leur qualité de représentants de Dieu. Un représentant n'a d'autre pouvoir que celui qu'il tient de son supérieur. Les parents ne donc point les possesseurs absolus de leurs enfants ; ils le sont seulement lorsqu'ils commandent au nom de Dieu. Par conséquent, leur volonté ne doit jamais être en contradiction avec la volonté divine. Donc, si l'enfant se croit appelé à l'état sacerdotal ou religieux, ils peuvent sans doute contrôler cet appel, chercher à se convaincre de sa réalité ; mais ils n'ont pas le droit de s'y opposer, s'il se trouve véritable. Il est clair qu'il n'y a pas volonté de Dieu, si les parents ont tellement besoin de l'enfant pour leur entretien que, sans lui, ils seraient réduits à une grande gêne. Toute autre raison reste sans valeur contre une vocation manifeste. Qu'il soit dur aux parents de se séparer de l'enfant, qu'il leur en coûte grandement de renoncer à sa présence et à son aide, n'importe ! Ils doivent accomplir le sacrifice ; Dieu est le Maître !

Pour l'enfant lui-même, renoncer à la demeure paternelle, aux joies familiales, est un sacrifice. Il peut, parfois, lui être très dur de quitter un père qui veille sur lui avec soin, une mère chérie, des sœurs et des frères tendrement aimés. Par son exemple, Jésus à l'âge de douze ans, lui donne la force et le courage d'offrir son sacrifice. Pour l'imiter de plus près, nous devons rompre tous les liens

qui attachent notre cœur à la patrie, à nos parents. Formellement le Sauveur dira plus tard : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne d'être mon disciple ». Durant sa vie entière, l'enfant doit garder pour ses parents un amour fidèle, prier pour eux, et, dans la mesure où les circonstances le permettent, chercher à leur faire plaisir. Mais ce souvenir, ces prières, ces égards ne doivent point l'empêcher de rester fidèle à sa vocation et de répondre à ses exigences.

Et ils sont innombrables ceux qui, de tout temps, à l'imitation de leur divin guide, ont fait avec joie leur sacrifice, quitté patrie, parents, amis, et sont partis au loin dans les missions, en se disant qu'ils devaient, eux aussi, être là où Dieu les voulait. Et dans ce mystère, les parents chrétiens ont appris cette leçon que les désirs du cœur doivent se taire, lorsque Dieu appelle leur enfant.

Si la déférence due aux parents, en raison des liens si tendres et si intimes qui rattachent l'enfant au père et à la mère, liens voulus par Dieu lui-même, si, disons-nous, cette déférence ne doit pas empêcher de se donner entièrement à Dieu lorsqu'on est appelé à l'état de perfection, il en est de même à plus forte raison pour l'amour conjugal. Sans doute la volonté de Dieu est que la plupart des hommes se marient, afin de pourvoir à la conservation et à l'expansion du genre humain ; et, telle est la raison d'être de l'instinct sexuel. Mais l'état de perfection et la vocation sacerdotale exigent l'entière libération de *toutes* les attaches de la chair et du sang et par conséquent le renoncement au mariage. La vie d'affection tout entière doit appartenir à Dieu.

Ceux qui choisissent cet état, doivent librement renoncer à des joies permises et honorables. Il importe extrêmement qu'ils se rendent un compte exact de la gravité de leur décision et soient résolus à offrir le *sacrifice complet*, donc à renoncer pour la vie entière à l'amour terrestre.

Le vœu de chasteté ne supprime pas l'instinct. Il est dans la nature de l'homme que l'instinct s'éveille, que le désir se fasse sentir de donner l'affection la plus tendre à quelqu'un qui, en retour, donnera la sienne. On peut souffrir de son isolement. Il est également possible qu'une personne se rencontre pour laquelle le cœur a de l'inclination et qu'on aperçoive en elle une inclination réciproque. Chez ceux qui ne se sont jamais ou rarement trouvés en rapport avec des personnes d'un sexe différent, l'instinct peut pousser à des écarts dangereux et faire naître un penchant pour une personne de même sexe. Des penchants de ce genre sont chose humaine, et ne sont point en eux-mêmes coupables. Mais il serait terriblement dangereux de s'y abandonner comme pour y chercher une compensation au renoncement solennellement voué à Dieu. Ce serait une infidélité à l'égard du Sauveur à qui on a donné son cœur. Ce cœur, on le reprend pour en donner une part, et la plus grande, à une créature. On révoque l'offrande solennelle qu'on a faite de soi-même. — Un grand scandale et la perte de la vocation sont trop souvent les conséquences de cette infidélité à combattre énergiquement de telles tendances et à donner son cœur tout entier au Sauveur par le renoncement à tout amour terrestre.

Dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, il est dit (II, 7) : « Jésus veut être aimé seul et par-dessus toutes choses... C'est un ami jaloux qui ne veut point en admettre d'autre avec lui ; il veut posséder seul votre cœur et y régner comme un roi sur son trône ». Et (IV, 8) : « Tout ce que vous me donnerez, sans vous donner vous-même, ne m'est rien ; parce que c'est vous que je cherche et non vos dons. Comme tout le reste ne vous suffirait pas sans moi, ainsi aucun de vos dons ne peut me plaire si vous ne vous donnez vous-même... Si donc vous voulez être mon disciple, offrez-vous à moi avec toutes vos affections. »

Sainte Agnès nous décrit admirablement cet amour intime de l'âme pour le Sauveur : « J'aime le Christ mon époux, qui m'introduit dans sa demeure ; sa Mère est vierge ; son Père est sans épouse. Si je l'aime, je reste chaste ; son contact me laisse pure ; si je l'embrasse, je demeure vierge. J'ai pour époux celui que servent les Anges, dont le soleil et la lune admirent la beauté. Je lui reste fidèle, je me donne à lui avec l'amour le plus profond. Il a orné de pierres précieuses ma main droite et mon cou, et il m'a donné des pendants d'oreilles qui sont d'incomparables bijoux. Il m'a montré les merveilleux trésors qu'il m'a promis. Il m'a parée de joyaux d'un éclat magnifique ; sur mon front, il a marqué par un signe que je ne dois aimer nul autre que lui. Il a mis un anneau à ma main, il m'a ornée de joyaux innombrables et couronnée comme son épouse »... Et en présence du martyre, Agnès priait les bras étendus : « Me voici... Je viens à toi que j'ai aimé, que j'ai cherché, que j'ai tou-

jours désiré. Mon corps qui aurait pu plaire aux hommes, peut périr ; je ne veux point plaire aux hommes. Je t'appartiens à Toi, mon Sauveur, de tout mon cœur, j'aspire à toi ». — Du haut du ciel, Agnès nous dit encore : « Ce que j'ai désiré, je le vois maintenant ; ce que j'ai espéré, je le possède maintenant. Dans le ciel, j'ai pour époux Celui que j'ai tant aimé sur la terre. »

De deux étendards

Nous avons été créés pour glorifier Dieu, sur la terre, par le sacrifice du don de nous-mêmes. Tout repose sur cette vérité fondamentale. — Nous devons, dès lors, nous demander en toutes choses : « Qu'est-ce que Dieu veut de moi ? » — Pour être prêts à faire ce que Dieu veut de nous, il faut nous libérer de tout attachement aux choses terrestres.

Dans les méditations sur le péché, nous avons vu où nous allons, lorsque nous ne tenons pas compte de la volonté de Dieu ; lorsque nous agissons contrairement à cette volonté. Nous devons en avoir une honte profonde et prendre la ferme résolution de ne plus pécher à l'avenir. Mais il faut aussi chercher à connaître comment nous en sommes venus à pécher. Or, nous n'éviterons le péché qu'à la condition de fuir tout ce qui y conduit. Nous devons dès lors, dans la prière qui termine ces Méditations, demander instamment de bien comprendre le désordre de nos actions et la malice du monde, afin de bannir tout ce qui tient au monde et à ses vanités, et de mettre de l'ordre en notre vie. Ces consi-

dérations nous amènent nécessairement à reconnaître que notre devoir est, avant tout, de combattre contre la triple concupiscence et contre l'attachement aux choses de la terre, parce que cette concupiscence et cet attachement sont la cause de nos erreurs. Nous avons péché parce que nous n'étions pas dans l'indifférence. Enfin la méditation sur l'enfer a dû confirmer et fortifier notre bon propos.

Nous avons dû nous décider joyeusement à ce combat, parce que le Sauveur marche à notre tête et s'offre à nous guider. Avec un saint enthousiasme, nous nous sommes consacrés à lui et nous avons résolu, à son exemple, d'agir toujours dans une entière indépendance des biens terrestres et des honneurs du monde.

Nous avons eu ensuite les méditations sur la naissance et l'adolescence de Jésus, sur l'exemple qu'il nous a donné à l'âge de douze ans ; et partout nous avons vu le parfait détachement de tout ce qui est de la terre ; nous avons vu l'amour de la pauvreté, de la vie cachée, de l'humiliation.

Les *Exercices* ont pour but de nous faire connaître ce que Dieu veut de nous. Saint Ignace suppose qu'il s'agit principalement du choix d'un état de vie. Pour ceux qui ont déjà fait un choix définitif, il ne peut, dans la méditation, être question que d'apprendre à connaître les desseins de Dieu relativement au genre de vie choisi par eux, afin d'arriver à la perfection dans cet état. — Saint Ignace veut alors que, dans nos résolutions, nous ne nous laissions ni influencer, ni guider par nos préjugés ou nos inclinations. Il connaît les faiblesses humaines ;

il sait que, malgré l'exemple du Sauveur, nous sommes facilement portés, sous quantité de prétextes, à ne point marcher parfaitement sur ses traces ; il sait que nous n'arriverons à cette perfection qu'à la condition de lutter sans merci contre les ennemis de l'indifférence. Voilà pourquoi il nous offre ici cette méditation. Il y attache une telle importance qu'il veut qu'on la fasse quatre fois dans la journée. Durant un jour entier, nous devons contempler sous quels aspects différents Satan et le Christ se présentent à nous. Par suite de l'humaine faiblesse et de nos inclinations qui nous exposent à nous tromper, il importe grandement de ne point méditer brièvement cette vérité, mais d'y revenir sérieusement et à plusieurs reprises, afin de pénétrer les ruses de l'ennemi et de reconnaître pleinement à quel point sont raisonnables et justes les exigences du Sauveur. Voilà pourquoi nous devons chaque fois, dans l'oraison préparatoire, demander, d'une part, la connaissance des perfidies de Satan et le secours de la grâce afin de nous en garder ; d'autre part, la connaissance de la vraie voie par laquelle notre Chef véritable nous conduit à la vie seule digne de ce nom, seule digne de l'homme, et le secours de la grâce afin de suivre fidèlement notre Guide.

L'importance de cette méditation consiste donc à nous faire voir de quelle manière Satan poursuit son but, cherchant à empêcher l'homme de se donner entièrement à Dieu et même à l'entraîner au péché mortel, et de quelle manière le Christ, de son côté, veut conduire l'homme à la plus haute perfection.

On s'étonnera peut-être de voir saint Ignace si calme, si sobre d'ordinaire, laisser dans cette méditation libre jeu à l'imagination. Il nous présente Lucifer, dans le voisinage de Babylone, assis sur un trône de feu et de fumée. Il est d'un aspect effrayant ; il a rassemblé autour de lui d'innombrables démons, qu'il envoie dans le monde. Nous ne devons pas croire que saint Ignace procède ainsi sans raison grave. Il veut nous convaincre, autant que possible, qu'il s'agit ici d'une chose très sérieuse, en vue de laquelle Satan a convoqué ses troupes, afin de leur apprendre de quelle manière ils devront procéder pour perdre les hommes. — Cette description de Lucifer, de sa mise en scène, de ses intentions, doit nous préparer à prendre la résolution de nous garder avec toute la vigilance possible de ce dangereux ennemi.

La forme donnée à cette méditation fait moins d'impression sur nous que sur l'ardente imagination des Méridionaux. Il est bon, par conséquent, de n'insister pas trop sur ces tableaux. Une considération plus calme importe davantage, et nous mettrons plus utilement nos soins à nous bien pénétrer du sens propre de cette méditation.

I. — L'étendard de Lucifer

Saint Ignace nous décrit comment Lucifer, qui se prétend le maître et seigneur du monde, envoie les démons travailler à la perte des hommes et leur donne ses instructions dans ce but. Sans doute, il n'est pas besoin de voir partout le démon, mais l'Église et la Sainte Écriture nous enseignent qu'il

est possible à Satan d'agir sur nous. Nous en faisons sans cesse l'expérience ; nous sommes exposés à subir sa mauvaise influence. Ce n'est pas une simple supposition, c'est la vérité! Tout d'abord Satan cherche à profiter des occasions qui se présentent et des faiblesses de notre caractère. De préférence, il voudrait faire tomber ceux qui ont une grande action sur les autres. Saint Ignace fait soigneusement remarquer que les démons reçoivent l'ordre de n'épargner personne, quelle que soit sa condition. Nul n'est donc à l'abri des attaques du Mauvais.

L'*important* est pour nous de faire attention à la *manière* dont les esprits mauvais doivent *séduire les hommes*. Le but final de Satan est de les conduire au péché par le refus du sacrifice de la soumission à la volonté de Dieu, et il y arrive plus vite et plus sûrement s'il réussit à inspirer une inclination pour telle ou telle chose. — Comme les *Exercices* sont destinés, en premier lieu, à ceux qui vivent encore dans le monde et qui ont à choisir un état de vie, saint Ignace porte d'abord l'attention sur ce cas. Pour ceux-là, les mauvais esprits chercheront d'ordinaire à atteindre leur but, en leur inspirant un vif amour de la richesse. Celui dont la grande affaire est de devenir riche ou dont le cœur s'attache à posséder des biens, se décidera difficilement à choisir le sacerdoce ou l'état religieux, même s'il reconnaît que Dieu l'y appelle. Son attachement à la richesse l'empêche de se donner entièrement au Seigneur. Nous en avons un exemple dans l'Évangile, l'exemple du jeune homme riche.

Il est facile d'entraîner à des fautes graves un

homme qui est dans ces dispositions. Il est exposé à agir injustement, à employer des moyens interdits, à léser les intérêts d'autrui, à abuser de ses ouvriers et de ses subordonnés. Absorbé dans des préoccupations d'ordre terrestre, l'esprit s'élève difficilement aux pensées de l'ordre surnaturel. Dans la richesse, il y a surtout ce danger, qu'on accorde trop d'importance à sa propre personne, et qu'on met sa grandeur, non plus à glorifier Dieu, mais à jouir de sa propre considération, de son influence, de sa valeur. Il est si agréable d'être connu au loin, de voir les gens d'affaires s'incliner respectueusement dès qu'ils entendent le nom de M. X..., d'être « bien reçu » partout, d'avoir partout son « mot à dire », de « faire comprendre qu'on a un rôle à remplir et qu'on est là ». En outre, la richesse procure la facilité de vivre à sa convenance, suivant son bon plaisir. Pourquoi se refuser ce que le cœur souhaite ? On peut tout acheter, disposer de tout à son gré. Il faut bien que l'argent serve à quelque chose. Il faut montrer qu'on sait en faire usage. De plus en plus on se fait illusion à soi-même et l'on est pénétré du sentiment de sa propre importance, de sa grandeur personnelle.

Il suffit d'observer un peu tant d'hommes d'argent, tant d'hommes d'affaires, pour avoir sous les yeux des exemples vivants de ces dispositions d'esprit. Ce qu'ils demandent avant tout, ce n'est pas de faire la volonté de Dieu ; ils ne pensent qu'à faire ce qui leur plaît, sans s'inquiéter de violer les préceptes de Dieu et de l'Église lorsqu'ils les gênent, et il ne faut pas nous en étonner. Lorsqu'on est arrivé à ce point, pourquoi tenir compte de ces

préceptes ? On règle tout d'après sa volonté propre. On est au-dessus de ces choses, surtout lorsqu'il est de « bon ton » de faire ceci ou cela comme dans le « grand monde ». Il est bien temps, pensent-ils, que l'Église se conforme au progrès moderne, elle est en retard. — Ces hommes ne veulent s'incliner ni devant Dieu ni devant l'Église. Dieu et l'Église doivent se régler sur eux. Et voilà ce « grand orgueil », *magna superbia*, — c'est le mot de saint Ignace, — auquel Lucifer veut nous conduire. Lorsqu'il y a réussi, l'homme ne pense plus à se donner à Dieu, à se soumettre à Dieu ; tout au contraire, sa propre personne devient le centre de toutes ses pensées, de tous ses actes. Au lieu du don de soi-même à Dieu, c'est le don de soi-même à la richesse, aux honneurs, à sa propre personne. Tels sont les trois degrés que Lucifer fait franchir à l'homme pour le jeter ensuite dans tous les autres vices.

Quiconque connaît le monde et l'histoire sait avec quelle saine et fine psychologie saint Ignace juge la réalité des choses. Nous n'avons qu'à regarder autour de nous, pour constater que l' « argent » est la source de beaucoup de mécontentements et de malentendus, de beaucoup de discussions et d'inimitiés, jusqu'au sein des familles. Au fond, une des causes de la guerre mondiale a été « l'argent ». Aujourd'hui, deux camps se sont formés : les adorateurs de Mammon et les communistes ; c'est l'argent qui les divise ; ni dans un camp ni dans l'autre, nous ne trouvons la véritable piété. Parlant de l'époque où la situation de l'Église était plus triste que jamais, Pastor nous dit : « La cause principale du mal était l'argent. » (I, 3e Édit., p. 148.) L'ar-

gent a fait de Judas un traître à l'egard du Sauveur ; aujourd'hui encore, combien fait-il de traîtres à la cause du Sauveur !

Saint Ignace dit expressément que tel est le moyen ordinaire que Satan emploie pour perdre les hommes. Il en est d'autres encore, mais sa tactique reste la même. Toujours il cherche à faire naître dans le cœur un goût, une prédilection pour une chose qui n'est pas mauvaise en elle-même, afin que l'homme s'y porte délibérément. Ensuite l'ennemi s'applique à rendre plus vive cette tendance au point que sa victime n'ait plus la force d'offrir le sacrifice de sa soumission à la volonté de Dieu quand ce sacrifice lui est demandé. — Parfois, c'est moins la richesse qu'on recherche que tel ou tel autre moyen d'arriver à la renommée et à la gloire, par exemple, la science, l'art, des entreprises personnelles. Parfois encore, on s'absorbe dans telle ou telle idée et, de la réalisation de cette idée on fait le but de sa vie, au lieu de s'incliner devant la volonté divine. D'autres se laissent égarer par l'attachement à quelque personne et ils en viennent à commettre le péché. Mais c'est toujours le même procédé ; d'abord une inclination qui n'est pas mauvaise en soi, mais captive l'esprit et le cœur au point que, loin de se demander quelle est la volonté de Dieu, on se donne tout entier à ce penchant, à cette inclination. Alors toutes les conséquences de l'erreur se succèdent comme d'elles-mêmes.

Voilà la tactique de Satan ; il veut empêcher l'homme de faire à Dieu le sacrifice de lui-même, en l'amenant à s'attacher à autre chose. Il cherche

à épier les points faibles du caractère, pour découvrir où se portent le goût et les tendances de chacun ; il le pousse alors vers ce but qui n'est pas mauvais en soi, mais que l'on poursuit sans se demander si telle est bien la volonté de Dieu. C'est déjà s'éloigner de Dieu en quelque chose. Satan cherche alors à rendre cet attachement plus fort, à pousser l'homme de plus en plus à la poursuite de son but, au point qu'il ne pense plus à revenir en arrière, et qu'il veut à tout prix, même au prix du péché mortel, réaliser son désir. A la lumière de cette vérité, nous voyons sans peine comment il est possible que tant de jeunes gens très bien doués fassent fausse route ; que d'autres, après avoir rendu de grands services à l'Église, se détachent d'elle, ou causent un triste scandale. Nous comprenons aussi pourquoi saint Ignace attache une telle importance à cette méditation.

On s'est demandé parfois pourquoi saint Ignace dit que le Démon cherche à tenter l'homme tout d'abord par le désir des richesses et non par l'impureté. Combien cependant se sont perdus plutôt par les fautes contre la pureté ! — On trouvera facilement la réponse à cette question en se rappelant à quelle classe d'hommes saint Ignace destine les *Exercices* de trente jours, et quel rôle il assigne à cette méditation. Les *Grands Exercices* de trente jours sont donnés à ceux-là seulement qui veulent tendre à la perfection. A ceux qui ne songent pas à ce but, on donne quelques méditations de la première Partie et on s'en tient là. Quant à ceux qui aspirent à s'élever plus haut, on doit, sur-

tout après les méditations de la première semaine, supposer, comme allant de soi, que les difficultés provenant de l'instinct sexuel ne les arrêtent pas dans leurs résolutions. En outre, le but principal de cette méditation est de montrer comment le démon cherche à détourner de leurs résolutions ceux qui aspirent à se donner entièrement à Dieu. Pour eux, il s'agit d'ordinaire de choisir un genre de vie ; tel est l'objet sur lequel portera leur « élection ». Et l'idée qu'ils se font de la richesse, joue ici le plus grand rôle.

II. — L'étendard du Christ

L'autre partie de la méditation, par contraste, nous montre le Christ, notre véritable Chef, notre Chef suprême. Il se présente sans prétention, sans majesté ni éclat extérieur, bien qu'il soit le Roi de tous les hommes, bien qu'il soit Dieu. Tout en lui est aimable, attrayant. Il envoie, lui aussi, ses messagers aux hommes qu'il veut rendre véritablement heureux, en les aidant à remplir fidèlement la mission pour laquelle ils ont été créés.

Ici, examinons également avec soin *comment* il cherche à atteindre son but. Nous verrons exactement la contre-partie de la tactique employée par Lucifer. Ses apôtres doivent, tout d'abord, attirer les hommes à l'amour de la plus grande pauvreté d'esprit, c'est-à-dire à cette disposition qui domine l'attrait des richesses et ne voit dans l'argent qu'un moyen de remplir les devoirs de la vie et de subvenir aux besoins terrestres, comme d'ailleurs Dieu le veut lui-même. Ils doivent être prêts à renoncer

aux biens de ce monde, si Dieu les appelle à l'état de perfection. L'attachement à l'argent et aux biens du monde ne doit point les empêcher de se donner parfaitement à Dieu. Leur cœur doit rester libre.

Ensuite, les envoyés du Christ amèneront les hommes au désir des humiliations et des mépris. Ici, saint Ignace va plus loin que dans la méditation sur « l'appel du Roi ». Il disait alors qu'il faut être « prêt » à « souffrir », à « supporter » les injures et les mépris ; il veut maintenant qu'on les désire. Pour quel motif ? — Le Sauveur se propose de conduire les hommes à la perfection. Le principal obstacle est la nature inférieure de l'homme, c'est surtout l'amour-propre, le désir de l'honneur. Voilà pourquoi Lucifer cherche à entraîner à cet amour-propre, à ce désir d'être honoré. Un homme qui se recherche lui-même, qui s'absorbe en lui-même, qui tient encore compte des honneurs extérieurs et de la considération et s'y attache pour eux-mêmes, n'est pas libre dans ses efforts vers la perfection. En effet, la perfection exige qu'on s'applique uniquement à glorifier Dieu sans tenir compte d'aucun intérêt personnel. Or cet amour-propre, ce désir de l'honneur, innés au cœur de l'homme, la meilleure manière de les combattre et de les extirper, est de réagir en sens contraire. Alors le danger de faire de sa propre personne l'affaire capitale est écarté. On s'est libéré de toute autre visée et l'on peut s'occuper de faire ce qui plaît à Dieu. Et c'est ainsi qu'on arrive à une profonde humilité, à une complète disposition à se soumettre sans réserve à la souveraineté de Dieu.

Ici encore, saint Ignace distingue trois degrés

que le Sauveur oppose aux trois degrés établis par Lucifer : la pauvreté opposée à la richesse, le mépris opposé à l'honneur, l'humilité opposée à l'orgueil. Et l'on peut ainsi facilement conduire les hommes à la pratique de toutes les autres vertus.

Ces leçons, le Sauveur nous les enseigne par ses paroles, mais plus encore par ses exemples. Dans les méditations sur l'enfance et l'adolescence de Jésus, nous avons vu déjà comment, par amour pour nous, il a choisi en toutes choses ce à quoi il nous invite : la pauvreté la plus dure, le mépris, l'obscurité, l'isolement, la persécution, l'entier détachement de tout ce qui tient à la chair et au sang. L'amour qu'il a pour sa mère, ne l'empêche pas de se soumettre à la volonté de son Père céleste. Nous devons, nous aussi, arriver à cette totale liberté intérieure, à l'entière indépendance de toute considération terrestre, afin qu'à l'exemple de notre Guide, nous n'ayons d'autre préoccupation que de nous conformer au bon plaisir de Dieu et de nous donner complètement à lui.

Si je désire tirer de cette méditation quelques *conclusions pratiques*, *capitales*, je dois me tenir en garde contre toute exagération, et ne point entreprendre ce que je ne puis exécuter. Les principes suivants restent dans les limites de ce que chacun peut réaliser, tout en y comprenant une haute perfection. — Bien entendu, il s'agit ici de choses qui, par ailleurs, sont permises. Ce que nous disons s'applique bien mieux encore quand il est question de choses défendues.

1. *Je ne ferai jamais une chose pour le seul motif qu'elle me convient.* — Cela dit implicitement que je n'omettrai jamais une chose pour la seule raison qu'elle m'est désagréable. Par la volonté de Dieu, il arrive qu'en bien des cas les choses à faire ont leurs agréments, afin de nous porter à l'action. Comme la nature inférieure est aveugle, et, insatiablement, réclame tout ce qui lui plaît et cherche à écarter toute opposition, je ne dois pas me guider d'après ses désirs, mais les dominer en m'inspirant de considérations plus hautes lorsque je dois les satisfaire. Il faut donc que je veille à ne point agir uniquement par goût et inclination, sans qu'intervienne un motif raisonnable plus élevé. Et le dernier motif de ma détermination doit être la conviction que la volonté de Dieu est que j'agisse ainsi en cette circonstance.

2. Si, pour de bonnes raisons, je fais une chose qui m'est agréable et que réclame la nature inférieure, — ou si j'omets une chose qui m'est désagréable, — je dois veiller à ce que *la satisfaction de mon désir ne soit point l'affaire principale.* Je puis bien sentir les agréments d'une chose et en tenir compte : ils sont, eux aussi, des dons de Dieu. Mais je dois me garder de me perdre dans ces agréments, de m'y absorber, d'y attacher ma pensée. Je dois bien plutôt chercher à pénétrer la volonté de Dieu, le but qu'il se propose en les permettant. Et je puis y arriver en me rappelant le but supérieur que je poursuis lorsque je fais une chose qui me plaît ou que je m'épargne un ennui ; je puis aussi songer à la paternelle bonté de Dieu qui me donne ces joies. Enfin, je dois me rappeler quel

bonheur indicible donnera la possession de Dieu lui-même, puisque déjà ces satisfactions terrestres ont tant de douceur, bien qu'elles ne soient qu'une faible image, un simple avant-goût de l'éternelle félicité dans le sein de Dieu.

3. Si j'observe que le désir de quelque agrément de ce genre, ou la répugnance à faire telle ou telle chose, tendent à s'accentuer, je *réagirai*, afin de m'en rendre maître, et d'empêcher que cette inclination ou cette répugnance ne détermine mon action. Je me rappellerai plus fermement mon but et je m'efforcerai d'écarter les désirs de la nature inférieure. Si je reconnais que, cependant, pour des motifs d'ordre supérieur, je dois faire une chose qui a de l'agrément pour moi, ou m'abstenir d'une chose qui m'est désagréable, je me conformerai aux indications données au numéro 2. J'examinerai alors comment, sans préjudice pour mon devoir et pour mon but, je puis soit entièrement, soit partiellement renoncer à ma satisfaction personnelle, ou encore faire précisément le contraire de ces inclinations naturelles. Ces tendances ne doivent pas avoir la force de m'empêcher de faire ce qui leur est contraire, si je reconnais que cela est juste ; et je n'arriverai à dominer ces tendances qu'en agissant en sens contraire. Évidemment, je dois leur refuser tout ce qui est défendu, mais je dois aussi, afin de fortifier mon âme, leur refuser parfois ce qui est permis, si des raiosns d'ordre supérieur ne demandent pas que j'agisse autrement.

En méditant les maximes ci-dessus, je vois qu'il s'agit uniquement d'écarter l'influence que des goûts et répugnances, des attraits ou des répulsions peu-

vent exercer sur mes pensées et mes actes : en d'autres termes, il s'agit de la pratique de l' « indifférence ».

En terminant chacune des quatre méditations de ce jour, nous devons nous adresser à la sainte Vierge, afin d'obtenir de son Fils, par son intercession, la grâce d'être jugés dignes de nous ranger sous son étendard, en libérant d'abord, par la parfaite pauvreté d'esprit, notre cœur de tout attachement à l'argent et aux biens terrestres, de telle sorte que, s'il plaît à sa divine Majesté de nous y appeler, nous renoncions en réalité à toutes choses, pour l'imiter dans la pauvreté effective. En second lieu, nous attesterons que nous sommes sous l'étendard du Christ, en supportant avec joie les mépris et les humiliations, afin de lui ressembler le plus possible. — Nous demanderons au Sauveur de nous obtenir cette grâce de son Père céleste, et enfin nous supplierons le Père céleste de nous accorder la même faveur.

De trois classes d'hommes

Dans la méditation de *Deux étendards*, nous avons étudié la tactique de Lucifer, et celle, toute contraire, du Sauveur. Si, quatre fois dans le même jour, nous devons faire cette même méditation, c'est assurément parce que saint Ignace veut que nous examinions sérieusement si, peut-être, nous ne sommes pas déjà tombés dans les pièges de l'ennemi en laissant notre cœur se prendre à quelque attache. Nous devons donc

scruter ce cœur et voir s'il est véritablement libre de toute préférence ou inclination qui pourrait nous empêcher de nous donner entièrement à Dieu. Dans l'élection qui se prépare, il s'agit uniquement de reconnaître ce que Dieu demande de nous, sans tenir aucun compte de nos désirs ou de nos inclinations.

Il est possible qu'en face de l'élection à faire, le cœur se trouve pris par quelque attache ou inclination. Il s'agit alors de décider qui l'on veut suivre, Lucifer ou le Christ. — Saint Ignace connaît les hommes : il sait donc à quel point le cœur humain peut se laisser prendre par une inclination, avec quelle adresse la nature inférieure cherche, par tous les prétextes et toutes les illusions, à empêcher la parfaite imitation du Sauveur, si bien que l'homme ne peut se décider à renoncer à ce qu'il aime et qui lui est cher ; il est retenu par toutes les fibres de son cœur ; à aucun prix, il ne saurait se résoudre au sacrifice et il cherche tous les moyens de s'y dérober. — Voilà pourquoi, nous l'avons dit, saint Ignace veut que nous consacrions un jour entier à examiner, non pas d'une manière superficielle, mais profondément, ce que signifie pour nous un attachement de ce genre. C'est suivre Lucifer, nous guider d'après ses vues, nous conformer à ses insinuations..., c'est aller à notre perte. Alors saint Ignace nous renvoie au Christ, qui veut notre plus grand bien, qui a, par amour pour nous, accepté tous les sacrifices qu'il demande de nous. Il faut donc réagir contre l'opposition provenant de la nature inférieure jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la victoire complète, à la certi-

tude qu'il faut nous libérer de toute attache.

Mais, ici encore, il y a un grand danger : nous risquons de ne point aller jusqu'au bout et de nous contenter de demi-mesures. La nature inférieure ne s'avoue pas facilement vaincue ; elle cherche à nous séduire par de fausses apparences. Et voilà pourquoi saint Ignace veut que, le soir de ce même jour, dans une autre méditation, *nous examinions notre volonté*, en recherchant si, véritablement, nous sommes résolus à prendre une décision ferme. Dans ce but, il nous présente « trois classes d'hommes », qui se trouvent dans la même situation, mais agissent d'une manière toute différente. Chacune de ces classes est formée de deux personnes ; ainsi nous pouvons mieux voir leur attitude dans la circonstance. La méditation en devient plus vivante. En même temps que nous examinons leur attitude différente, nous devons nous former un jugement sur leur conduite. Procédé très psychologique : notre jugement est beaucoup plus objectif, exact, calme, lorsqu'il ne s'agit pas de juger notre propre cause. Bien souvent nous condamnons sévèrement chez les autres ce que nous savons bien justifier chez nous, en recourant à des excuses de tout genre. Toutes ces fantasmagories de l'amour-propre, qui nous trompent facilement, ne comptent plus pour rien lorsque nous jugeons les autres.

Saint Ignace suppose le cas suivant : Voici trois classes d'hommes ; chacune, composée de deux individus, a acquis 10.000 ducats, mais non point, comme cela devrait être, purement par amour de Dieu. Chacun veut se sauver, se trouver en paix avec Notre-Seigneur, et par conséquent se libérer

de ce fardeau et de l'obstacle que l'attachement au bien acquis apporte, il le voit bien, à ses efforts pour arriver au but.

Prenons, par exemple, un frère et une sœur, tous deux célibataires. Leur frère — un curé — est mort sans qu'on s'y attendît. Grâce à une prudente administration de sa part d'héritage, grâce à ses travaux d'écrivain, il avait acquis une jolie fortune. Sa secrète intention était de créer une œuvre pour la jeunesse. Il n'en avait parlé à personne ; il voulait faire une surprise à sa paroisse. Quelques indices seulement permettaient de supposer que tel était son dessein. La mort survint. Pas de testament ! L'héritage fut donc partagé entre le frère et la sœur. Ils s'informèrent, se demandant s'ils pouvaient accepter cet argent. Comme la somme ne provenait en rien des revenus ecclésiastiques, on leur répondit qu'ils pouvaient l'accepter en toute tranquillité. Cet argent ne leur était pas nécessaire, car un petit commerce et quelques terrains qu'ils possédaient leur créaient des revenus suffisants. Ils le déposèrent à la Caisse d'épargne et ils en touchaient régulièrement les revenus. Maintenant, ils pouvaient vivre plus à l'aise. Alors qu'auparavant le travail réclamait tous leurs soins, ils prirent une domestique et un valet. Il fallait bien profiter de leur argent ! Mais, en même temps, surgirent des désagréments de tout genre. Ni l'un ni l'autre n'étant suffisamment occupés, ils firent fausse route. Le frère va plus souvent au café ; la sœur perd son temps en commérages avec les voisines. Il y a des disputes, on se querelle. Puis toujours ce souci : l'argent est-il

bien à sa place ? On leur a bien répondu qu'ils pouvaient recevoir l'héritage, mais une voix intérieure leur dit que certainement leur frère n'avait pas l'intention que l'argent fût employé de cette sorte. Ils ne sont pas satisfaits d'eux-mêmes. Ils avaient toujours été religieux et ils veulent l'être encore. Mais, depuis qu'ils ont cet argent, leur zèle n'est plus le même. — Un soir, ils s'entretiennent de la situation. Ils voient très clairement qu'ils ont changé à leur désavantage, et que la faute en est à cet argent. Ils se demandent ce qu'il faut faire pour retrouver le contentement et la paix, leur ancienne fidélité au service de Dieu. — La situation est la même pour les « trois classes d'hommes ». — Ici commence la différence :

Dans la *première classe*, on cause longuement et on se plaint de la situation actuelle. On voudrait revenir au temps passé, où l'on vivait heureux en servant avec joie le Seigneur. Tout a changé. L'argent seul en est la cause ; et chacun rappelle nombre de désagréments survenus depuis lors. Finalement, ils vont se coucher, sans avoir pris aucune résolution. Et ainsi de suite tous les quinze jours — sans résultat.

Dans la *seconde classe*, on s'entretient longuement du changement dont l'argent est la cause. Chacun voudrait qu'il en fût autrement. Enfin, la sœur propose d'aller le lendemain matin trouver le curé et de faire dire une messe pour que Dieu leur rende la paix et la tranquillité antérieures. Quelque temps après, ils constatent que rien n'a changé. Ils décident alors qu'ils feront ensemble une neuvaine — Pas de changement ! Alors, ils

vont ensemble en pèlerinage à Lourdes et, avec ferveur, ils demandent la même grâce. Pas de changement ! Ils veulent que le Seigneur guérisse le mal ; mais ils ne veulent pas en supprimer eux-mêmes la source.

Dans la *troisième classe*, enfin, on s'entend pour reconnaître qu'il faut que cela change. Ils iront donc soumettre le cas au curé et lui laisseront le soin de décider s'ils doivent garder l'argent ou l'employer comme leur frère en avait vraisemblablement l'intention. D'avance, ils acceptent la décision, et le curé peut ainsi, sans se préoccuper d'autre chose, décider ce qu'il faut faire pour la gloire de Dieu. Ils n'ont qu'un désir : servir fidèlement le Seigneur ; ils sont prêts à renoncer à tous les agréments que cet argent leur avait apportés, s'il croit que telle est la bonne solution.

A première vue, nous comprenons combien est indigne l'attitude du couple de la première classe. Pour agir de la sorte, il faut ne pas savoir ce que l'on veut, être incapable de prendre une résolution sérieuse. Cette seule pensée est déplaisante. — La conduite du couple de la seconde classe est franchement déraisonnable, ridicule même. C'est l'indécision, l'emploi des demi-mesures, la lâcheté qui recule devant un acte de courage. On recourt à des moyens insuffisants, qui doivent échouer, que l'on se propose simplement afin de pouvoir dire qu'on a fait quelque chose. Agir ainsi, c'est se faire illusion à soi-même, si l'on croit vouloir réellement. Ces mesures insuffisantes, ces demi-mesures, quelles qu'elles soient, ne servent qu'à faire montre de volonté, alors qu'en réalité, il n'y a pas volonté

résolue. — Combien consolante, au contraire, est l'attitude du couple de la troisième classe! Voilà la seule conduite vraiment raisonnable : on ne tient aucun compte des réclamations ou des plaintes de la nature inférieure ; on fait ce qui est juste dès qu'on reconnaît ce qui est juste. Seuls ces caractères méritent la considération et le respect.

Maintenant la chose principale est de passer à l'application. Chacun doit se demander à quelle classe il veut appartenir. Il doit, comme il est dit dans l'oraison préparatoire, se demander ce qui est le plus conforme au bon plaisir de Dieu et, dans le triple colloque, de même que dans la précédente méditation, demander les grâces nécessaires.

Enfin, saint Ignace fait encore une remarque. Dans ses *Exercices*, il voit surtout le cas d'un retraitant dont l'élection doit porter sur son état de vie. Rappelons-nous aussi que les grands *Exercices* ne sont donnés qu'à ceux dont on peut présumer qu'ils sont propres à la vie de perfection ; et saint Ignace a en vue ceux qui sont appelés à l'état religieux. Or l'état religieux suppose avant tout le renoncement aux biens terrestres. Au temps de saint Ignace, il pouvait facilement se présenter pour les *Exercices* des retraitants en possession d'une prébende ou de quelque bénéfice. — Il pouvait, dès lors, arriver que la pensée de renoncer à ses revenus et aux commodités de la vie fût pour tel ou tel un obstacle à répondre à l'appel de Dieu. L'attachement aux richesses empêche de penser uniquement à Dieu dans l'élection. Voilà pourquoi saint Ignace nous dit : « Quand nous éprouvons de la répugnance ou

une affection contraire à la pauvreté actuelle, quand nous ne sommes pas dans une véritable indifférence entre la pauvreté et les richesses, il est très utile, pour détruire cette affection désordonnée, de demander, dans les colloques, malgré les mouvements de la nature, que le Seigneur daigne nous appeler à ce genre de pauvreté, en protestant que nous le voulons, que nous le lui demandons, que nous l'en supplions, pourvu que ce soit pour la gloire et le service de sa divine Bonté. »

En prenant ces remarques en leur sens général, on arrive aux conclusions suivantes : 1° Saint Ignace les fait *pour le cas* où le retraitant sent en lui quelque attachement déréglé. Cela ne veut point dire qu'il en est toujours ou ordinairement ainsi. — 2° Il parle d'un attachement *déréglé*, par conséquent, d'un attachement qui repose sur le sentiment et n'est aucunement justifié en lui-même. — 3° Il suppose que cet attachement *existe en ce moment*, qu'il se fait sentir et, en outre, porte sur *l'objet de l'élection à faire actuellement*. On se tromperait donc, si l'on voulait penser à tous les cas possibles, se mettre en face de cas qui pourraient peut-être se présenter plus tard. Ce serait favoriser le rôle de l'ennemi, se troubler, s'inquiéter très inutilement, parce que le démon nous suggérerait les circonstances les plus pénibles et nous n'en finirions jamais. Ces pensées ne serviraient qu'à faire perdre de vue la chose dont il s'agit en ce moment précis, pour nous occuper de cas irréels, invraisemblables et nous y embrouiller de plus en plus. On n'y gagnerait rien ; on y perdrait beaucoup.

Il s'agit donc exclusivement d'un attachement

actuel et déréglé qu'on éprouve en ce moment pour tel ou tel objet en rapport avec l'élection qui doit se faire. Et c'est contre cet attachement, contre cette affection, qu'il faut procéder de la manière indiquée.

Jésus quitte Nazareth

La Sainte Écriture ne nous dit rien qui permette de nous faire une idée des entretiens de Jésus avec sa Mère, aux heures de leur solitude, durant les longues années passées à Nazareth. Depuis la mort de saint Joseph surtout, ils se trouvaient seuls, à l'heure des repas, le soir, et les jours de fête et de sabbat. Il est évident qu'ils ne s'entretenaient pas de choses parfaitement insignifiantes. Ils parlaient assurément de leurs occupations, des événements qui intéressaient Nazareth, des petites nouvelles qui leur étaient rapportées. Mais sur ces points, la conversation ne se prolongeait pas.

Voyons maintenant, pour la méditer, la mission de Marie dans l'œuvre de la Rédemption. Marie devait être corédemptrice. Au pied de la croix, elle offrirait avec Jésus le sacrifice par lequel tous deux, — Jésus, le nouvel Adam ; — Marie, la nouvelle Ève, — répareraient la désobéissance de nos premiers parents. Malgré tous les détails prédits par les prophètes, il restait encore bien des obscurités : la lumière devait se faire à l'heure où les prédictions se réaliseraient. — Nous n'avons pas à craindre de nous tromper beaucoup, en admettant que, de plus en plus, Jésus instruisait Marie des

desseins de Dieu, lui décrivait à grands traits sa propre mission, et l'initiait au rôle qu'elle-même devait remplir conformément à la volonté du Père céleste. Finalement il lui déclarait qu'il devait, pour les péchés des hommes, mourir d'une mort cruelle, sur la croix. Elle connaissait la prophétie d'Isaïe : Il sera comme un agneau conduit à l'immolation, et il ne résistera point, parce que le Père le veut ainsi. Quand il s'offrirait par la mort à son Père, le rôle de Marie serait d'être à côté de lui pour présenter avec lui le sacrifice de la soumission à la volonté du Père.

Nul n'a jamais, avec plus d'attention et plus d'intelligence que Marie, écouté les leçons de son maître. Tandis qu'il parlait, sa grâce agissait en l'âme de sa Mère et, dans la mesure où il le jugeait bon, elle comprenait le sens et l'importance de ses paroles et se soumettait sans réserve à ce que le Père céleste demandait d'elle. Jamais, de sa part, une plainte, jamais un regret. Si nous songeons au courage, à la force d'âme, par exemple, de la mère des Macchabées, ou de sainte Félicité près de ses fils marchant au martyre, nous ne ferons pas à la Mère de Dieu l'injure de supposer qu'elle se soit laissé surpasser en magnanimité. Elle était intimement convaincue de la vérité fondamentale de la vie ; elle savait que son devoir, comme celui de son Fils, était de glorifier Dieu par le sacrifice d'une entière soumission et que, devant les intérêts de Dieu, les intérêts humains, les considérations personnelles devaient s'effacer. Ces dispositions fondamentales étaient les siennes ; elle avait dit : « *Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum*

tuum. Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Sans aucun retour sur elle-même, sans hésiter un instant, elle renouvelait son entière donation. — Certainement aussi, Jésus lui a annoncé sa Résurrection et sa glorification ; il lui a parlé des joies du ciel dont elle-même jouira un jour ; du rôle qui sera le sien dans l'avenir. Enfin il lui montrait l'Église qu'il devait fonder, sa destinée, les fruits de sa mort.

Comment concevoir les pensées que les révélations de son Fils éveillaient au cœur de Marie, qui les méditait sans cesse ? Elle remerciait le Père céleste de la dignité à laquelle il l'appelait ; elle lui rendait grâces de l'avoir tirée des profondeurs de son propre néant pour l'élever si haut. Songeait-elle aux cruelles souffrances qui l'attendaient, elle et son enfant, son cœur se brisait de douleur à la seule pensée des tortures dont son âme serait rassasiée ; toujours cependant, avec une entière confiance, elle se soumettait à la volonté de Dieu, remettant entre ses mains son sort et celui de son Fils. Elle était certaine qu'il lui donnerait la force de faire ce qu'il demanderait d'elle. Elle découvrait les grands et magnifiques résultats de la mort de son fils et, pénétrée d'une joie profonde, elle voyait comment elle serait alors la Mère de la vie spirituelle des hommes, la Mère des miséricordes, de la grâce, de toutes les bénédictions. — Nous ne pouvons admettre qu'elle se permît, par une seule question, d'en apprendre plus que Jésus ne lui en découvrait. Elle se confiait à sa sagesse sur ce point, et Jésus n'aura sans doute pas instruit sa Mère du moment où il commencerait sa vie publique.

Peut-être lui aura-t-il dit que le Précurseur annoncé devait paraître d'abord. Malachie l'avait prophétisé : « Voici que j'envoie mon Messager qui prépare la voie, et aussitôt viendra le Dominateur que vous attendez. » Jean devait paraître avant que Jésus commencât son apostolat public.

Il est certain aussi que, de la même manière, le Sauveur aura préparé Marie au rôle qu'elle devait remplir dans l'œuvre de la Rédemption, afin qu'elle fût prête à s'en acquitter dans toute sa perfection. Heures ineffablement bénies, pendant lesquelles le Rédempteur du monde et la Corédemptrice s'entretenaient de leur commune mission et s'offraient alors au Père céleste dans la prière ! Aucun jour ne s'écoulait sans voir le sacrifice se renouveler. Nul dans Nazareth ne soupçonnait ce qui se passait dans l'humble demeure du charpentier, mais, pour le ciel, il n'y avait pas sur la terre un lieu plus agréable, plus ravissant. Les événements qui, à cette époque, se passaient dans le monde et provoquaient l'admiration, n'intéressaient pas le ciel : ces événements si grands aux yeux du monde, qu'étaient-ils devant Dieu ? Mais ce qui se passait dans la silencieuse maison de Nazareth, ces merveilles invisibles aux regards des hommes, et dont ils auraient fait peu de cas s'ils les avaient connues, étaient d'une infinie valeur.

Dans cette solitude, un jour, on apprit l'entrée en scène du Précurseur. Ceux qui vinrent en apporter la nouvelle à Marie et à Jésus, ne se doutaient pas de son importance pour eux. Jésus aura tout disposé de manière à ce que toutes les commandes fussent exécutées et il aura dit à sa mère que

l'heure était venue de prendre congé d'elle. Le Père céleste l'appelle ; il doit se rendre sur les rives du Jourdain afin d'y recevoir le baptême.

Marie était depuis longtemps préparée à ce moment. Mais maintenant qu'il est venu, l'importance et la signification de ce départ remplissaient son âme d'une amère douleur. Son Enfant, son trésor le plus précieux sur la terre, la quittait et il marchait à une mort certaine ! Mais elle leva ses regards vers le Père céleste, qui lui avait seulement confié son Fils jusqu'à l'heure où il l'appellerait à remplir sa mission spéciale. Elle se disait que, maintenant, Jésus allait faire l'œuvre la plus grande, la plus efficace qui fût possible sur la terre ; et qu'il s'était fait homme uniquement dans ce but. Elle ne songea pas davantage à tout ce que la séparation signifiait naturellement pour elle-même. Elle étouffa la douleur qui lui poignait le cœur, reconnut la volonté du Père et répéta son « *Ecce ancilla Domini.* Voici la servante du Seigneur. »

Pour Jésus, lui-même, naturellement, la séparation était douloureuse. Il lui fallait quitter sa patrie qui lui était devenue chère. Désormais, il n'avait plus de demeure à lui. Il lui fallait prendre congé de sa Mère, qui, seule, sur la terre, le comprenait, et seule, malgré l'inégalité de sa condition, pouvait être pour lui une société convenable à sa dignité. Et il aimait sa Mère d'un ineffable amour. Sans doute, il la retrouverait aux noces de Cana, puis une ou deux fois encore en passant et entourée d'autres, puis une dernière fois — au Golgotha. — Son cœur sentit profondément la tristesse de la séparation. Mais il n'y céda point ;

il se rappela sa mission ; il vit la volonté de son Père, et, de son côté, il répéta : « *Ecce venio.* Me voici, je viens. » Puisqu'il dit plus tard qu'il aspire à être baptisé d'un baptême comme son Père le veut, nous pouvons admettre qu'il aspirait aussi à ce moment où il devait quitter le silence et le calme de Nazareth, pour aller remplir sa mission en enseignant sa doctrine, en multipliant les miracles et la consommer en mourant sur la Croix.

La volonté du Père céleste était pour Jésus et Marie la règle suprême ; ils n'accordaient aucune valeur à d'autres considérations ou pensées. En face de la volonté de Dieu, tout reste insignifiant et ne compte pour rien. En nous représentant cette paisible scène de la séparation, n'y mêlons pas de sentimentalité. Avec une calme résolution, mais aussi avec toute la tendresse de leur cœur, Marie et Jésus se quittent. Désormais, Marie est seule, entièrement seule, plus qu'elle ne l'était lorsque l'ange vint à elle ; et, de nouveau, elle répète : « Je suis la servante du Seigneur ». Et Jésus se rend aux rives du Jourdain : « *Ecce venio* : Me voici, je viens ! »

Le Baptême de Jésus

Lorsqu'un homme se présente au nom de Dieu pour enseigner les autres et leur faire connaître la volonté divine, Dieu doit attester que cet homme est bien son envoyé. Les hommes ne sont tenus de l'écouter que sur la preuve de sa mission divine. Or, conformément à la volonté de son Père céleste, Jésus devait commencer son apostolat public. Il

fallait qu'il prouvât, lui aussi, sa qualité de prophète, de Messie, de Fils de Dieu. Cette attestation, cette preuve furent données par le Père céleste d'une manière particulièrement solennelle, en rapport avec la dignité de l'envoyé ; et, conformément à la volonté du Père céleste, ce fut par le baptême de Jésus.

Il pourrait, au premier abord, sembler étrange que Jésus dût recevoir le baptême de Jean. Il était la pureté même et la sainteté ; rien en lui n'avait besoin d'être purifié par le baptême. Et cependant, il était de toute convenance que Jésus fût baptisé. Il était l'Agneau de Dieu qui devait ôter les péchés du monde. Il devait donc prendre sur lui les péchés de tous les hommes. De même qu'il a souffert et qu'il est mort pour les pécheurs, ainsi devait-il maintenant recevoir le baptême puisqu'il était chargé de tous les péchés. Nous voyons dès lors pourquoi l'attestation de sa mission de Messie devait être donnée par le Ciel lors du baptême. Il fallait que d'une manière solennelle et incontestable, il fût prouvé qu'il était le Messie Rédempteur qui expierait la dette du péché. En se soumettant au baptême, il se montrait devant le Père céleste chargé des péchés du monde entier et prêt à satisfaire pour ces péchés. Le Père accepte la mission de son Fils et il en louait le témoignage devant Jean et tout le peuple. Tel est le sens de ces paroles : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Ainsi le Père accréditait Jésus en sa qualité de Fils, il déclarait accepter la satisfaction que, par substitution, Jésus offrirait pour les péchés des hommes. — En même temps, l'Esprit-

Saint descendit d'une manière visible sous la forme d'une colombe et reposa sur Jésus. Depuis que la colombe, que Noé laissa sortir de l'arche, revint avee un rameau d'olivier, symbole de la paix, elle était regardée comme le signe de la réconciliation. L'Esprit-Saint, sous la forme d'une colombe, descendit donc sur Jésus, pour montrer que l'heure était proche où l'humanité se réconcilierait avec Dieu, où le ciel s'ouvrirait de nouveau. Ainsi, par le baptême, Jésus se consacrait à satisfaire pour les péchés de tous les hommes. Cette consécration était ratifiée par le Père, et Jésus était solennellement oint par l'Esprit-Saint en qualité de Médiateur et de Pontife suprême de l'humanité.

Jésus vint à Jean, écouta sa prédication et se joignit à ceux qui voulaient recevoir le baptême, attendant patiemment son tour. Comme le nombre était grand, il fallut peut-être quelque temps avant que Jésus se présentât au Précurseur. Rien ne le distinguait des autres, mais une voix intérieure dit à Jean que e'était le Messie. Nous pouvons nous représenter sa joie, mais aussi son étonnement et sa crainte. Il savait que le Messie devait être baptisé par lui ; mais lorsqu'il le vit soudain devant lui, lorsqu'il l'entendit demander le baptême, il fut troublé et dit : « Comment venez-vous à moi, lorsque c'est moi qui devrais aller à vous ! » En nous rappelant les réflexions faites plus haut, nous comprenons la réponse de Jésus : « Laissez-moi faire pour cette heure, car c'est ainsi que nous devons accomplir tous deux notre devoir. » A ces paroles précises de Jésus, Jean reconnut la volonté de quelqu'un de supérieur à tous deux ;

et il baptisa Jésus. La descente de l'Esprit-Saint étant le signe auquel il devait reconnaître le Messie, il ne cessa dès lors de montrer et de prêcher en Jésus le Messie attendu.

« L'*Ecce venio*. Me voici, je viens », de Jésus prenait, au baptême, un sens plus profond encore et plus significatif. C'était la volonté du Père céleste qu'au commencement de son apostolat public, il se révélât en qualité de Messie, non point par quelque grandiose manifestation de sa puissance, mais dans cette attitude toute spéciale, et en qualité d'Agneau de Dieu appelé à effacer, en les prenant sur lui, les péchés du monde. Il devait, comme grand Pénitent expiant tous les péchés, se déclarer par le baptême prêt à toutes les satisfactions ; et ainsi le Père céleste montrerait qu'il acceptait le sacrifice de son Fils. Humblement, Jésus s'inclina et reçut le baptême.

Jésus en lutte avec Satan

Dans la création, Dieu ne peut se proposer d'autre fin que sa propre glorification. Cette gloire ne peut lui être procurée que par les créatures douées de liberté et d'intelligence ; et ces créatures le glorifient en le reconnaissant pour leur souverain Seigneur et Maître. — La liberté des êtres créés suppose nécessairement la possibilité de l'abus et de la tentation. Les anges ont connu la tentation et une partie d'entre eux y a succombé. Au lieu de reconnaître leur dépendance à l'égard du Créateur duquel seul ils pouvaient attendre la grandeur et

le bonheur pour toute l'éternité, ils crurent qu'ils se suffisaient à eux-mêmes. Ils refusèrent de se soumettre et ils en furent punis par la damnation éternelle. — Dieu créa le premier homme et le mit à son tour en face de ce choix : le reconnaître ou ne point le reconnaître comme le Maître souverain. Pourquoi Dieu donna-t-il à Satan la possibilité de tenter le premier homme et tous les autres hommes après lui ? C'est là pour nous un mystère. Quoi qu'il en soit, Adam et Ève succombèrent à la tentation. — L'histoire entière de l'humanité, depuis lors, est au fond une lutte pour Dieu ou contre Dieu. Dans cette lutte, Satan est le chef des ennemis de Dieu. Il le hait, il cherche à ruiner ses desseins. La chute de nos premiers parents est son œuvre, son triomphe. Par là, il est devenu le prince du monde et il exerce sa puissance d'une manière effrayante. Si brillante que soit en apparence l'histoire de la Grèce, de Rome et d'autres peuples, en réalité, elle nous apporte une preuve douloureuse de cette puissance : nous constatons que les hommes laissés à eux-mêmes, réduits aux moyens terrestres, en dépit de l'art, de la science et du progrès, ne peuvent se soustraire à la domination de Satan.

Le Christ avait pour mission de vaincre Satan et de réaliser les desseins de Dieu sur les hommes. Par son obéissance, il réparerait la désobéissance des hommes. C'est ainsi que Satan serait vaincu. — Le Christ, payant la dette de tous les hommes, s'était rangé avec humilité au nombre des coupables : il avait reçu le baptême pour attester qu'il était prêt à offrir à leur place la satisfaction ; le Père avait solennellement accepté cette offrande

et Jésus s'était rendu sur le champ de bataille, afin d'engager la lutte avec Satan, et Satan l'y rejoignit aussitôt pour prévenir l'attaque et rendre son adversaire inoffensif.

Satan connaissait certainement toutes les merveilles accomplies depuis la conception du Précurseur. Il avait entendu la prédication de Jean et la voix venue du ciel lors du baptême de Jésus, comme l'indiquent ces mots : « Si tu es le Fils de Dieu. » Le mystère de l'Incarnation lui restait évidemment inconnu et il devait lui paraître invraisemblable que le Fils de Dieu se fût caché sous de si humbles apparences. Il ne pouvait donc comprendre le sens de ces mots : « Fils de Dieu. » Mais il était certain d'une chose : Dieu avait témoigné qu'il mettait ses complaisances en Jésus, et Jean s'était donné comme le Précurseur du Messie. En tout cas, ce mystérieux inconnu était un danger pour son royaume. Il voulait donc le rencontrer et se rendre compte de ce qu'il était en réalité.

Après son baptême Jésus s'était retiré dans le désert. L'Esprit de Dieu l'y avait conduit. Par quarante jours de jeûne et de prière, il voulait se préparer spécialement à sa vie active. Nous devons nous le représenter, durant ces jours, dans un état de continuelle extase qui libérait son corps de tous les besoins terrestres de nourriture et de boisson. Voilà pourquoi la faim ne se fit pas sentir peu à peu, mais lorsque l'extase eut cessé et que la vie ordinaire retrouva son cours. Ce fut alors un épuisement total des forces, qui ne lui permettait pas de gagner les habitations les plus proches.

Satan avait sans doute observé Jésus et attendu

la fin de l'extase. Il vit alors comment, dans le désert, Jésus, à bout de forces, était hors d'état de calmer la faim par des moyens naturels. Il crut adroit de profiter de cette circonstance pour son plan. Il se présenta sous une apparence sensible, puisque, pour Jésus, la tentation ne pouvait venir que du dehors, et il dit : « Si tu es le Fils de Dieu, commande que ces pierres deviennent du pain. » — Satan espérait que Jésus reviendrait dans sa réponse sur les mots : « Si tu es le Fils de Dieu » ; il verrait alors avec qui il avait affaire ; il voulait en même temps l'amener à se libérer de sa dépendance à l'égard de Dieu, de la donation totale qu'il lui faisait de soi-même, à devenir son propre maître.

D'après la volonté de son Père, Jésus s'était librement et complètement dépouillé de sa puissance et de sa gloire. Sa puissance lui avait été rendue au baptême, non pas pour lui-même, mais en vue de sa mission. C'était par suite de ce dépouillement de soi-même qu'il souffrait maintenant de la faim qu'il ne pouvait apaiser par des moyens naturels ; mais il ne devait pas recourir ici à sa toute-puissance, et nous voyons qu'après la tentation les anges vinrent et le servirent. Il ne devait pas non plus se venir en aide à lui-même, mais user de la nourriture que son Père lui destinait. — Nous ne pourrons jamais suffisamment contempler la grandeur de ce sacrifice par la soumission à la volonté du Père, en voyant le Sauveur, Dieu tout-puissant, maître et dispensateur de toutes choses, souffrir librement les tortures de la faim et renoncer à employer sa toute-puissance afin d'apaiser cette faim ! Pour tout homme, il est dur d'être entière-

ment sous la dépendance d'un autre, de ne pouvoir même satisfaire ses désirs, ni subvenir à ses besoins, sans la volonté de cet autre, d'être dans l'obligation de se conformer toujours et en tout à cette volonté. Il y avait vraiment pour le Fils de Dieu un dépouillement total, une annihilation de soi-même à renoncer à ses droits essentiels, à sa toute-puissance pour se soumettre sans réserve, sans retour à la volonté du Père. — Et maintenant Satan engageait Jésus à rejeter cette dépendance à l'égard du Père, à suivre sa volonté propre, à subvenir par lui-même à une nécessité dont nul moyen naturel ne pouvait le délivrer.

Pour comprendre la réponse de Jésus, il faut nous rappeler le texte du *Deutéronome* (VIII, 3) où Moïse dit au peuple : « Dieu t'a visité par la faim et il t'a donné la manne pour nourriture pour t'apprendre que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui vient de la bouche de Dieu. » — Dans toutes ses réponses Jésus évite toute parole qui pourrait faire connaître à Satan sa nature supérieure. Sans s'arrêter à ces mots : « Si tu es le Fils de Dieu », il se contente de parler en tant qu'il est homme, en lui montrant en même temps qu'une parole venant de la bouche de Dieu suffit pour lui assurer la nourriture nécessaire, de même que, dans le désert, il a nourri son peuple Israël.

Satan est donc repoussé : Il ne considère cependant pas sa cause comme perdue. Et ici, comme pour nombre de détails qui restent pour nous mystérieux, nous ignorons comment il a pu transporter Jésus sur le pinacle du Temple. Puisque c'est dans

sa nature humaine que Jésus luttait contre l'ennemi, nous pouvons admettre qu'il permit à Satan de le transporter en un lieu inaccessible, dominant les murailles du Temple, à l'endroit où elles reposaient sur des rocs escarpés, en sorte qu'il était naturellement impossible d'en descendre sans se précipiter dans les profondeurs de l'abîme.

De nouveau, Jésus est dans une situation naturellement sans issue. La première fois, il avait répondu en affirmant son absolue confiance en Dieu. Maintenant, Satan espérait qu'il entrerait dans son intention, s'abandonnerait à cette confiance en Dieu et se jetterait dans l'abîme. « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi dans l'abîme, car il est écrit : Il t'a recommandé à ses anges et ils te porteront entre leurs mains de peur que ton pied ne heurte la pierre. » Une fois encore, il tentait d'arracher à Jésus une indication qui lui fît comprendre en quel sens les mots : « Fils de Dieu » s'appliquaient à Jésus. Il voulait aussi l'amener à compter présomptueusement sur l'aide divine en laquelle il avait une confiance sans limites. Il recourt donc à un texte de la Sainte Écriture pour montrer à Jésus le bien-fondé de sa proposition. Jésus répond dans l'humilité de sa nature humaine, en invoquant, lui aussi, l'Écriture Sainte : « Mais il est écrit également : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. »

Représentons-nous la fureur de Satan, qui se voit de nouveau repoussé et réduit à l'impuissance devant ce mystérieux inconnu, capable de déjouer ainsi ses ruses et d'échapper à ses pièges. Mais il ne renonce pas à son espoir. De nouveau, il transporte Jésus sur le sommet d'une haute montagne.

Il déploie toute sa puissance. Dans une prestigieuse image, il fait voir à Jésus les plaisirs, le luxe, les honneurs, la magnificence, les jouissances que le monde peut offrir. Satisfait de lui-même, convaincu que ce tableau ne peut manquer de faire impression sur Jésus et d'éveiller en lui le désir de tous ces biens, il dit : « Toutes ces choses sont à moi et je les donne à qui je veux. Je te les donnerai, si tu te prosternes devant moi pour m'adorer. » Satan attend de Jésus une effroyable apostasie ! Satan prenant la place de Dieu ! Le don de soi-même à Satan remplaçant le don de soi-même à Dieu ! Et alors Jésus réplique : « Retire-toi loin de moi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras ton Seigneur, ton Dieu ; tu n'adoreras et tu ne serviras que lui seul ». Cette fois encore, Jésus ne donne à l'ennemi aucune indication sur sa filiation divine ; il répond avec l'humilité de son humanité sainte, dans l'anéantissement de lui-même, en invoquant de nouveau la Sainte Écriture.

Satan se voit découvert et il s'enfuit « jusqu'au moment propice ».

En vain, il avait cherché à entraîner Jésus au péché et jusqu'à l'apostasie. Mais il n'abandonnait pas la lutte contre lui, il la continuait avec d'autres armes. Il fallait supprimer Jésus et ruiner son œuvre. Il gagnera à sa cause, les Scribes, les Pharisiens, les prêtres et enfin Judas. Alors, il frappera le grand coup. Toutes les douleurs, toutes les tortures, toutes les injures et les souillures que l'Enfer peut inventer seront contre Jésus. Il faut en finir avec ce Jésus. Et déjà Satan croyait avoir réussi, lorsque ce Jésus, objet de sa haine, agonisait sur

la Croix. Et l'enfer voulait faire éclater des cris de joie et de triomphe parce que le dangereux adversaire était écarté ; c'est alors que Jésus s'écriait : « Tout est consommé ! » Et Dieu faisait comprendre à Satan que le vaincu, c'était lui ; que par le don de lui-même à la volonté du Père, par son obéissance jusqu'à la mort sur la croix, Jésus avait racheté le monde. Telle était la volonté du Père ; en punition du péché qui consiste à refuser de se soumettre à Dieu, parce qu'on s'attache à des intérêts personnels, aux avantages et aux jouissances terrestres, Jésus devait s'incliner devant la volonté du Père lui demandant de laisser faire les ennemis sans se défendre. Jésus devait être obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort sur la Croix. Le Père voulait alors, en considération de ce sacrifice d'une valeur infinie, pardonner à tous les hommes le refus de se sacrifier eux-mêmes. En même temps Jésus rendait à Dieu une gloire d'une magnificence sans égale. Satan n'avait pas atteint son but ; il voulait supprimer Jésus et anéantir son œuvre, et tout au contraire il avait rendu à Jésus les services indispensables lui permettant de réaliser son dessein : La Rédemption du monde.

Jésus a vaincu Satan sur la croix. Mais il ne l'a point rejeté dans l'enfer, afin d'en fermer à jamais les portes sur le vaincu, et il reste pour tout homme le devoir de demeurer fidèle dans la lutte contre Satan, toujours fidèle comme son Chef et son Guide, au sacrifice du don de soi-même. Nous devons reconnaître la souveraineté de Dieu, malgré la possibilité de nous y soustraire, alors même que nous serions tentés de suivre notre bon plaisir,

sans tenir compte de la volonté divine. La victoire du Christ est la victoire du Chef ; il faut que, dans la lutte avec Satan, les membres du corps mystique de Jésus-Christ remportent aussi la victoire. Il leur faut vaincre en combattant afin de mériter la couronne du vainqueur.

Nous devons nous rappeler que, de fait, nous serons tentés, et nous ne savons pas à quel point le démon joue son rôle dans la tentation. Il est dans la nature de l'homme que nous soyons portés à l'indépendance. Le monde, ses plaisirs, son éclat ont de l'attrait pour nous. Il est très possible que Satan profite habilement des occasions qui se présentent à nous pour nous tenter et nous inspirer par ses artifices et ses mensonges, la pensée que nous pouvons, que nous devons agir ainsi dans notre propre intérêt. Nous ne devons pas nous fier à ces suggestions, alors même qu'elles semblent bonnes, édifiantes, et qu'elles pourraient être accompagnées de pieuses formules. Comme nous l'avons vu dans la seconde tentation de Jésus, Satan cherchait à l'égarer en lui alléguant un texte de la Sainte Écriture. Il faut donc nous bien pénétrer de cette vérité que tout ce qui pourrait nous induire à faire quoi que ce soit contre la volonté de Dieu est une tentation. D'ordinaire, tout se ramène à ceci : nous nous sentons portés à agir d'après nos vues personnelles, suivant nos désirs, nos fantaisies, nos dispositions du moment, sans nous demander ce que notre devoir exige de nous. Et c'est parce qu'on ne se pose pas cette question que beaucoup ne remarquent pas la tentation ; et ils y succombent. Par le contrôle de soi-même

on examine si l'on a failli, comment la chute s'est produite, et l'on prend les résolutions propres à prévenir une rechute. Les Règles pour le discernement des esprits donnent des conseils précieux sur la conduite à tenir dans la tentation.

La tentation n'est pas, en elle-même, un mauvais signe. La tentation de Jésus est pour nous une leçon bien consolante. Si horribles, si odieuses que soient les tentations qui nous assaillent, que sont-elles auprès de celles du Sauveur ? Quoi donc ? Satan osant proposer à Jésus de se prosterner devant lui et de l'adorer ! Satan se présentant visiblement à Jésus et croyant à la possibilité d'une entente avec lui ! Quoi de plus inimaginable ! Mais Jésus ne se trouble point, il ne s'agite point en face de ces tentations. Il repousse Satan en invoquant chaque fois un texte de la Sainte Écriture. C'est ainsi que nous devons triompher de Satan, par une soumission absolue à la volonté de Dieu. Reconnaître que Dieu nous ordonne ou nous défend une chose, et nous n'avons plus à nous demander ce que nous avons à faire : la question est résolue, nous sommes sur cette terre uniquement pour glorifier Dieu en nous soumettant à sa sainte volonté.

Les noces de Cana

Jésus était allé en Galilée avec ses disciples. Comme dans sa vie entière, rien n'arrive qu'il n'ait disposé avec intention, il se trouva à Cana alors que des noces s'y célébraient. Sa Mère y avait été invitée. Cette circonstance indique déjà qu'elle

était unie aux époux par des liens de parenté. Mais elle n'était pas là seulement pour prendre part aux joies de la fête : elle aurait l'occasion de venir en aide aux époux. Attentive à ce que tout se passât bien, elle s'aperçut que le vin allait manquer et se préoccupa d'y remédier. Elle recommanda donc aux serviteurs de faire tout ce que Jésus leur dirait ; c'est un second indice qu'elle n'était point étrangère dans la maison ; sans quoi, elle ne se serait pas souciée ainsi des affaires de ses hôtes. Lors donc que Jésus arriva inopinément à Cana, il fut invité aux noces avec ses disciples et il accepta l'invitation non pour lui-même, mais parce qu'il voulait à cette occasion nous donner une grande leçon.

Les Pères de l'Église font remarquer qu'en prenant part à ces fêtes, Jésus attestait que le mariage est une institution de Dieu, institution importante et sainte. Il n'eût point fait acte de présence à une fête insignifiante. A cette constatation vient se joindre le grand miracle que Jésus opère dans l'intérêt des époux et de la fête. — Dans l'ordre de la nature, le mariage est une très importante institution de Dieu. Il a pour but la conservation et la propagation du genre humain. En outre, Jésus l'élève à la dignité de sacrement, et en fait la mystérieuse image de sa propre union avec l'Église. En un certain sens, on peut dire que cette union s'opéra lorsqu'il choisit ses premiers disciples, et, parmi eux, le premier Chef de son Église. Ainsi la joie des époux de Cana était une image de sa propre joie.

Jésus a voulu nous donner une autre leçon importante en nous montrant quel usage nous devons

faire des biens et des joies terrestres, lorsque, non content de prendre part à la fête du mariage, il a voulu, par un éclatant miracle, assurer aux époux et à leurs hôtes un vin abondant et délicieux pour augmenter leur joie. Il nous enseignait ainsi que des fêtes, des réjouissances honnêtes sont conformes à la volonté de Dieu. — En effet, Dieu nous a constitués de telle sorte que le délassement, le changement, la récréation nous sont nécessaires. L'uniformité des occupations quotidiennes ne laisse pas de lasser et de fatiguer le corps et l'esprit. Nous avons besoin qu'il y ait des jours où nous puissions oublier le travail et les soucis quotidiens ; il est nécessaire que le corps lui-même trouve du bien-être dans le changement de nos habitudes ; il y retrempe ses forces et le goût du labeur. Nous sommes aussi appelés à vivre en société, et il est bon que, de temps en temps, la vie sociale ait ses joies. Les dispositions de la Providence nous donnent elles-mêmes nombre d'occasions qui nous permettent de nous réjouir avec des parents, des amis, et ces occasions se présentent d'elles-mêmes en dehors des fêtes régulières du dimanche ou d'autres solennités ecclésiastiques. On veut les fêter joyeusement, on laisse alors de côté les préoccupations habituelles, on orne la demeure, on prépare le repas avec plus de délicatesse et de soin. — On y joint la musique, la danse et autres divertissements.

En prenant part à des fêtes de ce genre, en ajoutant à ces joies le miracle de l'eau changée en vin, Jésus a voulu nous montrer que nous correspondons aux intentions de Dieu, lorsque nous

offrons des fêtes ou les partageons avec d'autres. Nous n'allons pas contre sa volonté, nous nous y conformons. Il va de soi qu'il s'agit de fêtes permises, honnêtes, et que nous entendons entrer ainsi dans les vues de Dieu et non les contrarier. Voyons comment nous devons le faire.

Rappelons-nous ici le principe que nous avons tiré de la méditation : « De deux étendards » ; c'est-à-dire que nous ne devons pas faire une chose simplement parce qu'elle nous est agréable, mais nous proposer un but plus élevé. En prenant part, selon la volonté de Dieu, à une fête, nous avons déjà beaucoup gagné si, d'une manière expresse, nous songeons à ce but. La fête ne devra être qu'un moyen et non pas une fin. Nous avons vu pourquoi Dieu veut ces jours de fête. Nous pouvons y trouver un délassement, une distraction qui nous permettent de revenir ensuite avec plus de courage et d'ardeur à nos devoirs d'état. Par notre participation à ces réunions, nous faisons plaisir à d'autres personnes dont nous partageons les joies, et ainsi Dieu nous voit peut-être avec plus de plaisir laisser de côté nos intérêts personnels pour contenter nos amis par notre présence.

Autre principe qu'il ne faut pas oublier : en prenant part à ces divertissements, gardons-nous de nous y absorber. Comprenons ces plaisirs et ces joies, goûtons-les, mais sans nous en tenir là. Songeons à la paternelle bonté de Dieu qui accorde ces satisfactions, mais soyons toujours maîtres de nous-mêmes. Particulièrement à l'occasion des repas, surveillons nos sens, sachons les modérer ;

ne faisons point du boire et du manger une affaire capitale. — Veillons sur nos yeux ; dans ces agréments et ces douceurs, dans ces charmes de la vie intime, voyons un avant-goût des douceurs et des joies célestes. Profitons de ces jouissances d'ici-bas pour élever nos pensées vers le ciel et renouveler en nous le désir du ciel. Le Sauveur lui-même compare le ciel à des noces afin de nous montrer qu'une bonne et belle fête de famille est une image de la fête éternelle à laquelle nous sommes tous conviés. Qu'elle doit être magnifique, puisque les fêtes d'ici-bas, si courtes et si insuffisantes, peuvent déjà donner tant de joie !

Enfin, la volonté de Dieu est qu'en pareilles occasions nous sachions résister à toute inclination désordonnée, et non seulement refuser à la nature inférieure tout ce qui manquerait à la décence et aux convenances, mais encore réagir contre de telles inclinations, en lui refusant quelque chose même de ce qui est permis, afin de conserver la maîtrise de nous-mêmes et d'échapper au danger de nous laisser entraîner par elles.

Il est certain que le Sauveur entendait aussi nous montrer le rôle de sa Mère dans le plan du salut. Nous voyons tout d'abord la bonté du cœur de Marie. En cette fête, elle veillait à se rendre utile en toute occasion qui se présenterait. C'est ainsi que peut-être, par suite de l'arrivée de Jésus et de ses disciples, le nombre des convives devenant plus grand, elle s'aperçut que le vin manquait. Elle sentait que la joie des époux en souffrirait en ce jour de fête. Il n'était pas facile de se procurer d'autre vin. Il aurait fallu du temps. Peut-être les

époux étaient-ils des gens simples, de modeste condition, et la provision de vin était-elle peu abondante. Les préparatifs de la fête avaient été dispendieux. Les ressources ne permettaient pas de nouvelles dépenses. Marie comprit la situation, eut pitié des époux et, voyant qu'il fallait intervenir, elle se demandait comment le faire. Si Marie compatit aux misères et aux difficultés matérielles, combien plus son cœur sera-t-il touché de nos misères spirituelles !

Ne voyant aucun moyen naturel de venir en aide à ses hôtes, elle s'adresse à son Fils. Jusqu'ici, la vie de Jésus a été une vie cachée, et sa Mère ne l'a pas vu opérer de miracle ; mais elle sait qu'il va désormais révéler sa qualité de Messie, et s'affirmer par des miracles ; elle comprend qu'en cette circonstance, il peut user de sa puissance. Il en usera à Jérusalem ; mais, dès maintenant, ne peut-il pas, par un miracle, affermir la foi de ses disciples et, à la demande de sa mère, refusera-t-il d'intervenir en faveur de ses hôtes ? Elle s'en remet à sa bonté et lui dit : « Ils n'ont plus de vin ». La réponse à voix basse de Jésus : *Quid mihi et tibi* ? est une locution hébraïque, qui signifie : « Pourquoi cette demande ? » Vous savez bien que vous et moi nous avons autre chose à faire. « L'heure où je dois montrer que je suis le Messie, n'est pas encore venue ». Assurément, elle le savait, mais par son attitude de confiante supplication, elle semble lui dire : « Ne pouvez-vous point devancer cette heure, par amour pour moi faire un miracle ? Le Père céleste ne permettra-t-il pas qu'avant de vous manifester à Jérusalem, vous révéliez en vous le Messie

à vos disciples ? » Et convaincue qu'elle sera exaucée, elle recommande aux serviteurs de faire tout ce qu'il leur dira. Elle ne s'est point trompée ; Jésus ordonne aux serviteurs de remplir d'eau six urnes qui se trouvaient dans la salle pour servir aux purifications que la Loi imposait aux Juifs. Lors donc que, sur l'ordre de Jésus, les serviteurs présentent à l'intendant une coupe puisée à l'une des urnes, il reconnaît en y goûtant qu'elle contient un vin excellent.

C'est ainsi que, sur la demande de sa mère, Jésus a opéré son premier miracle, avant le temps fixé par son Père céleste. Nous voyons qu'il ne saurait rejeter aucune requête de Marie. Sans doute, la très sainte Vierge ne pouvait jouer un rôle dans la vie publique du Sauveur. Désormais, elle se tient à l'écart. En une autre occasion, sur la demande de membres de la famille, elle se présenta à lui avec eux, et Jésus sembla n'en point tenir compte. Il voulait montrer qu'en sa qualité de Messie, la descendance et la parenté ne sont d'aucune importance dans son Royaume. Ce qui importe, c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu. On s'explique donc que Jésus ne donne pas à Marie le nom de Mère mais l'appelle « femme », comme il le fera sur la Croix. C'est le Messie et non le Fils qui parle. Alors qu'en sa qualité d'Ève nouvelle, elle aura coopéré à mériter à nos âmes la vie surnaturelle, elle sera dans le ciel la « toute-puissance Médiatrice », que nous reconnaissons déjà dans ce mystère.

L'élection des Apôtres (Sacerdoce)

Le Sauveur avait commencé son apostolat public. Son apostolat, ainsi le voulait le Père céleste, ne devait pas être de longue durée. Puis sur la Croix, par son sacrifice, il consommerait l'œuvre de sa mission et la rédemption de l'humanité, et enfin il quitterait la terre.

Son Père l'avait envoyé pour être le Rédempteur, le Maître et le Législateur de *tous* les hommes, de tous les temps et de toutes les nations. Alors même que sa *mission* se terminerait avec sa vie sur cette terre, son *œuvre* devait se poursuivre et s'achever. Pour qu'il en fût ainsi, il y avait une préparation à faire, des dispositions à prendre, — conditions indispensables pour toute œuvre qui doit être solide. Quiconque veut fonder une œuvre, examine soigneusement comment il pourra la préserver de l'échec ou de la ruine, et, dans cette vue, il prend toutes les précautions et dispositions qu'il juge nécessaires. Le Sauveur voulait fonder une œuvre d'une importance souveraine, appelée à durer pour tous les temps. Il devait donc veiller avec soin à lui assurer une constitution en rapport avec son but. Ce qui était incroyable s'était réalisé ; pour cette œuvre, le Dieu éternel s'était fait homme, sa vie avait été une vie de fatigue et de privations ; enfin, pour consommer son œuvre, il avait pris pour lui les plus cruelles souffrances. Dieu montrait ainsi quel prix il attachait à cette œuvre. On ne pouvait supposer que le Sauveur quittât cette terre sans songer à ce que cette œuvre deviendrait.

Il ne pouvait la confier au hasard non plus qu'au bon plaisir d'hommes faibles, exposés à se tromper, mobiles, préoccupés de leurs propres intérêts. Il fallait assurer sa solidité et sa durée. Dans sa sagesse, il voulut prendre les mesures nécessaires. Il commença par l'élection des apôtres.

Dès le début de son ministère public, le Sauveur avait enrôlé des disciples. Dans leur nombre, il voulut choisir ceux auxquels il confierait son œuvre tout entière. Comme en toutes circonstances importantes il recourut ici à la prière : « *Erat pernoctans in oratione Dei.* Il passa la nuit en prières. » (Luc, vi, 12.) Il s'entretenait de son plan avec le Père céleste, le suppliant de bénir son œuvre. Nous ne pouvons que soupçonner quelles pensées remplissaient son âme en méditant cette œuvre d'amour : combien il remerciait le Père au nom de tous les hommes pour lesquels un paradis nouveau s'ouvrait, avec quelle ferveur aussi il le conjurait de bénir son œuvre et de lui assurer la durée. — Essayons de pénétrer quelque peu dans les pensées et les intentions du Maître. Comme il s'agissait ici de réaliser le but que Dieu s'est proposé dans la création, nous devons considérer d'abord ce premier point.

Le plan tout entier de la création s'inspirait d'une seule et même pensée : la glorification de Dieu, la glorification la plus grande qui puisse se concevoir. Sur la terre, elle devait se faire par le sacrifice du don de soi-même du côté de l'homme attestant ainsi sa soumission à la souveraineté de Dieu ; par là, l'homme deviendrait, pour l'éternité

entière, un témoignage, une preuve de l'amour infini de Dieu. La glorification serait alors d'autant plus grande que le sacrifice aurait été plus parfait.

Adam et Ève ayant refusé d'offrir à Dieu ce sacrifice de la soumission, le plan originel de la création était détruit. Nous avons vu ailleurs pourquoi Dieu avait choisi Adam et Ève pour être nos premiers parents, bien qu'il eût prévu leur chute. Alors se présentait la possibilité de rendre à la Majesté divine une gloire plus grande encore, la gloire la plus grande qui fût possible, par l'offrande d'un sacrifice d'un prix ineffable et qui serait en même temps la plus magnifique révélation de l'amour infini de Dieu. Comment concevoir un sacrifice plus honorable pour Dieu que le sacrifice accompli sur la croix par le Pontife suprême, le Roi des prêtres, le Dieu Prêtre ? L'offrande avait en même temps une valeur infinie, puisque la victime était le Fils même de Dieu, qui s'immolait à son Père céleste avec toute la perfection imaginable. C'était l'expression de la plus entière soumission du Fils de Dieu à la volonté du Père. Le sacrifice accompli sur la Croix est, de la part de la création, le chef-d'œuvre du sacrifice, le comble de l'hommage rendu à Dieu et de la glorification de la Majesté divine. Par ce sacrifice, la révélation de l'infinie charité de Dieu atteint sa perfection, parce qu'il ne peut se concevoir un amour plus fort et plus grand. Alors, le Sauveur, le Dieu offensé expiait la dette que nous, les coupables, nous aurions dû acquitter ; il nous ouvrait le ciel, et le bonheur dont nous jouirons un jour nous a été

acheté sur la Croix au prix du sang de l'Homme-Dieu.

Ainsi, Jésus-Christ avait été choisi par Dieu pour être le *Grand Prêtre*, qui seul fût en état, après la chute de nos premiers parents, de lui offrir un sacrifice qui lui fût agréable. C'était le seul que le Père pouvait accepter. Les sacrifices de l'Ancien Testament n'avaient de prix à ses yeux qu'en tant qu'ils figuraient le sacrifice de la Croix et tiraient de lui leur efficacité. C'est pourquoi, par l'immolation du Christ, ils ont perdu leur signification et ont été abrogés. A l'image a succédé la réalité.

Le sacrifice offert sur la Croix est donc le sacrifice central de la création entière. Avant lui, nul sacrifice ne pouvait être agréable à Dieu qu'à la condition de se rapporter à celui de la Croix ; et depuis le sacrifice du Golgotha, il n'en est aucun dont la valeur et l'excellence puissent permettre une comparaison, même très éloignée. Le Christ est devenu non seulement le Pontife suprême, mais *l'unique* Pontife du Nouveau Testament, Pontife élu par Dieu ; car, nul en dehors de lui ne peut offrir à Dieu un sacrifice agréable à ses yeux ; car il appartient à Dieu seul de marquer de quelle manière on peut lui rendre hommage en sa qualité de souverain Seigneur.

En outre, le Christ était le *Maître* envoyé par Dieu. Il devait donner aux hommes la solution complète, définitive de toutes les questions vitales et leur révéler les mystères de la Divinité et de l'ordre surnaturel : vérités que nul esprit humain ne peut comprendre et pénétrer, alors même qu'il

les connaît par la Révélation. — De plus, il devait, en qualité de *Législateur* du Nouveau Testament, tracer les lois les plus importantes, d'après lesquelles les hommes doivent régler leur vie. Il venait pour compléter la Loi, c'est-à-dire pour lui donner la plus haute perfection. Son autorité n'avait pas de limites : Il avait le droit de dire : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » — Enfin, il devait nous *mériter et rendre possibles les grâces* dont le secours seul nous permet d'accomplir notre devoir. Saint Pierre le dit à bon droit : « Il n'y a point de salut par aucun autre, car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous puissions être sauvés. » (*Act.*, IV, 12.)

Telle est la suréminente position de Jésus-Christ dans l'ordre du salut : il est le Prêtre, le *Pontife éternel*, le *Maître*, le *Législateur*, le *Dispensateur de la grâce* pour tous les hommes. — Combien le Sauveur a dû, au nom de l'humanité, remercier le Père céleste de l'avoir envoyé pour nous sauver ! Et maintenant, il méditait de concert avec lui comment son œuvre pouvait se continuer et s'achever. Il est bien certain que ses desseins s'inspiraient, alors comme toujours, de ce principe éternel que Dieu doit être glorifié le plus possible, que l'amour de Dieu doit se révéler dans toute sa magnificence.

Dans la création tout entière, l'intention de Dieu est de ne point faire par lui-même ce qu'il peut faire par d'autres que lui. Il permet ainsi en quelque sorte que les hommes participent à sa puissance créatrice. Il ne veut pas, comme il l'a fait pour Adam et Ève, appeler directement chacun d'eux à l'existence, mais il leur a donné le pouvoir de

propager le genre humain. Et, s'il le veut ainsi, c'est dans son amour pour nous, parce que cet amour le porte à partager ses biens avec d'autres. Ce même amour inspire le Sauveur : n'est-il pas l'amour de Dieu fait homme ? Il songe donc à ne point se réserver à lui-même, mais à partager avec d'autres sa mission de Prêtre éternel, de Maître, de Législateur, de Dispensateur de la grâce, de Bienfaiteur assurant le bonheur des hommes et leur éternelle béatitude. Il cherche à y faire participer les hommes et veut, avec libéralité et en s'oubliant lui-même, aller en ce sens aussi loin que possible.

Une question se posait tout d'abord. Comment se fera, dans le Nouveau Testament, l'oblation du sacrifice extérieur ? Tel est, en effet, le premier devoir de tout homme, telle est la suprême manière d'honorer Dieu. Les sacrifices de l'Ancien Testament étaient abolis par la mort de Jésus sur la croix. Qui donc les remplacera ? Un sacrifice d'une valeur infinie avait été offert sur la Croix, et c'était celui de l'Alliance nouvelle : on ne pouvait, dès lors penser à un autre sacrifice que Dieu eût pour agréable, parce que ce sacrifice resterait toujours infiniment inférieur à celui du Golgotha. La sagesse de Dieu a trouvé un expédient : le sacrifice de la Croix pouvait se renouveler comme un sacrifice non sanglant. — Là encore, le Christ seul devait être à la fois le prêtre et la victime ; mais son amour pour nous rendit possible cette immolation renouvelée par la main des prêtres. Il leur donnerait le pouvoir de changer le pain et le vin en son corps et en son sang ; ainsi le sacrifice de la Croix serait

renouvelé et commémoré. Et dans son amour, il vit en outre un moyen de nous manifester l'ardeur de cet amour, en se faisant lui-même, pour nous, l'aliment de la vie de la grâce dans la manducation de la victime immolée. — En vérité, il a aimé les siens jusqu'à la fin, jusqu'aux dernières limites du possible : annihilation entière de lui-même, dépouillement total, libéralité allant jusqu'à la prodigalité !

A l'oblation du sacrifice extérieur s'ajoutait naturellement pour les prêtres la mission de chanter es louanges de Dieu, d'exalter en lui, au nom de a création entière, le souverain Seigneur, de traduire visiblement ces louanges par des cérémonies, de veiller avec soin à tout ce qui se rapporte directement au service de Dieu.

Les autres questions se résolvaient facilement. Il allait de soi que les prêtres, associés à la suprême dignité du Christ, devaient également participer à ses autres privilèges, et devenir pour les fidèles des maîtres, des guides, des médiateurs de la grâce. — Mais comment le pourraient-ils, étant faibles eux-mêmes et sujets à l'erreur, comme tous les autres hommes ? On devait voir sans tarder que les Apôtres ne comprenaient point exactement les paroles du Maître, que Jésus devait leur en donner l'explication et corriger leur erreur. Que deviendrait donc sa doctrine lorsqu'il ne serait plus parmi eux ? A qui s'adresseraient-ils ? N'était-il pas à craindre que l'orgueil humain, les passions humaines ne les entraînassent à interpréter son enseignement dans le sens de leurs désirs ? Et sa doctrine ainsi mal comprise, obscurcie, dénaturée, serait ramenée

au niveau humain, au gré des passions humaines ! Comment les prêtres pourraient-ils exposer clairement, avec précision ce que Dieu demande de l'homme, ce qui est conforme à la volonté divine, alors que les relations entre peuples divers, la manière de voir, les mœurs et les usages se modifient sans cesse ? Ne faudrait-il pas dire que c'en serait fait de sa doctrine, que ses préceptes et ses règles iraient s'appropriant aux diverses circonstances, s'il confiait son œuvre aux mains des hommes ?

Dans son infinie science, le Sauveur voyait les redoutables difficultés qui faisaient obstacle à la diffusion de sa doctrine. Dans la prière, il les exposa à son Père, et ils résolurent d'écarter le danger d'une manière vraiment divine : ils enverraient l'Esprit-Saint, dont l'assistance et la direction préserveraient l'Église de toute erreur, de tout fléchissement dans l'intelligence des institutions du Sauveur. Il donnerait aux Apôtres de comprendre toute la vérité, il leur rappellerait tout ce que le Maître leur avait dit. Les Apôtres choisis par lui seraient personnellement infaillibles dans la prédication de sa doctrine et, plus tard, ce privilège serait accordé au successeur de Pierre, son représentant, et à l'Église dans son universalité. Ainsi, tous les prêtres de tous les temps pourraient, avec une infaillible certitude, publier la doctrine de Jésus-Christ et préciser ce que Dieu demande de nous. — Enfin ils seraient les dispensateurs des dons précieux de la grâce et pardonneraient les péchés en son nom.

Ils sont merveilleusement grands, ils sont vraiment divins les pouvoirs que Jésus-Christ a résolu

de confier à ses prêtres ! « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie » ; c'est-à-dire, avec les mêmes pouvoirs que le Père m'a donnés. Il s'identifie avec ses prêtres : « Qui vous écoute, m'écoute. Qui vous méprise, me méprise. » Qu'elles sont touchantes et profondes les paroles adressées aux prêtres au moment de leur ordination : « *Jam non dicam vos servos, sed amicos meos, quia omnia, quæ audivi a Patre meo, nota feci vobis* ; je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu dire à mon Père. » Dieu appelle de pauvres humains ses amis ! Oui, il leur a révélé la tendresse et la profondeur de son amour en les élevant à un pareil honneur ! Et ce n'est point là une dignité purement extérieure, mais une onction intérieure qui imprime en l'âme du prêtre un sceau à jamais ineffaçable. Le prêtre est ainsi associé à l'œuvre la plus sublime des œuvres divines. Le but suprême de la création consiste à faire de nous pour l'éternité des témoignages de l'amour infini de Dieu. Et le prêtre devient le collaborateur de Dieu dans cette mission en vue de laquelle uniquement Dieu a tout créé ; et ceux qui, grâce à ses soins et à ses efforts, arrivent aux joies éternelles du ciel, deviennent à leur tour autant de témoignages de son amour.

Une autre question restait ouverte : Pour accéder au sacerdoce, faudrait-il, comme dans l'Ancien Testament, appartenir, par sa descendance, à une classe spéciale ? L'amour du Sauveur a supprimé ces limites : il a voulu que personne ne fût exclu. Chacun, à quelque nation qu'il appartienne et quelle

que soit sa descendance, verrait s'ouvrir devant lui l'entrée du sanctuaire, comme nous le constatons aujourd'hui. N'avons-nous pas, dans les missions, des prêtres et des évêques de couleur ?

Et quelles sont *les conditions requises pour accéder à une si haute dignité ?* Elles ressortent de la nature même du sacerdoce. La mission principale du prêtre est d'offrir à Dieu le sacrifice extérieur. Mais ce sacrifice n'est lui-même que l'image du sacrifice intérieur, qui consiste à se donner totalement à Dieu. Il convient donc que ceux qui veulent devenir prêtres se donnent à Dieu d'une manière toute spéciale. Ils doivent glorifier Dieu non seulement par l'oblation du sacrifice extérieur, mais par une plus parfaite donation d'eux-mêmes à Dieu. Pour y réussir et mieux et plus facilement, il va de soi qu'il faut écarter tout ce qui serait un obstacle. C'est pourquoi le Sauveur leur demande de combattre la triple concupiscence : l'amour du plaisir, de l'argent, des satisfactions des sens, de leur indépendance. Ils ne doivent pas se contenter de se donner à Dieu dans la même mesure que les autres hommes ; ils doivent librement, volontairement monter à l'autel du sacrifice, et, sur cet autel, offrir à Dieu des dons qu'il ne demande point à tous, renoncer à nombre de choses que d'autres peuvent se permettre sans déplaire à Dieu. Et précisément, c'est le renoncement aux désirs les plus ordinaires de la nature inférieure, — richesses, satisfactions sensibles, indépendance, agréments divers qui en résultent, qui devient pour le prêtre la matière du sacrifice exigé.

Et ici nous reconnaissons la merveilleuse sagesse

de Dieu. Par ce sacrifice, non seulement le prêtre glorifie Dieu d'une manière spéciale, non seulement il écarte tout ce qui pourrait empêcher la donation complète de soi-même, mais il se rend singulièrement apte à remplir sa haute fonction. Déjà, du seul point de vue naturel, les renoncements qui lui sont demandés sont d'un très grand avantage pour attirer la bénédiction de Dieu sur son ministère. Sans s'attarder au souci de pourvoir aux besoins matériels de chaque jour et de prévoir le lendemain, il peut se consacrer entièrement au salut des âmes. Il est délivré de tous les troubles et ennuis que le désir de la richesse ne manque pas de créer et qui compromettraient sa renommée et son action. Son cœur, libre de tout amour terrestre, appartient également à tous : il peut se faire tout à tous. Il n'a pas à s'inquiéter de préoccupations domestiques. L'obéissance du prêtre fait régner dans l'Église l'unité de direction qui assigne à chacun sa tâche. — Nous comprenons aussi pourquoi tous les Ordres religieux se conforment plus strictement encore à ces conditions, puisqu'elles sont requises pour que le don de soi-même à Dieu soit parfait. Les prêtres et les religieux sont donc des modèles proposés aux fidèles ; ils montrent que l'on peut et doit vaincre le monde. Et leur exemple est un stimulant.

Tel est le plan que, dans la prière prolongée au cours de cette nuit mystérieuse, le Sauveur soumettait à son Père céleste, en le suppliant de bénir son œuvre, de lui assurer son appui, puisque, pour cette œuvre, il devait recourir à la coopération d'hommes dont la faiblesse était grande. Faire dépendre cette œuvre de leur libre consentement, sans leur offrir

en compensation quelque avantage terrestre, en leur demandant, au contraire, de renoncer à leurs désirs personnels, certes, l'entreprise était hardie ! Le Christ n'ordonne à personne de devenir prêtre : il invite à accepter cette vocation. Son appel n'est-il pas entendu, l'invitation est-elle refusée, l'œuvre est perdue. Et le Sauveur, dans sa prière, demandait au Père de répandre ses grâces sur ceux qu'il voulait appeler ; alors, ils répondront à son appel, et, librement, ils accompliront le sacrifice. — Le Père lui a promis que sa prière serait exaucée. Et, au nom du genre humain, Jésus a rendu grâces au Père céleste pour le don précieux du sacerdoce : au nom de tous les prêtres, il le remerciait de son appel et des grâces promises.

Un jour, le P. Löffler, *S. J.*, décrivait le Sauveur disant au prêtre la prière *Suscipe.* — Il peut en effet lui dire : « *Suscipe universam meam libertatem.* Prends ma liberté tout entière. » Il se livre totalement au pouvoir du prêtre et il obéit à ses ordres. A sa parole, il descend sur l'autel et se laisse déposer où veut le prêtre. Sur sa parole, il purifie le cœur du péché et pardonne à ceux qui l'ont offensé. Il s'engage à bénir ce que le prêtre bénira ; il fait du prêtre le dispensateur de ses grâces. Il s'y est engagé par sa promesse : « Ce que tu lieras ou délieras sur la terre sera lié ou délié dans le ciel. » — « *Accipe memoriam, intellectum, voluntatem omnem.* Prends ma mémoire, mon intelligence, ma volonté entière. » Ces mots peuvent recevoir une double interprétation. En appelant quelqu'un au sacerdoce, le Sauveur s'oblige à se souvenir tou-

jours de lui, à penser à lui, à considérer comment il peut bénir le ministère du prêtre et lui être toujours attaché par un amour spécial. Ces mêmes paroles peuvent signifier également que le Sauveur vit dans le souvenir, dans l'intelligence et dans l'amour des fidèles dans la mesure où opère le ministère du prêtre : il veut, sous ce double rapport, dépendre du prêtre. — Il peut même dire : « *Quidquid habeo vel possideo mihi largitus es.* Tout ce que j'ai ou possède, tu me l'as donné. » Par nos péchés, nous avons fait de lui notre Rédempteur. Sa mission de Pontife éternel, de Législateur, de Dispensateur des grâces, il la doit à notre penchant au péché, à notre faiblesse, à notre misère. « *Id totum tibi restituo ac tuæ prorsus voluntati trado gubernandum.* Tout cela, je te le restitue et je le livre entièrement au gouvernement de ta volonté » ; par la consécration sacerdotale, il associe le prêtre à tous ses pouvoirs ; il lui remet tout ; il veut tout faire par lui. — Il demande une seule chose, et de quelle touchante manière ! « *Amorem tuum solum cum gratia tua mihi dones et dives sum satis nec aliud quidquam ultra posco.* Donne-moi seulement ton amour avec ta grâce, et je suis assez riche et je ne demande rien de plus. » Il demande au prêtre son amour, sa faveur ; que le prêtre soit bon pour lui, qu'il veuille son bien et veille à ses intérêts et à ceux de son royaume. Il ne demande pas davantage, il est assez riche !

Le Sermon sur la montagne

Les huit Béatitudes

Par l'élection de ses apôtres Jésus avait préludé à la fondation de son Église. Il s'agissait maintenant de les préparer à leur mission, de les instruire, de les former à l'esprit de son royaume.

Lorsqu'il descendit de la montagne, il se trouva en présence d'une grande foule accourue de toutes parts et l'attendant. Dès que cette foule l'aperçut, il se fit un mouvement dans ses rangs. Il y avait là quantité de malades qui, espérant leur guérison, cherchaient à s'approcher de lui. Jésus ne se déroba point à leur empressement. Pour chacun, il avait un regard plein de compassion ; à chacun il adressait quelques mots de consolation ; il lui imposait sa main et le guérissait. Comment nous représenter ce tableau si touchant, Jésus guérissant les infirmes l'un après l'autre, les malades se retirant la joie dans le cœur et racontant partout leur guérison, tandis que d'autres leur succédaient, s'empressant autour du Sauveur avec l'espérance de recevoir le même bienfait ? Il fallut sans doute un assez long temps pour laisser à tous la possibilité de venir à Jésus et d'obtenir leur guérison.

Debout auprès de leur Maître, les Apôtres, étonnés, admiraient ce tableau. C'était pour eux surtout que Jésus opérait ces merveilles : elles leur prouveraient sa dignité de Messie, car jamais on n'avait entendu parler d'une telle puissance miraculeuse. — Les Apôtres, comme presque tous les

Juifs, se faisaient encore une idée fausse du Messie. Jésus devait dissiper cette erreur. Ils pouvaient s'y tromper encore, en le voyant établir un royaume bien différent de celui qu'ils s'imaginaient : il fallait donc d'abord fortifier leur foi. — Et cette intention, nous la retrouvons à chaque instant dans sa vie publique : par les multiples merveilles qui attestent sa puissance, par sa miséricordieuse charité, il prouve qu'il est en réalité le Messie annoncé, qu'il est vraiment le Fils de Dieu. Les Apôtres le reconnaîtront, et nous le reconnaîtrons avec les Apôtres : rien ne lui est impossible, son cœur est tout amour et compassion, et, s'il nous donne ces enseignements, nous trace cette voie, c'est parce qu'il est le Dieu infiniment bon, tout-puissant, sachant tout et qu'il ne sait rien qui soit meilleur pour nous, et non pas parce qu'il veut refuser quelque chose à notre bonheur ou qu'il manque de puissance pour disposer toutes choses à notre avantage. Lorsque les derniers malades qui avaient été guéris se furent dispersés parmi la foule, Jésus s'assit en un lieu un peu élevé, de façon à être vu et entendu de tous. Les Apôtres et les disciples l'entouraient en prenant place à ses côtés. Il est marqué expressément qu'il s'adressait à eux. Il voyait que le moment était venu de leur faire connaître l'esprit du royaume qu'il voulait fonder ; de leur exposer nettement des principes qui ne répondaient en rien à l'attente des Juifs et étaient en contradiction formelle avec le royaume de Satan. Les Juifs attendaient un Messie politique qui leur assurerait, par la force des armes, la liberté et la puissance, qui leur apporterait toutes les

jouissances, tous les avantages terrestres. En un monde pour lequel Dieu restait un étranger, chacun voyait dans la vie une occasion de se donner sans limites au plaisir, de contenter tous ses désirs personnels. Dès lors, chacun songeait avant tout à se procurer tous les agréments, toutes les commodités de la vie. Son avantage personnel, son propre plaisir, voilà ce qu'il fallait considérer : le reste ne méritait pas l'attention. Quand l'intérêt personnel le demandait, le bonheur d'autrui ne comptait plus. S'apitoyer sur l'infortune des autres, c'était troubler son propre bonheur. Sans pitié, on écartait quiconque devenait un gêneur. Quant aux choses d'en haut, on ne les comprenait pas : manger, boire, goûter tous les plaisirs, tout était là ! Aujourd'hui encore, c'est là l'esprit du monde.

A cette conception du sens de la vie, si profondément enracinée dans les esprits, Jésus voulait et devait substituer l'esprit de son Royaume. Et nous retrouvons ici les deux tactiques contradictoires, celle de Satan, celle du Christ. L'un cherche à séduire les hommes par les satisfactions sensibles, afin de les amener à ne tenir aucun compte de la volonté de Dieu, à se livrer au plaisir, à affirmer leur indépendance. Jésus veut, au contraire, leur apprendre, les convaincre qu'il ne faut pas chercher le bonheur dans les biens terrestres, dans l'égoïsme. Ils doivent libérer leur cœur de tout attachement aux choses d'ici-bas, afin de pouvoir en faire le sacrifice à Dieu et d'être véritablement heureux. — Jésus ne veut point contraindre les hommes : il ne commande pas. Bien qu'il le puisse, il ne se présente pas dans sa gloire et dans sa ma-

jesté lorsqu'il expose les maximes de son royaume ; mais, avec un charme ineffable, il montre d'abord, par d'éclatantes guérisons, la tendresse de son cœur ; et, maintenant, entouré de ses disciples et d'une foule innombrable qui lèvent vers lui des regards pleins de joie et de confiance, dans ce calme et souriant paysage, il prend la parole et proclame : « *Heureux celui qui écoute ma parole et la pratique !* »

« *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux !* » Cette leçon nous est devenue familière et n'arrête plus notre attention lorsque nous l'entendons. Nous pouvons difficilement nous représenter l'effet produit par ces paroles sur les Apôtres et sur le peuple. Rappelons-nous ce que nous avons dit des Juifs et de l'idée qu'ils se formaient du Messie attendu. Ils espéraient un royaume terrestre, la puissance, l'abondance de tous les biens. Ils gémissaient sous la domination des Romains ; ils avaient perdu la glorieuse indépendance des temps passés et ils entendaient la recouvrer. Ils étaient tous accablés sous les difficultés de la vie, sous le poids des maladies, de la souffrance, des déceptions de tout genre. Et maintenant, le Messie est là, devant eux, le Messie ardemment désiré, qui les délivrera de toutes les misères, comme ils s'y attendent. Par ses miracles, il leur a prouvé sa puissance, la vérité de sa mission, son pouvoir. Jamais aucun prophète n'avait montré pareille autorité, ni semblable puissance. Les Apôtres, nous y reviendrons bientôt, se voyaient déjà occupant les premières places dans ce magnifique Royaume du Messie. — Et voici que le Messie « ouvre la bouche » et proclame « Bienheureux

les pauvres ! » Il ne nous donne pas à entendre qu'il sera celui qu'ils attendent, qu'il les mettra à l'abri de la maladie, des soucis, des souffrances et leur ouvrira un nouveau paradis terrestre. Au contraire : « Bienheureux les pauvres ! » — Sans doute, les Apôtres, le peuple, tous le regardaient, muets d'étonnement : ils ne comprenaient pas ; ils n'étaient point préparés à trouver un pareil Messie. — Ces paroles, les Apôtres les ont pleinement comprises lorsqu'ils eurent reçu l'Esprit-Saint. Même au moment de monter au ciel par son Ascension, Jésus les entendit lui demander : « Seigneur, est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël ? »

Ce que le Sauveur entend par ce mot : « pauvreté ». — Ces mots : « pauvre, riche » (« Malheur à vous qui êtes riches ! »), ne peuvent se prendre au sens ordinaire. La possession des richesses, la privation des richesses sont choses extérieures et ne concernent en rien la nature même de l'homme. Il s'agit ici d'une disposition intérieure à l'égard de la richesse. C'est pourquoi saint Matthieu ajoute le mot *spiritu*, c'est-à-dire « par l'esprit, en esprit ». — Les aliments, les vêtements, une habitation, l'éducation, le délassement nous sont nécessaires, et nous devons par le travail les mériter, les acquérir. Telle est la volonté de Dieu. Sans argent, on n'a rien. Chacun doit s'employer à se procurer à lui-même et à sa famille ce qui est nécessaire pour vivre et veiller à ne point tomber dans la détresse lorsque viendront les maladies, les accidents, les années. Par suite de la diversité et de la multiplicité des occupations créées par la société et les besoins de

la société, par l'effet des inégalités de tempérament et de capacité, il se trouve fréquemment des situations dans lesquelles les uns sont mieux partagés que les autres sous le rapport des biens terrestres. La Providence divine l'a voulu ainsi ; et chacun doit dans la condition qui est la sienne, coopérer aux devoirs de l'humanité.

Mais il y a un danger : les hommes sont exposés à oublier l'essentielle raison de leur existence sur cette terre : séduits par l'attrait des biens de ce monde, ils peuvent en arriver au point de vivre et d'agir comme s'ils n'avaient d'autre but ici-bas que le bien-être. Ils sont tout entiers à la poursuite de la richesse, parce que la richesse leur facilite toutes les jouissances. S'ils atteignent ce but, ils s'estiment heureux ; sinon, ils sont mécontents, irrités, envieux. Dans l'argent, ils voient non pas un moyen qui leur permet de vivre conformément à la volonté de Dieu, mais un moyen de satisfaire leurs désirs. — Dans la méditation *De deux étendards*, nous avons vu les autres dangers de la richesse.

Nous pouvons maintenant comprendre dans quel sens Jésus emploie le mot « pauvre ». Il appelle « pauvres » ceux qui, à la lumière de la sagesse, jugent toutes choses du point de vue du devoir essentiel de la vie. A cette hauteur, ils n'ont point de parti-pris pour ou contre la richesse, pour ou contre les avantages qu'elle apporte avec elle. Ils sont si intimement pénétrés de cette vérité que la seule raison de leur existence ici-bas est de glorifier Dieu en reconnaissant sa souveraineté, qu'ils s'en remettent entièrement à sa sainte volonté, à ses

dispositions, à son bon plaisir. N'est-il pas le Maître et Seigneur ? Sa volonté est-elle qu'ils se procurent par le travail tout ce qui est nécessaire pour vivre et qu'ils coopèrent ainsi aux devoirs de l'humanité, ils s'appliquent à remplir leur tâche dans la condition qui est la leur. Ils cherchent aussi à améliorer la situation de leur famille et même à faire quelque bien autour d'eux. Parviennent-ils à une certaine aisance, ils savent qu'ils sont de simples administrateurs et non des propriétaires ; que leur devoir de faire le bien par l'exemple, par l'influence, par l'assistance donnée aux bonnes œuvres, n'en devient que plus pressant. S'ils recherchent le gain et le bien-être, ce n'est point qu'ils s'y attachent ou s'en rendent esclaves : ils en restent les maîtres, ils les dominent, ils les possèdent vraiment. — S'ils ne parviennent pas à la richesse, ils ne s'en montrent pas mécontents ; ils ne sont ni de méchante humeur, ni envieux : ils voient en cela une permission de Dieu et ils s'inclinent devant sa volonté. Ils doivent se priver de quantité de choses que d'autres peuvent se permettre ; ils savent se tenir à l'écart, lorsque d'autres se mettent en avant ; peut-être leur travail est-il fatigant, assujettissant, tandis qu'à d'autres ce labeur est épargné ; on ne fait aucune attention à eux, et les honneurs vont à d'autres. Ils voient en tout cela la volonté de Dieu et trouvent alors de magnifiques occasions de le glorifier en s'inclinant devant sa souveraineté.

Pourquoi le Sauveur dit-il : « Bienheureux les pauvres ? » « Le Royaume des cieux leur appartient. » Il ne faut pas entendre cette parole en ce sens que les pauvres entreront plus tard dans le

ciel : Jésus veut dire que déjà ici-bas ils possèdent le royaume des cieux. Parce que se faisant une conception exacte du but de la vie, ils jugent à leur valeur les biens terrestres et n'y attachent point leur cœur, ils sont toujours prêts à tenir compte, en tout premier lieu, de la volonté de Dieu. Par suite, leur cœur, détaché de tous les biens terrestres et pour ainsi dire vidé du désir de ces biens, peut se remplir du bonheur, de la béatitude, des richesses surnaturelles du Royaume de Dieu, tandis que dans le cœur des « riches », il n'y a aucune place pour des biens si précieux. On ne peut servir à la fois Dieu et Mammon : ils ne peuvent se rencontrer dans un même cœur ; il faut que l'un des deux cède la place à l'autre.

Lorsque Jésus vint à nous, l'humanité avait exploré toutes les voies par lesquelles elle espérait arriver au bonheur : la gloire, le plaisir, l'art, la science, la renommée ; elle avait goûté à tout ce que la terre peut offrir ; elle avait jusqu'à la satiété savouré toutes les jouissances. Elle n'était pas heureuse, ses aspirations les plus profondes restaient inassouvies. — N'en est-il pas de même, aujourd'hui encore ? Ne reconnaissons-nous point partout les mêmes idées et aussi les mêmes inquiétudes conduisant aux mêmes expériences ? Donc, aujourd'hui encore, le « Bienheureux les pauvres » conserve la même importance, comme il conserve la même efficacité : « Voulez-vous le bonheur véritable, la paix et la joie, ne permettez pas que votre cœur se donne tout entier aux soucis, aux préoccupations terrestres ! Voyez dans les devoirs et les travaux de votre vocation personnelle la volonté de Dieu

et soyez intimement convaincu que votre devoir essentiel est la soumission à sa volonté sainte. Il est le Maître et Seigneur ! Si vous comprenez que tel est votre devoir, si vous mettez votre vie d'accord avec cette conviction, le Royaume des cieux s'établit en votre cœur. Vous êtes véritablement bienheureux !

Par cette méditation sur la première Béatitude, nous avons déjà établi le grand principe qui nous guidera dans la considération des Béatitudes suivantes : nous ne devons pas tout juger d'un point de vue égoïste et personnel ; nous devons tout apprécier et juger à la lumière de la foi et des vérités fondamentales de notre vie et reconnaître que nous avons été créés uniquement pour glorifier Dieu par le sacrifice du don de nous-mêmes. On ne saurait le répéter assez : il faut en finir avec cette idée que nous sommes sur la terre pour nous amuser, pour jouir, pour mener une vie commode et fuir tout désagrément. Il est dans les desseins de Dieu que nous rencontrions des difficultés, des luttes, des souffrances, des contradictions, et même des injustices, afin que nous ayons l'occasion de pratiquer tous les genres de vertus. Nous devons donc chaque fois nous demander : « Qu'est-ce que Dieu veut de moi ? » et non point : « Qu'est-ce que je voudrais ? » Tout, sur la terre, doit nous être un moyen de glorifier Dieu, et ne jamais devenir un but.

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre promise. Nous l'avons déjà remarqué : rien n'est plus désagréable à l'homme que de voir les choses aller contrairement à ses désirs.

Combien s'irritent simplement parce que d'autres ne partagent pas leur manière de voir, parce que la façon d'agir de tel ou tel autre blesse leur sentiment, parce qu'ils voient en eux des défauts ! La contradiction, l'affront, l'humiliation, l'offense, etc., etc., voilà pour eux autant de causes de trouble et d'agitation. Souvent, il y a davantage : leur attitude, leur visage, leurs regards révèlent ce qui se passe en leur intérieur ; et trop souvent ils se laissent aller à l'emportement, à des paroles amères ; ils s'y croient autorisés : ils n'ont pas à supporter pareille chose.

Et alors Jésus leur dit par sa parole et par son exemple : « Bienheureux les doux ! », en d'autres termes : ne vous laissez point troubler par ces bagatelles ! domptez votre cœur ! restez maîtres de vous-mêmes. Dieu permet ces contradictions, et vous avez ainsi, dans ces circonstances difficiles, l'occasion d'offrir à Dieu un précieux sacrifice de vous-mêmes ! Notre devoir est de supporter sans récriminer tout ce qu'il permet ainsi. Il est le Seigneur ! Nous y trouvons même notre avantage. Les gens irritables perdent sans cesse le calme et la paix à la moindre contradiction. Ceux qui sont doux conservent la paix et le calme qui leur permettent en toutes choses de s'incliner devant la volonté de Dieu. C'est pourquoi ils possèdent la terre de la promesse, le Royaume du Messie. La douceur est aussi une force : elle conquiert tous les cœurs. Il est merveilleusement puissant, l'homme patient, doux, vidé de lui-même, toujours maître de lui, jugeant toutes choses d'un point de vue élevé et conformément à son habitude de voir dans

la vie ce que Dieu a voulu qu'elle fût, une totale soumission à sa volonté.

Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. Nous comprenons clairement le sens de ces mots : « Ceux qui pleurent », si nous examinons ce qu'il faut entendre par « ceux qui rient ». Ce sont ceux qui se donnent aux plaisirs, aux jouissances. Comment peuvent-ils rire ainsi, alors qu'ils ne sont pas véritablement heureux ? — Sans doute, nous avons besoin de repos, de récréation, de changement, afin de détendre notre esprit et de revenir avec plus de goût et de courage à nos occupations. Mais chercher là le bonheur, c'est folie ; le bonheur n'est point là. — « Ceux qui pleurent » sont donc ceux qui, profondément pénétrés du devoir à remplir ici-bas, se sont tracé un règlement de vie en rapport avec ce devoir, de sorte qu'en prenant part, pour des motifs raisonnables, à des joies permises, ils ont garde de s'y perdre, et savent en jouir dans la mesure conforme à une conception plus haute de l'existence. Ils sont toujours prêts à renoncer aux agréments terrestres, non seulement lorsque Dieu le demande, mais encore lorsqu'ils ne voient eux-mêmes aucun motif raisonnable d'y prendre part, ou bien encore dans l'intention d'offrir une expiation pour les péchés des hommes, pour obtenir de Dieu quelque grâce, pour garder de plus en plus la maîtrise d'eux-mêmes. Ils savent que la terre est une vallée de larmes, que c'est seulement dans l'éternité que nous trouverons le vrai bonheur. Et Jésus les proclame bienheureux parce qu'ils seront consolés. Dans l'étude des vérités les plus hautes, des vérités surnaturelles surtout, dans le

fidèle accomplissement de leur devoir, ils goûtent un bonheur, une consolation qui les dédommagent surabondamment de ces petits renoncements à des joies terrestres, à des ombres de joie, incapables de faire le bonheur de l'homme.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Cette Béatitude est la continuation et, pour ainsi dire, le fruit de la précédente. Et, ici encore, nous en comprendrons mieux le sens, si nous savons ce qu'il faut entendre par les « rassasiés ». — Les rassasiés sont ceux qui, à l'exemple du mauvais riche, ne voient pas en cette vie autre chose que la jouissance : ils font un dieu de leur ventre, nous dit saint Paul. Leur désir sensuel est-il satisfait, ils ne demandent rien de plus ; ils sont vraiment rassasiés. — Il est dans la volonté de Dieu que nous contentions le besoin de manger et de boire. L'alimentation donne des forces : elle est un stimulant au travail et à tout effort. Dieu n'a point créé les bonnes choses uniquement pour les méchants. Nous pouvons donc profiter des dons de Dieu et en user avec modération et dans un sentiment de reconnaissance. La saveur des aliments nous rappelle la paternelle bonté de Dieu et nous est un avant-goût de ce qui nous attend dans l'éternité. Mais, lorsque nous considérons toutes choses à la lumière des vérités éternelles, nous devons éprouver un désir bien plus vif des biens surnaturels, une soif ardente d'accomplir la volonté de Dieu, de le glorifier : « Que votre nom soit sanctifié ! » Telle doit être notre plus chère aspiration. Telle est la « justice » qui veut que l'on rende à chacun ce qui lui appartient et, par consé-

quent, que l'on donne d'abord à Dieu ce pour quoi il nous a créés. Jésus s'adressant directement à ses Apôtres, leur devoir est de penser comme lui, lorsqu'il dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » En outre, nous devons aspirer à ce qui rassasie notre âme et apaise sa soif ; et Jésus nous le dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ». (Jean, vii, 37.) Eux aussi seront bienheureux, proclame Jésus, « parce qu'ils seront rassasiés ». Leur plus vif désir est satisfait. Dieu seul peut combler notre âme et jamais un festin n'a pu satisfaire sa faim. Jésus seul peut nous donner cette eau qui ne laisse jamais le désagréable sentiment d'un vide intérieur, d'une soif non apaisée, d'une sécheresse. Interrogeons-nous : Avons-nous jamais été assez heureux pour n'avoir rien de plus à demander ? — L'âme peut être rassasiée au point de dire comme saint François Xavier : « Assez, Seigneur ! assez ! » Il ne pouvait supporter tant de bonheur.

Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Par ces paroles, le Sauveur condamne avant tout l'égoïsme qui nous empêche de voir des frères dans nos semblables, et ne s'intéresse à eux que dans la mesure où nous pouvons tirer d'eux quelque avantage. Par suite de cette disposition d'esprit et d'une fausse conception de la vie, on répond à la détresse du prochain par une insensibilité haïssable. — Dieu a disposé les choses de sorte que nous avons besoin les uns des autres. Nous devons nous aimer cordialement les uns les autres, et, par conséquent, venir en aide, lorsque nous le pouvons, à ceux qui souffrent en

leur corps ou en leur âme. Il s'agit ici, surtout, d'une disposition intérieure qui se traduit au dehors suivant les circonstances et la possibilité. — Les miséricordieux sont également bienheureux, car il n'est pas de bonheur plus grand que celui de faire du bien. Les gens sans miséricorde ne sont pas heureux. A la froideur de leur visage, à leur air mécontent, on reconnaît le vide de leur âme, la sécheresse de leur cœur. En outre, rien de plus agréable à Dieu que l'amour du prochain, amour désintéressé, prêt à secourir. Par cet amour du prochain, nous devenons semblables à Dieu qui nous a créés pour révéler son amour. Les miséricordieux auront encore cette récompense que Dieu les traitera avec douceur, aura pitié d'eux, au jour surtout où ils comparaîtront devant son tribunal : ils obtiendront miséricorde.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Jésus oppose cette Béatitude à l'erreur des Pharisiens qui insistaient surtout sur la pureté extérieure, lévitique. Plus tard, il leur reprochera d'être des sépulcres blanchis, mais pleins de corruption et de pourriture. — Aujourd'hui encore ils sont nombreux ceux qui, affectant la piété mais la ramenant à certaines pratiques extérieures, laissent de côté la véritable soumission à la volonté de Dieu. Ce que Dieu demande, c'est le cœur : il rejette les menteuses apparences qui ne sont point la fidèle expression du sentiment intime. — Jésus appelle pureté l'intention droite, la disposition sincère de l'homme uniquement attentif à plaire à Dieu, à glorifier Dieu, et, par conséquent, libéré de tous les secrets mouvements qui nous portent à la recherche

de nous-mêmes. La pureté est donc quelque chose de plus que la chasteté. La pureté, c'est l'absence de toute ombre, de tout ce qui est bas, commun, laid, égoïste ; c'est la pure lumière et, conséquemment, le rejet de toute impureté. — Ceux qui ont le cœur pur sont heureux parce qu'en eux, c'est l'esprit et la noblesse des sentiments qui règnent. Ils sont donc sensibles et ouverts au surnaturel ; librement, leur regard s'élève vers le ciel et à leur esprit se révèle, autant qu'il est possible ici-bas, le Royaume du surnaturel dans une magnificence, une grandeur et une majesté ineffables, et... ils sont ineffablement heureux !

Bienheureux les pacifiques parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Dieu est tout amour et sa volonté est que nous nous aimions les uns les autres. Rien de plus contraire à l'esprit de Dieu et de Jésus que la querelle, l'inimitié, la haine. Celui qui est doux cherche toutes les occasions de prévenir le mécontentement et de vaincre le mal par le bien. Nous devons aller plus loin et nous efforcer avec désintéressement de faire régner la paix. Par notre parole, par notre influence et, s'il le faut, par la conciliation et avec l'esprit de sacrifice, nous devons chercher à faire disparaître tout ce qui fait obstacle à la paix ou vient la troubler. Ces remarques s'appliquent en particulier aux paroles que l'on va rapportant sur les uns et les autres ; c'est là fréquemment le point de départ de graves dissensions. Pour être « pacificateur », il faut avoir triomphé, pour son propre compte, de tout sentiment de jalousie, de recherche de soi-même. — Les fautes de ce genre sont un obstacle à notre tranquillité person-

nelle et à la paix avec le prochain. Si les « pacificateurs » sont heureux, c'est parce qu'ils ont commencé par supprimer en eux tout ce qui trouble la paix. Vivre en paix avec chacun, se montrer bienveillant, prêt à la conciliation, c'est assurer son propre bonheur. On les appelle « les enfants de Dieu », parce qu'ils ressemblent à leur Père céleste, au Prince de la paix.

Vous serez heureux lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, et qu'ils vous persécuteront et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car une grande récompense vous est réservée dans les cieux. Cette béatitude s'applique tout d'abord aux Apôtres. Pour que le Royaume de Dieu soit établi, il faut que le royaume de Satan soit détruit. Dès lors, la lutte entre les deux royaumes n'est jamais suspendue, et naturellement ceux qui travaillent à établir le royaume de Dieu sont nécessairement combattus et persécutés par leurs adversaires. Leur seule présence, l'exemple qu'ils donnent excitent contre eux les ennemis : sans cesse, ils se heurtent à des contradictions et restent exposés à des attaques. Jésus revient fréquemment sur ce point, pour rappeler aux apôtres qu'ils seront persécutés. Il les en prévient d'avance, afin qu'ils s'y préparent, qu'ils n'en soient point surpris et ne perdent pas courage. (Nous parlerons plus loin du rôle fondamental de la souffrance.) Les persécutions ne sont donc pas un mauvais signe : elles prouvent au contraire qu'on suit le bon chemin. Jésus proclame heureux ceux qui souffriront persécution à cause de lui, parce que, par le fidèle sacrifice qu'ils font

d'eux-mêmes, ils rendent à Dieu une gloire d'autant plus grande et méritent pour eux-mêmes une éternelle béatitude.

Les miracles du lac

Lorsque Jésus choisit ses Apôtres, ils voyaient certainement en lui le Messie attendu. Il devait maintenant les convaincre qu'il était le Fils de Dieu, confirmer leur foi et, en même temps, leur inspirer une pleine confiance en lui-même et en son œuvre. N'oublions pas de quelles difficultés cette foi avait à triompher. Les Apôtres ne remarquaient dans la personne de leur Maître rien d'extraordinaire. Ils voyaient en lui un homme qui, extérieurement, ne différait point des autres, mais dont la puissance était sans limites. Pour eux Jésus était le Messie, et déjà ses miracles avaient confirmé cette croyance. Peu à peu, ils en vinrent à comprendre que l'extérieur si simple de leur Maître cachait aux regards quelque chose d'un ordre bien supérieur, quelque chose de divin. Mais c'était là, pour eux, une intuition, une impression, plutôt qu'une conviction raisonnée. Ils n'étaient pas encore en état de s'expliquer l'apparente contradiction qu'ils constataient en ce fait que Jésus était un homme semblable à eux-mêmes, et cet autre fait qu'il laissait transparaître sa nature divine. Leur foi en sa divinité ne fut pleine et entière qu'après la Résurrection ou la descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte.

Conformément à son plan grandiose, le Maître

éveillera progressivement cette foi, la consolidera afin d'amener les Apôtres à se donner entièrement à lui. Ils se mettront à sa suite avec une confiance sans bornes et un sincère enthousiasme. — C'est ce même but que saint Ignace veut atteindre dans les *Exercices*. Nous nous heurtons aux mêmes difficultés. Nos sens nous apprennent seulement ce qu'ils perçoivent. Ce que nous croyons, l'objet même de notre foi, ne peut jamais faire sur nous une impression assez puissante. C'est pourquoi il nous est facile de perdre de vue les vérités surnaturelles. Il faut donc nécessairement nous retremper et nous fortifier dans le don de nous-mêmes à notre maître et dans la volonté de marcher à sa suite avec confiance. Afin de fortifier la confiance des Apôtres, Jésus a opéré surtout deux miracles, très propres à nous inspirer, à nous aussi, pleine confiance en notre Guide.

Jésus avait, une fois encore, consacré la journée entière à enseigner le peuple. Pour se dérober à l'empressement de la foule qui se pressait autour de lui, il monte dans une barque avec ses Apôtres, et il leur dit : « Passons à l'autre bord du lac ». C'était le soir et, fatigué du labeur de la journée, il s'étendit à l'arrière de la barque pour prendre un peu de sommeil. Les Apôtres avaient eu soin de lui préparer quelque coussin où reposer sa tête. Tandis qu'il dormait, la barque avançait à grands coups de rames. Les Apôtres gardaient le silence afin de ne pas troubler le sommeil du Maître. Quel ravissant tableau ! Avec quelle respectueuse affection ils contemplaient Jésus ! Ils étaient heureux

de le voir se reposer enfin des fatigues de la journée.

Tout à coup, un vent violent s'élève ! C'est la tempête qui s'annonce ! bientôt, elle éclate et soulève les flots qui envahissent de plus en plus la barque et vont la submerger, car, en dépit de leurs efforts, les Apôtres n'arrivent pas à vider l'eau qui se précipite de toutes parts. Le danger de naufrage va grandissant. — Et Jésus, toujours étendu, dort paisiblement. Que faire ? Les Apôtres espèrent qu'il va se réveiller de lui-même. Mais, ni les brusques sursauts de l'embarcation, ni le bruit de la tempête ne semblent le troubler. Enfin, effrayés du danger, ils l'appellent : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » D'après saint Marc, ils disent même : « Maître, ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons ? » Et Jésus se dresse et sans tenir compte du fracas des flots et des hurlements de la tempête, il dit à ses Apôtres : «Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? »

Ce reproche était justifié. Les Apôtres avaient manqué de foi ; ils n'avaient pas eu confiance. « Nous périssons ! » La barque est perdue ! leur Maître est avec eux englouti dans les flots ! C'en est fait de l'œuvre entreprise ! Cette crainte qu'une force ou un incident quelconque pût ruiner son œuvre, Jésus voulait la dissiper entièrement. C'est pourquoi, en s'éveillant, il ne témoigne aucune inquiétude. Les Apôtres s'étaient attendus à le voir saisi d'effroi devant le danger qui les menaçait ; et le Maître semble ne s'apercevoir de rien ! aucun signe de crainte ! Il s'adresse d'abord à eux, afin d'apaiser la tempête de leur cœur, comme pour leur dire : « Croyez-vous donc que le Messie envoyé

par Dieu puisse périr ainsi dans les flots, et qu'une tempête puisse ruiner les desseins du Seigneur ? Pensez-vous donc que Dieu n'a pas prévu cette tempête et qu'il n'est pas assez puissant pour calmer la mer ? Si je dormais, je savais bien où vous en étiez. Quand je suis avec vous, vous n'avez rien à craindre. » Ces paroles de leur Maître et son calme rassurèrent les Apôtres et ils se sentirent à l'abri.

Puis Jésus voulut affermir la foi de ses disciples en sa divinité. Il dit alors au vent : « Silence ! » et aux flots : « Taisez-vous ! » Et à l'instant même le lac se calme, le vent tombe ! Les Apôtres sont dans l'admiration ; la joie des témoins se traduit par ces mots : « Quel est donc celui-ci à qui les vents et la mer obéissent ? » En face des forces de la nature, nous sentons notre impuissance. Tout homme qui s'aventurerait à commander sérieusement au vent mugissant et à la mer en fureur de se taire et de s'apaiser, se couvrirait de ridicule. Les Apôtres étaient des pêcheurs et ils ne savaient que trop bien que, pour se calmer, il faut à la mer de longues heures. Et voici que, sur un mot du Maître, le calme se fait à l'instant et le vent s'apaise. Ils connaissent le texte du Psaume CVI, 25 et suiv. : « Il a dit, et l'esprit des tempêtes a paru, et les flots se sont soulevés. Ils montent jusqu'aux cieux et descendent jusqu'au fond de l'abîme ; le cœur des nautonniers a défailli. Ils se troublent, ils chancellent comme un homme ivre ; toute leur sagesse est épuisée. Ils ont crié vers le Seigneur dans leur détresse, et le Seigneur les a délivrés de leurs misères. La tempête s'est arrêtée en silence et le tumulte des flots s'est apaisé. » Maintenant, ils voient que

leur Maître possède sur les vents et les flots la même puissance que Dieu. Ils comprennent mieux que, sous le voile de sa nature humaine, Jésus cache une nature supérieure, divine ; mais ce n'est peut-être pas encore la compréhension complète du « Fils de Dieu fait homme ». C'est surtout la confiance qui s'affermit en eux. Ils peuvent, sans hésitation, sans réserve, se confier en un Maître si puissant. Ils sont fiers d'avoir été choisis par lui et de lui appartenir. Ils se sentent en sécurité.

A ce miracle d'autres miracles succédèrent qui, de plus en plus, attestèrent la puissance sans limite du Sauveur. C'est d'abord le possédé de Gérasa qui l'appelle : « Jésus, Fils du Dieu très-haut ! » Bientôt après, c'est la guérison de la femme malade depuis douze ans d'une perte de sang ; puis la résurrection de la fille de Jaïre. Jésus donne même à ses apôtres le pouvoir d'opérer des miracles. Avec quelques pains, il rassasie miraculeusement la foule qui le suit, après qu'il a guéri tous les malades qui lui ont été présentés. Tel est l'enthousiasme de la foule qu'elle veut le proclamer roi. Après ce qu'ils ont vu et ont appris de lui, ils reconnaissent en lui le Messie annoncé. Mais, induits en erreur, ils attendent un Messie politique qui secouera le joug des Romains pour établir un royaume dont il assurera la gloire et la prospérité. Les Apôtres eux-mêmes n'avaient pas encore perdu toute illusion sur ce point. Ils attendaient, eux aussi, un royaume terrestre où ils occuperaient les premières places. Peut-être pensaient-ils alors que le moment propice était arrivé. Et Jésus devait dissiper de telles idées

fausses. Il renvoya la foule, ordonna aux Apôtres de monter dans la barque et de passer à l'autre bord du lac, pendant qu'il se retirait seul sur la montagne pour y prier.

Nous pouvons penser que les Apôtres en furent attristés. Ils avaient assisté aux longs discours du Maître, distribué à la foule les pains miraculeusement multipliés; ils en avaient recueilli les restes. Au soir, ils se sentaient donc à bon droit fatigués. En outre, le Maître n'avait pas voulu profiter d'une occasion, excellente à leur avis, pour établir le royaume du Messie. Et il leur fallait passer la nuit à ramer afin de traverser le lac ! Et Jésus n'était pas avec eux ! Pourquoi les avait-il quittés ? Peu à peu, ils en étaient venus à ne se trouver bien qu'en sa société. Et ils étaient seuls. Peut-être aussi, voyait-on les signes d'une tempête nocturne. — Jésus voulait les soumettre à une dure épreuve. Ils devaient apprendre à s'en remettre avec une confiance aveugle à sa volonté, alors, précisément, qu'aux regards humains cette volonté pourrati sembler déraisonnable.

Les Apôtres se soumettent à l'épreuve. Ils s'embarquent, et, à force de rames, commencent la traversée du lac. Un vent violent s'élève, ils ne reviennent point en arrière, ils ne se découragent point ; ils redoublent d'efforts pour avancer. Aux premières et incertaines lueurs du matin, ils ont fait à peu près les deux tiers de la route, alors que, par un temps calme, deux heures auraient commodément suffi pour la traversée.

Ils se croient bien isolés, loin du Maître. Mais, dans sa retraite sur la montagne, Jésus les voit.

Il est avec eux par la pensée, par l'amour, par la sollicitude. Il prie pour eux, il les fortifie par sa grâce. Admirable présage de l'avenir qui attend les Apôtres et nous attend nous-mêmes ! Il nous semble que nous sommes seuls, hors de la présence visible du Maître. Mais il voit ses Apôtres et nous voit maintenant du haut du ciel : son cœur, sa sollicitude sont avec nous, comme avec les Apôtres ; et il nous vient en aide par sa grâce. — Jésus ne vient au secours des Apôtres qu'après leur avoir laissé le temps de constater leur impuissance. Il veut mettre à l'épreuve leur patience, leur persévérance, leur abandon à sa volonté ; il veut leur apprendre qu'ils doivent poursuivre leur œuvre alors même qu'elle paraît ne point réussir. En même temps, il veut leur montrer que sans lui ils ne peuvent rien. Il faut qu'ils en aient pleinement conscience.

Enfin, vers le matin, Jésus quitte la montagne, descend sur le rivage et, marchant sur les flots, se dirige vers les Apôtres. Les évangélistes nous font expressément remarquer qu'il « marchait » sur la mer et qu'il ne planait pas. Soudain, les disciples l'aperçoivent dans l'aube du jour. Probablement l'un d'entre eux le découvrit le premier et le signala aux autres. Croyant que c'est un fantôme, ils jettent un grand cri. Dans ce demi-jour, ils ne peuvent le reconnaître. Ils aperçoivent une forme qui s'avance sur les flots comme sur un sol onduleux. Ils le voient au sommet d'une vague, puis il disparaît un instant entre cette vague et la suivante. Ils sont saisis d'effroi, car jamais ils n'ont vu chose semblable ; jamais ils n'ont entendu parler d'un

tel prodige qu'ils auraient jugé impossible et contraire à toutes les lois naturelles. De là, leur étonnement, leur crainte, comme il arrive lorsqu'on se trouve en présence d'un fait extraordinaire, inexplicable, en contradiction avec les lois de la nature. Mais ils entendent la voix bien connue, la voix de leur Maître : « Rassurez-vous ! » dit cette voix, « c'est moi ; ne craignez point. » Toute crainte s'évanouit ; tout effroi disparaît. Jésus est là, ils se sentent en sécurité.

Pierre a reconnu la voix du Maître. A la crainte succède un sentiment tout opposé. Nous constatons parfois en Pierre un certain emportement, une précipitation dans sa manière de manifester son attachement à son Maître. Il voit comment Jésus marche si tranquillement sur les eaux, et il se dit qu'il pourrait faire de même, si le Maître le voulait. « Seigneur, dit-il, si c'est vous, commandez que je vienne à vous sur les eaux ! » Aimablement, le Sauveur répond : « Viens ! » Et Pierre de sauter par-dessus bord. Ses pieds reposent sur l'eau : c'est donc que les eaux le portent. Ses mains lâchent la barque, il marche à la rencontre du Maître. Les autres ne peuvent en croire leurs yeux ! Déjà, il est tout proche du Maître. Peut-être un brusque coup de vent est-il survenu, peut-être une vague plus forte se dressa-t-elle, toujours est-il que Pierre a peur et se demande si tout ira bien. Au même instant il commence à enfoncer et s'écrie : « Seigneur, sauvez-moi, je péris ! » Aussitôt, Jésus lui tend la main, le prend et dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Confus, Pierre regarde son Maître qui, paisible et sans la moindre crainte,

est debout sur les flots comme si, tout naturellement, ils devaient les porter tous deux. Et, la main dans la main, ils rejoignent la barque. Ils y entrent, et aussitôt la tempête s'apaise. Les Apôtres ne sont pas encore revenus de leur étonnement et, déjà, l'embarcation a atteint le rivage. Tant de merveilles les accablent et ces merveilles, ils les voient de leurs yeux. Vraiment le Maître semble se jouer avec les miracles ! Ils sont plus convaincus que jamais que rien ne lui est impossible. Et Jésus pourra parler de l'Eucharistie, promettre l'Eucharistie sans que les Apôtres songent à le quitter, bien qu'ils ne comprennent pas encore comment cette promesse pourra se réaliser.

Nous devons, en toutes choses, nous garder de tout parti-pris, de toute idée préconçue. Telle est la grande et importante conclusion du Fondement. Pour cela, nous l'avons vu, il est indispensable d'avoir une absolue confiance en Dieu, dans l'intime conviction que Dieu sait tout, que rien ne peut nous arriver qu'il ne le sache, qu'il veille sur nous avec une sollicitude paternelle et qu'il peut tout. La méditation des « miracles du lac » doit fortifier en nous cette confiance, afin de nous en remettre à Dieu en n'importe quelle circonstance. Trop souvent, nous sommes, à l'exemple des Apôtres, portés à nous croire abandonnés. Parce qu'une fois Jésus s'était endormi, parce qu'une autre fois il s'était retiré sur la montagne, ils croyaient qu'il ignorait le péril où ils se trouvaient. Le Maître peut dormir, mais il sait tout ; il peut nous sembler qu'il s'est éloigné de nous pour se

retirer sur la montagne, mais il nous voit. Et bien que, maintenant, il ne soit point visible à nos regards, du fond du tabernacle, du haut du ciel, il sait parfaitement quelle situation est la nôtre. « Il ne dormira point ; il ne s'assoupira point, Celui qui garde Israël » (*Ps. CXX*, 4). Que cette vérité nous soit toujours présente à l'esprit, parce que c'est seulement à sa lumière que nous pourrons équitablement juger comment, en tel ou tel cas, nous devons pratiquer le sacrifice du don de nous-mêmes à Dieu. Rien n'arrive que, de toute éternité, il ne l'ait prévu et ne le sache. Son regard paternel ne nous perd jamais de vue ; son amour paternel veille sur nous beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes.

Mais nous avons souvent le tort de croire que tout doit se passer selon nos désirs, en sorte que nous puissions nous faire une petite vie bien commode et bien tranquille, et que rien ne vienne troubler notre repos. Telle n'est pas notre raison d'être. Notre devoir est de glorifier Dieu en nous inclinant devant sa souveraineté. Ce devoir, nous pouvons nous en acquitter plus magnifiquement encore, lorsque nous nous heurtons à des contradictions, à des difficultés de tout genre. Loin de nous plaindre, de nous montrer mécontents, de nous décourager, nous devrions voir en ces circonstances une occasion permise par Dieu, afin que nous puissions lui rendre une gloire plus grande en pratiquant des vertus que nous n'aurions pas pratiquées si tout se passait suivant nos désirs. Dans ces difficultés, ne voyons jamais une preuve que Dieu nous oublie : voyons-y plutôt la preuve qu'il s'occupe particu-

lièrement de nous, puisqu'il nous confie le soin de surmonter ces difficultés et de lui préparer ainsi une plus grande gloire. Et tel est notre devoir capital, telle la raison de notre existence.

Dans les difficultés, dans les épreuves, nous devons voir des « permissions » de la divine Providence et examiner ce que Dieu attend de nous. A l'exemple des Apôtres, nous devons faire de notre côté tout ce que le devoir demande, malgré les obstacles et les échecs. Dieu n'attend point de nous le succès, mais le plein abandon à sa sainte volonté. Et cet abandon peut rendre à Dieu une gloire plus grande, alors même que le succès a fait défaut. Nous avons, de notre part, fait tout ce que Dieu demande, et il n'attend rien de plus. S'il veut le succès, il peut l'assurer en un instant, comme nous l'avons remarqué à propos des miracles sur le lac. Les Apôtres ne voyaient plus aucun moyen d'échapper à la tempête : un mot du Maître suffit pour calmer l'orage et apaiser les flots. Dans la seconde circonstance, ce que les Apôtres n'avaient pu faire malgré tous leurs efforts, la volonté de Jésus le fait, et la barque aborde au rivage. Rappelons-nous sans cesse que le succès est toujours là, si Dieu le veut. Si le succès fait défaut, c'est que Dieu ne veut pas le succès, du moins pour le moment. Il veut autre chose : notre confiant abandon à sa sainte volonté. Ne nous préoccupons point du succès ou de l'échec, mais faisons notre devoir sans nous lasser. En tout cas, nous aurons réussi à offrir à Dieu ce qui lui agrée davantage, nous l'aurons glorifié par l'abandon sans réserve à sa sainte volonté '

Saint Jean-Baptiste

L'Église honore en saint Jean-Baptiste l'un des plus grands saints. Devant Dieu, la grandeur de l'homme consiste dans la perfection du sacrifice accompli par le don de soi-même à Dieu. Cherchons à nous en rendre compte. Jean était choisi par Dieu pour être le précurseur du Messie. C'était là sa mission : il s'y est entièrement consacré.

Préparation à sa mission. Dès sa plus tendre jeunesse, Jean se retire dans le désert. Sa nourriture, ses vêtements, sa demeure sont aussi simples que possible. Il ne goûte ni au vin ni à aucune boisson enivrante. Comme les Nazaréens, il s'est consacré entièrement à Dieu. A Dieu seul il veut appartenir. Il se sanctifie par la prière et la pénitence, par l'absolu renoncement au monde, en vue de sa mission. Le fait que, dès son enfance, il se retire au désert, comme l'Évangile le note expressément, que l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, qu'il avait appris de Dieu le signe auquel il pourrait reconnaître le Messie, — ce fait, disons-nous, atteste nécessairement que Jean a été préparé d'une façon spéciale par Dieu lui-même à sa mission et instruit par lui. Il s'abandonne sans réserve à la conduite de l'Esprit-Saint, il ne paraît en public qu'au moment où Dieu le veut. C'est ainsi que, jusqu'à sa trentième année, il vit caché dans le désert. Il a dû renoncer à tout, à ses parents, à sa patrie, à ses rapports avec les autres, à la présence même du Sauveur, aux nombreux agréments de la vie. Dieu le voulait ainsi : Jean obéit.

Nous voyons aussi avec quelle efficacité prêchait ce précurseur si mortifié, si bien formé à une vie toute spirituelle. « Tout le pays de la Judée et tous les habitants de Jérusalem venaient à lui, et, confessant leurs péchés, ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain. » (Marc, i, 5.) Son seul aspect était déjà une prédication; mais cette prédication devenait plus puissante encore par l'action de l'Esprit qui parlait par sa bouche. Tout pénétré lui-même des vérités qu'il annonçait, il mettait sa vie d'accord avec ses paroles. Il fallait bien le croire. Il ne parlait pas pour intéresser ses auditeurs, pour les gagner et se les attacher. Il prêchait la pénitence; il scrutait les consciences, il les ramenait. Comme saint Paul, il pouvait dire qu'il ne connaissait que le Christ.

Le prêtre qui veut exercer une influence autour de lui doit, de son côté, se pénétrer de l'esprit de Jésus-Christ. Sa pensée doit être surnaturelle et sa vie doit être d'accord avec sa parole. Par la prière, la méditation, la mortification, il doit se préparer à sa haute mission afin d'être, à l'exemple de saint Jean, un utile instrument entre les mains de Dieu.

Enfin vint le moment où, sur l'appel de Dieu, le Précurseur commença ses prédications. Quatre qualités principales caractérisent son œuvre.

Tout d'abord, une touchante *humilité*. Il avait pleinement conscience de la grandeur de ses privilèges. Sa conception avait été annoncée par un archange, privilège qui, avant le Précurseur, n'avait été accordé qu'au seul Isaac, figure du Messie. En outre, cette conception était un miracle : étant

donné l'âge avancé de la mère, elle restait matériellement impossible. Il avait été sanctifié dès le sein de sa mère, privilège qui, assurément, ne peut se comparer à la conception immaculée de la très sainte Vierge, mais n'a été accordé qu'à lui seul, ou, d'après certains Pères de l'Église, en dehors de lui, au seul prophète Jérémie. Il savait que son père, en punition de son doute, était devenu muet, mais que la parole lui avait été rendue au moment de la circoncision de l'enfant. Ses parents lui avaient certainement appris les merveilles annoncées par l'archange Gabriel parlant de lui : « Il sera grand devant le Seigneur... Il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, et il marchera devant lui dans l'esprit et dans la vertu d'Élie ; pour donner aux enfants les sentiments de leurs pères et rappeler les désobéissants aux pensées des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait. » (Luc, I, 15-17.) Il connaissait certainement aussi la prophétie de son père : « Et toi, petit enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer ses voies, pour donner à son peuple la connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés. » Dieu lui-même avait été son maître : il lui avait confié la mission d'enseigner et révélé le signe auquel il reconnaîtrait le Messie. — Ainsi, c'est merveille sur merveille, et Dieu les prodigue comme il n'a jamais fait pour aucun saint. Il veut élever son Précurseur au-dessus de tous les mortels.

Jean sait toutes ces merveilles ; mais son attention ne s'y attache point. Il ne voit que sa mission :

il est le Précurseur du Messie et, en présence de cette mission, il a pleine conscience qu'il n'est rien. « Il en vient après moi un autre qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses chaussures, en me prosternant devant lui. Pour moi, je vous baptise dans l'eau; mais lui, il vous baptisera dans le Saint-Esprit. » (Marc, i, 7-8.)

Il veille à ce que le peuple ne le prenne point pour ce qu'il n'est pas. Des envoyés des Juifs lui demandent ce qu'il est ; il répond en insistant qu'il n'est pas le Messie. « Quoi donc, êtes-vous Élie ? — Je ne le suis point. — Êtes-vous le prophète ? — Non. — Qui êtes-vous donc ? — Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. » (Jean, i, 19-23.)

Il ne veut pas paraître plus qu'il n'est ; quant à ce qu'il est, il ne s'y arrête point. Il ne cherche point à se comparer au reste des hommes : il regarde Dieu et comprend sa petitesse devant lui. Il craint que sa mission ne soit compromise si l'on s'occupe de sa personne et il veut empêcher qu'on fasse attention à lui. Recherche des honneurs, désir de briller, de se mettre en avant, de conquérir l'estime, — sont pour lui choses inconnues. Son « moi », sa personnalité ne sont pas pour lui l'affaire principale ; toutes ses pensées, toutes ses paroles sont pour sa mission ; rien ne compte devant l'infinie grandeur de Dieu et du Messie.

Désintéressement admirable. Il est tout entier à sa mission : il doit être le précurseur du Messie, lui

préparer le cœur des hommes et les conduire à lui. Il ne cherche pas à retenir auprès de lui les disciples qu'il a réunis ; il ne se complait point dans leur attachement à sa personne. Dès que le Sauveur paraît, il le leur indique et les invite à se joindre à lui. Lorsque les disciples qui lui sont restés se montrent mécontents et se plaignent de ce que le Sauveur baptise et attire la foule, il répond qu'il doit en être ainsi ; qu'il n'est point le Messie, mais son Précurseur. La comparaison à laquelle il recourt alors, la comparaison où il se représente comme l'ami de l'époux, est empruntée aux coutumes de l'époque. Conduite dans la maison de l'époux, l'épouse déposait son voile et, si elle plaisait à l'époux, celui-ci manifestait sa joie par des chants ou des exclamations. L'ami, entendant cette voix, se réjouissait du bonheur de son ami. — Jean veut dire qu'il n'est que l'ami de l'époux. « L'époux est celui à qui appartient l'épouse, mais l'ami qui l'écoute est ravi de joie parce qu'il entend la voix de l'époux ». Cette joie est celle que le Précurseur partage maintenant que le Sauveur se révèle et qu'on s'empresse autour de lui ; et Jean prononce alors cette admirable parole : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » (Jean, iii, 30) ; ma mission est remplie, je dois me retirer. — Il semble que plusieurs de ses disciples ne voulurent pas le quitter et restèrent avec lui après même qu'il eut été jeté en prison. Alors, il en envoie deux à Jésus pour lui demander : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou bien devons-nous en attendre un autre ? » Il n'a pas besoin pour lui-même que Jésus réponde ; il veut, une fois de plus, montrer et prou-

ver à ses disciples et au peuple que Jésus est, en vérité, le Messie attendu.

Jean ne se recherche jamais lui-même. Il est profondément convaincu que la question de sa personnalité est secondaire. Avec un admirable oubli de soi, il est satisfait de sa mission et ne songe même pas un seul instant à en tirer quelque avantage. Ses disciples passent-ils au Sauveur, il ne fait rien pour les retenir et se les attacher ; loin de s'en plaindre, il s'en réjouit. Alors même qu'il est emprisonné et ne peut plus agir par lui-même, alors qu'un vaste champ d'action s'ouvre pour ceux de ses disciples qui se sont joints au Sauveur, il est heureux et cherche à envoyer les derniers à Jésus. Sa mission est terminée, il doit se retirer, disparaître — et il le fait avec joie. Le Sauveur ne l'appelle pas à faire partie du groupe des Apôtres : il n'en est pas mécontent. Intérêts personnels, désirs personnels ne sont rien pour lui : il ne voit qu'une chose : sa mission, la volonté de Dieu. Il ne connaît ni l'égoïsme, ni la jalousie, — ces défauts si profondément enracinés dans l'humaine nature, ces sources fécondes de tant de maux : il ne connaît que la mission qu'il tient de Dieu ; le reste ne compte pas.

Franchise et courage admirables dans la prédication de la pénitence. Jean ne passe rien sous silence, il n'use pas de ménagements, lorsque son devoir est de parler. Intrépide, il réprimande les Pharisiens et les Sadducéens : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère qui doit tomber sur vous ? Faites donc de dignes fruits de pénitence et ne

pensez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père... La cognée est déjà mise à la racine de l'arbre ; tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu » (MATTH., III, 7-10). — Sans rien craindre, il déclare à Hérode : « Il ne vous est point permis d'avoir la femme de votre frère » (MARC, VI, 18). Nulle considération terrestre ne l'arrête dans son devoir. Il ne se demande point si sa franchise ne lui créera pas des difficultés et des désagréments de la part des Juifs ou d'Hérode. Le Sauveur loue lui-même la fermeté de son précurseur : Jean n'est pas un roseau qui plie sous le vent.

Par sa conduite à l'égard des publicains, des soldats et du reste du peuple, nous voyons qu'il ne va pas de l'avant sans prudence, sans discernement. A ceux qui font preuve de bonne volonté il témoigne de la bonté, de la douceur. S'il use de sévérité à l'égard d'Hérode et des Juifs impénitents, c'est pour tenter une dernière fois de les amener à se convertir. — Le prêtre ne doit pas s'arrêter à des considérations terrestres lorsqu'il est nécessaire de parler sévèrement. Il ne faut pas qu'il s'expose à entendre ce reproche : « Si vous m'aviez parlé avec sévérité, j'aurais été sauvé. » Lorsque notre devoir envers Dieu le demande, il ne doit plus être question de nos intérêts personnels. L'Église et les prêtres ont le devoir de protester contre les prétentions illégitimes des puissants même de ce monde. Ils ne doivent ni trembler ni hésiter, même devant la prison ou la mort. Il ne s'agit pas de ce qui leur plaît ou ne leur plaît pas, lorsqu'il y va de la morale ou des dogmes.

La grandeur d'âme de saint Jean se révèle particulièrement dans sa captivité et sa mort. Il devait offrir un *sacrifice héroïque par la soumission à la volonté de Dieu.* — Sur les instances d'Hérodiade, le tétrarque avait fait arrêter et jeter en prison l'importun prédicateur de la pénitence. — Dans un sombre cachot, Jean passe de longues semaines, peut-être plusieurs mois, et, chose incroyable, le Sauveur ne fait rien pour le délivrer ; il semble se désintéresser de son sort comme on se désintéresse d'une chose indifférente. Jean est victime d'une criante injustice ; et le Sauveur n'intervient pas, bien que le Précurseur se soit sans repos dépensé à son service. Plus tard, le Sauveur enverra un Ange pour tirer Pierre de sa prison, et, de son fidèle précurseur, il semble se désintéresser. Jean aurait été un si merveilleux apôtre ! Il était dans la force de l'âge, d'un noble caractère. N'eût-il pas été préférable que Jésus le choisît pour en faire le premier Pape, plutôt que Pierre qui le reniera ? Et Jésus ne le choisit pas. De Judas même il fait un apôtre, et il permet que Jean soit décapité.

Quelle nouvelle amertume pour le Précurseur ! Il est la victime de la vengeance d'une vulgaire femme ! Hérodiade ne peut lui pardonner d'avoir condamné ses relations adultères. S'il n'avait tenu qu'à elle, il eût aussitôt payé de sa vie pareille audace. Mais Hérode recule devant le crime ! Il voit dans le Précurseur un homme extraordinaire. L'imprudent serment par lequel le tétrarque se lie en la fête de son anniversaire, offre enfin à Hérodiade l'occasion qu'elle attend. Et la tête du Pré-

curseur tombe pour récompenser une danseuse ! Quelle fin lamentable pour le Précurseur du Seigneur !

Comment Jean se comporte-t-il dans cette grande épreuve ? Du temps de sa captivité, nous ne savons de lui qu'une seule chose. Il envoie deux de ses disciples au Sauveur. Que devaient-ils lui apprendre ? Voulait-il se rappeler au souvenir du Maître, lui demander son assistance ? Se plaignait-il de l'injustice commise contre lui ? de l'inaction à laquelle il se trouvait condamné ? — Demandait-il aide ? Non. — Il veut donner au Sauveur les derniers disciples qui lui restent ; il renonce même à la consolation qu'ils lui apportent dans sa prison où, semble-t-il, ils sont autorisés à le voir. Jusqu'à la mort il veut être fidèle à sa mission et conduire les hommes au Messie. Il ne songe point à lui-même. Toutes ses pensées sont pour sa mission. De bon cœur, il s'incline devant la volonté de Dieu qui, après sa longue préparation dans le désert, sa vie de pénitence et de sacrifice, ne lui permet qu'un ministère de quelques mois. Sans doute, sur l'ordre du bourreau, sans résister, sans se plaindre, il présente sa tête au glaive qui allait la trancher. Et la tête du Précurseur est présentée sur un plat à la danseuse, qui la donne à sa mère. — On rapporte qu'Hérodiade, profanant cette tête, transperça avec des aiguilles la langue du Précurseur !

En méditant ces mystères, nous ne devons pas nous en tenir seulement à ce que nos sens nous représentent ; il faut les contempler à la lumière de la foi et du point de vue des conseils divins. *Jean*

avait reçu de Dieu l'unique mission d'être le précurseur du Messie. Cette mission était remplie, Jean avait achevé son œuvre. Dieu lui accorda encore cette grande grâce ; Jean offrira le sacrifice le plus glorieux qui se puisse concevoir, de sa soumission à la volonté divine. Il mourra pour mettre le sceau à sa mission.

Il nous arrive souvent de rester muets en telle ou telle circonstance et de nous demander : « Comment Dieu peut-il permettre cela ? » Naturellement, nous ne trouvons aucune réponse à cette question. *Judicia tua abyssus multa* (Ps. xxxv, 7). Les jugements de Dieu sont un abîme insondable. Souvent la mort enlève des hommes qui paraissent indispensables, qu'on ne saurait remplacer, et elle épargne les méchants. Souvent ceux qui ont de l'influence abusent de leur puissance pour perdre les âmes, et les gens de bien ne réussissent à rien. Des plans qui, selon nous, devaient procurer une grande gloire à Dieu échouent, tandis que les ennemis de l'Église triomphent. La vertu succombe, le vice règne de plus en plus. Comment Dieu peut-il permettre cela ? — Ce n'est point à nous d'en juger. Il est le Maître et Seigneur. Il peut tout régler selon son bon plaisir et il n'a de compte à rendre à personne. Mais nous devons être convaincus que sa sagesse, sa bonté, sa toute-puissance dirigent toutes choses, bien que nous ne comprenions pas ici-bas pourquoi il permet ceci ou cela. Il n'a point à tenir le moindre compte de nos désirs, de nos vues, de nos intérêts terrestres. Il nous a créés uniquement pour le glorifier par notre soumission à sa sainte volonté. A lui seul il

appartient de fixer ce qu'il demande de nous. Il n'a besoin de personne. Nul ne lui est indispensable. Il n'est point nécessaire que ceci ou cela, qui semble être pour la gloire de Dieu, arrive. Une seule chose est nécessaire : notre soumission à sa souveraineté. Nous veut-il à son service ? Pour combien de temps ? etc., etc., tout est entre ses mains : c'est à lui à en décider. Notre devoir est d'aller où il nous appelle. — Saint Jean-Baptiste nous est un saisissant modèle de cette soumission.

Soumission absolue. — Toutes ses pensées, toutes ses paroles, toute sa conduite dans les moindres détails étaient, par la soumission à la volonté divine, un sacrifice ininterrompu. Pas une fibre en lui qui n'appartînt à Dieu. Voilà comment il a glorifié Dieu en ce monde. Nous verrons un jour comment Dieu glorifie dans l'éternité son fidèle Précurseur.

La Transfiguration

La vie publique du Sauveur approchait lentement de sa fin. Saint Jean nous dit (VII, 1) que Jésus restait en Galilée parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. L'opposition entre lui et les Juifs incroyants allait s'accentuant. Quand Hérode eut fait tuer Jean-Baptiste, ils songèrent, de leur côté, à se débarrasser de Jésus.

Le Sauveur savait que sa fin approchait. Il importait d'y préparer ses apôtres et de fortifier leur foi. Déjà il les avait envoyés prêcher et confirmer leur parole par des miracles. Combien leur

foi devait grandir en voyant que le pouvoir d'opérer des miracles leur était accordé ! — Vinrent ensuite la première multiplication des pains, la tempête apaisée par Jésus marchant sur les flots, l'annonce et la promesse de l'Eucharistie. Bientôt après, c'est Jésus nourrissant une seconde fois la foule d'une manière miraculeuse. Il pouvait maintenant mettre à l'épreuve la foi de ses apôtres, en leur demandant : « Que dites-vous que je suis ? » Et au nom de tous, Pierre répondit : « Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant. » Le Maître répondit en lui promettant qu'il lui donnerait la primauté. Avec une divine assurance, il ajoute : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre, sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera aussi délié dans les cieux » (Matth., xvi, 15-20). — Ensuite il défend aux Apôtres de dire qu'il est le Messie. — La foi du peuple n'est pas encore assez forte pour n'être point ébranlée par sa passion et sa mort, qui lui sembleront une catastrophe. Il y avait, en effet, une sorte de contradiction, quelque chose d'incompréhensible à ce que, étant le Fils de Dieu, il dût souffrir et mourir. Les Apôtres eux-mêmes ne le comprenaient pas. Il importait donc de consolider leur foi, du moins suffisamment pour qu'en présence des faits, ils ne fussent pas désespérés.

A partir de ce moment, il les prépare et leur parle souvent de sa Passion. Oui, il souffrira, il devra mourir, mais, le troisième jour, il ressuscitera. Lorsque, pour la première fois, les apôtres

entendent de telles paroles, ils sont déconcertés. Et, de nouveau, Pierre, toujours prêt à exprimer leur sentiment, lui dit en le prenant à part : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne vous arrivera point ! » Mais Jésus se retournant, dit à Pierre : « Retire-toi de moi, Satan ; tu m'es une pierre de scandale » (Matth., xvi, 22-23). Tu veux me détourner de ma mission. Les pensées que tu me suggères ne sont point les pensées de Dieu, mais celles des hommes. — C'est ensuite la parole fermement prononcée, l'assurance formelle, la condition exigée : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il se charge chaque jour de sa croix et me suive ! Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui, pour moi, perd sa vie, la sauvera. A quoi sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Il fait alors entendre qu'il reviendra pour juger le monde et rendre à chacun selon ses œuvres (Matth., xvi, 24-28).

Ces paroles du Maître devaient profondément troubler les apôtres. Ils étaient encore sous l'influence de l'opinion répandue dans le peuple, touchant le Messie et son Royaume. Ils ne comprirent la nature et les conditions de ce royaume qu'après avoir reçu l'Esprit-Saint. En attendant, la Passion et la mort de leur maître leur semblaient une catastrophe, la ruine de toutes leurs espérances. Cette doctrine de la croix qu'il faut porter, de la lutte contre soi-même, leur paraissait inconciliable avec le royaume du Messie tel qu'ils se l'imaginaient. Et cependant Jésus leur avait exposé ici les vérités fondamentales de son royaume. Tout s'y ramène à faire la volonté du Père céleste, et non à se forger

des plans selon les idées terrestres. C'est l'erreur fondamentale où l'homme tombe lorsqu'il juge du point de vue humain : il s'imagine être sur la terre pour son plaisir et son bien-être. Voilà pourquoi, à qui veut le suivre et trouver grâce quand il reviendra un jour pour juger le monde, Jésus demande qu'il se renonce soi-même et chaque jour porte sa croix.

Mais, dans sa sagesse et son amour, il avait déjà choisi le moyen de confirmer dans la foi les Apôtres, et surtout trois d'entre eux, qui, dans les heures décisives, auraient à fortifier les autres. Il attendit encore six jours pour leur laisser le temps de réfléchir aux graves vérités qu'il leur avait rappelées, et de se calmer. Alors, prenant avec lui ses trois principaux apôtres, Pierre, Jacques et Jean, il les conduisit à l'écart sur une haute montagne afin d'y prier. — Bientôt les apôtres fatigués s'endormirent. Sans doute la soirée était déjà avancée lorsqu'ils accompagnèrent Jésus ; sans quoi leur lassitude ne s'expliquerait pas. Soudain, l'éclat d'une vive clarté les environne. Ils s'éveillent et ils voient leur Maître transfiguré devant eux : il plane au-dessus du sol. Son visage est brillant comme le soleil. Ses vêtements ont l'éclat et la blancheur de la neige ; à sa droite et à sa gauche sont Moïse et Élie, avec lesquels il parle de sa mort qui aura lieu à Jérusalem. Surpris, pénétrés d'une crainte respectueuse, les apôtres contemplent les trois personnages et entendent leurs paroles. Lorsqu'ils croient que Moïse et Élie vont quitter le Sauveur, Pierre s'écrie dans son ravissement : « Seigneur ! Nous sommes bien ici : faisons-y, s'il

vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » Pierre ne savait ce qu'il disait, font remarquer les évangélistes. Il parlait encore, lorsque parut une nuée qui les couvrit, et les apôtres furent saisis de frayeur en voyant cette nuée. Il en sortit une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance. Écoutez-le ! » Les disciples ayant entendu ces paroles, tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une grande crainte. Mais Jésus s'approchant, les toucha et leur dit : « Levez-vous et ne craignez point ». Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul » sous sa forme habituelle. (Matth., xvii, 1 et suiv.)

Considérons ce tableau magnifique et cherchons à voir comment Jésus veut, par sa Transfiguration, montrer aux apôtres, et à nous-mêmes par les apôtres, qu'il est le Messie « et le Fils de Dieu ». Jusque-là, il s'était présenté à eux sous sa « forme d'esclave ». Témoins de ses miracles, ils n'avaient pas reconnu en sa personne une dignité plus haute, surnaturelle. Ils ne voyaient en lui qu'un homme comme les autres. Maintenant la lumière de la divinité éclate à travers l'enveloppe matérielle et transfigure toute sa personne. Il est devant eux dans la gloire qui lui appartient, sous la forme qui est proprement la sienne, alors que les apparences sous lesquelles ils le voient d'ordinaire, sont celles de l'esclave qu'il a revêtues pour s'anéantir. Et les apôtres peuvent ainsi entrevoir ce qu'il sera dans l'éternité et sous quelle forme il paraîtra lorsqu'il reviendra pour juger le monde.

Les deux représentants de l'ancienne alliance,

de la Loi et des Prophètes, Moïse et Élie, confirment aussi les déclarations du Maître. Ils montrent aux apôtres que Jésus n'est pas en contradiction avec eux, mais qu'il signifie l'accomplissement de la Loi et des Prophètes, car tout dans l'Ancien Testament se rapportait à Jésus et à sa mort, dont ils s'entretenaient avec le Sauveur.

Ici, nous retrouvons la nuée lumineuse qui, sous l'Ancien Testament, était toujours un signe de la présence immédiate de Dieu. Dans le désert, elle avait rempli la tente du témoignage, l'arche d'alliance; lors de la consécration du Temple par Salomon, elle avait rempli le Saint des saints. Les apôtres le savaient et maintenant, de leurs propres yeux, ils voyaient cette nuée d'où sortait la voix de Dieu attestant que Jésus était son Fils bien-aimé et leur ordonnant de l'écouter.

Tant de magnificence supra-terrestre, tant de gloire céleste, l'apparition des témoins de l'Ancien Testament, — Moïse, le grand Législateur, le prophète Élie, — la présence de Dieu se révélant à leurs sens, à leurs regards, à leurs oreilles, tant de merveilles accablent les apôtres et ils ne peuvent plus longtemps en soutenir la puissance : « Ils tombent le visage contre terre, sans connaissance. C'en est trop pour de faibles mortels ! — D'abord, ils sont doucement ravis à la vue de leur Maître transfiguré ; la joie, le bonheur remplissent leur cœur, et Pierre adresse au Maître une demande qui fait dire à l'Évangéliste : « Il ne savait pas ce qu'il disait. » La nuée lumineuse et la voix de Dieu les font trembler en présence du Très-Haut. Ils sont comme Daniel, qui dit (x, 8) : « Je vis cette grande

vision, et le courage m'abandonna, et mon visage changea, et je n'eus plus de force... et je gisais prosterné sur ma face ». Ainsi en est-il pour les apôtres. — En présence des forces de la nature, d'un violent orage par exemple, l'homme sent toute sa faiblesse, toute sa misère. La perception sensible du surnaturel, de Dieu présent, doit agir plus fortement encore.

Les apôtres ne pouvaient oublier le fait dont ils avaient été les témoins : il s'était gravé profondément dans leur esprit, et Pierre en parlera plus tard dans sa deuxième Épître, afin de confirmer l'authenticité de sa prédication. Alors même que la Passion les déconcerterait et qu'il faudrait la Résurrection du Sauveur pour dissiper une apparente contradiction entre sa divinité et sa mort sur la Croix, le souvenir de la Transfiguration n'en restait pas moins une raison capitale, pour ne point voir, comme tant d'autres, dans la mort de Jésus la ruine de son œuvre, et pour attester par leur persévérance que, sans pouvoir expliquer le fait, ils attendaient avec confiance une transformation prochaine.

La leçon capitale que ce mystère donnait aux apôtres, et qu'il nous donne à nous-mêmes, est celle-ci ; nous ne devons point nous contenter de juger les choses d'après ce que nos sens nous en présentent ; nous devons nous efforcer de les regarder avec les yeux de la foi et à la lumière des vérités surnaturelles. Il semble que, pendant notre existence sur la terre, Dieu se plaise à cacher la grandeur et la puissance sous d'humbles appa-

rences. Juger d'après le témoignage des sens, c'est s'exposer à l'erreur. Par la Transfiguration de Jésus, nous voyons ce qui se cachait sous cette « forme d'esclave » qui est la sienne dans la crèche de Bethléem, dans l'atelier de Nazareth, au cours de sa vie publique, plus saisissante encore dans sa passion et sa mort, et sous les humbles espèces de la Sainte Eucharistie. — Ce que nous croyons est la pleine vérité, bien que nous ne la percevions point par nos sens. Nos sens nous trompent : ils nous montrent de la grandeur, de l'importance, là où il n'y a en réalité ni importance, ni grandeur. Ils ne savent pas nous renseigner sur la véritable grandeur, sur ce qui nous importe souverainement. Apprenons donc à ne point nous en tenir au seul témoignage des sens, mais à juger toujours à la lumière de la foi. Seule cette lumière nous éclaire sur notre grandeur véritable. Cette lumière est semblable à celle dans laquelle, sur le Thabor, les apôtres contemplèrent leur Maître. Ce que le monde appelle grandeur est sans importance devant Dieu. A la lumière de la foi, nous reconnaissons que tous nos actes ont une incomparable valeur s'ils sont l'expression de notre soumission à la souveraineté de Dieu, alors même que le monde n'en juge point ainsi. A la lumière de la foi, nous comprenons que la terre ne peut rien offrir à Dieu qui soit plus grand, plus glorieux pour lui, tandis que les événements autour desquels on fait tant de bruit, que la T. S. F., les journaux et l'histoire ne manquent pas de célébrer, sont, en réalité, bien petits et n'ont peut-être aucune importance. — Le mystère de la Transfiguration peut nous être une source de

grande consolation et de continuel contentement, alors surtout que l'uniformité de nos travaux quotidiens ou la monotonie de nos occupations sont de nature à nous lasser, à nous ôter le goût du travail.

Comme les apôtres, prenons joyeusement la résolution de marcher fidèlement et sans réserve à la suite de Jésus qui, par amour pour nous, s'est dépouillé de la magnificence et de la gloire qu'il nous a permis d'entrevoir un moment. Cette gloire de la Transfiguration, une vie d'ineffable bonheur, devaient être l'apanage inaliénable du Fils de Dieu ; par amour pour nous, il y a renoncé, et c'est uniquement dans notre intérêt, qu'il s'est un moment révélé dans sa magnificence. Ce Guide désintéressé ne mérite-t-il point que nous soyons prêts à le suivre dans la voie qui est pour nous la meilleure et la plus juste ? Ici, nous le voyons clairement : S'il a choisi cette voie pour lui-même et s'il nous la montre, c'est uniquement parce qu'il n'en est pas de plus sûre pour nous conduire à notre but véritable. Dans sa sagesse et sa bonté, le Père céleste ne voit rien de plus important à dire aux apôtres et à nous, sinon que nous devons écouter son Fils, suivre son Fils. Et peu de temps auparavant, Jésus avait prêché le devoir de porter notre Croix, de nous renoncer nous-mêmes. Sur cette terre, pour le Sauveur comme pour nous, le devoir consiste à glorifier Dieu par le sacrifice du don de nous-mêmes. Ce devoir exige de nombreux renoncements aux sollicitations de la nature inférieure ; il exige la patience dans la souffrance et les adversités. Mais voyons aussi, dans le Sauveur transfiguré, quelle gloire nous attend un jour, si nous avons suivi Jésus jusqu'à la mort.

L'onction de Jésus à Béthanie

Un miracle opéré pour ainsi dire aux portes de Jérusalem, la résurrection de Lazare, avait profondément troublé les adversaires de Jésus. Le fait leur avait été rapporté par des témoins oculaires, et chacun pouvait voir à Béthanie Lazare rendu à la vie. Il était impossible de nier le miracle. En hâte les grands prêtres et les Pharisiens s'assemblèrent pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Ils décidèrent la mort de Jésus. Nouveaux conciliabules. Comment s'y prendra-t-on ? Alors Jésus, sachant que son heure n'est pas encore venue, se retira dans le désert près d'Éphrem, à quelques heures de Jérusalem.

La conduite des adversaires du Sauveur nous montre, avec une évidence bien faite pour nous inspirer la crainte, ce qui arrive lorsqu'on s'attache à ses idées au point de ne vouloir y renoncer à aucun prix. Les Juifs attendaient un Messie politique et ils n'en voulaient pas d'autre. Sur la question religieuse, ils s'étaient fait leur opinion. Jésus n'y répondant pas, ils le rejetèrent. Par suite de leur entêtement ils en vinrent à ce point que les miracles les plus authentiques du Sauveur ne purent les convaincre de sa mission divine. Jésus ne pouvait avoir raison, parce qu'ils auraient dû avouer leur erreur. Et cela, ils ne l'admettaient pas. L'orgueil ne cède pas, l'orgueil ne s'incline pas, même devant la vérité. Or, pour triompher, il ne leur restait qu'un moyen : supprimer Jésus. Et voilà la raison définitive de l'hostilité des Juifs contre

le Messie. Comme il arrive d'ordinaire, ils eurent soin de dissimuler leurs sentiments secrets et égoïstes en prodiguant de pieuses paroles.

Déjà la fête de la Pâque approchait, et de nombreux pèlerins venaient à Jérusalem pour accomplir leur devoir religieux, et tous se demandaient si Jésus oserait se montrer à Jérusalem à l'occasion de la fête. En effet, « les grands prêtres et les Pharisiens avaient donné ordre que, si quelqu'un savait où il était, il le découvrît afin qu'ils le fissent prendre ». (Jean, xi, 56).

D'après notre manière de fixer les dates, Jésus se rendit à Jérusalem le vendredi avant la fête de la Pâque, puis il revint à Béthanie. Le samedi, on lui offrit chez Simon le Lépreux, un repas auquel Lazare assista, tandis que Marthe, toujours empressée au service du Maître, s'occupait des détails de la réception. — A diverses reprises, Jésus avait parlé de sa mort prochaine. La manière dont il rapproche de sa sépulture l'onction faite par Marie permet de conclure que les deux sœurs et leur frère savaient que l'heure de la Passion du Sauveur était proche. Ainsi le repas devient un repas d'adieux, et Marie y trouve l'occasion de nous donner un bel exemple de sa foi et de son attachement au Maître. Elle s'approche de Jésus, « avec un vase d'albâtre plein d'un parfum de grand prix (que Judas évaluait à plus de 200 francs), elle le répand sur les pieds de Jésus et les essuie avec ses cheveux. Puis, elle brise le vase et répand le reste du parfum sur la tête du Sauveur, et toute la maison fut remplie de l'odeur. » (Jean, xii, 3. Marc, xiv, 3.) — En se prosternant humblement devant

le Maître, en se réservant le soin de répandre le précieux parfum sur les pieds de Jésus, puis de briser le vase d'albâtre pour verser le reste sur la tête du Sauveur, elle attestait magnifiquement sa foi en lui, son amour pour lui. Quand il s'agit de lui, il n'est rien de trop précieux ; elle et tout ce qui lui appartient sont à son service sans réserve. Comme Jésus le fait remarquer, « elle a fait ce qui était en son pouvoir ». Elle a embaumé mon corps par avance, pour prévenir ma sépulture. » (Marc, xiv, 8). Elle sait qu'il va se rendre à Jérusalem pour y mourir ; mais elle ne veut pas qu'il la quitte sans avoir reçu un témoignage de l'amour de ceux qui restent. Elle oint, elle parfume ce corps qui, bientôt, sera cruellement meurtri, déchiré par des ennemis envieux ; elle veut, pour ce suprême hommage, ce qu'il y a de plus précieux, les parfums les plus suaves que la nature et l'art des hommes peuvent produire.

Et précisément, ce suprême hommage, cette magnificence ne manquent pas d'attirer l'attention des convives. Ils ne peuvent s'empêcher de voir dans cette précieuse onction un excès de prodigalité. Une moindre dépense eût été suffisante.

Jésus, cependant, permet cette onction ; loin de blâmer Marie, il prend sa défense. Il voit son intention, il approuve le témoignage de sa foi et de son amour. Et ainsi il répond par avance aux critiques de tous les temps, à tous ceux dont la foi moins vive et l'amour moins profond voient facilement une prodigalité dans l'emploi des biens de ce monde pour le service de Dieu ou pour son culte. Les vrais croyants suivent l'exemple de Marie ;

rien n'est trop beau, trop coûteux, lorsqu'il s'agit du Seigneur. Et aujourd'hui encore le Seigneur approuve cette prétendue prodigalité, parce qu'elle est l'expression d'une foi vive et d'un profond amour. Tous les biens terrestres n'ont de prix qu'en tant qu'ils servent à glorifier Dieu, et on ne peut faire un meilleur usage de ces biens qu'en s'en dépouillant pour les mettre au service de Dieu. Voilà pourquoi Jésus ajoute : « Je vous le dis en vérité, partout où sera prêché cet Évangile, dans le monde entier, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire. » (Marc, xiv, 9.)

Parmi les convives qui protestèrent contre la prodigalité de Marie, saint Jean se contente de nommer Judas, mais, d'après le récit des Synoptiques, d'autres apôtres jugèrent de même. Peut-être subissaient-ils l'influence du traître ; peut-être obéissaient-ils à des sentiments trop humains. Quoi qu'il en soit, il est certain que Judas seul fait preuve d'un mauvais sentiment, d'un sentiment odieux. En même temps, le dépit lui devient une occasion de rompre définitivement avec le Maître, de le trahir. Déjà au cours de l'année précédente, à propos de l'annonce et de la promesse de l'Eucharistie, nous avons entendu cette effrayante parole de Jésus : « Ne vous ai-je pas choisis au nombre de douze ? Et néanmoins l'un de vous est un démon ! » (Jean, vi, 71.) Alors Judas ne quitta point le Sauveur, comme le firent d'autres disciples qui trouvèrent « trop dure » la parole du Maître. Il resta, bien que ne croyant point. Tandis que, chez les autres apôtres, la foi

s'affermissait toujours davantage, il s'enfonça de plus en plus dans l'incrédulité et l'hypocrisie. Depuis longtemps, il ne faisait qu'extérieurement partie du collège des apôtres. L'avarice, l'amour du gain le conduisirent à sa perte. Probablement, de même que dans une certaine mesure les autres apôtres, rêvait-il d'un royaume terrestre du Messie, où il occuperait l'une des premières places. Mais alors que, chez les autres apôtres, le sentiment religieux dominait et, sans cependant se libérer complètement de tout mélange humain, s'affirmait de plus en plus sous l'influence des enseignements du Maître, Judas, retenu par son égoïsme et ses aspirations terrestres, ne pouvait rien comprendre à des révélations d'un ordre supérieur. Il ne cherchait que son propre avantage, et exclusivement les profits matériels. Il avait réussi à se faire l'administrateur des aumônes que recevaient Jésus et les apôtres, mais administrateur malhonnête. Le doux saint Jean le qualifie du nom de « larron », qui mettait de l'argent de côté pour son propre usage.

Plusieurs fois il avait entendu Jésus parler de sa passion et de sa mort. Il ne pouvait concilier les miracles du Sauveur avec de telles paroles et il pensait que tout cela était encore dans le lointain, alors qu'il comptait sur une prompte réalisation du royaume terrestre du Messie. Mais maintenant le Maître parle avec précision. Il se rend, dit-il, à Jérusalem pour y mourir, et, répondant au reproche de prodigalité adressé à Marie, il a formellement déclaré que cette onction était faite en prévision de sa sépulture. Judas perd alors

tout espoir. Il est mécontent de voir disparaître la possibilité de retirer quelque profit de la vente du parfum. Il songe à trouver une compensation à cette perte en vendant son Maître. Et lorsque, trois jours plus tard, Jésus précisa que, dans deux jours, il serait crucifié, il jugea que le Sauveur lui-même regardait son œuvre comme perdue. Il ne se faisait pas une idée plus haute de la mission de son Maître ; et, afin de retirer encore quelques profits de l'effondrement de ses espérances messianiques, il résolut d'exécuter son projet.

Nous voyons ici, par un double exemple, comment peu à peu et lentement nous arrivons à prendre définitivement position en ce qui concerne nos rapports avec Dieu. Marie dont l'âme est droite et désireuse du salut, Marie qui se plaît volontiers aux pieds du Maître pour se pénétrer de ses enseignements, progresse sans cesse dans la connaissance et l'amour de Jésus, comme le prouve la scène de l'onction, que nous venons de méditer. — Judas, au contraire, s'est laissé entraîner par l'amour de l'argent. Ce sentiment l'a progressivement rendu incapable d'une conception plus élevée des choses. Il se faisait du Royaume du Messie une idée toute matérielle et terrestre qui flattait ses passions. Nous ne trouvons rien en lui qui indique le don de soi-même à Dieu. C'est à l'argent qu'il se donne tout entier. Il comprend à sa manière les miracles de Jésus et il n'accorde aucune attention aux paroles qui ne lui plaisent pas, ou bien il les interprète mal. S'il en était autrement, nous ne pourrions nous expliquer comment il reste encore parmi les apôtres bien que, depuis une année au moins, il ait cessé

de croire. Maintenant que, d'après lui, Jésus vient de reconnaître que sa cause est perdue, il s'en veut à lui-même d'être resté si longtemps auprès du Maître, pour voir s'évanouir son espoir d'occuper un poste lucratif dans le royaume du Messie. A cela s'ajoutent l'onction à Béthanie et le scandale de la prodigalité de Marie ; et le Messie approuve Marie, il la loue, il prend sa défense ! Dépit de Judas qui se voit frustré d'un gain possible.

Pour tout homme qui se fait l'esclave d'une passion, l'heure où il reconnaît que, sur un point, il n'a pas atteint le but escompté, est toujours une heure critique. Il s'irrite, il s'agite, il cherche à se tirer d'affaire à tout prix. Il est incapable de réfléchir tranquillement. Il n'a qu'une chose en vue, parvenir malgré tout à satisfaire son désir. On en a fait souvent l'expérience. Un homme attaché à l'argent en vient à des sentiments si dépravés qu'il ne recule devant rien et recourt aux moyens les plus condamnables pour atteindre son but. Tel était, semble-t-il, l'état de Judas, lorsqu'il vit lui échapper le gain qu'il espérait de la vente du parfum employé par Marie. Son dépit s'accrut encore, lorsque Jésus prit la défense de Marie. Dès lors, tout moyen de compenser la perte lui sembla bon. Et comme Satan lui suggère la pensée qu'il doit vendre son maître, puisque ce maître fait échouer ses projets, il accueille cette pensée. Jésus n'a-t-il pas déclaré lui-même que sa mort était proche ? Autant rompre dès maintenant avec lui !. L'occasion s'offre de prévenir le coup et, en outre, de « faire une affaire ». Il se dit qu'aussi bien le Maître est perdu ; ses paroles le font entendre. Donc, peu

importe qu'il le livre aux mains de ses ennemis, s'il trouve ainsi pour lui-même une compensation à la haute situation qu'il se promettait dans le royaume du Messie. — A l'aide de ces pensées, Judas étouffe les remords de sa conscience, ou plutôt Satan leur impose silence. Au cours des derniers événements, entraîné par l'amour de l'argent, Judas était comme grisé, inaccessible à toute pensée noble, loyale, affectueuse, mais capable du forfait le plus noir de l'histoire tout entière ; — et pour que Judas s'en aperçût, il fallut que le Sauveur fût réellement entre les mains de ses ennemis.

Le don absolu de soi-même à Dieu inspire les hautes pensées, la générosité, l'héroïsme ; le don de soi-même aux intérêts matériels, la poursuite d'un but terrestre, l'égoïsme rendent l'homme capable des pires folies, des compromis les plus déshonorants.

L'amour de la Croix

(troisième degré de l'humilité)

Lorsque nous contemplons la vie publique du Sauveur, nous le voyons sans cesse faire preuve d'une puissance sans borne. Rien ne lui est difficile ; rien ne surpasse son pouvoir. Nulle maladie n'est si grave, si avancée qu'il ne puisse la guérir. Il arrache même sa proie à la mort ; il rend la vie à un cadavre déjà en putréfaction. Il commande aux poissons, aux vents et aux flots, et ils lui obéissent. Il change l'eau en vin. Avec quelques pains

et quelques poissons, il nourrit une multitude. C'est en vain que ses ennemis cherchent à s'emparer de lui : il passe tranquillement au milieu d'eux, et ils ne peuvent l'arrêter. Il n'a qu'à le vouloir, et, le jour des Rameaux, le peuple lui prépare un triomphe magnifique.

Pourquoi donc, peut-on se demander, n'a-t-il pas à jamais supprimé les maladies et les souffrances ? Il est venu pour réparer la faute de nos premiers parents. Pourquoi ne nous a-t-il pas ouvert de nouveau le paradis d'où ils avaient été chassés ? Il a fait le plus difficile, le plus important : il nous a mérité la grâce sanctifiante, ce don surnaturel, et ouvert le ciel. Pourquoi — et cela était moins difficile — ne nous a-t-il pas rendu également ces dons préternaturels : l'exemption de la concupiscence, de la souffrance et de la mort ? Ses mérites étaient-ils donc insuffisants pour cela ?

Assurément, il l'aurait pu ! Il a surabondamment expié la faute de nos premiers parents. Il lui suffisait de vouloir, et il n'était plus question des restes de la faute originelle. Pourquoi donc n'a-t-il point voulu les supprimer ? — Il a vu un autre moyen de rendre à Dieu une gloire plus grande.

Encore une fois rappelons-nous les vérités fondamentales de notre vie. Nous sommes sur la terre pour glorifier Dieu par le sacrifice du don de nous-mêmes. Ce sacrifice est d'autant plus honorable pour Dieu, qu'il est plus parfait et sans réserve. La glorification de Dieu est d'autant plus grande que le sacrifice est plus dur et plus difficile. Ce don de soi ne rend pas à Dieu une gloire spéciale, s'il ne nous coûte aucune peine et n'exige ni renonce-

ment à faire, ni victoire à remporter ; mais il peut devenir pénible, particulièrement difficile, et il procure à Dieu une gloire bien autrement grande, s'il demande le renoncement à nos propres désirs, à nos commodités personnelles, le support des souffrances, des tristesses de la vie, des adversités et des contradictions de tout genre. Le sacrifice est vraiment glorieux, lorsqu'il est le don de soi-même tout entier, le sacrifice de la vie.

A cette lumière, nous comprenons la valeur infinie de la Vie et de la Passion de Jésus-Christ. Tout y était donation de lui-même à la volonté du Père, par les plus grands sacrifices personnels. C'est pourquoi, il n'y eut jamais sur la terre rien de plus agréable à Dieu que la vie et la mort du Dieu fait homme. Lorsqu'il reposait à Bethléem, dans la crèche de l'étable, il n'y avait, sur la terre, aucun lieu plus agréable aux regards du Seigneur. Lorsque, dans l'atelier de Nazareth, il maniait la scie et le rabot, il n'y avait sur la terre, aucun lieu que le Seigneur regardât avec plus de complaisance. Lorsqu'il prie en répétant : « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne » ; lorsqu'il est maltraité, conspué, flagellé, couronné d'épines, cloué par son peuple sur le bois infâme de la Croix ; lorsque, sur le point de rendre le dernier soupir dans d'atroces souffrances, il dit : « Tout est consommé ! » — alors s'accomplit le plus complet, le plus puissant des sacrifices et, littéralement, c'est la gloire la plus grande qui puisse être rendue à Dieu sur la terre et dans le ciel. Le ciel, maintenant, avec tous les anges et tous les saints, même

avec la Mère de Dieu, ne peut rien offrir de plus précieux au Père céleste. Alors, Dieu regardait avec une infinie complaisance notre terre où lui était rendue une gloire telle qu'il la récompensait en accordant à tous les hommes de tous les temps le pardon de leurs péchés. — Ni au Thabor, la montagne de la Transfiguration, ni au mont des Oliviers d'où il s'élève vers le ciel, ni au splendide triomphe de son entrée à Jérusalem, le Sauveur ne procure la gloire de Dieu avec une plénitude qui ne puisse être surpassée : il l'a fait au Golgotha.

Si le Sauveur nous avait libérés de la souffrance, des adversités, de la lutte, des tentations, nous aurions perdu les occasions les plus précieuses de rendre à Dieu une gloire particulièrement grande. Et c'est là cependant la chose la plus importante que nous puissions faire en ce monde, rendre à Dieu la plus grande gloire possible. Et cette gloire est d'autant plus grande que le sacrifice de nous-mêmes est plus difficile. *C'est pourquoi, par amour pour nous, le Sauveur nous a laissé la lutte, la souffrance. Voilà pourquoi* il a voulu que Marie fût debout au pied de la Croix : c'était *par amour* pour elle. Il aurait pu faire qu'elle mourût avant sa Passion, ou que, durant sa Passion, elle restât à Nazareth dans l'ignorance de ses souffrances jusqu'au jour de la Résurrection. Non ; sa Mère devait être là et offrir avec lui le sacrifice du don d'elle-même, en se soumettant à la volonté du Père céleste. *Voilà pourquoi* il a voulu que ses Apôtres fussent martyrisés : c'était *par amour* pour eux, et non par impuissance. Il aurait pu faire qu'il en fût autrement. Non ; dans leur martyre, les Apôtres

trouvaient l'occasion de rendre à Dieu une gloire plus grande. *Voilà pourquoi* il a permis que durant des siècles les chrétiens de la primitive Église fussent persécutés : c'était *par amour :* ces premiers chrétiens, prémices des rachetés par la Croix, glorifiaient le Seigneur mieux qu'ils ne l'auraient pu dans la paix et les joies du paradis. — *Voilà pourquoi* il permet qu'en tout temps les chrétiens vertueux aient si fréquemment à souffrir : c'est *par amour ;* il veut leur donner la possibilité d'offrir le sacrifice d'eux-mêmes d'une manière plus glorieuse pour le Seigneur.

La souffrance est le legs le plus précieux du Rédempteur qui, mourant, n'a pas voulu nous frustrer de ce qui lui a permis de rendre au Père la plus grande gloire possible.

Nous comprenons maintenant pourquoi saint Jean, rapportant comment le Sauveur annonçait à Pierre le martyre qui l'attendait, ajoute : « Or il dit cela pour signifier par quelle mort il devait glorifier Dieu. » Les Apôtres ne pensaient pas autrement, lorsque, après avoir été flagellés, ils sortaient de la salle du Conseil, « tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus ». Saint Jean de la Croix pensait de même lorsque, répondant au Sauveur qui lui demandait quelle récompense il voulait pour sa fidélité à le servir, il dit : « Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous ! » Nous comprenons cette prière de sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir ! »

Une vie sans souffrance lui semblait n'avoir aucun prix. — Et combien plus éloquente la prière de sainte Marie-Madeleine de Pazzi : « Ne pas mourir, mais souffrir ! » — Même pensée chez sainte Élisabeth de Thuringe, lorsque, par une froide nuit d'hiver, chassée de son château avec ses enfants, jetée dans la rue, elle gagne un couvent voisin pour prier les moines de chanter un *Te Deum* en actions de grâces. — Même esprit, même sentiment chez tous les missionnaires et les religieux de tous les temps : ils demandaient comme une faveur d'être envoyés dans les missions les plus difficiles, aux postes les plus dangereux, au soulagement des maladies contagieuses, ils s'estimaient heureux de pouvoir donner leur vie en sacrifice. — Tel était le sentiment de l'impératrice Augusta, lorsqu'elle écrivit : « A l'école de la souffrance du divin Sauveur, il y a quatre classes : dans la première sont ceux qui disent avec soumission : Je dois souffrir ; — dans la seconde, ceux qui souffrent avec résolution : Je veux souffrir ; — dans la troisième, ceux qui ont de l'expérience : Je puis souffrir ; — dans la quatrième, ceux qui souffrent en remerciant le Seigneur de les faire souffrir. Que Dieu m'accorde la force d'entrer dans la classe supérieure. » (*Allgemeine Rundschau*, 1911, p. 710.)

Maintenant je me rappelle dans quel but j'ai été créé : je dois glorifier Dieu par le sacrifice du don de moi-même. Voilà la grande raison, l'unique raison de mon existence ; voilà l'œuvre vraiment grande, la seule œuvre qui ait pu déterminer Dieu à créer. Sans cette glorification l'univers entier

n'aurait aucune valeur devant Dieu. Je sais que Dieu est infiniment élevé au-dessus de moi, en sorte que mes intérêts personnels ne comptent pour rien quand il s'agit des siens, que je dois travailler non seulement à le glorifier, mais à lui procurer la plus grande gloire possible. — Voici le Sauveur qui m'a préservé de l'enfer, le Sauveur auquel je dois tout. Dieu me l'a envoyé pour me guider, pour m'apprendre comment je puis lui offrir aussi parfaitément que possible ce sacrifice du don de moi-même. Par amour pour moi, il me montre le meilleur chemin à suivre. Et je le vois pauvre, méprisé, soumis aux plus cruelles souffrances, en butte à la plus criante injustice, parce que la gloire rendue à Dieu en sera plus grande. Je l'ai déjà choisi pour qu'il soit mon guide. Et maintenant, je dois examiner si, de mon côté, par respect pour sa divine Majesté, qui sera d'autant plus honorée, je serai pauvre et méprisé, si, par amour pour mon divin Guide, qui, par amour pour moi, a tout souffert, je *n'ai pas à rougir de vouloir être mieux traité que lui*. Pour l'œuvre à laquelle, avec l'appui de son puissant secours, il m'appelle à coopérer, il prend sur lui-même, d'après la volonté du Père céleste et par pur amour pour moi, le fardeau d'indicibles souffrances. — Mon cœur ne doit-il pas éprouver l'impérieux besoin de partager quelque peu ce fardeau ? Le véritable amour demande qu'on partage toutes choses avec celui qu'on aime et que, dans la souffrance, on ne l'abandonne point. Le véritable ami trouve de la douceur à souffrir avec son ami, et par amour pour lui.

Je ferais donc preuve d'un mauvais cœur si,

abandonnant mon Guide, qui, par amour pour moi, a choisi la pauvreté, la souffrance et le mépris, je le laissais dans la peine afin de me faire à moi-même une vie aussi commode que possible. Je ferais preuve d'une honteuse lâcheté, si je faisais passer la satisfaction des désirs de ma nature inférieure avant la fidélité que j'ai vouée à mon Sauveur. Je serais bassement égoïste et effrontément orgueilleux, si je préférais mes intérêts ou plutôt les convoitises de la nature aux intérêts de mon Dieu. Mais j'agirais noblement si, avec courage et en conformité avec les conclusions que j'ai tirées de principes reconnus comme étant la vérité même, je marchais avec joie à la suite de mon Sauveur, à qui j'ai promis d'être fidèle, alors surtout qu'il m'en coûterait, alors même qu'il me faudrait souffrir avec lui, sans permettre que rien me sépare jamais de lui, en sorte que ses pensées deviennent mes pensées, ses préférences, mes préférences, ses épreuves et ses souffrances, mes souffrances et mes épreuves.

Ces dispositions, ces sentiments sont pour saint Ignace ce qu'il nomme le « troisième degré de l'humilité ». Cela revient à dire qu'ayant conscience de sa propre valeur, ou plutôt de son peu de valeur, aux regards de Dieu, on prend la ferme résolution de s'incliner devant sa souveraineté. D'après saint Ignace, on est dans le premier degré de l'humilité, lorsqu'on se soumet à Dieu, au point de préférer tout souffrir plutôt que de l'offenser par un péché mortel. Le second degré suppose l'indifférence ; en d'autres termes, on est sans parti pris à l'égard de toutes les choses terrestres : et, par suite, on ne

veut à aucun prix offenser Dieu, même par le péché véniel. Le troisième degré, qui est le plus parfait, consiste dans l'amour de la croix ; afin de rendre à Dieu la plus grande gloire possible, et par amour pour le Sauveur qui nous a montré cette voie comme étant la meilleure, on écarte toute considération personnelle, tout désir personnel, toute convoitise et l'on préfère la pauvreté, l'humiliation, la souffrance, partagées avec le Sauveur, à la richesse, aux honneurs et au bien-être.

L'amour de la croix est le couronnement des *Exercices ;* il est en même temps celui de la perfection. Il n'est pas une sorte d'exaltation du sentiment, mais le résultat d'une intime et claire connaissance de Dieu et de notre mission en cette vie. C'est la suprême et nécessaire conclusion du Fondement, et elle énonce clairement ce que le Fondement se contentait d'insinuer : nous devons choisir ce qui nous aide *le mieux* à atteindre le but pour lequel nous avons été créés.

Gardons-nous cependant d'entreprendre ce qui dépasse nos forces ou ne répond pas aux intentions que Dieu a sur nous. Nous ne devons pas imiter les Saints en tout ce qu'ils ont fait, parce qu'en nombre de choses Dieu les aidait par des grâces spéciales. Restons sur le terrain de la réalité et ne prenons aucune résolution à laquelle nous ne serions fidèles qu'au détriment de notre santé ou de nos devoirs d'état. N'essayons pas d'aller aussitôt au plus parfait, mais efforçons-nous d'y atteindre lentement et par degrés. Et ici, nous pouvons reconnaître quatre degrés :

1° *Soyons satisfaits si nous ne sommes pas mieux*

partagés que le Sauveur. — Acceptons tous les ennuis, tout le fardeau de la vie et de notre profession, les contradictions, les déceptions, les humiliations, les injustices, bref, tout ce qui nous est désagréable. Nous avons déjà fait un grand pas, si nous restons toujours contents lorsque nous avons une privation à subir, lorsque nous sommes tenus à l'écart, lorsque d'autres nous sont préférés et qu'on ne fait aucune attention à nous, lorsqu'il nous faut tout supporter de la part des autres, renoncer à tous nos goûts, être méconnus, faussement accusés et repoussés de toutes parts. Commençons par ce premier degré et demandons-nous si vraiment nous ne voulons pas être satisfaits de n'être pas mieux partagés que le Sauveur.

2º *Réjouissons-nous de n'être pas mieux partagés que le Sauveur.* — C'est déjà mieux ; non seulement nous résigner ; mais être dans la joie, si nos désirs ne sont pas satisfaits, si nous devons souffrir ou rencontrer le mépris et n'être comptés pour rien, parce que, alors, nous ressemblons davantage à notre Guide. Goûter vraiment de la joie et remercier le Sauveur parce qu'il nous juge dignes de prendre quelque part à sa croix, cela suppose déjà un haut degré de perfection.

3º *Avoir le désir de n'être pas mieux partagés que le Sauveur.* — Il faut une vertu courageuse pour souhaiter sincèrement, pour demander sérieusement que le Sauveur nous envoie la souffrance, l'humiliation. Il n'est pas prudent de faire soi-même le choix : il y aurait à craindre l'amour-propre. Tout au plus pourrions-nous demander une chose pour laquelle nous éprouvons de la ré-

pugnance. Il vaut beaucoup mieux laisser à Dieu le soin de nous envoyer ce qu'il sait devoir être pour sa plus grande gloire, sans dépasser nos forces.

4° *Choisir ce qui nous permettra de n'être pas mieux partagés que le Sauveur.* — Nous supposons naturellement que, d'un côté comme de l'autre, la gloire de Dieu est recherchée. Choisir alors ce qui nous est le plus désagréable uniquement parce que Dieu en sera mieux glorifié et parce que nous ressemblons davantage au Sauveur, c'est l'héroïsme dans la vertu.

Commençons par le premier degré : il nous prépare aux autres. Peut-être, plus tard, jetant un regard en arrière, pourrons-nous avoir la joie de nous dire que telle a été notre disposition habituelle. N'oublions pas que nous ne pouvons jamais, relativement à ce degré, arriver à « l'état de possession », de façon à l'avoir atteint pour toujours. Veillons plutôt, en mille et mille occasions, à y parvenir de nouveau, en luttant contre la résistance de notre nature inférieure jusqu'au terme de notre vie.

De nous-mêmes, nous ne pouvons pas atteindre cette perfection. Voilà pourquoi saint Ignace veut que, dans un triple colloque, nous demandions cette grâce à la Mère de Dieu, au Sauveur, au Père céleste.

Saint Ignace veut que nous consacrions un jour entier à cette méditation. On voit quelle importance il y attache. Aux deux répétitions demandées on peut entremêler cette pensée : Nous devons, sur cette terre, témoigner le don de nous-mêmes à Dieu surtout par l'amour du prochain.

Par cette charité, nous devenons plus particulièrement semblables à Dieu qui est « charité ». Nous l'avons vu, le Sauveur devait nous révéler l'amour infini de Dieu en se faisant homme et en nous rachetant sur la Croix. Nous l'imiterons d'autant mieux que, fidèles à son exemple, nous ferons par nos sacrifices et nos souffrances le bien autour de nous.

Il est *une pensée* qui, dans ces réflexions, *ne doit pas intervenir ; c'est la pensée de la récompense.* Nous pouvons remarquer ici quelle place saint Ignace fait à cette pensée dans les *Exercices.* Dans le Fondement, il nous dit simplement : l'homme est créé pour servir Dieu et faire ainsi son salut. La méditation sur l'enfer nous montre le sort réservé à l'homme qui refuse à Dieu le don de soi-même. Dans la méditation sur le règne de Jésus-Christ, il est bien fait mention de la récompense dans l'appel du Sauveur, mais elle n'intervient pas à propos de l'offrande de soi-même. Dans la méditation de *Deux Etendards*, il n'en est pas question davantage. Dans la prière : « *O Deus, ego amo te*, Mon Dieu, je vous aime », il est dit : « *Nec præmii ullius spe*, en dehors de tout espoir de récompense. » Dans la quatrième section qui nous montre le Sauveur ressuscité, saint Ignace insiste : Nous devons, dit-il, nous réjouir de ce que, pour Jésus, tout est bien maintenant, que toute souffrance est finie pour lui. Pas un mot pour indiquer qu'un jour il en sera de même pour nous. La pensée d'un avantage personnel doit donc rester, pour ainsi dire, à l'arrière-plan dans la lutte contre notre

nature inférieure ; mais nous devons nous attacher surtout à la pensée de notre devoir qui consiste à glorifier Dieu et à nous conduire par un généreux sentiment d'amour pour Jésus-Christ notre Guide. En nous arrêtant trop à la pensée d'un avantage personnel, nous risquons d'attacher à un bien passager, visible, sensible, plus de valeur qu'aux biens invisibles qui nous attendent. Dans l'accomplissement du devoir, qu'il ne soit pas question d'un profit mesquin, d'un intérêt personnel. Allons de l'avant dans un noble enthousiasme pour notre devoir, qui est la plus grande gloire de Dieu : *Major Dei gloria*.

TROISIÈME SECTION

La dernière Cène

La célébration de la Cène pascale comprenait quatre parties. Après que ceux qui y prenaient part avaient procédé à la purification des mains, une coupe était remplie de vin, et le maître de la maison prononçait une bénédiction et récitait une prière pour remercier Dieu de ce qu'il leur accordait de célébrer cette fête. Alors, la coupe circulait parmi les convives, et chacun y buvait ou en versait quelques gouttes dans sa propre coupe plus petite. — La deuxième partie commençait par la présentation des mets : l'agneau pascal, des pains azymes, des herbes amères ; le père de famille bénissait ces dernières qui devaient être distribuées avec les pains azymes. Une seconde coupe de vin était versée et le père de famille, répondant à la question des plus jeunes convives, expliquait brièvement la signification de la fête. Puis l'on chantait quelques psaumes. Alors la deuxième coupe circulait, et la troisième partie commençait avec le repas proprement dit. Le père de famille rompait les pains azymes et les distribuait avec les herbes amères. Alors on mangeait l'agneau pascal. — Après le repas, pour la troisième fois était remplie la coupe que le père de famille bénissait et présen-

tait aux convives. Enfin, le chant de quelques psaumes, en actions de grâces, accompagnait une quatrième coupe que le père de famille bénissait : et la fête prenait fin.

Nous pouvons ainsi nous représenter la dernière Cène. Jésus, accompagné de ses Apôtres, est entré dans la salle. Après la purification des mains, ils prennent place sur des coussins ou divans. A l'origine, on devait rester debout pour manger l'agneau pascal ; mais il semble que plus tard la coutume s'est établie, en souvenir de la délivrance de la servitude d'Égypte, de se vêtir et de s'étendre sur des coussins comme pour un repas de fête. Jésus ouvre la réunion par ces paroles : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir. Car, je vous dis que désormais je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. »

Comprendrons-nous jamais à quel point Jésus attendait ce moment, qui devait marquer la fin de l'Ancien Testament et le commencement du Nouveau, l'Alliance éternelle ? Pour la dernière fois, il célébrait la Pâque figurative, et, seul, il la célébrait en ce jour, les Juifs l'ayant arbitrairement renvoyée au lendemain. A la figure allait succéder l'offrande du véritable Agneau pascal, par la première oblation de la sainte Messe. L'œuvre pour laquelle le Fils de Dieu s'était fait homme, pour laquelle pendant plus de trente ans il avait vécu et travaillé, l'œuvre la plus sublime dont le monde pût être témoin, allait s'accomplir ; et c'est maintenant qu'il voulait la réaliser.

Revenons au plan de Dieu dans la création. Dieu ne pouvait créer qu'en vue de sa propre gloire. Sur cette terre et de la part des hommes cette gloire devait lui être rendue par le sacrifice de soi-même : les hommes, devenus pour l'éternité des témoignages de l'infini amour de Dieu, le glorifieraient. Le symbole éloquent du sacrifice intérieur du don de soi-même est le sacrifice extérieur par lequel on reconnaît Dieu comme le souverain Maître et Seigneur. — Par la faute originelle, ce plan a été ruiné, la grâce sanctifiante qui nous ouvrait le ciel a été perdue. Nous avons vu pourquoi, bien que prévoyant la chute d'Adam et d'Ève, Dieu les avait choisis pour qu'ils fussent nos premiers parents : il lui devenait possible de révéler toute l'ardeur et toute la puissance de son amour en expiant lui-même sur la Croix les péchés des hommes, en rachetant à ce prix la vie surnaturelle de nos âmes. La mort de Jésus sur la Croix était en même temps le sacrifice le plus excellent, le plus glorieux qu'il fût possible d'offrir à Dieu.

Maintenant, pour Jésus, l'heure est venue où ces deux merveilles vont se réaliser. Mais il semble que, pour lui, ce n'est point encore assez, comme nous l'indiquent les paroles de saint Jean : « De même qu'il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin », il les aima jusqu'à épuiser pour eux les trésors de son amour. Cette révélation de l'infini amour de Dieu et cette grandiose glorification de Dieu, fruits de son sacrifice sur la Croix, ne pouvaient-elles se renouveler sans cesse ? Après le sacrifice offert sur la croix, chaque homme avait également le devoir de rendre

hommage à Dieu par l'oblation du sacrifice extérieur. Les sacrifices de l'Alliaàce ancienne avaient pris fin au Golgotha. Comment les remplacer ? Un sacrifice indépendant du sien ne pouvait plus se concevoir. N'y avait-il pas un moyen d'appliquer aux hommes, dans la plus large mesure possible, les fruits du sacrifice de la Croix ? Il va bientôt monter au ciel, mais ne lui est-il pas possible de rester parmi les hommes, pour les consoler et les fortifier par sa présence ?

Nous l'avons vu : dans sa sagesse, dans son amour infini, Dieu a trouvé ce moyen. Par le saint sacrifice de la messe, son sacrifice de la Croix sera sans cesse rendu présent ; il sera lui-même l'aliment des fidèles dans le banquet du sacrifice ; et, dans le tabernacle, il restera jusqu'à la fin des siècles parmi les siens ! — Avec quelle joie Jésus voyait venir ce moment où il pourrait donner aux siens ce magnifique et précieux présent ! Il l'avait réservé pour la fin. Comme un père qui, durant sa vie entière, a travaillé pour ses enfants et leur laisse, au moment de mourir, tout ce qu'il possède, heureux de pouvoir leur léguer un riche héritage, ainsi le Sauveur a voulu, avant son départ, nous faire un dernier présent, le meilleur que son amour ait pu trouver, et il se sentait heureux de pouvoir le faire aussi grandiose. Et son désir allait toujours croissant ; toujours avec plus d'ardeur, il attendait ce moment ! — Le moment est enfin venu !

La célébration de la Pâque légale commence. La première coupe est remplie de vin. Jésus prononce la prière en remerciant de ce qu'il lui est

donné de célébrer cette fête ; il bénit la coupe et la présente aux Apôtres. Lorsque tous ont bu, on apporte l'agneau pascal et les autres mets. Jésus prend des herbes amères, les bénit et les présente autour de lui. La deuxième coupe est remplie. C'est vraisemblablement saint Jean qui, étant le plus jeune, pose la question traditionnelle et demande quelle est la signification de cette fête ; et Jésus rappelle comment autrefois, en Égypte, à ce sacrifice, au sang de l'agneau pascal, à la manducation de la chair de cet agneau, Dieu a attaché, pour les enfants d'Israël, la préservation de l'ange exterminateur, la délivrance de la servitude, le salut par le passage de la mer Rouge. Un agneau ne pouvait, par lui-même, avoir cette vertu : il la tenait de lui, le véritable Agneau pascal. La préservation de l'ange exterminateur, la délivrance de la servitude, le passage de la mer Rouge étaient des figures de l'avenir. Mais lui, l'Agneau véritable, il libérait les hommes de l'esclavage de Satan, il les préserverait de l'ange exterminateur qui frappe de la mort éternelle et il les aiderait à franchir les dangers du monde, comme Israël a traversé les flots de la mer Rouge. — Alors, on chante les psaumes et le repas commence. Jésus bénit les herbes amères et les pains sans levain, puis il les présente aux Apôtres. Il découpe et partage l'agneau pascal.

Durant le repas, les Apôtres discutent entre eux une fois encore. Ils se demandent « lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand » (Luc, xxii, 23). Jésus met fin à la contestation en disant que, dans son Royaume, le plus grand doit être le ser-

viteur des autres. Et, afin de leur donner un exemple convaincant, il se lève et lave les pieds de ses apôtres. Il leur explique, ensuite, la leçon qu'il a voulu leur donner. A la fin du repas, la coupe est remplie pour la troisième fois, elle passe de main en main et la prière d'action de grâces est récitée, pendant que tous se tiennent debout.

Une fois encore, la coupe est remplie : l'heure solennelle, si longtemps attendue, est arrivée. Nous pouvons nous représenter le Sauveur adressant aux Apôtres quelques paroles de ce genre : « Vous avez mangé la chair de l'agneau pascal qui était une figure de l'avenir. Maintenant, pour la première fois, vous allez manger la chair du véritable Agneau pascal. Dans la synagogue de Capharnaüm, je vous ai prédit que vous mangeriez la chair du Fils de l'homme et boiriez son sang. Tous n'avez pas compris alors le sens de mes paroles, mais vous avez cru. Maintenant, je vous donnerai ma chair en aliment et mon sang en breuvage. » — Émus, saisis d'étonnement, les Apôtres regardent leur Maître qui est là, devant eux, dans sa calme majesté. Ils observent attentivement tout ce qu'il fait.

Jésus prend dans ses saintes mains un des pains sans levain, il le bénit en levant vers le ciel un regard pénétré de reconnaissance pour son Père céleste, il se recueille un moment et prie en silence. — Puis, de sa main droite, il bénit le pain, le rompt et le présente aux Apôtres en disant : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps qui sera offert pour vous. » Il prend ensuite la coupe, élève de nouveau ses regards vers son Père, bénit la coupe et la pré-

sente aux apôtres en disant : « Buvez, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance qui sera répandu pour beaucoup pour la rémission de leurs péchés. Ce que j'ai fait, faites-le en mémoire de moi. »

Les apôtres n'ont peut-être pas entièrement compris ce que leur Maître a fait. Ce n'était pas nécessaire. Jésus leur enverrait l'Esprit-Saint qui les éclairerait pleinement. — Avec un profond respect, ils prennent le pain consacré et boivent à la coupe : les premiers entre tous ils reçoivent la sainte Communion, et ils sont ordonnés prêtres ! Et Jésus est dans la joie, son cœur tressaille d'allégresse : il vient de donner aux siens l'ineffable preuve de son amour !

L'amour véritable se manifeste par la bonté ; il veut faire le bien. Plus il est grand, plus il donne. Il est singulièrement grand, lorsque de sa bonté il ne retire aucun avantage pour lui-même, lorsqu'il va jusqu'à donner à ses dépens.

Nous ne pouvons comprendre à quel point le Sauveur nous aime. — Souvent, dans la prière, nous lui répétons que nous l'aimons : « Jésus, je vous aime, Jésus, je suis à vous à la vie, à la mort ». Ce que nous disons ainsi, est-ce toujours la réalité ? — A bien plus juste titre, Jésus peut nous dire : « Pauvre être humain, je t'aime ! Pour toi, je meurs ! Je suis à toi à la vie, à la mort ! » — A l'aide de ces mots, essayons de sonder la profondeur de cet amour.

Homme, pour toi je vis. — Dans le tabernacle, c'est pour toi seul que je vis. Si j'y réside, c'est afin d'être près de toi, pour que tu viennes à moi

te plaindre de tes maux, pour que je puisse te donner consolation, force et secours. Près de moi, tu te reposeras des peines et des soucis de la vie. Sois-en bien certain : il y a là un cœur qui bat pour toi, qui t'aime, qui s'occupe de toi, qui peut te venir en aide et te donner la douce paix du cœur. En ma présence, tu reconnaîtras que tu n'as pas été créé pour la terre, et qu'il y a pour toi des biens meilleurs que les bagatelles et les joies de la terre.

Pour toi, je meurs. — Chaque jour à la sainte messe, se renouvelle le sacrifice que j'ai fait de moi-même sur la Croix. De nouveau, je m'offre ici pour toi comme sur la croix. — Ton devoir est de reconnaître en Dieu ton souverain Maître et Seigneur et de lui rendre hommage. Par tes péchés tu l'as offensé ; ces péchés doivent être expiés. Ton devoir est de le remercier de tout le bien qu'il te dispense. Tu dois demander à Dieu les grâces et la protection dans les dangers et dans tes besoins. Et ces devoirs, tu ne peux les remplir par tes seules ressources. Regarde : ici je m'offre pour toi à mon Père céleste. Par la sainte Messe, tu peux rendre à Dieu la gloire la plus grande qui puisse se concevoir. Par la sainte Messe, tu peux, sans t'effrayer de la grandeur et du nombre de tes péchés, demander le pardon. Pour leur expiation, j'offre au Père mon Sang infiniment précieux. En action de grâces, tu peux offrir à Dieu plus qu'il ne te donne et c'est moi qui présente tes prières au Père céleste, c'est moi qui demande pour toi.

Je suis à toi à la vie, à la mort ! — Au banquet du sacrifice de la sainte Messe, je te donne mon corps pour nourriture, je pénètre en ton cœur, et,

de même que les aliments terrestres nourrissent ton corps, je veux être l'aliment de ton âme. Je veux développer la vie surnaturelle de ton âme, t'inspirer l'amour du bien et la force de faire le bien ; je veux affaiblir ton penchant au mal, guérir les plaies de ton âme. — Et quand viendra la mort, lorsqu'il n'y aura plus de consolations terrestres, je veux, une fois encore, entrer dans ton cœur, te fortifier pour le dernier combat, t'aider à offrir, par amour pour moi, le sacrifice de la vie, de même que par amour pour toi, j'ai offert la mienne.

Remarque préparatoire aux Méditations sur la Passion de Jésus

Le Sauveur est le guide que nous avons résolu de suivre. Dieu nous l'a donné pour qu'il nous montre comment nous devons offrir le sacrifice du don de nous-mêmes. Si le Sauveur s'était borné à nous instruire par ses paroles, nous ne le comprendrions pas entièrement et exactement. En tout cas, nous n'aurions pas soupçonné jusqu'où nous pouvons et devons aller. Trop facilement nous croirions en avoir fait assez, ou même être allés trop loin. Voilà pourquoi il a voulu nous montrer par son exemple ce que nous devons faire et jusqu'où nous pouvons aller.

Nous avons déjà contemplé sa pauvreté, sa vie cachée, son détachement de toutes les choses terrestres ; et nous avons été touchés en constatant qu'il ne reste jamais à mi-chemin, mais qu'il va toujours jusqu'à l'extrême. Nous allons maintenant

méditer sa Passion ; il nous y montre par son exemple quelle doit être notre conduite dans les contradictions et les adversités de la vie. Nous verrons que rien ne peut nous arriver que Jésus n'y ait eu une part bien plus large ; ou plutôt nous verrons que tout ce que nous souffrons n'est rien en comparaison de sa Passion. Dans la méditation sur l'amour de la Croix, nous avons vu les degrés où nous pouvions le suivre. Nous verrons, maintenant, par son exemple, comment, dans la pratique, nous pouvons réaliser ces divers degrés d'imitation. Et nous comprendrons que nous avons déjà fait beaucoup, si nous sommes arrivés au premier degré.

Remarquons en passant comment, dans les applications pratiques des méditations sur la Passion à notre conduite, nous reconnaissons, avec plus de clarté que jamais, l'extrême importance de l'indifférence. Pour suivre le Sauveur dans la voie de ses souffrances, il faut être en réalité sans parti pris, il faut la complète indifférence. Et, d'autre part, rien ne peut mieux que ces méditations conduire à cette complète indifférence. Lorsque nous voyons que, par amour pour nous, notre Guide se soumet à des souffrances si cruelles, la souffrance perd peu à peu ce qu'elle a d'effrayant, de repoussant. Elle nous apparaît sous un autre jour, elle s'éclaire de la lumière de l'amour de Jésus pour nous, en sorte que nous la voyons digne de toute vénération, digne de mériter que nous fassions tous nos efforts parce qu'elle nous fera ressembler au Sauveur. L'horreur naturelle pour toute adversité est surmontée par l'amour pour notre chef et même se transforme en affection pour les croix.

Pour bien comprendre la Passion de Jésus, il faut nous rappeler sans cesse que, d'une manière mystérieuse et incompréhensible pour notre intelligence, la divinité s'est apparemment retirée de Jésus et a laissé sa sainte humanité seule et sans défense contre les souffrances. En Jésus, il n'y a plus, pour ainsi dire, qu'un homme. Comme le montre son cri de douleur sur la Croix, la divinité n'a point supprimé en lui la sensibilité. Il ne jouit plus de la vision béatifique de Dieu, et par suite, il sent pleinement toutes les souffrances. — Nous considérerons toujours que c'est par amour pour nous que Jésus a souffert ainsi, afin de satisfaire pour nos péchés, de payer nòtre dette, de nous enseigner par son exemple l'attitude qui doit être la nôtre dans la souffrance et l'adversité. — « Être content de n'être pas mieux traité que le Sauveur », ces mots dans la suite, n'indiqueront que le premier degré dans l'amour de la croix, degré qu'il est indispensable d'atteindre pour franchir les autres. Ainsi nous laissons déjà paraître les degrés ultérieurs.

Le Sauveur marche au sacrifice

La Cène pascale s'achevait. Jésus, avec les apôtres, avait récité les psaumes qui la terminent, fait ses adieux aux siens et prononcé la prière sacerdotale. Il quitte alors le Cénacle et, accompagné des apôtres, se dirige vers la montagne des Oliviers. — Saint Luc nous fait remarquer (xxii, 39) qu'il s'y rend « selon sa coutume ». Les jours précédents, Jésus enseignait dans le temple et, la nuit, « sortait

et se retirait sur la montagne appelée des Oliviers » (xx, 37).

De son côté, saint Jean nous donne, sous une autre forme, le même renseignement : « Jésus, ayant dit ces paroles, alla avec ses disciples au delà du torrent du Cédron où il y avait un jardin dans lequel il entra, lui et ses disciples. Judas, qui le trahissait, connaissait aussi ce lieu-là, parce que Jésus y avait été souvent avec ses disciples » (xviii, 1, 2). — Évidemment Judas avait déjà formé son plan, et profité de cette connaissance pour livrer son Maître à ses ennemis. — En ce paisible jardin de Gethsémani, au pied de la montagne, Jésus avait souvent passé la nuit en prière, et on a l'impression qu'il voulait se rendre familier le lieu où il commencerait sa Passion. Là, il avait tout prévu, et chaque fois, dans sa prière, il s'entretenait avec son Père du plan de la Rédemption. En lui, la nature humaine reculait en frissonnant devant des souffrances si cruelles et si nombreuses, mais, assurément, chaque fois, il terminait sa prière par un acte d'abandon : « Père, que votre volonté soit faite ! *Ecce venio* », Me voici ! Je suis prêt ».

Pour la dernière fois, Jésus prend le même chemin. Sa vie publique était achevée. Telle est la volonté de son Père ! Dès le début de son ministère, le judaïsme officiel s'était déclaré contre lui et montré complètement hostile. Il s'y attendait. Il ne pouvait en être autrement. Après que les Juifs eurent rejeté son Précurseur pour le livrer à Hérode, ni les miracles de Jésus, ni ses enseignements n'avaient pu convaincre la classe sacer-

dotale et les pharisiens. Aux portes de Jérusalem, il avait ressuscité Lazare. Et Lazare, rendu à la vie, Lazare que nombre d'entre eux avaient vu mettre au tombeau, Lazare que chacun à Béthanie pouvait apercevoir vivant, plein de santé, attestait trop évidemment la divinité de Jésus. Mais ses ennemis restaient incrédules. Ils ne voulaient pas croire. Ils résolurent de mettre enfin à exécution leur décision et de le faire mourir à tout prix. « Ils avaient donné ordre que, si quelqu'un savait où il était, il le découvrît afin qu'ils le fissent prendre » (Jean, xi, 56). — Comme pour répondre à cet ordre, Jésus fit son entrée solennelle dans Jérusalem, et, malgré les protestations des Juifs, d'innombrables acclamations saluèrent en lui le Messie. Chacun des jours suivants, il enseigna dans le temple, et la foule se pressait autour de lui pour l'entendre, « et ses ennemis n'osaient pas publiquement mettre la main sur lui parce que le peuple l'écoutait » (Luc, xix, 48).

Ils tentèrent alors de le compromettre devant le peuple, en lui proposant des questions insidieuses, Mais ses réponses étaient si justes, si probantes. qu'ils se voyaient réduits à se taire, et il leur posa lui-même des questions auxquelles ils ne purent répondre. Se dressant dans sa majesté, il reprocha leur hypocrisie aux Scribes et aux Pharisiens, et les menaça jusqu'à huit reprises du châtiment qui les attendait. « Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les Prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » (Matth.,

xxiii, 37). Et sortant du temple, il se rendit avec ses disciples au mont des Oliviers.

Ce suprême avertissement resta sans effet. Les prêtres, les Scribes, les Anciens s'assemblèrent « et tinrent conseil pour se saisir adroitement de Jésus et le faire mourir », résolus à en finir. Judas vint alors les trouver pour leur livrer son Maître, et ils lui promirent de lui donner de l'argent. (Marc, xiv, 10, 11.) Pleins de joie ils acceptèrent et concertèrent tout avec lui.

Et maintenant, de quel côté sera la victoire ? — Le Père céleste veut que Jésus ne fasse rien pour se dérober aux attaques de ses ennemis. Il doit au contraire s'abandonner à eux sans résistance. Judas a quitté la salle de la Cène et s'est rendu auprès des prêtres ; et, au milieu de la nuit, lorsque dans la ville tout repose, il gagne, à la tête d'une troupe armée, le jardin de Gethsémani, où il livrera son Maître à ses ennemis. — Jésus sait tout. Il connaît le plan de ses adversaires. Il lui serait facile d'y échapper. Il lui suffirait de ne point se rendre au jardin des Oliviers et de se retirer à Béthanie. Soutenu par de nombreux partisans, il pouvait organiser la résistance. S'il n'avait pas admis Judas au nombre de ses apôtres, la trahison n'aurait pas été possible. Bref, il avait eu, il avait encore mille moyens de déjouer l'attaque. Nul sans sa permission ne pouvait mettre la main sur lui. — Mais la volonté du Père est que Jésus se rende comme à l'ordinaire au jardin des Oliviers même s'il sait que, dans quelques heures, ses ennemis y viendront s'emparer de lui. Une fois, encore, il montrera que librement il se livre à eux, puisque d'un mot il les renverse à terre, mais ensuite, il

se laissera lier sans résistance ; tel un agneau conduit à la boucherie il se laissera, sans ouvrir la bouche, conduire à la mort. Voilà le sacrifice que le Père lui demande et Jésus obéit.

Calme et résolu, il se rend avec les onze Apôtres au jardin des Oliviers. Durant la célébration de la Cène, d'autres pensées ont occupé son esprit. Maintenant elles ont disparu ; les événements vont s'accomplir et déjà ils pèsent sur son âme. Mais ses disciples sont encore avec lui. Quel fut leur entretien au cours de la route, nous l'ignorons ; les évangélistes nous en disent peu de chose. Jésus prophétise aux siens qu'en cette nuit tous l'abandonneront. Pierre lui promet une fidélité inébranlable. Jésus lui répond que, par trois fois, il le reniera. — Une fois encore, il leur annonce sa Résurrection. — La volonté du Père est que Jésus reste seul aux mains de ses ennemis, seul dans sa Passion ; c'est pourquoi il ne donne pas aux apôtres une grâce assez puissante pour leur permettre de se tenir auprès de lui. Plus tard, seulement, ils sacrifieront leur vie pour lui. C'est aussi pourquoi il ne leur parle point assez clairement pour qu'ils comprennent tout le sens de ses paroles ; il faut qu'ils restent surpris et déconcertés par les événements. D'ailleurs, ils étaient déjà trop fatigués, comme la suite le montrera bientôt.

Et Jésus a de plus en plus présente à la pensée la destinée qui l'attend. Il voit ses ennemis calculer toutes choses de manière à frapper, espèrent-ils, un coup décisif, qui soit la ruine totale et de sa personne et de son œuvre. Mais il sait aussi qu'ils ne feront que contribuer à l'achèvement de cette œuvre même, qui est la rédemption du monde. Il

gagne, répétons-le, calme et résolu, le jardin des Oliviers, où bientôt les sacrificateurs viendront chercher l'Agneau qui doit être immolé pour le salut du monde. — C'était le chemin de l'oblation du Seigneur qui, conformément à la volonté du Père, se rendait librement là où il devait tomber entre les mains de ses ennemis.

Son exemple et les grâces qu'il nous a méritées par son obéissance à la volonté du Père ont encouragé d'innombrables disciples et leur ont donné la force de rester fidèles à leur poste, de ne point fuir, de ne pas tenter de se dérober lorsqu'ils savaient qu'on les cherchait pour les mettre à mort. Ils voyaient en cela la volonté de Dieu qui leur accordait la grâce de pouvoir, comme leur Maître, sacrifier leur vie au profit de son Royaume. Ils ne songeaient point à eux-mêmes, à leurs intérêts terrestres. La pensée des tortures et de la mort ne les effrayait pas. Une seule pensée les occupait. Dieu serait glorifié par leur mort. Et glorifier Dieu est l'affaire la plus importante, l'acte le plus magnifique qui se puisse accomplir. Tout le reste est secondaire. Pour eux, pas plus que pour leur Maître, la mort n'était une ruine, une défaite : elle était la victoire et le triomphe.

L'agonie du Seigneur

Jésus accompagné des apôtres est parvenu au jardin de Gethsémani. Il demande à Pierre, à Jacques et à Jean de le suivre et, laissant les autres à l'entrée, il pénètre avec eux dans le jardin ; là,

il se sépare d'eux et se retire pour prier. Sa mystérieuse Passion commence.

L'effroi s'empare de son âme ; nous le voyons par les paroles qu'il adresse à ses trois Apôtres en les quittant et que l'Évangile nous rapporte : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ». C'est une véritable agonie. Pour l'homme il n'est pas de plus grande épouvante que celle causée par la mort, surtout si elle vient le surprendre alors qu'il est encore en parfaite santé et garde la lucidité de son intelligence. Sans doute, au cours de sa vie, Jésus a bien prévu qu'un jour il lui faudrait mourir comme son Père le voulait, et toujours il a déclaré qu'il était prêt à obéir : « Je dois être baptisé d'un baptême, et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » (Luc, xii, 50.) Mais maintenant qu'il est en face de sa Passion et que la divinité n'exerce plus sa béatifiante influence sur son humanité sainte, il n'en est plus de même. « Il commence à s'attrister et à être dans une grande affliction » (Matth., xxvi, 37). — En sa nature humaine, il ressent toutes les impressions que nous pouvons éprouver nous-mêmes. Chez lui, elles sont plus vives encore parce que sa sensibilité est plus délicate ; elle se révolte tout entière contre les souffrances et la mort.

Il se prosterne le visage contre terre et prie le Père céleste. L'angoisse devient si grande qu'il ne peut plus rester seul ; il vient auprès de ses apôtres. — Les moribonds qui sentent que la mort approche, demandent qu'on ne les laisse point seuls ; ils saisissent la main d'un parent, d'un ami qui est là ; ils s'y accrochent pour ainsi dire. Il en est de même

pour le Sauveur. Mais lorsqu'il rejoint les apôtres, il les trouve endormis ; ils ne se rendent pas compte de l'état de leur Maître. Et Jésus se retire encore une fois pour puiser des forces dans la prière. De nouveau, le poids de la tristesse l'accable ; il revient à ses apôtres. Ils dorment ! Il lui faut donc rester seul ! « Et les quittant, il s'en va chancelant prier pour la troisième fois ». (Matth., xxvi, 44.)

Et que demande-t-il dans sa prière ? De tout son cœur, avec une ardeur indicible et le profond désir d'être exaucé, il dit, il répète à son Père : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Néanmoins qu'il en soit non comme je le veux, mais comme vous le voulez ! » (Matth., xxvi, 39.) — « Père, tout vous est possible. Transportez ce calice loin de moi ! Néanmoins, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne ! (Marc, xiv, 36.) Au nom de l'amour que le Père a pour lui, il le conjure de ne point lui demander un tel sacrifice. Il prie, il prie encore, il prie longtemps ! Il est tout à cette pensée, « et il répète les mêmes paroles » (Matth., xxvi, 44).

Pour bien comprendre sa souffrance, examinons-en *les causes*. Jésus devait expier nos péchés. — Cette pensée nous est si familière que nous oublions de nous y arrêter, et nous trouvons volontiers que c'est tout naturel. Réfléchissons et supposons le cas suivant. Nous assistons à un procès criminel : le coupable, en raison des méfaits commis par lui, et dont nous avons souffert nous-mêmes, est condamné à vingt années de détention et en même temps à une bastonnade qu'il devra subir chaque semaine. Comme on l'emmène, il s'approche de

l'un d'entre nous et lui dit : « N'auriez-vous pas la bonté de satisfaire pour moi à la justice ? » Cette demande ne manquerait pas de nous stupéfier. Comment ! Je devrais subir vingt années de réclusion et une bastonnade hebdomadaire pour que ce criminel, qui m'a fait tant de mal, reste en liberté ! Je souffrirais pour son bon plaisir ! — Et maintenant, voyons le Sauveur. Le Père céleste lui dit en quelque sorte : « Les hommes ont mérité la détention dans un enfer éternel. Etes-vous prêt à subir la punition à leur place par la flagellation et la mort sur la croix, pour qu'ils recouvrent la liberté ? » Nous étonnerons-nous, si le Sauveur recule d'effroi devant la proposition ?

Et quelles souffrances, quels outrages doivent l'accabler ! Tout est présent à sa pensée ; il voit les mauvais traitements, les affronts, les moqueries, la révoltante flagellation, le cruel couronnement d'épines, l'horrible chemin du Calvaire, le crucifiement, les heures terribles de l'agonie ! Il voit sur ses mains la place que transperceront les clous ; il se voit suspendu à la Croix ; il se voit épuisant jusqu'à la lie le calice dont l'amertume lui arrache ce cri d'une incommensurable douleur : « Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » — Tout cela lui est présent, et le moment est venu où tout va se réaliser ! Son être se révolte, frémit, se dresse. De nouveau, il prie son Père, il lui crie : « Père, mon Père bien-aimé, s'il est possible, détournez de moi ce calice ! Ne me demandez pas ce sacrifice ! Vous pouvez tout ! Éloignez ce calice ! »

Il reconnaît enfin que, pour un grand nombre, ses souffrances resteront inutiles. Dès le matin du

lendemain, l'enfer engloutira un de ses apôtres ! et, après lui, tant d'autres de ceux qu'il lui faut racheter de son sang ! Quelle amertume ! Quelle souffrance ! S'être dévoué en vain, se dire à soi-même que tout est inutile, à jamais inutile ! ! — Et là encore, Jésus est accablé : sa volonté humaine répugne à un tel sacrifice !

Pourquoi Jésus a-t-il permis cette mystérieuse Passion ? Il veut nous montrer qu'il souffre très réellement. Jusqu'à son cri de détresse sur la Croix, nous ne voyons en lui aucun signe extérieur de sa souffrance. Aucun des évangélistes n'en signale. Ne croyons point que la Divinité le rend insensible à la souffrance, comme l'ont été certains martyrs. — Si nous sommes étonnés de voir Jésus trembler devant la souffrance alors que, par amour pour lui, des martyrs sont allés joyeusement à la mort, pensons bien qu'il a pris sur lui-même les angoisses et les craintes pour mériter aux martyrs une force et une joie surhumaines dans leur sacrifice. — Rappelons-nous en outre que sentir la souffrance, la craindre, demander à en être délivré, n'est pas une imperfection, à la condition d'ajouter toujours à notre prière : « Seigneur ! que votre volonté soit faite ! » — Enfin Jésus voulait nous montrer quel est notre devoir lorsque Dieu nous demande quelque douloureux sacrifice.

Le Père céleste n'exauce pas la prière du Sauveur ! L'évangéliste nous dit qu'un ange vient fortifier Jésus. Combien sa souffrance doit être effrayante, puisque lui, qui est le Fils de Dieu, il accepte le secours d'une de ses créatures ! En quoi consistait cette consolation, quelle était cette

force ? Nous l'ignorons. Nous pouvons supposer que l'Ange lui rappela la volonté du Père auquel, par son sacrifice, il rendrait tant de gloire, et les bénédictions et les grâces dont sa Passion serait la source pour les hommes. — De nouveau, Jésus est seul. Il est temps de prendre une décision. Il voit Judas s'approchant à la tête d'une troupe de gens armés. — Il a reconnu que le Père veut son sacrifice ; alors il n'hésite plus ; il ne laisse plus libre cours aux protestations de la nature humaine ; il réagit contre elles. Mais en même temps l'angoisse devient plus accablante, et la lutte est si vive qu' « il lui vient une sueur comme de gouttes de sang, qui coule jusqu'à terre » (Luc, xxvi, 44). Jamais le monde n'a vu chose pareille. Mais sa volonté triomphe. Nous ne le reconnaissons plus. Il revient à ses disciples, les réveille et marche résolument au-devant de ses ennemis.

Il peut y avoir pour nous, au cours de notre vie, des heures semblables à celles que Jésus voulut connaître au jardin des Oliviers. Nous nous trouvons en face d'un sacrifice à faire, et tout proteste en nous ; nous en venons à dire qu'il ne devrait pas en être ainsi. Du plus profond de notre cœur, nous crions à Dieu notre détresse. Dieu ne devrait pas nous demander cela ! Il doit nous exaucer, il faut qu'il nous exauce ! — Gardons-nous de penser, comme nous sommes peut-être tentés de le faire, que Dieu ne peut pas nous demander un tel sacrifice. Il est le Maître et Seigneur ! Il n'a point à tenir compte de nos intérêts terrestres, de nos désirs, de nos craintes, de nos supplications, de nos angoisses, de notre agonie ; il n'en a pas tenu compte

pour son propre Fils ! Il peut se faire qu'il demande ce sacrifice.

Rappelons-nous toujours que sur cette terre une seule chose est nécessaire : il faut que sa sainte volonté soit faite. Tout le reste est accessoire. Nous en avons dans le Sauveur une preuve d'une clarté qu'on pourrait appeler effrayante. La vie de l'Homme-Dieu est, elle-même, chose secondaire ! Le Père ne prend pas en considération les supplications de son Fils ! Que son corps soit si cruellement torturé, que sa vie et l'œuvre de sa vie semblent pitoyablement perdues, qu'il expire lui-même, accablé d'injures et de moqueries, que ses ennemis triomphent... tout cela est secondaire. Ce qui importe, c'est que la volonté du Père s'accomplisse et que Jésus, par sa mort sur la croix, lui rende une gloire qui ne peut être surpassée, et qu'en retour de cette glorification, le Père nous ouvre de nouveau le ciel.

Or, ne nous lassons pas de le répéter, nous avons été créés uniquement pour glorifier Dieu par le sacrifice qui consiste à nous donner nous-mêmes. Nous ne sommes point sur cette terre pour y être commodément, pour y trouver plaisirs, honneurs, estime, réputation, situation élevée, etc., etc. Notre devoir essentiel est de nous incliner devant la volonté de Dieu, et à Dieu seul il appartient de régler comment nous devons le faire. Il est le Maître. Nous n'avons pas le droit de lui poser des conditions ou de lui donner des ordres sur ce point. Nous ne devons pas contrarier sa volonté ou nous dérober, s'il demande une chose contraire

à nos désirs. Il n'est pas nécessaire non plus que l'œuvre entreprise par nous réussisse, que nous ayons mis nos plans à exécution, que le but poursuivi soit atteint ; une seule chose est nécessaire ; il faut que la volonté de Dieu soit faite.

Si de telles heures viennent pour nous, n'oublions pas que nous avons là l'occasion de rendre à Dieu une gloire plus grande que nous ne pourrions le faire, si tout allait conformément à nos désirs. L'acte le plus excellent dont nous soyons capables, est celui par lequel nous renonçons à notre volonté propre pour nous soumettre à la volonté de Dieu. Rien n'importe davantage que la plus grande gloire de Dieu. Le Sauveur lui-même n'a point, par ses miracles, par sa Transfiguration, par l'éclat de son entrée dans Jérusalem, rendu à son Père autant de gloire qu'en lui obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la Croix.

Lors donc que ces heures, que nous appelons les heures du jardin des Oliviers, viennent pour nous, considérons les souffrances de Jésus et répétons sa prière : « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne. Si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. » — Demandons-lui la force, afin d'offrir à son exemple le sacrifice que le Père céleste veut de nous. Si nous avons peur, si l'angoisse nous accable, si notre cœur souffre l'agonie, rappelons-nous notre résolution : Soyons contents, si nous ne sommes pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été.

La nuit de la Passion

1. — *Trahi par un Apôtre*

Cependant Judas, à la tête d'une troupe de gens armés, a pénétré dans le jardin de Gethsémani. Ils pensent surprendre Jésus, convaincus qu'il ne soupçonne nullement ce qui l'attend. Furtivement, ils se glissent dans le jardin et soudain, à leur grande surprise, ils voient dans l'ombre Jésus s'avancer vers eux entouré de ses disciples. Judas se ressaisit bientôt, et, comme il a été convenu, il s'approche du Sauveur, le salue, suivant l'usage du temps, en lui donnant un baiser, et lui dit : « Maître, je vous salue ! »

La trahison de Judas était pour Jésus une humiliation et une amertume. Le fait qu'un de ses Apôtres s'était détaché de lui pour passer à ses ennemis, semblait indiquer chez lui la conviction que les affaires de son Maître n'avaient pas grande importance. — La manière même dont la trahison s'était faite avait quelque chose de révoltant : Judas, de son propre mouvement, était allé trouver les ennemis et s'était offert à mettre son Maître entre leurs mains, s'ils lui donnaient quelque argent. Pour trente deniers, il se jugeait satisfait ! Et c'est ainsi que Judas traite le Maître, dont il a reçu tant de bienfaits, qui a mis sa confiance en lui, qui l'a choisi entre tant d'autres pour en faire un Apôtre ! Quelle déception ! — Et ce baiser, quelle lâcheté ! quelle bassesse ! Par un signe d'amitié, Judas livre son Maître à ses ennemis mortels.

— Et Jésus, que fait-il ? « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ? » « Judas ! vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! » Jésus appelle Judas son « ami ». — Qui donc d'entre nous ne serait heureux d'entendre ce nom de la bouche de Jésus ? Et c'est en ce moment que Jésus parle ainsi au traître ! Il veut lui montrer une fois encore qu'il lit en lui et sait bien ce que signifie ce baiser. En même temps, Judas doit comprendre que Jésus n'est point irrité contre lui, qu'il ne le rejette point. C'était une dernière grâce faite à Judas : il la refuse !

Il peut nous arriver également de connaître ces amertumes et de nous voir trahis par ceux en qui nous avions confiance, à qui nous avions témoigné des préférences. Quelle n'est pas alors notre irritation ! Nous nous sentons profondément blessés, nous sommes tentés de nous venger. — C'est une épreuve, une permission de la divine Providence. Nous devons alors pratiquer la douceur et la patience, réprimer les sentiments d'aversion ou de vengeance. La charité chrétienne nous commande d'aimer nos ennemis et ceux qui nous font du mal, de souhaiter leur bien, de prier pour eux afin qu'ils reconnaissent leur faute et se corrigent. Ces pénibles expériences ne doivent pas nous aigrir, et si nous sentons quelque amertume, rappelons-nous notre résolution : Soyons contents si nous ne sommes pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été !

2. — *Jésus tient ses ennemis dans sa main*

Judas se retire, mais la troupe armée, comme retenue par une puissance mystérieuse, n'ose s'ap-

procher de Jésus. « Qui cherchez-vous ? » leur demande-t-il. — « Jésus de Nazareth ». — « C'est moi ! » A cette parole, ils reculèrent tous et tombèrent à terre, comme sous le coup d'une force invisible.

Jésus veut leur montrer clairement que c'est librement qu'il se livre à eux. Il peut se retirer sans qu'ils l'en empêchent. S'il le veut, il peut prier son Père qui lui enverra, non point des soldats, mais une légion de ces anges dont un seul avait suffi pour mettre à mort, en une nuit, des milliers d'ennemis d'Israël. Bien plus, d'un seul acte de sa volonté, il pouvait anéantir cette troupe. — Jésus veut nous apprendre que nous devons supporter la souffrance, non seulement lorsque nous ne pouvons faire autrement, lorsqu'il nous est impossible d'y échapper, mais alors même que, pouvant encore l'écarter, nous reconnaissons que la volonté de Dieu est que nous souffrions. Nous devons, là encore, désirer n'être pas mieux traités que Jésus ne l'a été.

3. — *Jésus entre les mains de ses ennemis*

La troupe ainsi jetée à terre s'est relevée et, de nouveau, entoure Jésus. « Qui cherchez-vous ? » demande-t-il une seconde fois. — « Jésus de Nazareth ». — « Je vous ai déjà dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » Et comme quelques-uns de la troupe s'approchent du Sauveur, « Pierre, qui avait une épée, la tire, en frappe un des serviteurs du grand-prêtre et lui coupe l'oreille droite ». Jésus ne veut

pas qu'on résiste davantage ; il guérit le blessé sans en être empêché par les soldats qui laissent les Apôtres en liberté. A Pierre lui-même il n'arrive rien de fâcheux. Alors Jésus s'adresse à ses véritables ennemis, aux grands-prêtres, aux Scribes, aux Anciens, aux Pharisiens, qui se sont joints à la troupe armée pour s'assurer du succès de leur plan, et il leur dit d'amères vérités : « Vous êtes venus armés de torches, d'épées et de bâtons pour me prendre comme un voleur. J'étais tous les jours assis au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point arrêté. Vous faites comme les criminels qui préfèrent l'obscurité de la nuit pour agir. Mais c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres. » « L'heure des ténèbres est bien la vôtre, vous haïssez la lumière et vous aimez les ténèbres. » Et nul ne songe à interrompre Jésus, à lui imposer silence. Aussi longtemps qu'il le veut, on ne peut rien contre lui. Il veut prouver à ses ennemis qu'ils ne sauraient s'opposer à sa volonté et que c'est en toute liberté qu'il se met en leur pouvoir. — Sur ces dernières paroles de Jésus, la contrainte mystérieuse qui retient la troupe armée semble cesser : les soldats s'emparent de Jésus, le lient et l'emmènent. Jésus est leur prisonnier.

Se voir privé de sa liberté, dans l'impossibilité de se conduire à son gré, réduit à subir la volonté d'autrui, c'est pour tout homme une humiliation. Et quand il s'agit du Fils de Dieu, nous ne pouvons comprendre qu'une telle humiliation soit possible ; il nous semble qu'il y ait là une contradiction. Et Jésus s'y soumet librement. On dirait qu'il ne peut faire autrement, qu'il est réellement privé de sa

liberté. Telle est la volonté du Père céleste, et Jésus obéit.

Il veut aussi satisfaire pour nos fautes, lorsque nous trouvons intolérable l'obligation de nous incliner devant la volonté de Dieu et d'obéir à ses commandements que nous regardons comme des chaînes. Sans doute, il peut nous paraître dur de n'être point entièrement libres ; d'être tenus à l'obéissance envers d'autres qui ont le droit de nous commander sans que nous puissions nous dérober à cette contrainte ; il peut se faire que des religieux trouvent pénible leur vœu d'obéissance ; rappelons-nous alors notre résolution : Soyons contents de n'être pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été. Nous sommes sous l'obéissance de ceux qui nous aiment et veulent notre bien. Jésus était au pouvoir de ses ennemis mortels.

4. — *Souffleté par un valet*

Jésus est conduit d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe. Comme s'il ne savait rien de Jésus, Anne l'interroge sur sa doctrine, sur ses disciples. Son attitude est celle d'un orgueilleux qui ne peut admettre que, sans entrer en rapport avec lui, personnage si important, Jésus ait osé enseigner publiquement. — Par sa réponse, Jésus entend lui dire : « Je me suis donné comme étant le Messie et je l'ai attesté par des miracles. J'ai enseigné en public et dans le temple. Et vous qui, pendant neuf ans, avez été le grand-prêtre du peuple élu, vous qui aviez le devoir de préparer ce peuple à mon avènement, vous ne savez rien de moi ! C'est votre

faute. Si maintenant, vous désirez savoir ce que j'ai enseigné, interrogez ceux qui m'ont entendu. Tout le monde sait et peut attester ce que j'ai enseigné. » Anne ne s'attendait point à cette réponse. Il s'attendait à ce que Jésus essayât de se justifier, de le gagner à sa cause ; et alors, il pourrait triompher de Jésus. Et voilà que le Sauveur l'accuse et le condamne ! Nous comprenons que, persuadé d'abord de remporter la victoire, et certain du succès, il s'emporte, jette au Sauveur des regards furieux, mais dans son désarroi ne trouve rien à répliquer. Un des serviteurs qui ont enchaîné Jésus s'en aperçoit et frappe le Sauveur au visage en disant : « Est-ce ainsi que vous répondez au Grand-Prêtre ? » — Paisiblement, Jésus réplique : « Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » (Jean, xviii, 22, 23.) C'est affirmer qu'il n'a point manqué de respect envers le Grand-Prêtre. Son silence serait l'aveu de sa faute : Jésus ne peut le permettre.

Il peut arriver que notre manière d'agir soit blâmée et nous attire des reproches immérités. Nous avons le droit, et parfois le devoir, de nous défendre, surtout lorsque notre silence pourrait être mal interprété. Même en pareil cas, le Sauveur nous enseigne la douceur. Gardons-nous de nous emporter, de répondre avec irritation. Jésus s'est déclaré prêt à accepter la leçon du serviteur du tribunal sans obéir au sentiment de l'offense reçue, sans le punir, comme il aurait pu le faire. Lorsqu'on nous offense, rappelons-nous notre résolution : Soyons contents de n'être pas mieux traités que Jésus ne l'a été.

5. — *Devant les juges malveillants et les faux témoins*

Anne renonce à poser d'autres questions à Jésus : il le renvoie à Caïphe. Le Grand Conseil s'est réuni, et le Sauveur, chargé de ses liens, y est introduit. Ce tribunal ne se proposait point de statuer sur le fait et de prononcer une sentence équitable : le seul but était de condamner Jésus à mort. La sentence était résolue d'avance. On cherchait seulement à l'établir sur quelque témoignage. — Il peut arriver qu'on cherche à nous nuire, voire à nous perdre. Peut-être nous voyons-nous sans défense contre de telles tentatives. Tout notre être proteste contre cette injustice. Soyons heureux de n'être pas mieux traités que Jésus ne l'a été.

Des témoins se présentent alors qui déposent contre Jésus ; mais les paroles qu'ils rapportent sont faussées ou dénaturées, et leurs témoignages sont contradictoires. Par de nouvelles questions on cherche à les mettre d'accord ; mais chacun maintient son dire et ils ne s'entendent pas sur les paroles réellement prononcées par Jésus. Les membres du Grand Conseil sont dans le plus grand embarras et ne voient pas comment en sortir. La situation est critique. Alors le Grand-Prêtre Caïphe se lève et s'adressant à Jésus : « Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci déposent contre vous ? » Jésus garde le silence. — Si nous examinons les réponses qu'il fait à ses juges, nous voyons qu'il ne dit pas un seul mot pour se libérer, mais qu'il répond aux supérieurs légitimes, autant seulement que cela est nécessaire pour que son innocence soit reconnue : il ne veut pas être victime d'une erreur ; il veut

être condamné, mais reconnu innocent. — Voilà pourquoi ici il ne répond pas un mot, parce que les membres du Conseil savent aussi bien que lui que tous ces témoignages sont dénaturés, faussés ou entièrement inventés. Avec quel éclat il pouvait se justifier, découvrir le mensonge ; avec quelle éloquence il pouvait confondre et punir les accusateurs, les accabler sans ménagement ! Mais le Père céleste veut qu'il ne fasse rien pour déjouer les plans de ses ennemis.

Quelle n'est pas notre souffrance, lorsque nous apprenons que l'on ment sur notre compte, que nos paroles sont falsifiées ou mal interprétées ! Il nous semble que nous ne pouvons permettre qu'il en soit ainsi. Irrités contre nos détracteurs, et le cœur plein d'amertume, nous voulons à tout prix nous justifier devant eux et les confondre. Pour des bagatelles même, ne nous arrive-t-il pas de nous irriter si quelqu'un affirme que nous avons dit telle ou telle chose, fait ceci ou cela ? — Apprenons du Sauveur à garder le calme, à conserver la douceur, à nous trouver satisfaits de n'être pas traités mieux qu'il ne l'a été.

6. — *Le Messie et le représentant du peuple choisi*

Afin de sortir d'embarras, le Grand-Prêtre recourt à un dernier moyen. Au nom du Dieu vivant il adjure Jésus de dire s'il est le Christ, le Fils de Dieu béni à jamais. Maintenant, c'est en sa qualité de Grand-Prêtre que Caïphe interroge Jésus ; et c'est, dans l'histoire du peuple élu, le moment le plus solennel. Israël est le peuple élu parce que,

précisément, de lui doit sortir le Messie ; et maintenant le représentant officiel de ce peuple demande à Jésus s'il est le Messie promis et attendu. Jésus ne peut garder le silence. Calme et très affirmatif, il répond : « Je le suis. Vous me voyez maintenant sous cette forme d'esclave ; mais vous me verrez un jour assis à la droite de la majesté de mon Père, lorsque je reviendrai sur les nuées du ciel pour juger le monde. » Aussitôt le Grand-Prêtre déchire ses vêtements, en signe d'indignation et de protestation contre ce blasphème et il s'écrie : « Vous venez d'entendre le blasphème ! Qu'avons-nous besoin de témoins ? Que vous en semble ? » Tous le condamnent comme ayant mérité la mort. — Jésus se renferme de nouveau dans le silence. Il a parlé très clairement et, s'ils ne reconnaissent pas la vérité, c'est qu'ils ne veulent pas la reconnaître. Il ne dit pas un mot de plus. Telle est la volonté de son Père. Il n'essaie pas de prouver qu'il est le Messie : ses miracles étaient une preuve plus que suffisante pour tout homme de bonne volonté. Et parce qu'il affirme qu'il est le Messie, le Fils de Dieu, il est condamné à la mort ; et il se soumet sans réplique.

Combien de chrétiens ont été, eux aussi, condamnés pour avoir déclaré ou montré par leurs actes qu'ils étaient chrétiens, catholiques. Aujourd'hui encore, il peut arriver que, par le seul fait d'être catholique convaincu, on se voie frustré de certains avantages, mis à l'écart, ou même persécuté, mis à mort. C'est Dieu qui le permet ; ce sont autant d'occasions de participer au sort de notre Guide. Soyons satisfaits, soyons heureux de n'être pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été.

7. — *Renié par un Apôtre*

Lorsque les soldats, au jardin de Gethsémani, s'emparaient de Jésus, ses disciples avaient pris la fuite ; puis, voyant qu'ils n'étaient pas poursuivis, ils s'arrêtèrent, ne comprenant pas ce qui s'était passé. Malgré tous les avertissements et toutes les prédictions de Jésus, ils restaient complètement déconcertés. C'en était fait de leurs espérances ! Comment s'expliquer l'arrestation du Maître ! Jusqu'ici, il avait, grâce à sa toute-puissance, échappé à ses ennemis : comment cette puissance lui faisait-elle défaut tout d'un coup ? Ils n'avaient pas compris le mystère de la Passion ; ils n'admettaient pas que Jésus voulût librement souffrir. — Pierre, surtout, est perplexe. Que faire ? Vivre sans son Maître, il n'y faut pas songer. Il veut savoir ce qu'il en est de Jésus. Accompagné de Jean qui pense comme lui, il suit à quelque distance le groupe des soldats et du prisonnier. A tout instant, il croit que Jésus va se libérer, et il voit qu'on l'introduit enchaîné dans le palais du Grand-Prêtre !

Jean est connu dans la maison du Grand-Prêtre : il peut donc entrer avec Jésus. Pierre reste dehors près de la porte. Jean vient alors et parle à la portière qui fait entrer Pierre. Mais tout en l'introduisant, elle lui demande : « N'êtes-vous pas aussi des disciples de cet homme ? » Et Pierre, dans son trouble, répond : « Non ! », puis il pénètre dans la cour. « Les serviteurs et les gens (qui avaient pris Jésus) étaient auprès du feu où ils se chauffaient, parce qu'il faisait froid et Pierre était aussi avec eux et il se chauffait » (Jean, xviii, 18). Entre

temps, le coq avait chanté une première fois. — Survient une servante qui, voyant Pierre auprès du feu, dit aux autres : « Celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth » (MATTH., XXVI, 71). Tous, alors, l'interrogent du regard, et Pierre fait comme s'il ignorait de quoi il est question ; il répond : « Je ne connais point cet homme. » Environ une heure plus tard, d'autres regards se fixent sur lui. Il semble qu'il ait pris part à la conversation et que sa prononciation ait fait reconnaître en lui un Galiléen. Soudain, on le fixe, on l'interpelle : « Certainement vous êtes aussi de ces gens-là, car votre langage vous fait assez reconnaître. » On sent que l'assistance devient hostile, menaçante. « Ne vous ai-je pas vu dans le jardin avec lui ? » (JEAN, XVIII, 26), ajoute quelqu'un. Pierre prend peur. Les choses vont bientôt mal tourner pour lui. « Et il se met alors à faire des serments exécrables et à dire en jurant qu'il ne connaît pas du tout cet homme » (MATTH., XXVI, 74). — Au même moment, le coq chante de nouveau, et la porte de la salle du tribunal s'ouvre !

Jésus sort de cette salle. L'attention s'est détournée de Pierre. Tous les yeux se fixent sur Jésus, cherchant à savoir la décision prise par le Conseil. Jésus s'avance, regardant droit devant lui ; mais arrivé à proximité de Pierre, il tourne la tête et regarde son apôtre. Comment comprendre tout ce qu'il y a dans ce regard, et la transformation que la grâce opère dans le cœur de l'apôtre ? L'Évangile se contente de nous dire : « Et Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante, vous me renierez trois fois. » Étant

donc sorti, il pleura amèrement. » (Matth., xxvi, 75). Nous savons aussi qu'au matin de Pâques il se trouve avec les autres apôtres et qu'apprenant que le tombeau est vide, il court au tombeau avec Jean. Il est donc certain que, dans le regard de Jésus, il n'y avait ni irritation, ni colère ; c'était le regard de la miséricorde, de la grâce, lui faisant comprendre ce qu'il avait fait. Mais en même temps, ce regard lui rend la confiance et lui est un gage que la cause de son Maître n'est point perdue, bien qu'il ignore ce qu'il en adviendra. Et surtout le regard de Jésus lui montre que le Maître ne l'abandonne point ; ce regard lui donne, au matin de Pâques, le courage d'aller droit à lui.

Et nous aussi, usons de douceur envers ceux dont la volonté est bonne, mais que la pauvre faiblesse humaine entraîne parfois à des fautes. Usons de douceur alors surtout que, peut-être, nous avons nous-mêmes à souffrir de ces fautes, et qu'elles nous offensent personnellement. Le Sauveur ne se montre point irrité contre Pierre qui l'a renié. Il ne pense point à lui-même, mais à Pierre, à nous-mêmes. Quand nous avons failli et l'avons offensé, il ne nous retire point sa grâce. Il nous aide à réparer nos torts. Le meilleur d'entre nous peut faire une sottise. Jésus a permis cette défaillance de son apôtre pour lui apprendre l'humilité et la défiance de lui-même. Il permet nos fautes pour nous enseigner l'humilité et nous montrer ce que nous pouvons par nous-mêmes. Surtout, soyons compatissants pour ceux qui tombent. Accabler de reproches, s'irriter, condamner, garder rancune, — rien n'est plus contraire à l'esprit du Sauveur. — Pardonner,

encourager, relever, juger avec bienveillance, voilà l'esprit du Maître. Apprenons cette leçon du Sauveur, et lorsque nous sommes blessés par ceux-là mêmes à qui nous avons fait du bien, rappelons-nous notre résolution : Soyons contents de n'être pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été !

8. — *Hors la loi*

Selon toute apparence, après la condamnation, Jésus fut conduit de la salle du tribunal au corps de garde des soldats et des valets qui passèrent le temps à le bafouer et à l'outrager. Peut-être cherchaient-ils ainsi à se dédommager de ne pouvoir aller prendre du repos, obligés comme ils étaient de veiller sur leur prisonnier. Ils avaient entendu parler des enseignements de Jésus et de sa prédication. Ceux d'entre eux qui, pendant le jugement, le tenaient enchaîné, l'avaient entendu se donner comme étant le Messie et le Fils de Dieu. Autant d'occasions pour se livrer à d'indignes moqueries. Ils le regardent et le traitent comme un exalté, comme un visionnaire qu'il faut guérir de sa folie. Ils couvrent d'un voile son visage, le frappent en disant : « Allons ! montre-nous ce que tu peux ! prophétise et dis-nous qui t'a frappé ». Jésus garde le silence, et ils jettent des éclats de rire. Il semble même que certains personnages importants du Grand Conseil prirent part à ces moqueries. On lui crache au visage, on multiplie les soufflets, on l'accable d'outrages toujours nouveaux. On tourne sa vie publique en dérision. Chacun cherche à surpasser les autres en imaginant quelque insulte, en

parodiant ses miracles, sa doctrine. Et Jésus permet tout, sans se défendre, sans dire un seul mot. Il pouvait réduire les moqueurs au silence, il pouvait mettre fin aux mauvais traitements. Mais le Père céleste voulait qu'il acceptât ces affronts. Jésus devait expier nos susceptibilités. Ici, comment nous sera-t-il possible d'être satisfaits si nous ne sommes pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été ? Serons-nous jamais dans ce cas ?

Livré aux païens

1. — *Déchéance*

De bonne heure, le matin du Vendredi-Saint, le Grand Conseil se réunit de nouveau : car le jour seulement la sentence prononcée prenait force de loi. Le Grand-Prêtre renouvelle sa question, et encore une fois Jésus affirme qu'il est le Messie et le Fils de Dieu. La sentence est confirmée et le Grand Conseil tout entier se met en marche pour livrer Jésus au Gouverneur romain.

Nous ne pouvons comprendre à quel point le trajet fut pour Jésus une humiliation. Supposons que, dans une grande ville, on apprenne que, durant la nuit, un personnage très considéré a été arrêté pour crime de haute trahison et qu'on va le jeter en prison. De nos jours, tout se passe en silence afin d'éviter un attroupement. Mais les ennemis du Sauveur ne songent point à prendre cette précaution ; ils veulent le conduire à la mort comme en triomphant de lui. Pour le peuple tout entier,

Jésus est la personnalité la plus connue. Depuis quelques années, l'attention est fixée sur lui. La renommée de ses miracles et de son ministère s'est partout répandue. Il y a quelques jours à peine, il a fait son entrée solennelle dans Jérusalem, et la foule a acclamé en lui le Messie. Chaque jour, on parle de lui et l'on se demande si vraiment il est le Messie attendu. On sait aussi que les Grands-Prêtres ont ordonné à quiconque savait où il était, de faire connaître le lieu de sa retraite, afin qu'on pût l'appréhender. Et, en dépit de cet ordre, il a chaque jour enseigné dans le temple et fulminé des menaces contre les Scribes et les Pharisiens. Et tous brûlent de savoir ce qu'il adviendra du conflit entre Jésus et le judaïsme officiel.

Et voici que de bonne heure le bruit se répand que Jésus a été arrêté sur l'ordre du Grand Conseil, condamné à mort, et qu'on le conduit au Gouverneur pour qu'aujourd'hui même il soit crucifié. Toute la ville est en mouvement : chacun veut connaître l'issue de l'affaire. Dans les rues, sur les places, et jusque sur le toit des maisons, les spectateurs se pressent nombreux. Enfin, le cortège paraît. Quelques soldats lui ouvrent un passage à travers la foule. Voici les membres du Grand Conseil ; ils portent les insignes de leur dignité. On lit sur leur visage la joie d'avoir remporté la victoire, de tenir enfin en leur pouvoir leur adversaire détesté. D'un air triomphant, ils regardent autour d'eux et semblent dire : « Nous le tenons ! » Ensuite, vient le Sauveur, sous bonne garde, et chargé de liens, de crainte qu'il ne s'échappe ou que ses partisans ne le délivrent. Tous

sont avides de le voir. Plusieurs hochent la tête et semblent inquiets. Ils ne peuvent comprendre ce dénouement et que Jésus renonce à user de sa puissance miraculeuse. D'autres répètent qu'ils avaient bien prévu cette fin. Tous se disent : « Il est perdu ! » — Et les uns voient en ce spectacle une imposture enfin démasquée ; les autres, une grandeur déchue. En toute hypothèse, aux yeux de la multitude, Jésus a perdu tout crédit.

Qu'en est-il de nous, lorsqu'on nous regarde de travers, lorsque nous apprenons qu'on nous juge défavorablement ? — Soyons satisfaits si nous ne sommes pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été.

2. — *Froide Indifférence*

Les Juifs ont fait prévenir Pilate qu'ils lui amènent un dangereux séditieux afin qu'il le condamne à mort, et que, la loi religieuse ne leur permettant pas d'entrer dans le prétoire en ce jour, ils le prient de venir auprès d'eux. Pilate se conforme à la requête, s'avance sur la balustrade du palais, et leur demande : « De quel crime accusez-vous cet homme ? » Irrités ils lui répondent : « Si ce n'était un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré ! » — Les Juifs espéraient que Pilate comprendrait qu'il n'avait qu'à faire exécuter sans autre enquête la sentence portée par eux. Pilate n'y est pas disposé. Il répond froidement : « Prenez-le vous-mêmes et jugez selon votre loi. » Mais les Juifs ne veulent pas se contenter de la lapidation, peine qu'ils ont le droit d'infliger ; il leur faut le supplice de la Croix. Ils reprennent donc : « Il ne nous est permis de

faire mourir personne (sur la croix), et ils s'arrangent de façon à accumuler des griefs de toute sorte contre Jésus : il séduit le peuple, il défend de payer le tribut à César, il se donne pour le Christ, pour le roi des Juifs. » Pilate rentre dans le palais ; il se fait amener Jésus et lui dit : « Êtes-vous le roi des Juifs ? » Jésus répond : « En quel sens entendez-vous ce mot ? L'entendez-vous d'un roi politique ou le prenez-vous dans le sens que lui donnent ceux qui m'ont livré à vous ? » Irrité, Pilate réplique : « Est-ce que je suis Juif ? Ceux de votre peuple et les princes des prêtres vous ont livré entre mes mains. Qu'avez-vous fait ? » — « Mon royaume n'est pas de ce monde, répond Jésus. Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs, mais mon royaume n'est point d'ici. » — Pilate lui dit alors : « Vous êtes donc roi ? » Jésus réplique : « Vous le dites, je suis roi. Je ne suis né et je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix ». Et Pilate se retire en disant : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jean, xix, 33-38.)

Par cet interrogatoire, Pilate a bien compris que Jésus ne s'est point donné pour un roi temporel, qu'il ne s'occupe en rien des questions politiques et que, dès lors, il n'y a aucune raison de le condamner. Il sort de nouveau sur la terrasse et dit aux Juifs : « Je ne trouve aucun crime en cet homme. » Les Juifs alors de s'agiter, de renouveler toutes les accusations possibles contre Jésus. Le Sauveur ne se défend point, et Pilate ne peut s'ex-

pliquer ce silence ; bien souvent en effet, des discussions un peu vives avaient lieu en pareilles circonstances. Le silence de Jésus encourage les Juifs. Ils croient qu'il ne peut se défendre ; ils poussent de nouveaux cris et renouvellent leurs accusations. Le mot « Galilée » est prononcé, et Pilate l'entend. Jésus soulève le peuple par la doctrine qu'il répand dans toute la Judée, depuis la Galilée où il a commencé, jusqu'ici ». (Luc, XXIII, 5.) Pilate voit alors une bonne occasion de se débarrasser d'une affaire ennuyeuse. En sa qualité de Galiléen, Jésus relève de la juridiction d'Hérode qui, précisément, se trouve en ce moment à Jérusalem. Il va donc lui passer l'affaire. Cette solution offre un autre avantage. Elle lui permettrait de régler à l'amiable certains malentendus politiques qui troublent ses relations avec le tétrarque de la Galilée. Donc Pilate se décide. Il envoie le Sauveur à Hérode. Il y avait là une criante injustice, une profonde humiliation pour Jésus. Pour Pilate, ce sera un échec.

Bien plus que de la haine, nous souffrons d'une sèche insensibilité, d'une froide indifférence ; il nous est particulièrement pénible de voir ceux dont le devoir est de s'intéresser à nous, se garder d'intervenir et montrer ainsi qu'ils restent complètement indifférents à notre sort, que cela ne les concerne en aucune façon et que peu leur importe ce qui nous arrive. Pilate connaissait Hérode et savait que, pour le tétrarque, un meurtre de plus ou de moins n'était pas une affaire. Mais cela le laissait froid. Que le tétrarque fasse de Jésus ce qu'il voudra, pourvu qu'il sorte lui-même d'embarras ! — Rien, au contraire, ne nous fait autant

de bien que la sympathie, la bienveillance, l'amitié qui s'emploient pour nous, s'inquiétant de nos intérêts, travaillant à notre bien. La sèche insensibilité de Pilate, sa froide indifférence à l'égard de Jésus furent d'autant plus révoltantes qu'elles firent du Sauveur l'enjeu d'intrigues diplomatiques.

Et nous, que faisons-nous ? Comment supportons-nous que parfois peut-être on nous néglige un peu, qu'on nous laisse de côté sans nous accorder l'intérêt auquel nous nous attendions, sans s'inquiéter de notre sort, peut-être même sans qu'on prenne parti contre les accusations portées contre nous ? Comme cela peut nous torturer, nous faire souffrir ! Mais, que sont ces misères auprès de ce que Jésus a souffert ? Soyons donc heureux de n'être pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été.

3. — *Bafoué comme un insensé*

En dehors même de cette révoltante injustice, une autre circonstance rendait plus amer encore ce renvoi du Sauveur à Hérode. Le tétrarque était un viveur, dissolu, vulgaire, qui, répudiant sa femme, avait épousé celle de son frère, vivait avec elle, et donnait ainsi publiquement le scandale d'une union incestueuse. Sur la demande de la fille d'Hérodiade, il avait fait décapiter le fidèle précurseur de Jésus. Il avait entendu parler des miracles du Sauveur et depuis longtemps il désirait que Jésus opérât en sa présence quelque merveille de ce genre, — il aurait dit volontiers quelque « tour » de ce genre, Jésus n'étant pour lui qu'une

sorte de mage indien. — Le voilà donc heureux ! On lui envoie Jésus ! Il s'empresse aussitôt de l'accabler de questions, mais surtout, il voudrait voir comment Jésus s'y est pris pour faire tel ou tel miracle dont on lui a parlé. Il suffit que le Sauveur dise ce dont il a besoin pour cela : Hérode le fera apporter aussitôt et il est toujours convaincu qu'au fond il s'agit d'un tour de passe-passe. Il ne voit pas plus loin, il n'a pas la moindre idée de la mission du Messie. Jésus garde le silence. Hérode parle, mais rien de ce qu'il dit ne se rapporte à la cause déférée à son tribunal. Les princes des prêtres et les scribes répètent leurs accusations contre Jésus ; Hérode évidemment n'y fait pas attention ; pour lui, une seule chose a de l'importance : il faut que Jésus opère un miracle pour lui. Voyant que le Sauveur ne daigne pas lui répondre, il s'irrite. Il s'attendait à ce que Jésus, pour se libérer, lui montrât quelque tour particulièrement intéressant. Dans ce but, il avait convoqué toute sa cour à la représentation. Dans son dépit, il fait par dérision revêtir Jésus comme un insensé qui s'imagine être roi : « Hérode avec sa cour, le méprisa et, le traitant avec dédain, le revêtit d'une robe blanche et le renvoya à Pilate. » (Luc, xxiii, 11.)

Quelle méconnaissance chez Hérode, quel outrage pour Jésus ! Le Fils de Dieu, la sagesse éternelle, le Rédempteur du monde, est pris pour un prestidigitateur, pour un magicien, et il doit mettre sa toute-puissance au service d'un débauché afin de le distraire par un miracle ! — Et parce qu'il ne veut pas satisfaire ce caprice, on le traite comme un

insensé ! Il est dans la nature de l'homme de sentir très vivement toute atteinte portée à son honneur. Nous ne pouvons souffrir de nous voir méconnus. Parfois, nous nous tenons pour offensés, parce qu'on omet de nous donner nos vrais titres en nous adressant la parole, de nous rendre extérieurement les hommages que nous croyons mériter ! Mais l'outrage fait à la grandeur véritable nous révolte toujours.

Comment ne pas s'indigner en lisant à quelles mains l'éducation du fils de Louis XVI, si délicat et élevé avec tant de soin, fut confiée par les chefs de la Révolution française ? Quel abaissement ! Plus indigne, certes, plus humiliante pour Jésus l'attitude d'Hérode !

Tandis que Jésus est conduit de nouveau à Pilate, tandis qu'il subit la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, Hérode invite ses courtisans, nous pouvons le supposer, à un joyeux festin ; il plaisante, il rit, il multiplie les traits d'esprit à l'adresse du pauvre fou qui aurait pu si facilement obtenir sa liberté, et qu'il a fallu punir de sa sottise ! — N'en va-t-il pas de même aujourd'hui ? Les gens de bien doivent souffrir, les méchants triomphent ! Ils rient, ils se moquent de ces « pieux imbéciles », qui se créent à plaisir une vie si amère ! Les prêtres, les religieux, sont bien souvent méconnus et l'on raille leur fidélité à leur vocation. — Regardons l'envers de la médaille : Où est Hérode maintenant ? Où est Jésus maintenant ? Si nous voulons être un jour avec Jésus, soyons satisfaits, soyons heureux de n'être pas mieux traités qu'il ne l'a été !

4. — *On lui préfère un meurtrier*

Il faut cependant que Pilate prenne une décision. Il essaie à plusieurs reprises d'amener les Juifs à se désister de leur accusation. Comment croire qu'il ose aussitôt leur faire la proposition suivante ? De nouveau il se déclare convaincu de l'innocence de Jésus confirmée par Hérode, puis il ajoute : « Je vais donc renvoyer Jésus après l'avoir fait châtier » (Luc, xxiii, 16). Comment un juge qui doit prononcer conformément au droit et à la justice, peut-il parler ainsi ? Il convient que les accusations ne sont pas prouvées, qu'elles se contredisent, qu'elles sont des mensonges, des calomnies, et, au lieu de punir de tels accusateurs, il permet, pour les contenter, que Jésus soit flagellé !

Quels seraient nos sentiments, si nous étions faussement accusés auprès de nos supérieurs ! Si nos supérieurs, après enquête établissant notre innocence, disaient : « Sans doute, vous êtes innocent. Assurément, les accusations sont fausses ; mais, pour contenter ceux qui vous veulent du mal, vous subirez une peine sensible. » Tout notre être protesterait contre une telle injustice ! Il va sans dire que jamais rien de semblable ne nous arrivera, mais Jésus a dû le souffrir. Et Jésus gardait le silence !

Si jamais nous avons, par suite de quelque injuste accusation, à souffrir d'une réprimande, d'une punition un peu sévères, soyons satisfaits, soyons heureux de n'être pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été !

Tandis qu'il parle ainsi, une autre pensée semble

se présenter à Pilate. C'était la coutume qu'à l'occasion de la fête de Pâques, on accordât aux Juifs la grâce d'un prisonnier choisi par eux. Pilate s'est bien rendu compte que l'hostilité témoignée contre Jésus vient surtout des princes des prêtres et des scribes qui excitent le peuple. Il espère donc qu'en s'adressant au peuple, et en lui permettant de choisir entre Jésus et un dangereux meurtrier, la préférence sera donnée à Jésus. « Lequel voulez-vous que je vous délivre, leur dit-il, Barabbas ou Jésus ? » Le peuple, sans doute, va se révolter à la pensée de réclamer la mise en liberté d'un meurtrier, dont il a tout à craindre et dont l'arrestation lui a été un soulagement. Mais les ennemis de Jésus sont là, sur le qui-vive. Voici le moment décisif ! Ils se glissent dans la foule, ils excitent le peuple à réclamer Barabbas. Une seconde fois, Pilate demande : « Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? » Et tous de crier : « Barabbas ! » — « Que ferai-je donc de Jésus, roi des Juifs ? » — « Qu'il soit crucifié ! » — « Mais quel mal a-t-il fait ? Je ne trouve en lui rien qui mérite la mort. » — Et ils se mirent à crier plus fort, en disant : » Qu'il soit crucifié ! » (Matth., xxvii, 15, 24. Luc, xxiii, 13-23.)

Il peut arriver que d'autres nous soient préférés, qu'on leur attribue une charge, une situation que nous aurions désirées pour nous-mêmes et que nous nous estimons capables de remplir ; que d'autres soient honorés, respectés, docilement écoutés, alors qu'on nous laisse à l'écart. Qu'est cela en comparaison de ce que Jésus a souffert ? — Il peut également arriver que d'autres soient de parti pris

contre nous, cherchent à nous nuire, à nous desservir. — Soyons satisfaits, soyons heureux de n'être pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été.

5. — *Flagellé comme un esclave*

Avec l'espoir peut-être de porter sur un autre point l'attention de la foule et de la détourner de réclamer le crucifiement, Pilate fait de la flagellation une peine distincte de la mise en croix. Et il ordonne qu'on y procède aussitôt. — Les évangélistes se contentent de mentionner le fait, tout le monde sachant en quoi consistait un châtiment qu'ils s'abstiennent de décrire. Les auteurs païens de l'époque entrent dans les détails.

Un citoyen romain ne pouvait être soumis à la flagellation ; elle était réservée aux esclaves, qui redoutaient cette peine plus que toute autre, et aux malfaiteurs qui avaient, par l'énormité de leurs crimes, perdu tout droit à un traitement humain. — La victime, dont le dos était préalablement mis à nu, se voyait liée à une colonne et mise ainsi dans l'impossibilité de détourner les coups. Les bourreaux, — quatre soldats, davantage parfois — frappaient alors à coup sûr. On choisissait de préférence des soldats particulièrement robustes, qui, d'un naturel grossier, s'acquittaient impitoyablement de leur fonction. Nous pouvons juger de la barbarie des bourreaux de Jésus par le fait du couronnement d'épines qui suivit. Tout sentiment de pitié leur était inconnu. — Pour la flagellation, on employait des lanières de cuir, réunies en manière de fouet et garnies de fragments d'os, de petits

crochets, de pointes aiguës, de chaînettes. — Le nombre de coups n'était pas fixé par la loi. A l'officier chargé de présider au supplice Pilate avait sans doute recommandé que Jésus fût mis dans un état qui permit aux Juifs de comprendre que leur ennemi cessait désormais d'être à craindre. — Rupture des tissus, déchirure des chairs, broiement des os, tels étaient les effets de la flagellation. Plus d'une fois, le supplicié succombait.

La flagellation, dans toute sa rigueur, est appliquée à Jésus. Il tremble, il frissonne tandis qu'on le conduit à la colonne, qu'on le dépouille de ses vêtements jusqu'à la ceinture. Il se voit lié et dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement, de se défendre. Alors sur ses saintes épaules tombe le premier coup lourdement frappé. Jésus tressaille. Aussitôt un second coup, puis un troisième, puis sans interruption, sans pitié, les bourreaux frappent. Bientôt le dos tout entier est meurtri ; puis il se déchire, le sang jaillit, coule, et le corps tout entier se tord dans la souffrance et le Sauveur gémit. Comment nous représenter ces tortures ?

Jésus devait expier nos fautes de sensualité, les péchés de la chair. — Demandons-lui de nous pardonner tout ce que nous avons à nous reprocher sur ce point et qu'il a dû expier si cruellement pour nous. Chacun de nous doit se dire en vérité : « C'est pour moi que Jésus a été flagellé ! » — Prenons la résolution de traiter notre corps avec une sainte et prudente fermeté, d'éviter toute sensualité, toute délicatesse exagérée, afin de n'être jamais exposés à pécher contre la sainte vertu, en renouvelant pour le Sauveur le supplice de la flagella-

tion. Nous devons en outre imposer quelque souffrance à ce corps dont Jésus a expié les fautes à un tel prix ; nous devons ainsi prendre du moins quelque part aux souffrances qui ont été les siennes à la colonne de la flagellation.

6. — *Le couronnement d'épines*

L'officier a donné l'ordre de cesser la flagellation. Les soldats déposent les fouets, détachent Jésus de la colonne et le conduisent dans la cour. Un certain temps s'écoule encore avant qu'il soit ramené devant Pilate, et les soldats l'emploient à donner libre cours à leur insolence et à leur grossièreté. Peut-être sont-ils dépités que la victime n'ait point protesté sous leurs coups, comme cela arrivait parfois, qu'il n'ait pas jeté des cris ni demandé pitié. Il a tout supporté avec un calme imposant. Ils savent aussi qu'il s'est donné le titre de roi, ils croient que le supplice n'a pas eu raison de lui, qu'il s'imagine toujours être roi. Ils veulent le désabuser, l'abaisser. Par moquerie, ils feront de lui un « roi ». Jésus est installé sur un escabeau ; on jette sur ses épaules un vieux manteau d'officier, un roseau lui sert de sceptre. Mais il manque une couronne ! Quelques-uns sortent et se mettent en quête d'en trouver une. Ils reviennent portant des branches d'arbrisseau hérisser de longues épines. On en tresse une couronne qu'on lui place sur la tête en l'enfonçant le plus possible. Ils convoquent alors d'autres soldats du poste pour lui rendre hommage. Ils se mettent en rang et, sur un signal donné, crient tous ensemble : « Salut à toi, roi des Juifs ! »

Puis, avec des éclats de rire, ils défilent devant lui, lui crachent au visage, s'emparent du roseau et frappent sur la couronne afin que les épines pénètrent plus profondément encore dans la tête déjà si sensible ; de mille manières vulgaires ils bafouent le roi imaginaire.

Et Jésus permet ces affronts, ce nouveau supplice. Il ne se défend point ; il s'enferme dans le silence. Le Père céleste veut qu'il expie l'orgueil des hommes qui se plaisent à marcher la tête haute sans vouloir s'incliner devant la volonté de Dieu, s'attribuent une grandeur imaginaire, veulent être honorés, respectés, rejettent toute autorité, revendiquent une pleine et entière liberté pour agir à leur gré sans se soucier de Dieu, de l'Église, des parents. Et voilà Jésus, l'Autorité suprême, le Roi de tous les rois, le Juge du monde, le Dieu infini, le voilà moqué, bafoué, et il se laisse traiter de la sorte par ses créatures qui l'accablent des pires outrages ! — Comment concilier avec l'exemple de notre Guide couronné d'épines le désir de se mettre en avant, d'être honoré, de faire figure devant le monde ? Nous sommes les membres du corps mystique du Sauveur ; nous devrions avoir honte d'être traités autrement et mieux qu'il ne l'a été. Réjouissons-nous s'il nous est du moins donné d'avoir quelque part aux outrages subis par notre Maître !

7. — *Haine impitoyable*

Pilate avait ordonné qu'on lui ramenât Jésus. En voyant l'état dans lequel est le Sauveur, le dos sillonné et déchiré par les fouets, le front couronné d'épines, le manteau d'écarlate dont on l'a affublé,

il espère qu'enfin les Juifs auront pitié de leur victime. Il était satisfait, en voyant que les soldats avaient compris son intention et avaient traité Jésus de telle façon que tout homme doué de sentiment devait aussitôt éprouver de la pitié pour la victime. — La foule du peuple, les princes des prêtres, les Scribes et les Anciens attendent avec impatience devant le palais. Enfin, Pilate paraît : tous se taisent pour entendre ce qu'il va leur dire. « Voici, dit-il, que je vous amène le prisonnier pour déclarer une fois encore que je ne trouve en lui aucune raison de le condamner à mort ». Sur un signe de lui, les soldats amènent Jésus devant la foule : « Voici l'homme ! » reprend Pilate. Il veut dire : « Regardez-le, voyez dans quel état il est ! il est dans l'impossibilité de vous nuire ! » — Probablement, il a ordonné à l'un des soldats d'écarter le manteau qui recouvre les épaules de Jésus pour qu'ils puissent voir les plaies du Sauveur. — Saint Jean fait remarquer expressément que seuls les princes des prêtres et leurs gens ne furent pas touchés de ce spectacle : « Les princes des prêtres et leurs gens l'ayant vu se mirent à crier : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » Quelle haine implacable chez les ennemis du Sauveur ! Pour les satisfaire, il faut que Jésus soit complètement anéanti.

Il peut se faire que les ennemis de l'Église poursuivent de la même haine les fidèles. Ces derniers ont alors l'occasion d'avoir quelque part au sort de leur Guide. Et lorsque dans nos épreuves et nos souffrances, nous ne trouvons pas la pitié que nous espérions, songeons au Sauveur et soyons heureux de n'être pas mieux traités qu'il ne l'a été.

8. — *Il mérite la mort !*

Pilate est déçu. Il est irrité : sa dernière tentative a échoué ! Il a manqué de décision et capitulé devant les Juifs ; il voit que ses concessions le mettent dans l'impossibilité de reculer. Cependant, il a horreur de commettre un meurtre judiciaire et il recourt à des moyens qui, d'avance, sont condamnés à demeurer sans effet, parce qu'ils révèlent en lui l'embarras bien plus qu'une volonté sérieuse de prendre des mesures énergiques.

« Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le, dit-il en colère aux Juifs, car pour moi je ne trouve en lui aucun crime ! » Il ne peut s'attendre à ce qu'ils le fassent, puisque les Juifs ne pouvaient condamner Jésus au crucifiement. Les Juifs lui répondirent : « L'exercice de la haute justice criminelle nous a été retiré ; nous ne pouvons le crucifier. Mais vous êtes le Gouverneur et votre devoir est de faire observer nos lois. Nous avons une loi et d'après notre loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu ! » (JEAN, XIX, 6, 7.)

Pilate devient inquiet. Déjà l'attitude de Jésus, son calme, sa dignité, ses paroles, ses réponses fermes et précises l'ont surpris. Assurément Jésus n'est point un homme ordinaire. Et tandis que Pilate réfléchit ainsi, sa femme lui envoie dire : « Ne vous embarrassez point dans l'affaire de ce juste, car j'ai été aujourd'hui extrêmement tourmentée dans un songe à cause de lui » (MATTH., XXVII, 4).

Pilate alors rentre dans le prétoire. On lui amène Jésus. « D'où êtes-vous ? » lui demande-t-il. Mais

Jésus garde le silence. Pilate ne méritait plus une réponse. Bien que convaincu de l'innocence du Sauveur, il l'a livré à la flagellation, prouvant ainsi qu'il n'avait pas le sens du droit et de la justice. Le silence de Jésus le surprend. « Vous ne me répondez point ? dit-il. Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire attacher à une croix et que j'ai le pouvoir de vous délivrer ? » Jésus le regarde sévèrement et lui dit : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut, par celui devant lequel vous êtes responsable. Or, l'abus du pouvoir est un péché ! Cependant, ceux qui m'ont livré à vous sont coupables d'un bien plus grand péché. » Ces paroles jettent l'effroi dans le cœur de Pilate. Il s'attendait à voir Jésus réduit à l'impuissance après la flagellation et le couronnement d'épines. En apparence la figure qu'il avait devant lui était pitoyable. Et maintenant, malgré ce corps brisé, quelle dignité, quelle majesté dans la parole ! Un homme ordinaire, surtout dans une telle situation, ne s'exprime pas ainsi. Au lieu de se défendre ou de solliciter sa grâce, Jésus accuse Pilate et lui reproche sa faute !

« ...Dès lors, Pilate, de plus en plus bouleversé, cherchait un moyen de le délivrer » (Jean, xix, 12).

Quittant le prétoire, il revient aux Juifs pour traiter avec eux. Mais les Juifs sentent qu'il faut en finir. « Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César, car quiconque se fait roi se déclare contre César ! » (Jean, xix, 12.) — Pilate prend peur. Encourir la disgrâce de César ? perdre sa place, sa fortune, peut-être se voir banni ? Non ! à aucun prix et, malgré tout, plutôt commettre

une injustice ! Il n'y a plus qu'une chose à faire, s'il ne veut pas risquer sa propre situation, il faut condamner Jésus : « Je ne puis faire autrement, se dit-il, il doit en être ainsi. » Alors, il prend place sur son tribunal et tente bien faiblement de montrer aux Juifs qu'ils ont tort d'insister. D'un geste il indique Jésus : « Voilà votre roi ! » — Il veut dire : « Regardez-le ! Peut-il jamais songer à se faire roi ? » Mais ils se mettent à crier : « Otez-le, ôtez-le du monde. Crucifiez-le ! » — « Crucifierai-je votre roi ? » (Jean, xix, 14, 15.) Pauvre réponse de Pilate ! Au fond, il cherche à calmer sa conscience qui proteste contre l'injustice d'une condamnation, et il songe de nouveau à un expédient dont il n'y a rien à attendre, au point où en sont les choses, mais qui exaspérera plutôt davantage les Juifs. Saint Jean le fait remarquer : ce sont les princes des prêtres qui, maintenant répondent : « Nous n'avons point d'autre roi que César ! » Ainsi le judaïsme officiel rejette tout Messie, renie le passé tout entier et la mission spéciale du peuple choisi ! La haine contre le Messie envoyé par Dieu est à son comble.

Par une vaine cérémonie, Pilate cherche à se purifier de sa faute. « Et, se lavant les mains devant le peuple, il leur dit : « Je suis innocent du sang de ce Juste ; ce sera à vous à en répondre. » — Et tout le peuple s'écria : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » (Matth., xxvii, 24, 25.) Et la sentence est prononcée dans la forme habituelle : « *Ibis ad crucem ! Lictor, para crucem !* — Tu iras à la croix ! Licteur, prépare la croix ! »

Et Jésus accepte la sentence qui le condamne

et il garde le silence : le Père céleste le veut ainsi. Et Jésus est là, chargé des péchés de tous les hommes. Il s'en est rendu responsable ; il a pris sur lui les nôtres, nos péchés à nous ; il a voulu les expier à notre place. Il les a, en vérité, payés de sa mort pour que nous n'ayons pas à les payer. — Si nous songeons que c'est nous qui, en réalité, avons mérité la peine dont il s'est chargé comme notre représentant, quelle ne doit pas être notre humilité et comment nous plaindre, comme si nous ne méritions pas telle ou telle épreuve ? Jamais nous ne pourrons être traités trop durement. Que s'il nous arrive d'être condamnés ou punis injustement, disons et répétons : Soyons heureux de n'être pas mieux traités que le Sauveur ne l'a été.

L'exécution

1. — *O Crux, Ave !* — *Salut, ô Croix !*

D'après la coutume de l'époque, la sentence fut aussitôt exécutée. Peut-être gardait-on des croix en réserve ; peut-être les Juifs, certains d'obtenir la condamnation de Jésus, avaient-ils fait préparer la croix. Et ainsi, la sentence une fois prononcée, « ils prirent Jésus et l'emmenèrent » (JEAN, XIX, 16). — Afin que sa honte fût plus grande, peut-être aussi pour empêcher de sa part toute tentative de se dérober à l'exécution, le condamné devait porter lui-même sa croix. — Assurément, en voyant pour la première fois la croix sur laquelle il doit être tourmenté jusqu'à la mort, Jésus frissonne :

mais aussitôt il se rappelle ce que cette croix représente pour lui et pour l'œuvre de sa vie. Il voit en elle le symbole de la soumission la plus parfaite à la volonté du Père, le signe de la Rédemption, et par conséquent le symbole de son amour pour Dieu et pour les hommes. Sans hésiter, il la prend, il l'accueille comme on accueille un ami longtemps attendu, qui l'aidera à compléter l'œuvre de sa vie.

Apprenons à considérer la souffrance et la croix du point de vue surnaturel, pour dominer aussitôt les sentiments naturels de répulsion en présence d'une épreuve, d'une contrariété, d'un devoir pénible qui nous est demandé. Efforçons-nous de voir en toute circonstance désagréable une excellente occasion de saluer la croix et de pouvoir rendre à Dieu, par notre soumission, une gloire toute spéciale. Ces parcelles de croix ont plus de prix devant Dieu que les reliques de la croix matérielle du Calvaire.

2. — *Fidèle au devoir jusqu'à l'épuisement des forces*

Jésus a volontairement chargé sa croix sur ses épaules meurtries et, recueillant ses dernières forces, il s'avance péniblement. La route à parcourir est de 800 à 1.000 pas ; le trajet peut donc se faire commodément en un quart-d'heure, mais le Sauveur est à bout de forces ; les rues étroites sont encombrées par la foule, et le cortège n'avance que lentement. Bientôt on doit reconnaître que Jésus n'est plus en état de porter sa croix. D'après la tradition, il succombe plusieurs fois sous le fardeau, mais, se relevant chaque fois, il se remet

douloureusement en marche. Finalement il n'en peut plus. Il est incapable de faire un pas ; les coups, les insultes des soldats, leurs cris n'y font rien ! Ce n'est pas à un sentiment de pitié que les ennemis de Jésus obéissent maintenant en le débarrassant de la croix, mais à la crainte de le voir expirer sur le chemin, sans passer par le supplice du crucifiement. « Ils rencontrent un homme de Cyrène, nommé Simon, et les soldats le contraignirent de porter la croix de Jésus. »

Lorsque le travail nous accable au point où nous craignons d'y succomber ; ou lorsque d'autres personnes, dont nous dépendons, nous imposent des travaux qui ne sont point de notre goût, ou qui même nous répugnent, qu'est-ce que tout cela auprès de ce que Jésus à souffert ! Soyons satisfaits, réjouissons-nous de pouvoir, en quelque chose du moins, partager son sort. — S'il permet, comme unique soulagement à ses souffrances, que quelqu'un l'aide à porter sa croix, c'est pour nous montrer son désir de voir d'autres hommes partager sa croix. Comment ne point répondre à cet appel ? »

3. — *Ecce venio ! Me voici. Je suis prêt*

Le cortège est parvenu au Golgotha. Aussitôt commencent les préparatifs de l'exécution. Représentons-nous de quelle manière on procédait habituellement à la mise en croix.

Il semble bien certain que, d'abord, on plantait solidement la croix dans le sol en la calant : il eût été très difficile de le faire en la redressant après que le supplicié y aurait été attaché. L'expression

« *ascendere ad crucem*, — monter sur la croix », en usage à cette époque, l'indique clairement. Nous pouvons également supposer qu'au milieu de l'arbre de la croix, quelque appui était disposé, sur lequel le condamné à demi assis devait prendre place ; sans quoi, le poids du corps aurait déchiré les mains. Probablement, le supplicié, une fois élevé ou hissé sur la croix, y était lié, et alors seulement on l'y clouait.

Les soldats, accoutumés à la vue du sang et ne connaissant pas la pitié, accomplissaient leur tâche brutalement. — Le condamné était, précisément au moment de l'exécution, étroitement lié, de crainte qu'il ne pût s'échapper. — Nous pouvons maintenant nous mieux représenter le crucifiement de Jésus.

Le cortège n'est pas plutôt arrivé au Golgotha que les soldats barrent les abords du lieu du supplice, afin de prévenir tout désordre. La croix est déposée à terre ; on creuse un trou. La croix y est fixée. Pendant ce temps, les soldats dépouillent Jésus de ses vêtements. Sans égards, ils arrachent la tunique que le sang coagulé attache aux épaules et au dos. On admet d'ordinaire que la couronne d'épines lui a été laissée. Tel est bien le diadème qui, en ce moment, sied à Jésus ! Dieu, maudissant la terre, avait dit qu'elle produirait pour l'homme des ronces et des épines ; la malédiction est levée maintenant que le Sauveur la prend sur lui. — Et Jésus est ainsi exposé aux regards d'une foule dont au moins une partie contemple avec une joie diabolique sa lamentable personne. Il voit se dresser cette croix qui, bientôt, le recevra entre ses bras horribles.

Des âmes compatissantes, peut-être les femmes qui ont accompagné Jésus sur le chemin du Calvaire, lui présentent un vin très capiteux mêlé de myrrhe qui devait le rendre moins sensible aux tortures du crucifiement ; il ne veut point le refuser, il y trempe ses lèvres, mais sans vider la coupe. Il veut, sans aucun adoucissement, goûter en pleine conscience les cruelles souffrances qui l'attendent.

L'heure suprême de la vie de l'Homme-Dieu, l'heure la plus solennelle de l'histoire, est venue. L'œuvre la plus grande, la plus sublime que le ciel et la terre aient jamais contemplée, va se consommer. Afin de nous en convaincre, jetons un regard en arrière sur les vérités que nous connaissons déjà.

Dieu avait créé l'homme uniquement en vue de sa propre gloire. En ce monde, le devoir de l'homme était de reconnaître la souveraineté de Dieu par le sacrifice du don de soi-même à la volonté divine. Ainsi l'homme serait, pour l'éternité entière, un témoignage rendu à l'amour infini du Seigneur. Le plan primitif de la création avait été ruiné par le péché. Adam et Ève avaient refusé le sacrifice demandé. Ils n'avaient pas rendu à Dieu la gloire qui lui appartient : le ciel nous avait été fermé. — La chute de nos premiers parents offrait à Dieu la possibilité de manifester son amour infini d'une manière encore plus grandiose. Son Fils se fera homme, pour expier par son obéissance la faute des premiers parents, réparer l'outrage fait à la gloire de Dieu, nous ouvrir de nouveau le ciel. Avec une soumission toute filiale, Jésus s'est incliné devant la volonté du Père. « Me voici, je viens pour

accomplir votre volonté ! » a-t-il dit en entrant dans ce monde. Et maintenant le sacrifice doit se consommer !

Jésus a pleine conscience de la portée et de la valeur de ce moment. Il lève les yeux vers son Père et il renouvelle son offrande. « Père, je suis prêt, je m'incline devant votre sainte volonté, car l'unique chose nécessaire, l'œuvre la plus grande, la plus excellente, consiste à glorifier votre saint Nom. Telle est votre grandeur que tout le reste n'est rien en comparaison. Il importe peu que moi-même, Homme-Dieu, je sacrifie tout, que mon corps soit martyrisé, pourvu que votre volonté soit faite. Mon Père, je suis prêt ! Agréez le sacrifice de ma soumission pour l'expiation du refus opposé par les hommes au sacrifice que vous leur demandiez. Je me fais leur répondant. J'accepte le châtiment qu'ils méritaient. Je l'accepte afin que vous leur pardonniez et leur ouvriez le ciel. Me voici devant vous en qualité de représentant des hommes, pour vous rendre hommage, vous reconnaître comme le souverain Maître et Seigneur, dans la mesure qui convient à votre divine Majesté. En considération de mon obéissance, pardonnez-leur d'avoir désobéi et accueillez-les de nouveau comme vos enfants. Je vous supplie en leur nom. Pour eux, je me sacrifie. Père, que votre volonté soit faite ! Je suis prêt ! !

Jamais les bourreaux n'ont vu victime aussi docile que Jésus. Il ne se défend point, ainsi qu'il arrive sans doute souvent. Il ne cherche point à leur échapper. Il ne prononce aucune de ces paroles que les bourreaux entendent à l'heure du

supplice. Il leur obéit docilement, monte sur la croix, repose son corps sur le support destiné à le soutenir, étend les bras. Les bourreaux le lient solidement à la Croix, prennent les clous et le marteau, enfoncent à grands coups les clous dans les mains et les pieds pour les fixer au bois de la croix. Ils détachent les liens qui maintenaient le corps... et Jésus resta attaché à la Croix. Il éprouve maintenant, il sent tout ce à quoi il s'est déclaré prêt, et les souffrances grandiront de minute en minute. Mais il renouvelle son offrande et il répète : « Père, je suis prêt ! Que votre volonté soit faite ! »

Lorsque nous prenons la résolution de nous déclarer prêts à telle ou telle chose, n'oublions pas que tout n'est point fini. Ce qui importe, c'est de passer à l'exécution. En réalité, il en va tout autrement que nous ne l'avions imaginé. Au cours des *Exercices* ou dans la méditation, tout nous semblait aisé, tout allait de soi-même, nous serions capables des résolutions les plus difficiles. Nous pouvons même aller plus loin et nous figurer que nous avons déjà grandi en perfection parce que nous avons formé des désirs aussi héroïques, et nous avons dit, dans notre joie : « *Ecce venio !* Me voici, je suis prêt ! » — Mais lorsqu'il s'agit d'accomplir nos résolutions, il est à craindre que nous ne soyons plus « prêts ». Ce qui nous semblait si facile, presque naturel, nous paraît maintenant difficile, intolérable, impossible. Nos dispositions ne sont plus les mêmes. La cause principale de ce désarroi, la voici : nous ne sommes pas assez pénétrés des vérités sur lesquelles nous fondions nos résolutions. Notre façon de penser, de comprendre les choses, n'est pas encore

suffisamment surnaturelle. Nous jugeons trop du point de vue naturel, et même d'après la nature inférieure. Nous agissons conformément à nos idées. Nos meilleures résolutions risquent de nous être peu utiles si nous ne gardons pas vivant en nous l'esprit qui les a inspirées, si nous ne ranimons pas en nous cet esprit. Il faut donc chaque jour avoir présentes à notre pensée les grandes vérités de la vie, par exemple, dans la prière du matin, en nous rappelant que nous avons été créés uniquement pour glorifier Dieu par le sacrifice du don de nous-mêmes, en nous inclinant devant sa volonté. La sainte Messe nous mettra en présence de cette même vérité; à l'exemple du Sauveur, nous obéirons à la volonté du Père céleste. En contrôlant notre conduite, la première question à nous poser doit être celle-ci : « Nous sommes-nous, en tous nos actes, proposé d'accomplir la sainte volonté de Dieu ? Alors nous pouvons espérer que notre vie tout entière est la mise en pratique de notre résolution : « *Ecce venio !* »

4. — *Amour qui pardonne aux ennemis*

Au milieu du silence qui règne sur le Golgotha, soudain des voix se font entendre. Les Princes des prêtres, les Scribes, les Anciens, ont voulu être témoins de l'exécution de la sentence et se convaincre que justice était faite. Ils craignaient que, peut-être, Jésus, usant de sa puissance, n'échappât à la mort comme il l'avait fait plusieurs fois lorsqu'ils avaient cherché à mettre la main sur lui. Mais maintenant ils le voient sur la croix. Ils se

sentent rassurés et ils l'accablent de railleries et d'insultes. Probablement, ils s'entretiennent entre eux, mais à voix assez haute pour que Jésus puisse les entendre : « Il a sauvé les autres, disent-ils, et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est véritablement le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui ! Il a mis sa confiance en Dieu. Si Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant, puisqu'il a dit : « Je suis le Fils de Dieu ! » — Il y a vraiment une malice diabolique à se moquer ainsi d'un homme soumis à de telles tortures ! — Mais dans les souffrances les plus cruelles, sous les railleries les plus amères, Jésus conserve la paix de l'âme. Il souffre et il s'offre en sacrifice pour tous les hommes, pour ses ennemis eux-mêmes. Il voudrait les sauver, eux aussi, les rendre éternellement heureux ! Il est prêt à leur ouvrir le ciel. Rien n'altère cette mansuétude, cette égalité d'âme. La colère, l'irritation, la vengeance lui sont étrangères. Seul, l'amour emplit son cœur. Lorsqu'il ouvre la bouche, ce n'est point pour maudire ses ennemis... Il prie pour eux : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Nous devons être les disciples de Jésus, lui ressembler et donc avoir un cœur plein d'amour. Nous devons fermer l'accès de notre cœur à l'aversion, à la haine, au désir de la vengeance. Nous ne devons point vouloir le mal des autres, fussent-ils nos ennemis. S'ils nous veulent du mal, c'est par une permission de Dieu qui nous offre l'occasion d'affirmer plus glorieusement pour lui notre soumission à sa volonté, en reconnaissant ses vues très saintes sur nos offenseurs, sans nous arrêter à nos

intérêts personnels. Souhaitons leur bien comme Dieu le désire. Prions pour eux afin que Dieu les aide à faire sa volonté et à sauver leur âme.

5. — *Amour miséricordieux pour les pécheurs*

La réponse de Jésus au larron repentant nous montre jusqu'où vont sa bonté et sa miséricorde. Nous ignorons comment ce malfaiteur avait fait fausse route, quel crime il avait commis. Mais en lui, un fond est resté bon. Sans doute, durant le trajet de Jérusalem au Calvaire, puis durant le crucifiement, il a remarqué la douceur et la soumission de Jésus et il s'est rendu compte qu'il ne pouvait être un malfaiteur. Il entend maintenant les railleries, les sarcasmes de ses ennemis ; il comprend que Jésus s'est donné comme étant le Messie, et la foi de son enfance se réveille en son âme. Avec une sincère honte, il reconnaît son indignité en la comparant à la dignité de Jésus. Le Sauveur lui prépare une grâce nouvelle qui lui permet d'aller plus loin encore, et lorsque l'autre larron blasphème en répétant les insultes qu'il entend autour de lui, il le reprend et lui dit : « N'as-tu donc point la crainte de Dieu, toi qui te trouves condamné au même supplice ? Pour nous, c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée, mais celui-ci n'a fait aucun mal » (Luc, xxiii, 40-41). — Il reconnaît sa culpabilité et assurément il s'en repent ; il ose donc s'adresser à Jésus en toute confiance : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez arrivé dans votre royaume ! » — Et Jésus se réjouit. Il peut appliquer

à ce coupable tout le fruit de sa mort rédemptrice ; pour lui, il n'aura pas souffert en vain. Il lui remet non seulement la coulpe, mais toutes les peines dues au péché : « Je vous le dis, en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis ! » — Cette parole suppose que la grâce a inspiré au larron une contrition parfaite.

Voilà Jésus dans toute la beauté, dans toute la noblesse de son cœur ! Jésus, c'est l'amour sans bornes, l'amour pur et miséricordieux. Il ne rejette personne, il ne refuse personne, toujours prêt à pardonner à quiconque vient à lui avec le regret de ses péchés. Donc, si nous avons failli, gardons la ferme espérance que nous obtiendrons grâce et miséricorde, si nous regrettons sincèrement nos fautes. Jésus a plus de joie pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes. Il peut même témoigner plus d'amour à ce pécheur, en lui remettant la faute et les peines dues à sa faute, puisqu'il les a expiées à sa place, en mourant sur la croix.

6. — *Dépouillement total*

Sous les yeux de Jésus, les soldats s'étaient, suivant la coutume, partagé ses vêtements que la loi leur attribuait. « Comme la tunique était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas » (Jean, xix, 23), ils la tirèrent au sort. — Il est pénible de se voir dépouillé d'un bien quelconque, d'une propriété personnelle, dont les autres disposeront à leur gré. La peine est plus amère encore, si ce bien dont on nous dépouille et qui nous est

cher, tombe entre des mains ennemies. Jésus se dépouille du dernier bien qui lui reste encore. On peut à bon droit supposer que cette tunique sans couture était l'ouvrage de sa Mère, et cependant il permet qu'elle devienne la propriété de l'un de ses bourreaux ! Il veut mourir dans une pauvreté absolue, pour nous apprendre par son exemple l'entier détachement de toutes les choses terrestres. Comme lui, nous devons être prêts à renoncer aux objets qui nous sont les plus chers, à titre de souvenirs, dès que la gloire de Dieu le demande. Nous devons, sans hésitation ni parti pris, être prêts à tous les sacrifices.

La Corédemptrice

Marie était venue à Jérusalem pour les fêtes de Pâques. Elle savait ce qui allait arriver. Durant les longues heures passées avec Jésus à Nazareth, dans ces entretiens cœur à cœur, le Sauveur l'avait préparée à sa mission. Elle savait que, pour obéir à la volonté du Père céleste, Jésus devait racheter le monde en mourant sur la croix et que, dès lors, sa mission à elle-même était de rester à côté de Jésus et d'offrir le sacrifice en union avec lui.

La Passion n'était donc point pour Marie un événement inattendu. Alors que, pour les apôtres, les paroles de Jésus demeuraient encore obscures, elle avait tout compris, peut-être sans connaître exactement tous les détails. Elle savait surtout que la Passion de son Fils, loin d'être la ruine de son œuvre, était sa véritable mission. Pour expier

le péché de l'homme, refusant le sacrifice du don de soi-même, le Père céleste demandait à son Fils le sacrifice d'une absolue soumission à sa volonté. Ainsi l'humanité serait rachetée et le sacrifice procurerait en même temps la gloire la plus grande qu'il fût possible de rendre à Dieu. Du Golgotha monterait au ciel un hommage dont rien absolument ne peut surpasser la valeur.

Mais Jésus ne devait pas être seul à offrir le sacrifice. La première faute avait été commise par un homme et par une femme, par Adam et par Ève. La faute devait être expiée aussi par un homme et par une femme, par le nouvel Adam et la nouvelle Ève. Comme Ève avait coopéré à la faute, ainsi l'Ève nouvelle serait corédemptrice. Par le consentement donné à la parole de l'Ange, elle était devenue la Mère du Rédempteur. Elle avait donné au Fils de Dieu un corps, la nature humaine et, le quarantième jour après sa naissance, elle l'avait présenté à Dieu dans le temple. Et maintenant que le sacrifice doit être définitivement offert, elle ne peut manquer d'être là. Elle doit s'associer au sacrifice. Ici se montre le rôle spécial de Marie. Elle ne s'offrait pas elle-même, mais ce qu'elle offrait avait plus de prix qu'elle-même : c'était son Enfant. Elle pouvait ainsi offrir à Dieu un sacrifice d'un prix littéralement infini. — Peu importait que l'offrande se fît extérieurement par les mains des bourreaux. Par eux aussi son Fils s'offrait à son Père. Seules les dispositions intérieures donnent du prix au sacrifice extérieur qui doit être l'expression d'une absolue soumission à la volonté du Père céleste, le don entier de soi-

même à Dieu. L'important est donc cette disposition intérieure qui s'affirme extérieurement par l'acte de l'homme prenant une chose précieuse afin de l'offrir à Dieu, en signe de parfaite soumission. Dès le premier moment de l'Incarnation de l'Homme-Dieu, Marie avait offert à Dieu ce sacrifice intérieur. Il n'y manquait plus que la traduction extérieure par la présentation définitive du don offert, et Marie s'y associait maintenant à son Fils.

Supposer que la Passion fut pour Marie un fait inattendu, inexplicable, la ruine lamentable de l'œuvre de son Fils, ce serait être injuste envers la très sainte Vierge. Nous ne pouvons pas davantage voir en elle une femme ordinaire, dont le Fils est mis à mort, et que le spectacle de ses souffrances accable et anéantit, ni admettre qu'elle resta absorbée dans la contemplation de la Passion de Jésus sans comprendre ce que ces souffrances et cette mort signifiaient en réalité. On la méconnaîtrait totalement en pensant qu'elle a défallii sous la douleur. Non ! Elle se tient debout, comme saint Jean le dit expressément. Et, de même que nous ne pouvons pas nous représenter Jésus autrement que s'offrant sans cesse à la volonté de son Père en faveur des hommes, priant et suppliant pour eux, nous ne devons pas nous représenter Marie autrement que priant et suppliant pour nous en offrant pour nous son Fils au Père céleste. Aussi bien que Jésus, elle savait que l'heure la plus horrible en même temps que la plus magnifique dans l'histoire du monde, était venue, où elle devait avec son Fils se soumettre sans réserve à la volonté du Père qui leur

demandait ce cruel sacrifice ; elle savait que, choisie pour être la Mère de Dieu, sa mission unique était de donner au Rédempteur du monde la nature humaine, dans laquelle Jésus allait maintenant consommer son œuvre ; elle savait qu'en considération de ce sacrifice, elle avait été préservée de la faute originelle, en sorte que c'est en souffrant pour elle aujourd'hui que Jésus lui méritait ce privilège unique.

Certes, Marie a souffert, horriblement souffert, en offrant le sacrifice avec Jésus. Quelle douleur lorsque, pour la première fois, elle le vit pâle, en proie aux affres de la mort, baigné de sang, couvert de crachats, le front ceint de l'horrible couronne d'épines ! Elle frissonne en apercevant ce dos déchiré par les fouets et les meurtrissures des coups qu'il a reçus. Combien son Enfant a souffert ! — Les coups qui enfonçaient les clous dans les mains et les pieds de Jésus la percent jusqu'à la moelle des os. Et quelle indicible torture à la vue de la victime clouée sur la croix sans qu'elle pût lui procurer le moindre soulagement ! Son cœur se brise quand elle le voit ne sachant où reposer sa tête blessée par les épines, quand ses yeux retrouvent toujours ce regard, les traits de ce visage, ces membres contractés par la douleur d'une torture qui se prolonge pendant trois heures interminables d'une épouvantable agonie ! Mais elle n'a pas cherché à empêcher la Passion. Elle n'est point allée trouver Pilate pour lui démontrer l'innocence de Jésus, pour intercéder en sa faveur. Elle n'a point tenté d'arrêter les bourreaux dans leur œuvre de mort, elle ne leur a pas reproché

leur barbarie. Elle n'a pas gémi à haute voix en demandant comment Dieu pouvait permettre ces horreurs. De même que Jésus se taisait et se soumettait sans résistance à la volonté du Père, et laissait ses ennemis poursuivre et consommer leur œuvre, de même Marie se taisait et s'offrait avec lui. Que toujours et de plus en plus le glaive de douleur transperce de nouveau son cœur, elle reste là, debout, à côté de lui ; elle ne s'en éloigne point, comme le font les mères qui ne peuvent plus supporter les souffrances de leur enfant et s'éloignent pour fondre librement en larmes.

Et ainsi elle est là, debout, « *stabat* », dans toute la force de sa foi éclairée, de son espérance inébranlable, de sa charité parfaite, de sa soumission totale à la sainte volonté de Dieu. La parole qu'elle a prononcée un jour, elle la traduit maintenant par ses actes : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ! » Elle unit la prière du sacrifice à celle de son Fils, et cette offrande d'un prix infini monte au ciel, présentée par Jésus et Marie. — Voilà pourquoi Marie est *Corédemptrice :* elle offre avec son Fils le sacrifice par lequel Jésus rachète le monde.

Jésus la voit dans sa douleur et dans son héroïque grandeur. Elle est là, fidèle, auprès de lui, celle qui est sur la terre son bien le plus cher ; elle est là, et il en est consolé. Il voit comment le glorieux sacrifice qu'elle fait en offrant à Dieu son enfant bien-aimé, est agréé par le ciel ; et cette générosité héroïque lui est une joie. Il doit maintenant la quitter, mais il ne la laissera pas sans appui ni protection. Un cœur maternel a besoin de pratiquer

l'amour maternel, de recevoir en échange un amour filial. Il ne peut plus rester lui-même avec elle : Jean la prendra pour mère, Marie sera pour Jean une mère.

Jean était le disciple aimé de Jésus parce que, d'après une opinion assez répandue, seul entre les Apôtres il n'était pas marié. Seul aussi parmi les Apôtres nous le voyons auprès de la croix. Probablement, pendant le douloureux trajet du prétoire au Golgotha, il accompagnait Marie et la prenait sous sa protection. Jésus ne voyait personne à qui de préférence confier sa Mère. Il dit alors : « Femme, voici votre fils. — Voici votre mère. »

« Femme ! » dit-il. C'est le Rédempteur qui parle à la Corédemptrice, le nouvel Adam qui parle à la nouvelle Ève. Ce rôle, conséquence de sa maternité divine, confère à Marie une dignité nouvelle, une dignité incomparable, méritée, achetée par ce redoutable sacrifice, tandis que sa maternité lui a été accordée librement et par amour de préférence. Au titre de nouvelle Ève, Marie est la Mère de tous les fidèles. A elle, comme à la première Ève s'applique la parole de Dieu : « Tu enfanteras dans la douleur. » Au pied de la croix, dans d'indicibles souffrances, elle a contribué, elle a coopéré à nous mériter la vie de la grâce, elle nous a enfantés à une vie nouvelle. C'est là qu'elle est devenue notre Mère et, dès lors, nous pouvons nous appliquer au sens spirituel ces mots : « *Natus ex Maria virgine.* Né de la Vierge Marie ». Nous sommes les membres du corps mystique de Jésus.

Sa mission, maintenant, n'est plus de veiller sur son Fils, qui désormais n'a plus besoin de sa solli-

citude, mais elle doit veiller sur les membres du corps mystique de son Fils et être, pour nous tous, une mère. Voilà pourquoi Jésus ne l'appelle pas sa mère : c'est à Jean, c'est à chacun de nous, de lui donner ce nom maintenant. Elle doit, pour ainsi dire, oublier qu'elle est la Mère de Jésus et porter sur nous toute sa sollicitude, tout son amour. Ce rôle qu'elle a mérité au pied de la croix, Marie le remplit avec une bonté et un amour sans bornes : elle est bien notre mère. Et nous lui sommes chers parce que la vie de la grâce, la vie de notre âme est le fruit du sacrifice que, sur le Golgotha, elle a, dans d'indicibles souffrances, offert à Dieu avec son Fils.

Obéissant jusqu'à la mort

Des sept paroles prononcées par le Sauveur sur la croix, les trois premières l'ont probablement été peu après le crucifiement. Maintenant commencent les trois heures d'une cruelle agonie. Lentement, la lumière du soleil s'affaiblit, puis c'est presque l'obscurité complète. Le soleil, dirait-on, se refuse à voir plus longtemps ce spectacle. Une éclipse de soleil cause toujours l'oppression, l'angoisse, et Jésus éprouve cette souffrance nouvelle, à laquelle s'ajoute la fièvre avivée par les plaies. Il ne sait où reposer sa tête endolorie par la couronne d'épines. Les mauvais traitements, le manque de repos depuis son arrestation, la flagellation surtout ont épuisé ses forces. En outre, c'est par ses plaies elles-mêmes qu'il est fixé à la croix ; les articulations des mains et des pieds sont broyées, les muscles sont froissés ; autant d'inimaginables souffrances. Involontaire-

ment le corps se contracte, et chaque mouvement est une nouvelle douleur. Et la torture se prolonge de minute en minute pendant trois heures ! Et chaque minute semble une éternité ! À chaque minute la souffrance s'accroît.

L'acuité des souffrances physiques peut être telle qu'elle absorbe toute la conscience ; le patient ne voit plus rien, ne comprend rien, ne s'intéresse à rien ; il n'a plus de force. Il souffre et il ne peut penser qu'à ses souffrances, incapable de porter ailleurs son attention, Il ne peut plus que souffrir. — Tel Jésus, sur la croix, pendant trois heures. La divinité semble s'être retirée : il se croit abandonné par son Père : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Ni soulagement, ni consolation d'aucun côté. Il est plongé dans un océan de souffrances dont les flots pèsent sur lui et lui ferment l'horizon.

Cependant une prophétie le concernant n'a pas encore reçu son accomplissement : il doit, dans sa soif, être abreuvé de vinaigre. Il faut que cette prophétie se réalise ; et peu de temps avant de rendre le dernier soupir : « J'ai soif », dit-il. La perte de sang et les blessures causent toujours une soif ardente. Combien Jésus a dû avoir soif ! Mais jusqu'à ce dernier moment, il ne s'est pas plaint, et même alors, il semble penser bien moins à la soif qui le torture qu'à l'accomplissement de l'Écriture. — Saint Jean en fait la remarque : « Jésus sachant que toutes les choses étaient accomplies, afin que l'Écriture s'accomplit encore, il dit : « J'ai soif » (JEAN, XIX, 28). Il y a là un vase plein de vinaigre. Peut-être les âmes compatissantes, qui avaient offert à Jésus le vin mélangé de myrrhe

l'ont-elles préparé selon la coutume, parce que les crucifiés souffraient de la soif et qu'on leur accordait ce soulagement : ou bien les soldats l'ont-ils apporté pour eux-mêmes. « Et un des soldats en remplit une éponge et l'environnant d'hysope la lui présenta aux lèvres » (Jean, xix, 29). Jésus en prend quelques gouttes. Ce n'est pas assez pour étancher la soif, mais toute l'Écriture a reçu son accomplissement.

Le moment est venu où Jésus, conformément à la volonté du Père, doit rendre le dernier soupir. Mais il ne veut pas mourir comme un vaincu dont on a eu raison : il veut mourir en Rédempteur dont l'œuvre est consommée. Il se dresse sur la croix, et, d'une voix puissante, tout autre que celle d'un moribond à bout de forces, il s'écrie : « Tout est consommé ! » Il lève son regard vers le ciel et, avec une filiale soumission à la sainte volonté du Père, de même qu'il a accepté la Passion, il accepte la mort et dit : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » Il incline la tête et il meurt.

La souffrance est finie. Inanimé, Jésus est suspendu à la croix ! — Il est mort pour moi. Par ses souffrances, il a expié mes péchés et, dans son sang, mon âme a été purifiée. Je puis obtenir le pardon de mon péché et de toutes les peines qui lui sont dues, si ma contrition est sincère. Il m'a, en même temps, ouvert le ciel ; il m'a mérité la vie surnaturelle de l'âme, la grâce sanctifiante. S'il m'est possible d'être sauvé, si je puis espérer qu'un jour je jouirai d'un bonheur immense pour toute l'éternité, je le dois à Jésus, à lui seul ; sans lui, il n'y a pas de salut ! — Que dois-je faire pour témoigner

ma reconnaissance au Sauveur à qui je dois tant et qui a tant souffert pour moi ?

Le Golgotha est le couronnement de toutes choses, le centre de l'histoire de l'humanité, non point telle qu'on l'enseigne dans les chaires des écoles et dans les manuels, mais telle qu'elle est aux regards de Dieu. La fondation et les chutes des empires, les guerres et les révolutions, les inventions et les découvertes ne sont point l'essentiel de l'histoire du monde : elles sont l'extérieur, les coulisses, les draperies de la vaste scène du monde où se joue, invisible aux sens, le drame proprement dit ; la lutte pour Dieu ou contre Dieu. Au fond et essentiellement, le sens de la vie est celui-ci : l'homme doit délibérément se décider pour Dieu en se soumettant à sa volonté afin de le glorifier et de devenir lui-même pour l'éternité un vivant témoignage de l'amour de Dieu. Adam et Ève ayant refusé ce sacrifice du don d'eux-mêmes, le Fils de Dieu a dû expier, par son obéissance, leur désobéissance et celle de tous les hommes. Telle est la mission que le Père céleste lui a confiée et il l'a accomplie sur la croix.

N'a-t-on pas osé dire que Jésus a été un lâche, parce qu'il s'est laissé prendre sans résistance et conduire à la mort par ses ennemis ? Pour juger ainsi, il faut ne point comprendre l'héroïsme. Un héros véritable ne considère pas ses intérêts personnels ; il ne songe qu'à sa mission et, s'il le faut, il sacrifie sa vie. Si Jésus, supposition impossible quand il s'agit du Fils de Dieu, avait résisté à ses ennemis, il aurait trahi la mission que le Père lui avait confiée : il aurait pris parti contre la volonté

du Père et nous n'aurions pas été rachetés. En se soumettant à la volonté du Père, il a poussé l'héroïsme jusqu'à mourir pour nous sur la croix.

Par ce sacrifice, il a, en même temps, vaincu Satan. Vaincre ? Qu'entend-on par là ? Trop facilement nous entendons la dévastation de contrées entières, des villes détruites, des ennemis sans nombre tués ou faits prisonniers. Telle est en effet la victoire pour le monde. Mais ce n'est point là l'essentiel de la victoire. Vaincre, c'est exécuter son plan combattu par l'ennemi. Et cette victoire, le Christ l'a remportée sur la croix. Par son obéissance jusqu'à la mort sur la croix il a accompli la mission imposée par son Père, il a rendu à Dieu la gloire la plus grande qui se puisse concevoir, il a racheté l'humanité et ravi à Satan les fruits de la victoire remportée par lui sur nos premiers parents.

Nous devons vaincre comme le Christ a vaincu. Qu'un lâche égoïsme ne nous fasse point faiblir devant la mission dont l'accomplissement est l'unique raison de notre existence sur la terre ! Nous ne devons point, avec une orgueilleuse prétention, nous révolter contre notre souverain Seigneur et, en même temps, nous faire les esclaves de Satan. Nous devons, nous aussi, remplir la mission pour laquelle Dieu nous a tirés du néant, par conséquent triompher de l'orgueil, de l'égoïsme, de la nature inférieure, donc vaincre Satan et, par notre libre choix, accomplir l'acte le plus magnifique dont la création entière soit capable, c'est-à-dire glorifier Dieu par le sacrifice du don absolu de nous-mêmes.

QUATRIÈME SECTION

Glorification de Jésus

I. — Revirement

« Tout est consommé », avait dit le Sauveur mourant. La mission que le Père lui avait confiée était remplie. En obéissant jusqu'à mourir sur la croix, il avait rendu au Père une gloire incomparable en vue de laquelle Dieu se déclarait prêt à pardonner à tous les hommes leurs péchés et à leur ouvrir de nouveau le ciel. Le temps durant lequel Jésus devait glorifier Dieu par le sacrifice du don de lui-même, s'était écoulé. Désormais, il doit agir d'une autre manière et, par sa propre glorification, il révèle, il glorifie dans l'éternité l'amour infini du Père.

Il n'était pas dans les intentions de Dieu que esus fût glorifié aussitôt après sa mort. La mort et la résurrection du Sauveur devaient être irréfutablement attestées. Mais, avec la mort de Jésus, le changement, le revirement avait commencé. Tandis que jusqu'ici le Père avait, pour ainsi dire, abandonné Jésus au caprice de ses ennemis, il intervient maintenant. Sur son ordre, la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent et viennent dans la

ville sainte (Matth., xxvii, 52, 53). Le voile qui sépare du sanctuaire le Saint des saints, se déchire du haut en bas, en sorte qu'on peut voir le Saint des saints. Dieu voulait montrer par là que l'alliance ancienne était rompue et que désormais il n'habiterait plus dans le temple.

Alors Dieu déjoue l'intention des Juifs, qui méditent un nouvel outrage à l'adresse de Jésus. Ils vont trouver Pilate et le prient d'ordonner que l'on rompe les jambes des crucifiés à coups de massue, afin que les corps ne demeurent pas attachés à la croix le jour du sabbat, parce que ce jour est une grande fête (Jean, xix, 31). — Dieu ne permet point que les os de Jésus soient brisés. Lorsque le centurion reçoit cet ordre, Jésus est déjà mort. Il n'est donc pas besoin d'outrager son corps. Mais, pour s'assurer sans aucun doute possible de la réalité de la mort, un des soldats perce le côté de Jésus avec une lance ; Dieu veut que le cœur du Sauveur soit ouvert. Et les dernières gouttes de ce sang précieux, versé pour nous, s'écoulent du Cœur sacré, et ce divin Cœur est ouvert à tous les hommes ! L'immense amour du Rédempteur, pouvait-il se révéler d'une manière plus touchante ? Et si le corps est sur la croix les bras étendus c'est pour nous montrer qu'il nous tend les bras et que son Cœur nous reste ouvert.

L'intention des Juifs était sans doute que le corps de Jésus fût jeté en terre avec les corps des larrons. Là encore, Dieu intervient. Il inspire à Joseph d'Arimathie la pensée de réclamer pour lui le corps de Jésus et de l'ensevelir avec l'aide de Nicodème. — Rien n'arrive sans la permission de

Dieu. Ses ennemis ne peuvent rien faire qu'il ne le permette dans sa sagesse. Bien plus, il se sert d'eux pour réaliser ses desseins. C'est Jésus qui reste vainqueur sur le Golgotha, et non ses ennemis. Ils voulaient le perdre et ruiner à jamais son œuvre, et, loin d'atteindre leur but, ils rendent au Sauveur un vrai service : par leur aide, Jésus achève la mission de sa vie qui est de rendre à Dieu la plus grande gloire possible et de racheter le genre humain. Aussi longtemps que ses intentions le demandent, Dieu leur permet de traiter Jésus comme ils le veulent ; mais aussitôt que, par la mort de Jésus, son œuvre est terminée avec le secours de ses ennemis, il leur rappelle avec majesté son ordre : « Jusqu'ici, mais non pas plus loin ! »

Lorsque, le lendemain matin, les Juifs apprennent que Pilate a fait remettre le corps de Jésus à Joseph d'Arimathie, et que Joseph lui a donné une sépulture honorable, ils placent, afin de prévenir toute fraude, des gardes autour du tombeau dont ils scellent la pierre. Dieu se sert de ces précautions elles-mêmes pour accomplir ses desseins. En effet, toute fraude devenait impossible, et la résurrection de Jésus serait irréfutablement attestée.

Soyons donc bien intimement convaincus que, dans notre vie, rien n'arrive que Dieu ne le sache et ne le permette. Rien ne peut nous atteindre sans sa permission. Il est tout-puissant et il connaît mille moyens de tout diriger et disposer comme il lui paraît bon. Personne ne peut rien contre nous, s'il ne le permet. Aujourd'hui encore, il sait se servir des attaques de ses ennemis pour réaliser

ses desseins. Nous devons avoir en lui une confiance filiale et, sans limites, nous en remettre entièrement à sa Providence.

II. — *La résurrection de Jésus*

Au matin du troisième jour, soudain la terre tremble. Les gardes du tombeau sont saisis d'épouvante. Comme un éclair, une vive lueur les éblouit et passe au milieu d'eux ; ils reculent en chancelant. Ils aperçoivent alors une forme brillante qui s'approche du tombeau, en renverse sans effort la pierre, et s'asseoit sur cette pierre : « Ils sont tellement saisis de frayeur qu'ils sont comme morts » (Matth., xxviii, 4). Lorsqu'ils reviennent à eux, l'Ange a disparu. Ont-ils donc rêvé ? Le sépulcre ouvert leur prouve qu'ils ne se sont point trompés. Ils pénètrent dans le tombeau. Le corps de Jésus n'y est plus. Ils se hâtent d'informer les princes des prêtres de ce qui s'est passé.

Qu'est-il donc arrivé ? L'âme de Jésus s'était réunie à son corps. Au même instant, les blessures, à l'exception des plaies qu'il voulait conserver, s'étaient fermées ; ce corps brisé, incapable de vie, s'était ranimé et Jésus sortait du tombeau, s'élevait dans les airs et laissait aux anges ses serviteurs le soin d'annoncer sa résurrection à l'humanité.

Quelle transformation ! Au lieu de l'impuissance, la puissance sans limites ! Au lieu des outrages, la glorification ; au lieu des souffrances, la plénitude surabondante des joies ! — La résurrection d'un mort est le miracle le plus grand qui puisse se concevoir. Nulle force créée ne peut donner la vie à

la matière inanimée. De plus, c'est en un seul instant que le corps du Sauveur retrouve la vie pleine et entière et dans l'exercice de tous ses actes. Mais ce qui fait de sa Résurrection le miracle des miracles, c'est qu'elle s'opère par sa propre puissance et qu'en outre il ressuscite à une vie nouvelle, à la vie glorieuse. Dans cet état nouveau, le corps n'est plus soumis aux lois de la nature ; il ne peut plus souffrir ; c'est pour jamais le sentiment de la santé, de la force ; enfin il brille d'un éclat céleste. — Déjà en tant qu'Homme-Dieu et par son sacrifice, Jésus avait droit à la plus grande glorification possible ; maintenant la divinité pouvait librement et sans réserve lui prodiguer cette gloire. Toute parole humaine est impuissante à se représenter une telle magnificence.

Les effets de cette glorification sont plus admirables encore et plus consolants pour l'âme de Jésus. Il n'est plus de souffrance pour elle, plus d'angoisse, de trouble. Il voit dans son ensemble l'œuvre de la Rédemption, ses résultats pour Dieu et pour les hommes. Il a rendu au Père une gloire au-dessus de toute gloire. Aux hommes il a ouvert le ciel qui leur était fermé ; il leur a acquis par ses mérites le paradis de l'Église avec le trésor de ses grâces. Ses regards ne connaissent pas les limites du temps et de l'espace. Il voit quelles bénédictions, quel bonheur, quelle confiance il apportera à l'humanité. Et son cœur est dans une joie immense, et il se dit : « Tout cela est mon œuvre, le fruit de ma mort sur la croix. Sans moi, il n'y aurait que ténèbres, misère, désespoir !

III. — *Ascension de Jésus*

Conformément à la volonté du Père, Jésus devait, après sa Résurrection, rester quarante jours encore sur la terre, afin de confirmer davantage la foi en cette résurrection, et de prendre ses dernières dispositions relativement à son Église. — Enfin, le jour vient où il doit monter au ciel. Pour la dernière fois, le Maître est entouré de ses disciples et il les conduit au Mont des Oliviers. C'est le même chemin qu'il a parcouru avec eux avant sa Passion. Maintenant tout est passé. Parvenu au Mont des Oliviers, il les lève yeux vers le ciel, il prie, il étend les mains pour bénir ses disciples et soudain, il s'élève de terre, disparaît peu à peu à leurs regards, jusqu'à ce qu'une nuée brillante le dérobe entièrement à leur vue. — Essayons de découvrir ce qui se passe et que les yeux terrestres ne peuvent percevoir.

Les âmes des saints de l'Ancien Testament se rassemblent autour du Rédempteur. Avec lui, elles entreront dans le ciel. L'armée des anges l'escorte et l'acclame, saluant en lui le vainqueur du Golgotha, le Lion de la tribu de Juda, le roi de gloire, le Fils de Dieu. — Nous lisons parfois l'accueil réservé aux Chefs d'État lorsqu'ils font leur entrée solennelle dans leur capitale. Toute cette pompe, tous ces honneurs ne sont rien auprès de la gloire céleste et ne nous permettent même pas de nous représenter ce que peut être cette fête du ciel. Au milieu des chants exécutés par les innombrables chœurs des anges, Jésus s'élève, et pour la première fois l'Homme-Dieu paraît devant le trône de Dieu.

Sans doute, il répète ces paroles de sa prière sacerdotale : « Père, je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'ouvrage dont vous m'aviez chargé. Et vous, mon Père, glorifiez-moi maintenant en vous-même, de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût » (Jean, xvii, 4, 5).

Et le Père remercie profondément le Fils de la gloire qu'il lui a rendue et il le fait asseoir à sa droite. Et maintenant, dans la majesté et la gloire de Dieu, règne le Sauveur, ce Jésus qui, sur la terre, a été d'abord méconnu, méprisé, rejeté, puis persécuté, maltraité, blasphémé, flagellé, couronné d'épines, crucifié !

Réjouissons-nous de tout cœur avec lui. De même que les sœurs de Lazare étaient dans la joie lorsque leur frère, ressuscité par Jésus, leur fut rendu, ainsi réjouissons-nous de tout cœur de voir notre Guide, qui, par amour pour nous, a tant souffert, triompher maintenant dans la plénitude de la gloire. Soyons fiers de notre Chef : il a accompli l'œuvre la plus noble, la plus grande de toutes. C'est une cause glorieuse que nous servons. Il manque encore une chose à sa victoire. Il appartient aux membres de son corps mystique de lui donner ce complément. Il a remporté la victoire par une soumission parfaite à la volonté du Père, nous devons donc triompher comme il a triomphé lui-même. En marchant à sa suite, nous ne pouvons succomber. A son exemple et avec son aide, nous pouvons, nous aussi, accomplir l'acte le plus noble et le plus grand dont la création entière soit capable... nous pouvons le glorifier par une soumission sans réserve à la volonté de Dieu !

Les apparitions de Jésus ressuscité

A peine Jésus est-il ressuscité, à peine jouit-il pour la première fois des qualités des corps glorieux, que déjà il veut, dans la mesure conforme aux intentions de Dieu, faire partager à sa Mère qui, en qualité de corédemptrice, s'est associée à son sacrifice, la récompense due à sa parfaite soumission. Bien que la Sainte Écriture ne dise point qu'il apparût à sa Mère, nous pouvons en avoir la certitude.

La douleur de Marie s'est calmée avec la mort de Jésus. Elle sait que son Fils ne souffre plus ; elle croit fermement qu'il ressuscitera le troisième jour, comme il l'a prédit. Les artistes, il est vrai, se plaisent à représenter la Mère des douleurs, serrant sur ses genoux le corps de son Fils. Sans doute, alors, elle a beaucoup souffert, en voyant les traces affreuses des mauvais traitements subis. Qu'en sera-t-il après la résurrection ? Mais ce n'est point alors que la douleur a été à son comble : c'est lorsqu'elle le voyait cloué sur la croix et qu'elle était dans l'impossibilité de le soulager ou de lui venir en aide. Nous ne pouvons pas davantage nous la représenter rentrée à Jérusalem après l'ensevelissement, et se plaignant, se lamentant que tout fût perdu. Ici encore, nous pouvons lui appliquer la parole : « Vous êtes heureuse, parce que vous avez cru ».

Marie passe le reste de la journée et le Samedi Saint dans la solitude et le recueillement ; elle songe à tous les événements de sa vie, depuis la salutation

de l'Ange à Nazareth, jusqu'à la mort de Jésus. Elle sait à quoi elle s'était déclarée prête en répondant : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! » Et toujours elle renouvelle cette pleine soumission à la volonté de Dieu, qui a permis toutes ses souffrances. Maintenant c'est fini ! Elle est convaincue qu'au troisième jour, il ressuscitera.

De même qu'en la nuit de Noël, elle attendait dans l'ardeur de son cœur la naissance de son enfant, de même elle attend aujourd'hui le moment où elle le verra après sa résurrection. Soudain, dès le matin du jour de Pâques, la terre tremble. Un pressentiment joyeux lui dit que la merveille s'est opérée. Et déjà Jésus est là devant elle. Toute trace des souffrances endurées a disparu, à l'exception des cinq plaies. Il est rayonnant de gloire et de bonheur. En faut-il davantage à une mère pour être pleinement heureuse ?

Jésus veut démontrer la réalité de sa Résurrection à ses apôtres puisqu'il leur confiera son œuvre entière. Il se trouve en présence de difficultés, que nous ne devons pas oublier. Sa condition n'est plus la même qu'auparavant : c'est l'état glorieux, chose entièrement nouvelle ; tout est changé. Sans doute, sur le Thabor, il s'est montré à trois de ses apôtres, dans sa gloire, mais ils n'en ont aperçu l'éclat et ne l'ont vu planer au-dessus du sol, que d'une façon momentanée, tandis que maintenant cet état glorieux est définitif. Maintenant, s'il cache la splendeur de son corps ressuscité, c'est seulement aux regards des hommes, qui ne pourraient en

soutenir l'éclat. Mais d'autres propriétés de l'état de gloire se manifestent : soudain, il apparaît et disparaît, il entre et il sort à travers les murs. Au début, les apôtres ne comprennent pas ces merveilles. Ils ont vu Jésus ressuscitant des morts, et ces ressuscités reprenaient dans la vie leur manière d'être antérieure. Lorsque ceux auxquels Jésus apparut d'abord, annoncèrent aux autres que le Maître était ressuscité et s'était montré à eux, ils durent certainement demander : « Où est-il maintenant ? » Apprenant qu'il avait soudain disparu, ils hochèrent la tête en signe d'incrédulité.

Ces difficultés provenant de la faiblesse humaine, assurément Jésus aurait pu les écarter par des lumières surnaturelles ; mais telle n'était pas son intention. Il veut attester pour tous les siècles la vérité de sa résurrection, et le meilleur argument est précisément le fait que les apôtres ne crurent point au témoignage des autres avant d'être, par la constatation évidente de la réalité, convaincus au point de fonder toutes leurs prédications en cette vérité et de l'affirmer jusqu'à donner leur vie pour la défendre. Voilà pourquoi Jésus n'apparaît pas en premier lieu aux apôtres ; fidèle à son plan bien déterminé, il cherche à les habituer aux conditions de sa vie nouvelle, qu'ils se refusaient d'abord à reconnaître, jusqu'à ce qu'ils en restent définitivement convaincus par le témoignage de leurs yeux.

Durant la vie publique de Jésus, quelques femmes suivaient le Maître pour subvenir à ses besoins matériels et à ceux des apôtres. Lorsqu'il était attaché à la croix, elles étaient restées près de lui,

puis elles avaient assisté à sa sépulture. Tristes, elles étaient rentrées à Jérusalem. Malgré les prédictions de Jésus, elles n'avaient point compris la Passion et croyaient que l'œuvre du Maître était perdue. Obéissant à un sentiment de vénération et d'amour, elles veulent, pour embaumer le corps, les parfums les plus précieux, parce que l'approche du Sabbat avait exigé que l'ensevelissement se fît au plus vite. C'est, pensent-elles, le dernier service qu'elles peuvent rendre à leur Maître.

Dès que le repos du Sabbat est terminé, elles font leurs emplettes, afin de pouvoir de très bonne heure, le lendemain matin, excécuter leur cher projet. Le jour n'est pas encore levé, que déjà elles sont debout, et les derniers préparatifs sont terminés. Mais Marie-Madeleine trouve ce temps beaucoup trop long, et seule elle se met en route. Il fait encore obscur lorsqu'elle parvient au tombeau. Elle voit que la pierre a été enlevée du sépulcre. Avec prudence, elle se penche dans la chambre funéraire et se rend compte que le corps de Jésus n'est plus là.

En toute hâte, elle revient à la ville pour en informer les apôtres. Elle trouve Pierre et Jean qui, à cette nouvelle, courent au tombeau et constatent à leur tour que le corps n'est plus là.

Pendant que les deux apôtres rentrent à Jérusalem, Marie demeure auprès du sépulcre. Elle ne peut se consoler. On lui a ravi ce qui lui restait de son Maître ! Elle pleure et, comme elle pleurait, s'étant baissée pour regarder de nouveau dans le sépulcre, elle voit deux anges vêtus de blanc qui lui demandent pourquoi elle pleure : « Ils ont enlevé

mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis ! » Combien cette réponse est touchante ! On le voit, Marie-Madeleine ne s'intéresse qu'à son Maître. Et sur ces mots, elle quitte les anges, afin d'examiner le jardin : peut-être y découvrira-t-elle le corps de Jésus. Que lui importent les anges ? C'est Jésus qu'elle veut. A peine a-t-elle jeté un coup d'œil sur le jardin, elle aperçoit Jésus, sans cependant le reconnaître. A son tour Jésus lui demande pourquoi elle pleure, ce qu'elle cherche ; et elle, le prenant pour le jardinier, répond : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Elle se détourne alors du soi-disant jardinier et, de nouveau, cherche du regard autour d'elle. Elle entend prononcer son nom : « Marie ! » Oh ! cette voix, elle la connaît ! Elle jette un cri de joie : « Mon Maître ! » et se prosterne à ses pieds, embrasse ses genoux. Elle veut le retenir, il ne doit plus la quitter, et Jésus lui dit : « Ne me touchez pas, je ne suis pas encore monté vers mon Père. Je reste encore quelque temps sur la terre. Allez plutôt trouver mes frères et dites-leur que je suis ressuscité et qu'ensuite je monterai vers mon Père et leur Père, vers mon Dieu et leur Dieu ». Jésus disparaît et Marie s'empresse de rapporter aux apôtres ce qu'elle a vu et entendu.

Cependant les pieuses femmes ont terminé leurs préparatifs et elles arrivent au tombeau. D'un premier coup d'œil, elles voient que le corps n'est plus là. Surprises, elles se regardent les unes les autres en silence. Soudain, la chambre funéraire s'éclaire, et elles aperçoivent deux anges vêtus de « robes

brillantes » et, comme elles sont saisies de frayeur et qu'elles tiennent leurs yeux baissés contre terre, ils leur disent : « Pourquoi craignez-vous ? Je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. Rappelez-vous qu'il a dit : Je ressusciterai le troisième jour et hâtez-vous d'aller annoncer à ses disciples et surtout à Pierre, que le Maître est ressuscité et qu'il ira devant eux en Galilée » (MATTH., XXVIII, 5, 8 ; MARC, XXVI, 6, 7 ; LUC, XXIV, 5, 6). C'en est trop pour les pieuses femmes ; elles ne peuvent comprendre aussitôt. Craintives, elles s'enfuient du tombeau et s'arrêrent à quelque distance pour reprendre haleine. Elles se regardent en silence, lorsque, soudain, Jésus se présente à elles et leur dit : « Le salut vous soit donné ! » Elles croient sortir d'un rêve et « s'approchant, lui embrassent les pieds et l'adorent. » Mais Jésus leur dit : « Ne craignez point, mais allez dire à mes frères d'aller enGalilée, c'est là qu'ils me verront » (MATTH., XXVIII. 8, 9). Et Jésus disparaît aussitôt. — Elles s'acquittent alors de leur message auprès des apôtres. Mais les apôtres ne croient pas en elles, de même qu'ils n'avaient pas ajouté foi aux paroles de Marie-Madeleine ; ils ne s'expliquent pas que le Maître disparaisse ainsi soudainement et surtout qu'il ne se soit pas encore montré à eux. Ils voient dans les paroles des femmes de purs commérages.

Au cours de la matinée, d'autres disciples se sont présentés au Cénacle. A chaque arrivant la

même question est posée : « Sait-il quelque chose du Maître ? L'a-t-il vu ? Les femmes ont bien affirmé qu'il leur est apparu. Mais aucun d'eux ne l'a vu, aucun n'a entendu parler de lui. » Ces réponses confirment les apôtres dans leurs convictions : les femmes se trompent, elles s'imaginent ces choses ! — A ce qu'il semble, Pierre s'est retiré. Il veut être seul pour réfléchir de nouveau. Il verse des larmes amères, en songeant qu'il a si honteusement renié son Maître. Mais voici qu'il entend une voix bien connue qui prononce son nom ! Il se retourne et voit Jésus devant lui, et Jésus le regarde avec bonté. Représentons-nous Pierre tombant à genoux à ses pieds, et sanglotant sans pouvoir dire un seul mot ! Nous ne savons pas ce que Jésus lui a dit, mais nous savons bien ce qu'il ne lui dit pas. Jésus n'a point retranché Pierre du nombre de ses apôtres, il ne lui a point déclaré qu'il ferait d'un autre apôtre son représentant sur la terre. Pierre est toujours pour Jésus le chef des apôtres et de l'Église.

Dans le Cénacle, pour les apôtres, l'attente, l'incertitude deviennent plus angoissantes. Dans l'après-midi, la situation n'ayant pas changé, l'un des disciples, Cléophas, dit : « Je rentre chez moi ! » Un autre se joint à lui. Sur la route d'Emmaüs, ils rencontrent un voyageur inconnu et lui ouvrent leur cœur. Alors l'inconnu se met à leur expliquer l'Écriture, et leur montre que tout devait se passer comme il était advenu. A Emmaüs, il se dispose à poursuivre sa route, mais ils le pressent de passer la nuit chez eux. Il accepte leur invitation et se met à table en leur compagnie. Ils le prient de

bénir le repas. A leur grande surprise, ils remarquent que leur hôte le fait de la même manière que Jésus. Leurs yeux s'ouvrent, ils reconnaissent le Maître et veulent en le saluant lui témoigner leur joie, mais au même moment la place occupée par lui se trouve vide. Ils se hâtent aussitôt de rentrer à Jérusalem, afin de raconter aux autres ce qui s'est passé. De son côté, Pierre a rapporté que le Maître s'est aussi montré à lui ; les apôtres pensent que cette nouvelle surprendra les arrivants qui, à leur tour, exposent ce qu'ils ont vu et entendu. Malgré tout, parmi les apôtres, il en est qui doutent encore de la résurrection : « C'est, se disent-ils, son esprit qui s'est montré, ce n'est pas lui-même. »

Et voici que Jésus est là, au milieu d'eux, et il leur dit : « La paix soit avec vous ! » Ils sont effrayés. Comment ce fantôme a-t-il pu pénétrer dans la salle ? Les portes sont fermées. C'est sans doute un esprit. Ils reculent devant lui : « Ne craignez point, c'est moi », répond Jésus. Et comme ils se tiennent encore à l'écart, il leur dit avec bonté : « Pourquoi vous troublez-vous ? Pourquoi se lève-t-il tant de pensées dans votre cœur ? Pourquoi me prendre pour un esprit ? Regardez mes mains et mes pieds, et mes plaies, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai » (Luc, xxiv, 36, 39). Il se laisse toucher et il leur montre les plaies de ses mains, de ses pieds, de son côté : « Et comme ils ne croient pas encore, il leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ». Ils lui présentent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Il en mange devant eux et les fait manger avec lui. (*Ibid.*, 41, 43.) Le

doute a disparu. Ils reconnaissent que c'est bien le Maître. Et il leur donne, comme présent grandiose de la fête pascale, le pouvoir de remettre les péchés en son nom.

Quelle n'est pas la bonté de Jésus pour les siens ! Il a pour eux la patience, la tendresse d'une mère pour le petit enfant dont elle oublie les fautes avec un amour sans bornes. Pas un mot de reproche aux femmes qui, n'ajoutant pas foi à ses prédictions, ont pensé qu'il devait pour toujours rester au tombeau ! Pas une parole un peu dure pour les apôtres qui ont pris la fuite. Rien qui témoigne du mécontentement. Pas un blâme pour leur lenteur à ajouter foi à ses prophéties, puisque, malgré le témoignage des femmes, de Pierre et des disciples d'Emmaûs, ils hésitent à croire qu'il est vraiment ressuscité. Il connaît leur faiblesse, leurs misères ; il sait que, de leurs propres forces, ils ne peuvent pas comprendre immédiatement de si hautes vérités. Il sait discerner au plus intime de l'homme ce qu'il est, ce qu'il veut en réalité. Si les apôtres ont leurs défauts, ils lui sont pourtant fidèlement dévoués et voilà pour lui le plus important.

Et cette bonté, Jésus en donne encore une preuve touchante à l'apôtre Thomas, qui n'a pas craint de fixer à quelles conditions il croirait. Il l'invite à mettre ses doigts dans les plaies de ses mains, de ses pieds, de son côté, comme Thomas lui-même l'avait demandé. Mais Thomas lui est dévoué de tout son cœur, et Jésus ne s'arrête pas à ces fautes provenant de la faiblesse de l'humaine nature. En vérité, nous avons un bon Maître !

Constitution définitive de l'Église

Après la Résurrection, Jésus devait, conformément à la volonté du Père, rester encore un peu de temps sur la terre, puis monter au ciel. Son œuvre capitale était achevée. Par le sacrifice accompli sur la croix, il avait rendu au Père céleste une incomparable gloire. Le plan de la création n'était pas seulement rétabli. Il recevait une perfection plus admirable. Le ciel s'ouvrait de nouveau aux hommes et, pour l'éternité entière, ils glorifieraient Dieu en témoignant de son amour infini. Leur éternelle félicité était le prix du sang de Jésus. Par l'exemple de sa vie, par ses enseignements, il a montré aux hommes comment, sur la terre, ils doivent accomplir leur mission. Il leur a mérité l'abondance des grâces, qui leur seront communiquées par les sacrements. Ses enseignements leur ont donné la solution de tous les problèmes de la vie et conduit la loi morale à sa perfection. — Et maintenant il veut et il doit veiller et pourvoir à la durée de son œuvre. Dans ce but, il a déjà choisi ses apôtres, il a prévu les pouvoirs nécessaires à leur mission : le moment de leur donner ces pouvoirs est venu. Et ces diverses dispositions rentrent également dans le plan entier de la création : Glorification de Dieu par la reconnaissance de sa souveraineté de la part des hommes, et par la révélation de son amour infini.

Le don le plus précieux, le plus magnifique que toute la création visible puisse offrir à Dieu est l'acte par lequel l'homme le reconnaît comme son

Seigneur suprême et s'incline devant sa volonté. Mais l'homme est incapable de voir avec certitude par lui-même ce que Dieu demande de lui. Les siècles qui ont précédé le Christ en ont témoigné ; les siècles postérieurs à Jésus-Christ en sont la preuve. Partout où l'homme cherche à parvenir à la certitude par ses propres forces, partout où il en est réduit à ses seules ressources, il se heurte à de grossières erreurs en ce qui concerne les vérités de la foi et la loi morale. L'homme est faillible : son intelligence ne parvient pas à trouver par elle-même les vérités de la vie surnaturelle ; il ne peut les comprendre et bien moins encore les approfondir. Il faut qu'il les tienne de la révélation, et qu'il y croie.

Or, les enseignements de Jésus-Christ n'avaient pas reçu leur entier développement ; leur parfait enchaînement n'était pas complètement établi ; toutes les objections n'étaient pas réfutées ; d'importantes questions n'avaient pas encore reçu leur solution. L'homme est en outre porté à résoudre les problèmes à son gré ; il est flatté dans son orgueil et sa vanité, lorsqu'il croit avoir trouvé une solution nouvelle, une meilleure explication, une justification de sa manière de voir, de trancher une question d'ordre moral par lui-même sans avoir à se soumettre au jugement des autres. En d'autres cas, il est exposé à faire une part trop large à la passion, à la science incroyante, à telle ou telle autorité, à d'autres considérations tout humaines. Ceux que la doctrine de Jésus-Christ gêne pour une raison ou pour une autre sont continuellement tentés de l'accommoder à leurs désirs.

Du vivant même des Apôtres, il y eut des hommes qui réclamaient une autre explication de la doctrine de Jésus-Christ, et, trois siècles plus tard, saint Augustin comptait déjà plus de quatre-vingts erreurs. Il était donc à craindre que cette doctrine ne fût obscurcie, modifiée, mal entendue, rendue méconnaissable au point de ne pouvoir préciser exactement ce que Jésus-Christ a enseigné et prescrit. Il suffit de connaître quelque peu l'histoire de l'Église, de ses luttes contre les hérésies et les puissances temporelles, qui cherchaient à faire d'elle la docile servante de leurs ambitions personnelles, pour se rendre compte de l'immense danger auquel l'œuvre du Christ était exposée.

Jésus voit ce danger et il lui oppose sa sagesse divine, son amour infini, sa toute-puissance. Il établit une autorité qui continuera son œuvre, enseignera et tracera des règles en son nom. Il dit solennellement à ses Apôtres : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » Nous avons si souvent entendu ces mots, que nous n'avons pas toujours conscience de leur sens et de leur portée, et que leur haute autorité ne nous frappe plus. Elles attestent une souveraineté, une majesté devant laquelle tout, littéralement, doit s'incliner pour se soumettre sans réserve. Jésus revendique pour lui une puissance illimitée, s'étendant à tout homme, au ciel et à la terre, une autorité qui ne fléchit devant rien, ni devant le trône des souverains, ni devant les palais des riches, ni devant les chaires des savants. Rien ne se soustrait à cette puissance : elle ne connaît ni limites, ni échappatoire ; il n'est pas question d'interjeter appel,

de discuter. Nul ne peut se dérober à ce pouvoir, prétendre avoir le droit de dire qu'une telle obligation ne le concerne pas. Elle ne se renferme pas dans les limites de telle ou telle contrée : les troubles, les révolutions ne l'atteignent point : la législation des États ne peut la restreindre. Elle s'étend non seulement au temps, mais à l'autre vie. Jésus, en effet, affirme alors surtout la plénitude de cette puissance, puisque, seul, en sa qualité de juge éternel, il décide du bonheur ou de la perte de tout homme. La puissance du Christ, comme le droit de Dieu, embrasse tout.

Donc, avec la pleine conscience de cette puissance, Jésus charge ses Apôtres d'une mission qui s'étend au monde entier : « Allez et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. » (Matth., xxviii, 18-20). — Comme nous le savons par les *Actes* et les *Epîtres des Apôtres*, cette puissance est communiquée à d'autres par l'imposition des mains.

Ainsi les Apôtres et leurs successeurs ont le droit imprescriptible, divin, de prêcher la doctrine de Jésus et de tracer des règles en son nom. Leurs prédications ne sont pas de simples leçons, des conférences ouvertes à la discussion, et dont chacun peut prendre ce qui lui convient en rejetant le reste. Ils ne parlent pas en leur propre nom, ils n'exposent pas leurs opinions personnelles ; ils se présentent au nom de Jésus-Christ ; ils prêchent la doctrine que Jésus-Christ a enseignée. Chacun est tenu de les croire et de se conformer à leurs

prescriptions. Jésus dit en outre : « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; mais celui qui ne croira point, sera damné » (Marc, xvi, 16). Sous peine de damnation éternelle, il fait à tous les hommes une obligation de croire et d'obéir.

Mais les apôtres et leurs successeurs sont, par eux-mêmes, comme les autres hommes, exposés à se tromper. Jésus-Christ ne pouvait donc demander que tous croient à leur parole et obéissent à leurs prescriptions, s'il ne veillait à assurer la pureté et l'authenticité de ses enseignements. Avec une sagesse vraiment divine, il y a pourvu ; il leur accorde le don de l'infaillibilité et ce don leur est accordé pour eux-mêmes personnellement et pour leurs successeurs en communion avec eux. Il prévient l'objection qu'ils pouvaient opposer à leur mission, en rappelant qu'ils n'en étaient pas capables. Il ajoute donc : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth., xxviii, 20.) — Dans son discours d'adieu, il le leur avait fait entendre : « Et je prierai mon Père et il vous donnera un autre Consolateur afin qu'il demeure éternellement avec vous (Jean, xiv, 16). « Le Consolateur, le Saint-Esprit, que le Père enverra en mon nom vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit » (Jean, xiv, 26). Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. » (Jean, xvi, 13).

La doctrine de l'infaillibilité est pour nous non seulement un article de foi, mais une réalité, un fait historique. Quiconque connaît un peu l'histoire de l'Église, ne peut qu'être frappé de la voir

toujours victorieuse des hérésies et de la science incroyante. La lutte se poursuit depuis le temps des apôtres jusqu'à nos jours, sur tous les points, par tous les moyens. Fières de leurs succès, les sciences se présentent, l'une après l'autre, devant l'Église et exigent qu'elle modifie sa doctrine qui est en contradiction, disent-elles, avec les résultats certains de leurs recherches, et toujours victorieuse, elle se refuse à leurs prétentions. L'Église n'a besoin de rien changer : les prétendues « découvertes certaines de la science » sont déjà discréditées. S'il arrivait qu'une seule pierre de l'édifice de sa doctrine fût brisée, qu'un seul de ses enseignements fût vraiment inadmissible, qu'une seule contradiction fût démontrée dans ses dogmes, — c'en serait fait de l'Église catholique. Mais, répétons-le, elle est toujours sortie victorieuse de ces luttes gigantesques, et jamais une doctrine de ses adversaires n'a pu se maintenir. Ses adversaires eux-mêmes n'étaient pas d'accord entre eux et leurs objections étaient réfutées ou dépassées ou tombaient sous leurs propres contradictions. « Je suis avec vous », avait dit Jésus-Christ, et cette parole était confirmée par les faits.

Afin de rendre plus solide encore l'autorité de l'Église, Jésus-Christ a enfin établi la primauté, la papauté. L'un des apôtres serait le Chef de l'Église, le représentant du Christ, et cette charge se transmettrait à ses successeurs. Dans ce but, il avait choisi Pierre et il l'avait investi de sa mission par ces paroles solennelles, si nobles dans leur fière assurance : « Vous êtes Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église et les portes de l'Enfer

ne prévaudront pas contre elle. Et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre, sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans les cieux » (Matth., xvi, 18, 19). — Jésus prévoyait bien les immenses obstacles qui naturellement s'opposeraient à la continuation de son œuvre et qui ont leur principe dans l'insuffisance et la faiblesse humaines, dans la possibilité d'une erreur commise par l'homme. Il savait comment il serait souvent impossible de rassembler les évêques pour résoudre certaines questions demandant une réponse décisive. Il veut donc fonder son Église sur le roc fondamental d'une autorité qui tient en ses mains tous les pouvoirs, et à cette autorité il confère le don d'une inébranlable certitude et de la continuité. Puisque, d'après ses paroles, toutes les forces de l'Enfer ne peuvent rien pour ébranler ce fondement, il faut donc que cette autorité soit infaillible. De tout temps, en effet, les attaques contre l'Église ont porté d'abord sur sa doctrine. Si l'on pouvait prouver qu'un seul des deux cent soixante-deux Papes a commis une erreur dans ses décisions, qu'en sa qualité de chef suprême de l'Église, il s'est trompé en matière de foi ou de morale, la parole du Christ aurait été reconnue fausse, le fondement de l'Église aurait été ébranlé ; ç'aurait été pour elle la ruine !

Il y a eu de mauvais Papes. Parmi ceux qui ont été élevés à la plus haute dignité ecclésiastique, il en est quelques-uns, un petit nombre, dont la vie n'a pas été d'accord avec la dignité. Dieu, dans sa sagesse, l'a permis. Ces défaillances prouvent

de la manière la plus frappante que l'Église et l'infaillibilité de l'Église sont d'institution divine. Si l'Église était une œuvre humaine, ces regrettables défaillances auraient amené sa ruine. Il y aurait eu des scissions, l'effondrement. Les mauvais Papes auraient abusé de leur situation, pour modifier la doctrine de l'Église, afin que leur conduite ne fût plus en contradiction avec leur haute dignité. Ceux qui devaient condamner cette conduite, auraient rompu tout lien avec eux, pour se grouper auprès d'un Chef digne de sa mission. Mais parmi ces quelques mauvais Papes, il n'en est pas un seul qui ait même tenté de changer en quoi que ce fût la loi morale qui, cependant, ne cessait de condamner leur conduite. Jamais les gens de bien n'ont vu dans le scandale qu'ils donnaient une occasion de se séparer de l'unité de l'Église ; tout en déplorant et en condamnant ce qu'il y avait d'humain en eux, ils voyaient et comprenaient ce qu'il y a de divin dans leur dignité et ils la respectaient. Ces lamentables défaillances confirment magnifiquement la promesse de Jésus-Christ et l'invincible force que l'Église doit à son assistance.

A l'infaillibilité personnelle du Pape en matière de foi et de morale se rattache son pouvoir de lier et de délier. L'unité de l'Église est par là garantie. Pierre et ses successeurs étant les représentants de Jésus-Christ, sont les Pasteurs de son bercail tout entier ; ils ont les clefs du royaume des cieux ; à qui ils interdisent l'entrée, la porte reste fermée. — Son œuvre est maintenant achevée, il n'y a plus qu'à attendre la venue de l'Esprit-Saint dont la grâce vivifiera cette œuvre et en assurera l'efficacité.

Cette institution de Jésus-Christ, ne se trouve-t-elle pas en contradiction avec la dignité humaine ? — Ainsi, tous les hommes, sans se permettre une critique, doivent croire aux enseignements de l'Église, et, sans aucune restriction, obéir à ses préceptes ? N'est-ce pas profondément humiliant pour l'homme de n'avoir plus, en quelque sorte, aucun droit, d'être simplement dans l'obligation de croire et d'obéir ? — Assurément, pour l'orgueil humain, qui veut être son propre maître, pour la présomption humaine, qui volontiers se fait une gloire de son intelligence, pour le besoin d'indépendance, qui pousse l'homme à se dégager de tous les liens pour suivre uniquement son bon plaisir, ses fantaisies ; bref, pour la nature inférieure, qui toujours tend à asservir l'esprit, pour l'inclination au mal, fruit de la faute originelle et toujours rebelle à tout ce qui vient de Dieu, les revendications de l'Église sont insupportables ; elles leur portent un coup mortel.

Mais laissons parler la raison et nous verrons que les institutions de Jésus-Christ, loin de rabaisser la dignité humaine, viennent merveilleusement au secours des faiblesses et des misères de notre nature humaine. Nous avons un impérieux besoin de vérité, d'une règle sûre qui dirige notre conduite. Quelle n'a pas été l'ardeur de cette aspiration chez les plus nobles représentants du paganisme ! Les hommes, pour la plupart, ne sont point en état de scruter les plus importants problèmes de la vie. Ils n'ont ni le temps, ni la formation, ni les moyens nécessaires pour arriver, par leurs propres réflexions, à une conclusion certaine, sans avoir à craindre de

constater, quelque temps après, qu'ils se sont trompés ou que d'autres affirment le contraire. — Avec quelle sagesse et quelle bonté Dieu a voulu que nous recevions, par l'Église infaillible, la solution de tous ces problèmes vitaux, une réponse absolument certaine ! Nous participons ainsi à la plénitude et à la certitude de la science divine. Lorsque l'Église nous enseigne solennellement que telle ou telle chose est révélée ou prescrite par Dieu, nous savons qu'elle a Dieu lui-même pour garant de la vérité de son enseignement. L'homme de la plus humble condition, la femme la plus simple, l'enfant le plus naïf peuvent en toute assurance répondre aux savants enseignant autre chose : « Vous vous trompez ! » En effet, lorsque Dieu infiniment sage et sachant tout atteste qu'une chose est vraie, tous les savants du monde perdent leur temps et leur peine à prétendre démontrer le contraire. — En outre, nous recevons par l'Église la réponse à des questions que nulle intelligence humaine ne peut résoudre ni approfondir. Et il n'y a en tout cela aucun préjudice porté à l'homme : c'est, au contraire, le faire passer de l'ignorance ou de l'incertitude, du doute et de l'erreur à la claire et bienfaisante lumière d'une inébranlable certitude.

Si nous étudions les institutions de Jésus-Christ par rapport au plan de la création, nous voyons que, grâce à elles, ce plan se réalise merveilleusement. Notre devoir capital consiste à glorifier Dieu en le reconnaissant pour notre souverain Seigneur et en nous inclinant devant cette souveraineté. L'acte le plus important dans la création visible

tout entière, l'unique et véritable grandeur de l'homme se ramènent à ceci, qu'à l'exemple de Jésus-Christ, qui a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, il s'incline devant la sainte volonté de Dieu. Pouvons-nous remplir ce devoir plus parfaitement qu'*en obéissant à une autorité établie par Dieu lui-même ?* De cette manière nous attestons et nous glorifions la majesté et la souveraineté de Dieu, puisque nous reconnaissons et le droit qu'il a de nous imposer à son gré des prescriptions, sans tenir compte de nos désirs, et notre devoir de lui être soumis sans réserve ni conditions. — Nous attestons et nous glorifions la sagesse et la sainteté de Dieu en lui soumettant notre raison et en croyant sans hésitation ce qu'il nous a révélé, parce que nous sommes convaincus qu'il ne peut ni se tromper, ni nous tromper. — Nous attestons et nous glorifions la toute-puissance de Dieu, parce que nous en reconnaissons la preuve dans les miracles, et avons la certitude qu'il peut préserver son Église de toute erreur. — Nous attestons et nous glorifions sa justice en croyant fermement qu'il ne nous demande rien qui soit injuste. — Nous attestons et nous glorifions l'amour et la bonté de Dieu en nous remettant à lui pour tout ce qu'il lui plaît de disposer et de demander, dans la conviction qu'il nous garde de toute erreur, et qu'il fait de nous, pour l'éternité, des preuves d'autant plus magnifiques de sa bonté que nous aurons été, sur la terre, plus fidèles à nous soumettre à lui.

Pour nous former sur ces questions un jugement juste, nous ne devons pas les examiner au point de vue personnel, égoïste et, bien moins encore, d'après

notre volonté propre, notre orgueil, les mesquineries et les obscurités de notre nature inférieure. Nous nous dérobons ainsi à la lumière du radieux soleil de la vérité ; nous nous renfermons dans un sombre et froid égoïsme, et nous ne pouvons entrevoir qu'un horizon restreint, sans distinguer les beautés de la création. Ainsi nous obéissons facilement aux instincts et aux caprices de la nature inférieure, au lieu de nous laisser guider par la main paternelle d'un Dieu infiniment sage et bon. Ainsi nous renonçons à entrer en possession de la vérité infaillible, et nous lui préférons les affirmations mensongères d'hommes aveuglés par l'orgueil et l'amour-propre.

Ainsi nous dédaignons l'Église qui veut faire de nous les véritables enfants de Dieu, et nous devenons les esclaves de Satan. Refuser de faire le sacrifice du don entier de nous-mêmes, ce n'est point aller à la vraie liberté et à la vérité, mais à la servitude du péché ; c'est aller à l'erreur, au doute, à l'irrésolution, au malheur.

Mais, avant tout, ceux qui refusent de se soumettre à l'autorité de l'Église, trahissent le devoir capital qui est le leur sur la terre. Au lieu de glorifier Dieu, ils l'offensent dans toutes ses perfections ; dans sa souveraineté, qu'ils ne veulent pas reconnaître puisqu'ils méprisent une autorité établie par lui, et veulent se conduire par eux-mêmes ; — dans sa sagesse et son omniscience, en préférant leurs propres opinions à la révélation divine ; — dans sa justice, en voyant dans ses prescriptions une illégitime restriction imposée à leur liberté ; — dans sa toute-puissance, en tenant pour impos-

sible qu'il puisse préserver de toute erreur son Église ; dans son amour, parce qu'ils rejettent le don que sa bonté leur accorde. Pour eux, il n'y a justice et obligation que dans la mesure fixée par eux-mêmes. Au fond, s'ils ne veulent pas admettre l'infaillibilité de l'Église, c'est que leur orgueil se refuse à s'incliner devant la souveraineté de Dieu et ne veut d'autre maître que lui-même.

Qu'importe ? En dépit de leurs protestations, sacrifions l'orgueil et la nature inférieure ! Le phénix, dit-on, renaissait de ses cendres, il en renaissait avec une beauté nouvelle. Des flammes de notre sacrifice sort un homme transformé, plus beau, plus noble ; il est devenu l'Enfant de Dieu, le véritable surhomme qui, à la lumière de la foi et avec le secours de la grâce, triomphe de la nature inférieure et réalise en lui l'idéal que pour tout homme Dieu avait présent à sa pensée en nous créant.

Contemplation pour exciter en nous l'amour spirituel

Nous arrivons à la conclusion. Toujours plus irrésistible, s'impose à nous la conviction que nous devons nous donner à Dieu entièrement, sans cesse et aussi parfaitement que possible, en suivant notre glorieux guide divin, dans une étroite union avec lui. — Au moment d'exprimer cette conviction qui est la nôtre, et de donner une forme à cette intime inspiration, saint Ignace nous dit en quelque sorte : « Attendez un moment encore ! Vous avez reconnu que votre irrécusable devoir est de vous

donner à Dieu et de le glorifier par la soumission à sa sainte volonté. Vous y êtes résolus. Je veux maintenant vous montrer comment vous pouvez donner à ce don plus de magnificence. Jusqu'ici, j'ai laissé de côté une pensée qui vous découvrira, dans une lumière toute nouvelle, les vérités déjà méditées. Toutes les œuvres de Dieu sont un reflet de son amour infini, amour qui le porte à se donner lui-même à vous. Et, ainsi, c'est par amour que vous devez vous donner à Dieu ! Cette prière : « *Suscipe*... Prenez, Seigneur, etc..., qui est la prière du don parfait de vous-mêmes, dites-la maintenant non seulement parce que tel est votre devoir, mais dites-la par amour[1] ! »

Avant d'aborder cette contemplation, cherchons à comprendre clairement ce qu'est l'amour. L'amour est d'abord une inclination, une tendance. Mais toute inclination n'est pas amour ; sans quoi il faudrait donner ce nom au sentiment qui jette la bête de proie sur sa victime. Cette proie lui plaît, elle lui plaît même terriblement ! — L'amour pur ne cherche pas son propre avantage aux dépens des autres : c'est par l'effet d'une bonté intérieure qu'il s'attache à l'aimé, dont, par suite, il désire le bien, le bonheur ; et il ne se contente pas de ce désir, il cherche à procurer réellement ce bien, ce bonheur. Ainsi, l'amour se témoigne par les dons, et plus il

1. L'auteur a dit dans la *Zeitschrift fur Aszese und Mystik* (1933, pp. 329 et suiv.), pourquoi saint Ignace n'a pas commencé les Exercices par l'amour et il a montré l'importance de cette Contemplation dans la structure des Exercices. Cette étude était tout d'abord destinée au présent ouvrage.

est grand, plus il aspire à multiplier ces dons, ces présents. L'amour dans sa plénitude ne se borne pas à donner ceci et cela, ce présent ou un autre ; il donne tout dans une mesure aussi large que possible ; il communique à l'aimé tout ce qu'il possède. Il veut donc être près de lui ; il lui est doux de s'employer pour lui, de se dévouer, de faire des sacrifices, de souffrir, afin que l'aimé soit tranquille, heureux, à l'abri de tout désagrément. Tout ce qu'il a fait, lui semble peu de chose auprès de ce qu'il voudrait faire encore, et enfin, il se sacrifie lui-même pour l'aimé. Et s'il n'a plus rien qu'il puisse donner, s'il n'a rien maintenant qu'il puisse dire être son bien, parce qu'il a tout donné, il ne s'en attriste pas, il ne s'en plaint pas : il est heureux d'avoir pu s'affirmer si magnifiquement. Tel est le véritable amour, toujours oublieux de lui-même, dont la force est si grande qu'il paraît ne pouvoir se maîtriser et ne sera satisfait qu'à la condition d'atteindre les dernières limites du possible.

Saint Ignace veut que nous apportions à cette contemplation des dispositions particulièrement solennelles. Comme il l'a fait, en terminant la méditation de l' « Appel du Roi » (Règne de Jésus-Christ), nous devons nous représenter le Ciel s'ouvrant en quelque sorte au-dessus de nous ; nous sommes devant le trône de Dieu, qu'entourent d'innombrables milices angéliques. La Mère de Dieu et les saints abaissent sur nous leurs regards et intercèdent en notre faveur. Nous devons, avec un profond respect, nous agenouiller et adresser à Dieu d'instantes supplications. Qu'il daigne nous éclairer afin que nous reconnaissions combien grand est

l'amour qu'il nous a témoigné par ses bienfaits, combien il est digne d'être aimé, puisqu'il nous aime à ce point, avec quel amour, par conséquent, nous devons le servir.

I. — *Les bienfaits de Dieu*

Les bienfaits de Dieu ! Mais, à la lettre, nous lui devons tout. D'abord, il m'a créé, afin de pouvoir m'accorder de nouveaux bienfaits. Par pur amour, par un amour que je ne méritais point, il m'a tiré du néant. Sans cet amour je n'existerais pas, je n'aurais jamais existé. Nous avons déjà vu de quel nombre incalculable de circonstances dépendait mon existence, alors qu'un autre que moi, que tant d'autres pouvaient être appelés à la vie et ne le seront jamais, bien que, peut-être, ils en auraient fait un meilleur usage que moi. Et c'est moi que Dieu, par pur amour, a choisi !

Viennent ensuite les bienfaits reçus dans l'ordre naturel. La terre, avec toutes ses ressources, a été créée pour moi et mise à ma disposition. Tout ce qui m'a servi pour la nourriture, l'habillement, l'habitation, l'éducation, le délassement, mon plaisir, ma joie, est un présent de Dieu. Sous cet unique rapport, comment calculer la somme de ces dons !

Et les dons de l'ordre surnaturel les dépassent ! Ici, je vois mieux encore comment Dieu me fait part, autant qu'il est possible, de ses propres perfections. Il ne veut rien garder pour lui, il partage tout avec moi. La grâce sanctifiante me communique son essence divine. Par son Église infaillible, il me donne l'ampleur et la certitude de sa science

divine. Par le mariage, il associe en quelque manière l'homme à sa puissance créatrice. Il partage avec les prêtres la plénitude de son autorité. A tous il donne la possibilité de créer à son exemple d'éternels témoins de son amour.

Le Père nous a donné son Fils, pour nous, pour nous racheter. Le Père et le Fils nous ont donné l'Esprit-Saint pour qu'il habite en nous. Le Sauveur nous a donné tout ce qu'il avait : sa science, ses mérites, ses grâces, son exemple et enfin sa Mère, ensuite il s'est donné lui-même. Sur la croix il est mort pour nous ; à la sainte messe chaque jour il s'offre de nouveau pour nous ; dans la sainte communion il se fait notre aliment. Enfin notre Dieu veut partager un jour son ciel avec nous, et nous associer pour toute l'éternité à sa béatitude. Les souffrances elles-mêmes, les adversités de la vie sont, nous l'avons vu, un legs précieux du Rédempteur mourant. Tout sert à notre profit si nous savons comprendre les choses.

Voilà le véritable amour, l'amour sincère dont l'unique préoccupation est d'assurer, autant que possible, notre grandeur et notre bonheur, l'amour qui donne tout ce qu'il possède. Vraiment notre Dieu a le droit de dire en toute vérité : « Est-il encore quelque chose que je puisse vous donner ? » — Non, il ne s'est rien réservé.

Et maintenant, accablé et confus de tant d'amour, de cet amour si généreux qu'un Dieu éternel daigne témoigner à une créature aussi faible, pauvre et sans mérite que moi, je dois me demander comment rendre à Dieu amour pour amour ? Que puis-je lui offrir en échange de tant d'incomparables pré-

sents ? Il convient cependant, il faut même que, sans me contenter de goûter la douceur de cet amour, j'examine ce que, de mon côté, je puis donner à Dieu pour lui prouver mon amour. Puisque Dieu me donne tout ce qu'il possède et me fait une part de tous ses biens, je dois en retour lui donner tout ce qui est mien. C'est bien peu en comparaison de ses dons, mais c'est l'unique présent qui ait du prix à ses yeux. Déjà, je lui dois ce présent, parce que tel est mon devoir ; maintenant je l'offre par amour :

« Mon Seigneur et mon Dieu, je me donne entièrement à vous et je vous prie de vouloir bien agréer cette offrande de moi-même. Acceptez le sacrifice entier de ma liberté : prenez possession de ma mémoire, de mon intelligence, de ma volonté, de tout ce que je suis et de tout ce que je possède. Vous m'avez tout donné, je vous le rends et je vous demande de vouloir bien en disposer selon votre bon plaisir. Je vous demande une seule chose, donnez-moi de vous aimer et accordez-moi votre grâce afin que je puisse, par ma conduite, par mes actes, vous offrir toujours et en tout ce sacrifice par le don de moi-même. Alors, je suis assez riche et je ne demande rien de plus. »

II. — *Dieu nous est présent*

L'amour recherche la présence de l'aimé et veut s'unir à lui. L'amour maternel en est une preuve touchante. Une mère trouve son bonheur à être avec son enfant, à le tenir entre ses bras. Être séparée de son enfant, est sa plus grande souffrance.

S'il est absent, au loin, elle s'empresse de le rejoindre lorsqu'elle le peut. A son retour, elle l'accueille, la joie au cœur. A l'heure de la mort, la pensée qu'il lui faut quitter son enfant, l'accable.

Au Livre de la *Sagesse* (VIII, 31) il est dit : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. » Pour être près de nous, Dieu emploie tous les moyens. Il est déjà avec nous, puisqu'il est présent partout, mais ce n'est point assez pour lui. Il a voulu être visiblement parmi nous, et le Fils de Dieu s'est fait homme. Lorsque, sur la volonté du Père, il a dû quitter la terre, il a, dans sa sagesse et sa bonté, trouvé le moyen de rester avec nous et non plus seulement en un seul et même lieu, mais il veut être auprès de tous les hommes, et il descend parmi nous aussi souvent que la parole de ses prêtres l'appelle et il réside près de nous dans le tabernacle. Par sa grâce il habite en nous et, par la sainte communion, il veut pénétrer dans notre cœur afin de demeurer en nous. « Celui qui mange ma chair demeure en moi et je demeure en lui. » De même que les aliments passent en nous, si bien que notre corps est constitué par les matières que nous avons prises en nourriture, Dieu veut passer en nous, s'unir à nous, aussi étroitement que possible, afin que dans l'éternité nous soyons, d'une manière mystérieuse, introduits dans la divinité par la possession du Dieu infini. — Il est plus particulièrement présent à ceux, prêtres et religieux, qu'il a choisis plus spécialement. Il réside tout proche d'eux, sous le même toit, afin de leur donner libre accès auprès de lui et la facilité de s'unir chaque jour à lui.

Surpris d'un tel amour, admirant la dignité et la puissance de cette union d'un Dieu infini avec ma faiblesse et ma misère, mon devoir n'est-il pas de me demander comment je puis répondre à tant de bonté et de tendresse ? Il fait tout pour être auprès de moi, pour me rendre heureux par sa présence ! Avec quelle reconnaissance dois-je me souvenir toujours de cette présence ! et tendre sans cesse à me garder auprès de lui ! Cette présence, ne dois-je pas la désirer, ne dois-je pas y aspirer avec une ardeur semblable à la sienne et y goûter le bonheur ! Je puis converser avec lui, lui ouvrir mon cœur, lui confier mes peines ! Quelle ne devrait pas être ma tristesse si quelque circonstance venait à m'éloigner de lui !

III. — *Dieu agit et travaille pour nous*

L'amour veut de plus travailler pour l'aimé. Nous en avons de nouveau l'exemple dans l'amour maternel. Une mère n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle peut travailler pour son enfant. Elle trouve de la douceur à se fatiguer, à se renoncer, à se sacrifier, à souffrir pour le bien et le bonheur de son enfant. Et Dieu, combien n'a-t-il pas agi et travaillé pour nous ! Combien sans cesse il agit et travaille pour nous ! Et notre étonnement est d'autant plus grand que nous sommes habitués à être servis par des inférieurs. Il nous est toujours pénible de voir de hauts personnages remplir auprès de nous cet office. Et quelle n'est pas notre admiration pour tant de nobles filles, pour tant de religieuses d'illustres familles, prodiguant durant

toute leur vie leurs soins aux malades, aux blessés, aux orphelins, à tous les malheureux et abandonnés ! A juste titre, nous admirons leur héroïsme, et cependant il ne s'agit ici que d'une question de condition plus ou moins élevée, et non d'une différence de nature et d'essence.

Et moi, je vois un Dieu qui est l'Infini, se mettre à mon service et travailler pour moi ! Il m'a appelé à l'existence, il a créé la matière dont se compose mon corps. Son souffle divin lui a donné une âme. La terre, avec tout ce qu'elle offre, est l'œuvre de ses mains. C'est lui qui conserve à toutes choses l'existence. Il continue sans cesse de travailler pour moi, car sa coopération est partout nécessaire. Il pense à moi comme une mère tendrement aimante garde toujours en son cœur la pensée de son enfant, tout en préparant ses langes, puis ses vêtements, ses repas, tout en préparant le repas qu'elle fera à l'enfant revenant à elle après une absence. Ainsi Dieu met sa joie à disposer de manière à me servir tout ce qu'il fait naître, croître et mûrir pour mon utilité.

Sa toute-puissance a travaillé bien autrement encore pour qu'il me fut possible d'avoir part à son éternelle félicité. Là, il a fallu faire un miracle plus grand, certes, plus admirable, que s'il eût créé pour moi un monde nouveau. Par la grâce sanctifiante, il nous a élevés si haut que nous ressemblons à des dieux plutôt qu'à des hommes. — Il lui en a coûté davantage, en effet, lorsqu'il a voulu me rendre la grâce sanctifiante perdue par la chute de nos premiers parents. Cette chute, il l'a permise parce qu'il pouvait ainsi montrer la grandeur, la

profondeur de son amour en se faisant homme pour m'enseigner par son exemple la voie qui me conduit à mon but, et m'acheter sur la croix la grâce sanctifiante, qui est la vie de l'âme. Là, il ne suffisait pas de donner un ordre. Il lui en a coûté un long travail, des renoncements, des sacrifices. Il lui en a coûté son précieux sang. Là, nous voyons ce Dieu infini se faisant homme, connaître la privation, servir, travailler, se dépenser, durant trente années. Et tout cela pour moi, il a pensé à moi. Davantage encore, il a souffert et versé son sang, il est mort pour moi ! Combien ne lui a-t-il pas coûté pour m'instruire par sa parole, par son exemple, pour me mériter la force et la grâce, pour m'ouvrir de nouveau le ciel ! Ce ne sont pas seulement des gouttes de sueur, mais des gouttes de sang qui baignent son visage et son front. Et ce travail, si pénible, si douloureux, il le poursuit jusqu'à ce que tout soit consommé, jusqu'à ce qu'il ait mérité pour moi, tous les trésors possibles de ses grâces. Et il lui a fallu pour cela sacrifier sa vie pour moi !

Et, au cours de ma vie, Dieu a-t-il cessé de travailler pour moi ? Par le baptême, il m'a sanctifié, il a fait de moi son enfant ; il m'a donné des parents, des maîtres, des prêtres, des évêques, le Pape, les Saints et les Anges. Tous, sur son ordre, travaillaient pour moi. Il les animait, leur donnait des forces, les éclairait de ses lumières, et les aidait ainsi à s'employer pour moi. Sans cesse, l'Esprit-Saint agit en mon âme par sa grâce, par ses lumières, par ses inspirations. De combien de dangers n'a-t-il pas préservé mon âme ? Avec quelle sollicitude, avec quelle bonté, il me guide, me protège, me

défend ! Par le sacrement de pénitence, il purifie mon âme dans le sang de Jésus-Christ. Chaque jour dans la sainte messe le Fils de Dieu s'offre pour moi. En mon nom, il loue son Père et lui rend grâces. Il prie pour moi ; pour moi, il offre ses mérites en satisfaction pour mes péchés. Par la sainte communion, il entre dans mon cœur, afin de me transformer de plus en plus en lui, pour me diviniser, afin que, dans l'éternité, je sois un témoignage vivant de son amour infini. Er ce Dieu infini sera éternellement occupé à me rendre heureux, dans une mesure et avec une plénitude ineffables. — Voilà comment Dieu travaille pour moi, afin de me prouver son amour, lui qui se plaît par pure bonté à me combler de ses bienfaits, et cela à ses dépens. Il peut dire en toute vérité : « Que pouvais-je faire pour toi, que je n'aie pas fait ? »

Ces preuves de l'immense amour de mon Dieu pour moi, malgré ma faiblesse, mon indignité et mes fautes, ne m'imposent-elles pas le devoir de me demander : Que puis-je faire pour lui témoigner ma reconnaissance et lui rendre amour pour amour ? Que puis-je offrir à ce Dieu infiniment riche, tout-puissant ? Assurément, je ne puis rien ajouter à son bonheur, ce bonheur ne peut s'accroître, mais je puis procurer quelque joie au Sauveur. Il a vu lorsqu'il était sur la terre, tout ce que je fais pour lui. Il s'en est réjoui. Pour lui, cela a peut-être été une consolation dans le Jardin des Oliviers. Mais je puis aussi maintenant rendre à Dieu une gloire extérieure qui, autrement, lui manquerait. Je le glorifie par le don de moi-même, en accomplissant sa sainte volonté. Je puis davantage encore.

Je puis travailler pour lui et par la parole, par l'exemple, par mon influence, amener et aider les autres à le glorifier.

Ne dois-je pas me faire une joie de ce qu'il m'est permis de procurer à Dieu, en échange de son amour et de sa bonté, une gloire qui, autrement, ne lui serait pas rendue ? Je suis déjà résolu à me donner entièrement à lui, parce que c'est pour moi un impérieux devoir. Mais je puis faire mieux encore, et l'honorer davantage en ne m'arrêtant pas à cette seule pensée que tel est mon devoir. Je veux désormais le faire par amour pour lui. Par amour pour lui, je serai heureux de reconnaître sa souveraineté ; par amour pour lui, je lui offrirai le sacrifice du don sans réserve de moi-même. Par amour pour lui, je supporterai volontiers la souffrance et les adversités parce qu'elles l'honorent tout particulièrement ; par amour pour lui, je veux mettre à son service toute mon intelligence, toutes mes forces, toutes mes facultés, afin qu'il soit, le plus possible, glorifié par moi et par les autres. Par amour pour lui, j'oublierai tous mes désirs personnels, tous mes propres intérêts, toutes mes tendances et inclinations, afin de n'avoir qu'une seule pensée : travailler, me sacrifier, souffrir et mourir pour sa gloire !

« Prenez donc, Seigneur, et recevez ma liberté tout entière. Je mets pleinement à votre service mon intelligence, ma mémoire, ma volonté. Elles sont du reste des dons que je tiens de vous, mais, en même temps, les seuls en qui vous mettiez votre complaisance. Je vous les rends afin que vous en disposiez à votre gré. Je vous demande une seule

chose. Donnez-moi un grand amour pour vous, et votre grâce pour mettre en pratique ma résolution. Alors, je suis assez riche et je ne demande pas autre chose. »

V. — *Dieu, source de tout bien, se donne lui-même à moi*

Par nécessité naturelle, nous aspirons avec ardeur à la vérité et au bonheur. Quelles recherches, quelles études l'homme ne s'impose-t-il pas pour enrichir ses connaissances ! Résoudre une question, découvrir une vérité, saisir l'ensemble et l'enchaînement de certains faits, avoir découvert du nouveau, voilà pour lui une satisfaction bien douce, et dont il est fier. Mais tout le savoir humain reste incomplet. La vérité totale, lumineuse, donnant pleine satisfaction à nos aspirations, ne se trouve qu'en Dieu seul. Combien de choses sur cette terre sont pour nous une source de contentement, de plaisir, de jouissance ! Commençons par ce qui concerne les sens : la saveur des aliments, les divers agréments de la vie, les charmes de la nature, la beauté des fleurs et des paysages, la majesté de la mer et des montagnes. Viennent ensuite les jouissances que nous procurent les belles peintures, les douces mélodies des concerts, opéras et autres œuvres remarquables du même genre. Quel charme nous goûtons dans la société d'hommes reconnus pour la noblesse de leurs sentiments, leur bonté, leur droiture, leur prudence ! Cette noblesse, cette droiture, cette pureté, cette douceur, cette bonté éclatent dans toute leur personne. A ces beautés, à ces douceurs

nous aspirons de tout notre être. Combien d'efforts et souvent combien d'argent dépensés dans ce but ! On entreprend parfois de longs voyages pour en jouir ; on porte envie à ceux qui peuvent en profiter, et ceux-là se plaisent à décrire le charme, la beauté de ce qu'ils ont vu ou entendu ; leur cœur en est pénétré et le souvenir leur donne toujours une nouvelle joie.

Et cependant, il n'y a là qu'un bien pâle reflet de la magnificence de Dieu ! Et, dans sa création, Dieu a mis ce reflet de son infinie beauté, afin que nous puissions nous faire quelque idée de son infinie grandeur, de son indicible beauté ! Réunissons tout ce bonheur ravissant que la terre peut nous offrir pour nous charmer, grandeur, noblesse, harmonie, majesté, sagesse, bonté, enthousiasme ; multiplions-en indéfiniment le nombre et la valeur, donnons libre carrière à notre imagination, nous n'aurons, répétons-le, qu'un très pâle reflet de la beauté de Dieu, qui reste toujours infiniment supérieure à tout ce que nous pouvons voir ou imaginer.

Si nous savions, si nous pouvions même un peu nous représenter ce qu'est Dieu, nous ne comprendrions point que l'homme attache tant de prix aux joies et aux beautés de la terre, au lieu de tendre de toute l'ardeur de ses aspirations à Dieu. Lorsque quelqu'une de ces joies nous est donnée, lorsqu'il nous arrive de goûter quelqu'une de ces satisfactions, au lieu de nous y attarder, nous tournerions nos regards vers lui dont nous voyons ici un simple vestige. Avec saint Ignace, nous dirions : « Combien la terre me paraît peu de chose, lorsque je regarde le ciel ! » Comme saint Paul, nous regar-

derions toutes choses comme des ordures afin de gagner Jésus-Christ. Nous éprouverions une véritable nostalgie, un brûlant désir d'aller à Dieu, et nous pourrions répéter les mots du Psalmiste : « Comme le cerf soupire après une source d'eau, ainsi mon âme soupire après vous, ô Dieu, mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant. Quand viendrai-je à paraître en présence de Dieu ! » (Ps. XLI, 1, 2.)

Les anges et les saints voient Dieu et, ravis de l'éclat de sa majesté et de sa magnificence, ivres de joie, ils mettent leur bonheur à chanter sa gloire, sa bonté, son amour. — Un poète moderne a tenté de peindre ainsi, chez les damnés eux-mêmes, l'ardente aspiration à Dieu :

« Et le ciel fût-il mille fois plus loin de nous,
« Au delà de l'étang de l'enfer ;
« Quand il faudrait par une échelle de feu
« Monter vers Lui,
« Quand chaque échelon serait une épine de fer,
« Chaque pas, une souffrance, une torture.
« Quand il faudrait mille années pour y atteindre,
« Oh ! pour une fois seulement contempler sa face !

Et au prix de telles souffrances, voir une seule fois la face de Dieu ! Avec quelle ardeur ne devons-nous pas, nous, aspirer à la contempler !

Mais puis-je vraiment aspirer au bonheur de voir Dieu, de l'aimer moi, pauvre ver de terre ! moi, misérable pécheur ! Un abîme infranchissable ne me sépare-t-il point de lui ! L'amour n'est possible qu'entre semblables. A l'égard de supérieurs, il faut la réserve, le respect, la soumission, tout au plus l'enthousiasme, l'empressement à servir,

la fidélité. Ne dois-je pas craindre d'être repoussé si je m'approche de lui, le Dieu infini, le Saint, le Tout-Puissant, si je veux l'aimer ? Le sentiment de ma petitesse, de ma misère, de ma culpabilité ne doit-il pas me retenir, au point de n'oser nullement me présenter devant lui ?

Non, certes ; tout au contraire, Dieu veut que je l'aime ; il demande et sollicite mon amour ! Pour moi, il a comblé l'abîme infranchissable, par la grâce, il m'a transformé au point que je puis l'aimer comme un enfant aime son père.

Il y a davantage. Par tous ses dons, par sa présence auprès de moi, en agissant et en travaillant pour moi, par tous ses sacrifices, car le véritable amour se témoigne ainsi, *il veut se donner lui-même à moi !* Déjà, sur cette terre, je dois le posséder autant qu'il est possible, comme je vois bien par la sainte Communion, afin qu'un jour, dans l'éternité, je puisse en toute réalité dire de Lui, qui est la source de toute vérité et de toute beauté, de toute joie et de toute félicité : Il est à moi ! Dieu se donne à moi, avec tout ce qu'il est et tout ce qu'il possède, il veut m'en faire part, et non pas seulement dans la mesure que comporte ma nature humaine : afin que je le possède dans l'éternité et dans une mesure que, seule, sa toute-puissance pouvait établir, il a tout disposé, il a fait un miracle et, par la grâce sanctifiante, il m'a rendu participant de sa nature divine, en sorte que je puis, un jour, le contempler face à face, m'unir à lui d'une manière merveilleuse, participer à sa joie et à sa béatitude ineffables, le posséder dans l'amour.

Ce Dieu, qui est l'Infini, se présente à moi, et

me dit : « Enfant des hommes, m'aimez-vous ? Ne voulez-vous pas vous donner en propriété à moi par amour, comme je me donne moi-même ? Voyez : c'est dans ce but que je vous ai créé ; dans ce but, par la grâce sanctifiante, j'ai fait de vous mon enfant ; dans ce but, je vous ai comblé de mes bienfaits, je vous ai donné ma présence, j'ai agi et travaillé pour vous. Dans mon humanité, j'ai souffert, je suis mort pour vous sur la croix, afin de me donner entièrement à vous. Ne voules-vous pas me rendre amour pour amour et vous donner à moi ? Vous aimez tant de choses qui vous plaisent ; votre joie est si vive lorsque vous rencontrez la beauté. Et cependant tout cela n'est qu'un reflet, un faible reflet de ma beauté, de ma magnificence ! Pourquoi ne me désirez-vous pas avec plus d'ardeur ? Ma beauté est bien plus grande que la beauté terrestre ? Si vous êtes heureux et fier de posséder tel ou tel bien de ce monde, pourquoi ne désirez-vous pas plus vivement encore posséder en moi le bien suprême ? Et quand je me donne sans réserve, mettrez-vous des réserves à votre amour pour moi ?

Puis-je donc ne pas répondre : « Oui, Seigneur, je vous aime ! De même que, dans votre ineffable amour, vous faites tout pour vous donner à moi, je veux n'épargner aucun effort pour me donner toujours plus parfaitement à vous. Je me donne à vous totalement avec tout ce que je suis et tout ce que je possède. Je n'ai rien à moi, tout est votre propriété, et vous en disposerez selon votre bon plaisir. Je ne vivrai plus pour moi, mais uniquement pour vous. De même que vous me donnez tout ce qui est vôtre, je veux que vous possédiez

tout ce qui m'appartient. De même que vous agissez et travaillez pour moi, que vous avez souffert et sacrifié votre vie pour moi, je travaillerai pour vous, pour vous je souffrirai et me sacrifierai, pour vous, je mourrai.

« Prenez, recevez le sacrifice du don sans réserve de moi-même. Je vous donne ma liberté, ma mémoire, mon intelligence et ma volonté ! Tout ce que je suis, tout ce que j'ai, vous me l'avez donné : je vous le rends, afin que je sois à vous et que vous disposiez de moi à votre gré. Je vous demande une seule chose : Aidez-moi à vous aimer toujours davantage. Donnez-moi votre grâce, afin que, par amour, je vous serve toujours plus fidèlement. Alors, je suis assez riche et je ne demande rien de plus. »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR L'IMPRIMERIE DE L'EST A BESANÇON



Imprimé en France par Grou-Radenez, à Paris.